

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LUCIEN,

DE LA

TRADUCTION

DE N. PERROT,

SR D'ABLANCOURT.

Avec des Remarques sur la Traduction.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.



TOME I.



A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCCVII.

AVEC PRIVILEGE D'OR.

JEAN & MICHEL GUIGNARD, rue sainte
Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre,
à l'Image S. Jean.

La Veuve de **CLAUDE BARBIN**, sur le se-
cond Perron de la sainte Chapelle.

PIERRE AUBOÛIN, Quay des Augustins,
à la Croix d'Or.

GUILLAUME CAPELLIER, grande Salle
du Palais, à la Palme.

HENRY CHARPENTIER, grande Salle du
Palais, au bon Charpentier.

MICHEL DAVID, Quay des Augustins, à la
Providence.

CHRISTOPHE DAVID, Quay des Augus-
tins, à l'Image S. Christophe.

CHARLES OSMONT, rue saint Jacques,
à l'Écu de France.

MICHEL CLOUSIER, Quay Malaquais,
à la Charité.

JEAN GEOFFROY NION, Quay Mala-
quais, au Nom de Jesus.

PIERRE RIBOU, Quay des Augustins, à
l'Image S. Louis.



P R E F A C E

D U

TRADUCTEUR.

IL n'y a point de Livre qui ne soit exposé à estre critiqué, & c'est ordinairement aux meilleurs Ouvrages auxquels on s'est le plus attaché. Celuy-cy sans doute n'en sera pas plus exempt que les autres, au contraire ; aussi plusieurs personnes n'avoient détourné de le traduire, prévenus qu'on ne devoit point rendre public, & en nostre Langue, un Auteur convaincu d'impieté & d'irreligion, & qui avoit imaginé mille railleries contre les faux Dieux de l'Antiquité.

Ce qu'on peut dire contre moy dans

Tome I.

à

P R E F A C E

cette Traduction se rapporte à deux chefs, ſçavoir, au Deſſein & à la Conduite. Car les uns diront qu'il ne falloit pas traduire cet Auteur, par la raiſon que je viens de rapporter ; les autres, qu'il le falloit traduire autrement. Je veux répondre à ces deux objections, après avoir dit quelque choſe de la vie de LUCIEN, qui ſervira à ma juſtification, & qui fera mieux voir les raiſons que j'ay eûes de le traduire.

*Provin-
ce de Ju-
rie.*

LUCIEN eſtoit de Samofate capitale de la Comagéne : il n'eſtoit pas de grande naiſſance ; car ſon pere n'ayant pas le moyen de l'entretenir, réſolut de luy faire apprendre un meſtier ; mais les commencemens ne luy en ayant pas eſté favorables, il ſe jeta dans les Lettres, ſur un ſonge qui eſt rapporté au commencement de ſes Ouvrages. Il dit luy-meſme qu'il embralla la profeſſion d'Avocat ; mais qu'ayant en horreur les crialleries, & les autres vices du Barreau, il eut recours à la Philoſophie, comme à un azile. Il paroît par ſes Ecrits, que c'eſtoit un Rhéteur, qui faiſoit profeſſion d'Eloquence, & qui compoſoit des Déclamations & des Harangues ſur divers ſujets, & meſme des Plaidoyers ; quoy qu'il ne nous en reſte

CONTRACTEUR.

de la façon. Il s'establit d'abord
 d'où il passa en Ionie & en
 puis en Gaule & en Italie &
 revint après en son País par la
 Rome. Mais on voit bien qu'il a
 une partie du temps à Athènes,
 en avoit-il pris les vices & les ver-
 A la fin il se retira des exercices
 j'ay parlé, pour s'adonner à la Phi-
 sophie ; c'est pourquoy il se plaint en
 quelque endroit, de ce qu'on l'y veut
 embarquer en sa vieillesse. Il a vescu
 quatre-vingts-dix ans, depuis le regne
 de Trajan, & au-dessus, jusques par-
 là Marc-Aurèle, sous qui il fut en
 grande estime, & devint Intendant de
 l'Empereur en Egypte. Suidas veut qu'il
 ait esté déchiré par les Chiens : mais c'est
 apparemment une calomnie, pour se
 venger de ce qu'il n'a pas épargné dans
 ses railleries les premiers Chrestiens, non
 plus que les autres. Toutefois, ce qu'il
 en dit se peut rapporter, à mon avis,
 à leur charité & à leur simplicité, qui
 est plustost une loüange qu'une injure ;
 joint qu'on ne doit pas attendre d'un
 Payen, l'éloge du Christianisme. Quel-
 ques-uns ont crû qu'il avoit esté Chres-
 tien ; mais cela ne paroist point dans ses
 Livres. Il est vray qu'il sçait beaucoup

P R E F A C E

de nos mysteres pour un Estranger ; quoyque le voisinage de la Judée & le commerce des Chrestiens, joint à sa curiosité naturelle , luy ayent pû acquerir toute cette connoissance. D'autres le veulent faire passer pour un modèle de sagesse & de doctrine : Mais outre l'amour des Garçons , auquel il a esté sujet , & le peu de sentiment qu'il a eu de la Divinité, il ne luy est pas pardonnable d'avoir déchiré la réputation des plus grands Hommes , sur le rapport de la Renommée, ou plustost sur celui de leurs ennemis. Car encore qu'on le puisse excuser, en disant, que ce n'est pas à eux qu'il en veut, mais à ceux qui abusent de leur nom, pour couvrir leurs vices ; on voit bien qu'il ne laisse échapper aucune occasion d'en médire , & qu'il leur donne toujors quelque coup de dent en passant. Au reste, la façon dont il traite les matieres les plus importantes, fait assez voir qu'il n'estoit pas fort profond dans la Philosophie, & qu'il n'en avoit appris que ce qui servoit à sa profession de Rhéteur, qui estoit de parler pour & contre, sur toutes sortes de sujets. Mais on ne peut nier que ce ne soit un des plus beaux Esprits de son siecle, qui a par tout de la mignardise & de l'a-

Bourdelot en sa Préface.

DU TRADUCTEUR.

grément, avec une humeur gaye & enjouée, & cet air galant que les Anciens nommoient *Urbanité*, sans parler de la netteté & de la pureté de son stite, jointe à son élégance & à sa politesse. Je le trouve seulement un peu grossier dans les choses de l'Amour, soit que cela se doive imputer au genie de son temps, ou au sien; mais lors qu'il en veut parler, il sort des bornes de l'honnesteté, & tombe incontinent dans le sale; ce qui est plüstoit la marque d'un esprit débauché que galant. Il a cela aussi des Déclamateurs, qu'il veut tout dire, & qu'il ne finit pas toüjours où il faut, qui est un vice qui vient de trop d'esprit & de sçavoir. Mais c'est une grande preuve du mérite & de l'excellence de ses Ouvrages, qu'ils se soient conservez jusqu'à nous, veu le peu d'affection qu'on avoit pour leur Auteur, & le naufrage de tant d'autres Pieces de l'Antiquité, qui se sont perduës, soit par mal-heur ou par negligence. Et il faut bien que les Chrestiens ayent trouvé qu'ils pouvoient beaucoup plus profiter que nuire.

Aussi jamais homme n'a mieux découvert la vanité & l'imposture des faux Dieux, ni l'orgueil & l'ignorance des Philosophes, avec la foiblesse & l'inconstance des cho-

P R E F A C E

Les humaines ; & je doute qu'il y ait de meilleurs Livres pour ce regard. Car il s'insinuë doucement dans les esprits par la raillerie ; & la Morale est d'autant plus utile , qu'elle est agreable. D'ailleurs , on peut apprendre icy mille choses tres-curieuses ; & c'est comme un bouquet de fleurs de ce qu'il y a de plus beau chez les Anciens. Je laisse à part , que les Fables y sont traitées d'une façon ingenieuse , qui est tres-propre à les faire retenir , & qui ne contribuë pas peu à l'intelligence des Poëtes. Il ne faut donc pas trouver estrange que je l'aye traduit , à l'exemple de plusieurs Personnes doctes, qui ont fait des Versions Latines , les uns d'un Dialogue , les autres d'un autre ; & je suis d'autant moins blasmable , que j'ay retranché ce qu'il y avoit de plus sale , & adoucy en quelques endroits , ce qui estoit trop libre ; par où j'entre en la justification de ma conduite , puis que voilà mon dessein assez bien justifié par tant d'avantages qui peuvent revenir au public , de la lecture de cet Auteur. Je diray seulement que je luy ay laissé ses opinions toutes entieres , parce qu'autrement ce ne seroit pas une Traduction ; mais je répons dans l'Argument ou dans les Remarques , à ce

DU TRADUCTEUR.

qu'il y a de plus fort, afin que cela ne puisse nuire.

Comme la pluspart des choses qui sont icy, ne sont que des gentilleses & des railleries, qui sont diverses dans toutes les Langues, on n'en pouvoit faire de Traduction réguliere. Il y a mesme des Pieces qui n'ont pû se traduire du tout, comme celle du *Jugement des Voyelles*, & deux ou trois autres, qui consistent dans la propriété des termes Grecs, & qui ne seroient pas entendus hors delà. Toutes les comparaisons tirées de l'Amour, parlent de celuy des Garçons, qui n'estoit pas estrange aux mœurs de la Grèce, & qui font horreur aux nostres. L'Auteur allegue à tous propos des Vers d'Homere, qui seroient maintenant des pédanteries, sans parler de vieilles Fables trop rebattuës, de Proverbes, d'Exemples & de Comparaisons surannées, qui seroient à présent un effet tout contraire à son dessein; car il s'agit icy de Galanterie, & non pas d'érudition. Il a donc fallu changer tout cela, pour faire quelque chose d'agreable; autrement, ce ne seroit pas Lucien; & ce qui plaist en sa Langue, ne seroit pas supportable en la nostre. D'ailleurs, comme dans les beaux visa-

P R E F A C E

ges il y a toujours quelque chose qu'on voudroit qu'il n'y fust pas ; aussi, dans les meilleurs Auteurs, il y a des endroits qu'il faut toucher ou éclaircir, particulièrement quand les choses ne sont faites que pour plaire : Car alors on ne peut souffrir le moindre défaut ; & pour peu qu'on manque de délicatesse, au lieu de divertir on ennuye. Je ne m'attache donc pas toujours aux paroles ni aux pensées de cet Auteur ; & demeurant dans son but, j'agence les choses à nostre air & à nostre façon. Les divers temps veulent non seulement des paroles, mais des pensées différentes ; & les Ambassadeurs ont coustume de s'habiller à la mode du País où l'on les envoie, de peur d'estre ridicules à ceux à qui ils taschent de plaire. Cependant, cela n'est pas proprement Traduction, mais cela vaut mieux que la Traduction ; & les Anciens ne traduisoient point autrement. C'est ainsi que Terence en a usé dans les Comedies qu'il a prises de Ménandre, quoy qu'Aulu-Gelle ne laisse pas de les nommer des Traductions ; mais il n'importe du nom, pourveu que nous ayons la chose. Cicéron en a fait autant dans ses Offices, qui ne sont presque qu'une Version de Panétius : Et dans celles qu'il

Sumptus
ac veritas
de Græ-
cis.
Lib. 2.
c. 25.

DU TRADUCTEUR.

avoit faites des Oraisons de Demosthène & d'Esquinés, il dit qu'il a travaillé, non pas en Interprete, mais en Orateur; qui est la mesme chose que j'ay à dire des Dialogues de Lucien, quoy que je ne me sois pas donné une égale liberté par tout. Il y a beaucoup d'endroits que j'ay traduits mot à mot, pour le moins autant qu'on le peut faire dans une Traduction élégante: Il y en a aussi où j'ay considéré plustost ce qu'il falloit dire, ou ce que je pouvois dire, que ce qu'il avoit dit, à l'exemple de Virgile dans ceux qu'il a pris d'Homere & de Theocrite. Mais je me suis resserré presque par tout, sans descendre dans le particulier, qui n'est plus de ce temps-cy. Je sçay bien pourtant que cela ne plaira pas à tout le monde, & principalement à ceux qui sont idolâtres de toutes les paroles & de toutes les pensées des Anciens, & qui ne croient pas qu'un Ouvrage soit bon, dont l'Auteur est encore en vie. Car ces sortes de gens-là crieront comme ils faisoient du temps de Terence,

Contaminari non decet Fabulas,

Qu'il ne faut point corrompre son Auteur, ni rien alterer de son sujet; mais je leur répondray avec luy,

Partim reliquit, alia expressit, &c.

Quod Græcum quidam mirè quam suave est, verti autem neque potuit neque debuit, Aulu-Gell. Lib.

3. c. 9^a

PREF. DU TRADUCT.

Faciunt intelligendo, ut nihil intelligant.

Il s per-
dent la
raison à
force de
raison-
ner. Car
en l'accu-
sant, ils
accusent
les An-
ciens,
qu'ils ont
pour ga-
rens, &
dont ils
aiment
mieux

*Qui cum hunc accusant, Navium, Plau-
tum, Ennium*

Accusant, quos hic noster authores habet.

Quorum amulari exoptat negligentiam,

*Potius quam istorum obscuram diligen-
tiam.*

Que cet *obscuram diligentiam* dit bien
le défaut de ces Traductions scrupuleu-
ses, dont il faut lire l'Original pour
entendre la Version!

imiter la negligence, que l'obscur exactitude des autres.





T A B L E

DES TRAITÉZ OU DIALOGUES
contenus dans le premier Tome
de Lucien.

<i>L</i> E Songe de Lucien ,	Pag. 7
Contre un homme qui l'avoit appelle Promethée ,	12
<i>N</i> igrinus , ou les mœurs d'un Philosophe ,	18
Le supplément du Jugement des Voyelles est à la fin du troisième Volume.	
<i>T</i> imon , ou le Misanthrope ,	40
<i>L'</i> Alcyon , ou la Metamorphose ,	69
<i>P</i> romethée , ou le Caucase ,	73

DIALOGUES DES DIEUX, p. 86

Dialogue de Promethée & de Jupiter ,
Là-mesme.

T A B L E

<i>Dialogue de Jupiter & de Cupidon,</i>	88
<i>Dialogue de Mercure & de Jupiter,</i>	90
<i>Dialogue de Jupiter & de Ganymède,</i>	91
<i>Dialogue de Junon & de Jupiter,</i>	95
<i>Autre des mesmes,</i>	98
<i>Dialogue de Vulcain & d'Apollon,</i>	100
<i>Dialogue de Vulcain & de Jupiter,</i>	103
<i>Dialogue de Neptune & de Mercure,</i>	104
<i>Dialogue de Mercure & du Soleil,</i>	106
<i>Dialogue de Venus & de la Lune,</i>	108
<i>Dialogue de Venus & de Cupidon,</i>	109
<i>Dialogue d'Hercule, d'Esculape, & de Jupiter,</i>	111
<i>Dialogue de Mercure & d'Apollon,</i>	113
<i>Dialogue d'Apollon & de Mercure,</i>	114
<i>Dialogue de Junon & de Latone,</i>	116
<i>Dialogue d'Apollon & de Mercure,</i>	118
<i>Dialogue de Junon & de Jupiter,</i>	120
<i>Dialogue de Venus & de Cupidon,</i>	121
<i>Le Jugement de Pâris,</i>	123
<i>Dialogue de Mars & de Mercure,</i>	135
<i>Dialogue de Pan & de Mercure,</i>	136
<i>Dialogue d'Apollon & de Bacchus,</i>	138
<i>Dialogue de Mercure & de sa mere,</i>	140
<i>Dialogue de Jupiter & du Soleil,</i>	142
<i>Dialogue d'Apollon & de Mercure,</i>	144

DES TRAITÉZ OU DIALOGUES.

DIALOGUES DES DIEUX MARINS , p. 146

Dialogue de Doris & de Galathée , Là-
même.

Dialogue de Neptune & de Polyphème ,
148

Dialogue de Neptune & d'Alphée , 150

Dialogue de Protée & de Menelaüs , 152

Dialogue de Panope & de Galéné , 153

Dialogue de Neptune , d'un Triton , &
d'Amymone , 155

Dialogue de Zéphire & de Notus , 157

Dialogue de Neptune & des Dauphins ,
158

Dialogue de Neptune & d'Amphitrite ,
160

Dialogue d'Iris & de Neptune , 161

Dialogue du Fleuve Xanthe , & de la
Mer , 162

Dialogue de Doris & de Thetis , 163

Dialogue du Fleuve Enipée & de Neptu-
ne , 165

Dialogue d'un Triton & des Néréïdes ,
166

Dialogue de Notus & de Zéphire , 168

T A B L E

DIALOGUES DES MORTS, p. 171

- Dialogue de Diogène & de Pollux, Lâ-
meſme.*
- Dialogue de Créſus, &c.* 174
- Dialogue de Ménipe & de Trophonius,*
176
- Dialogue de Mercure & de Caron,* 178
- Dialogue de Pluton & de Mercure,* 180
- Dialogue de Terpſion & de Pluton,* 182
- Dialogue de Zénophante & de Callidé-
midès,* 185
- Dialogue de Cnémon & de Damnipe,*
186
- Dialogue de Simyle & de Polyſtrate,*
187
- Dialogue de Craton & de Mercure,* 190
- Dialogue de Cratès & de Diogène,* 197
- Dialogue d'Alexandre & d'Annibal,* 199
- Dialogue de Diogène & d'Alexandre,*
204
- Dialogue d'Alexandre & de Philippe,*
207
- Dialogue d'Achilles & d'Antiloque,* 210
- Dialogue d'Hercule & de Diogène,* 211
- Dialogue de Ménipe & de Tantale,* 214
- Dialogue de Ménipe & de Mercure,* 216

DES TRAITÉZ OU DIALOGUES.

<i>Dialogue d'Eaque, de Protésilas, de Ménélâus, & de Paris,</i>	218
<i>Dialogue de Ménipe & d'Eaque,</i>	220
<i>Dialogue de Ménipe & de Cerbère,</i>	224
<i>Dialogue de Caron, de Ménipe, & de Mercure,</i>	225
<i>Dialogue de Pluton, de Protésilas, & de Proserpine,</i>	228
<i>Dialogue de Mausole & de Diogène,</i>	230
<i>Dialogue de Therfite, de Nirée, & de Ménipe,</i>	232
<i>Dialogue de Ménipe & de Chiron,</i>	233
<i>Dialogue de Diogène, d'Antisthène, & de Cratès,</i>	235
<i>Dialogue de Ménipe & de Tirésias,</i>	239
<i>Dialogue d'Ajax & d'Agamemnon,</i>	241
<i>Dialogue de Minos & de Sostrate,</i>	242

<i>La Nécromancie,</i>	245
<i>Caron, ou le Contemplateur,</i>	265
<i>Des Sacrifices,</i>	288
<i>Les Sectes des Philosophes à l'encan,</i>	298
<i>Le Pescheur, ou la vengeance,</i>	314
<i>Le Tyran, ou le Passage de la Barque,</i>	356
<i>De ceux qui entrent au service des Grands,</i>	379
<i>Défense du Discours précédent,</i>	408

TABLE DES TRAITÉZ OU DIAL.

<i>Hermotime , ou des Sectes ,</i>	417
<i>Herodote , ou Aëtion ,</i>	461
<i>Zeuxis , ou Antiochus ,</i>	465
<i>Harmonide ,</i>	471
<i>Le Scythe , ou l'Estranger ,</i>	473

Fin de la Table des Traitez ou Dialogues
du premier Tome.



LUCIEN,



LUCIEN. 24
DE LA TRADUCTION 24
DE N. P E R R O T,
SR D'ABLANCOURT.



LE SONGE DE LUCIEN. 5.

Ce discours est fait par l'Auteur dans une Assemblée, quoyque cela ne paroisse pas d'abord : & contient comme une Idée de sa vie.

J'AV O I S prés de quinze ans, & n'allois plus à l'école, lorsque mon pere délibera avec ses amis, ce qu'il devoit faire de moy. Plusieurs n'approuvoient pas qu'on me

1. *Lucien* ; J'ay | celui d'*Oeuvres* est
mieux aimé prendre ce | esté trop vaste ; car je
titre que celui de *Dia-* | ne mets pas icy les Vers,
logues, parce qu'il y a | ny quelques autres Ou-
iey plusieurs Traitez | vrages qu'on attribué à
qui ne sont pas des Dia- | Lucien. Au reste, je dis
logues. D'autre costé | *Lucien*, & non pas Lu-

Tome I.

A

jettast dans les Lettres, à cause que pour y réussir il faut *beaucoup de temps & de dépense*; pour ne rien dire de la fortune, sans laquelle on ne sçauroit rien faire, quelque habile que l'on soit. *Ils considéroient que je n'estois pas riche, & qu'en apprenant quelque métier il me fourniroit en moins de rien dequoy vivre, sans estre à charge à mon pere, ny à ma famille.* Cette opinion fut donc suivie, &

cian, pour suivre la prononciation commune, puisque dans les langues aussi bien que dans la Jurisprudence, *Communis error facit jus.*

2. *De la Traduction*; J'ay dit dans la Préface que c'estoit icy une Traduction libre, parce que les galanteries & les gentillesses ne se pouvoient pas traduire autrement. C'est pourquoy je m'y suis proposé l'agrément plutôt que la fidélité; ou plutôt, j'ay crû que la fidélité en cet endroit consistoit en l'agrément, sans m'éloigner pourtant du but & du dessein de mon Auteur.

3. *Le Songe de Lucien*; Je ne mets pas, *ou sa Vie*, parce que ce n'en est icy qu'une idée, comme je le marque dans l'argument.

Beaucoup de temps & de dépense; Le mot, *de temps*, emporte en quelque sorte du travail, & celui de *dépense*, dit qu'il faut estre riche pour cela. C'est pourquoy j'ay expliqué ce qui suit, de la fortune, plutôt que des Richesses ou de la Condition.

Ils considéroient que je n'estois pas riche; Je passe doucement sur chaque chose, sans m'attacher à toutes les paroles.

il ne resta plus que d'en trouver un qui fust honneste & utile tout-ensemble, & qui me donnast de quoy subsister. Après en avoir proposé plusieurs qui furent diversement condamnez ou approuvez selon l'humeur ou la capacité de chacun, mon pere jettant l'œil sur mon oncle qui estoit excellent *Sculpteur* : Que ne luy apprens-tu, dit-il, le tien, où il a déjà quelque disposition ? il jugeoit cela à me voir faire de petits ouvrages de cire, où je ne réussissois pas mal, quoyque cela fust cause assez souvent de me faire donner le foüet. Cette proposition ne me déplaisoit pas, parce qu'il me sembloit que la Sculpture n'estoit pas tant un métier qu'un honneste divertissement, qui me rendroit illustre parmy mes Camarades, lorsque je leur ferois present de quelque piece de ma façon. *Cela fut donc resolu*

Sculpteur, on voit plus bas que t'estoit en pierre.

De petits Ouvrages de cire : Il est plus délicat de la sorte, que de dire, des hommes, des chevaux, & des bœufs. En un mot toutes les choses exprimées en general, sont plus

belles qu'en particulier, si le particulier n'est tres-agreable, & dans les graces du país ; ce qui ne peut pas estre dans la traduction d'un ancien.

Cela fut donc resolu avec quelque esperance de succès. Ceci est transposé, comme je fais

4 LE SONGE

avec quelque esperance de succès, & mon oncle me mena de ce pas chez luy, & me donnant un ciseau : Trace légèrement, dit-il, quelque figure sur cette pierre, pour voir comme tu t'y prendras : Car, comme dit un Poëte, c'est à demy fait que de bien commencer. Mais j'appuyay si lourdement le ciseau *sur cette pierre* qui estoit assez delicate, qu'elle se rompit : ce qui le mit si fort en colere, qu'il ne pût s'empêcher de me donner quelques coups de foïet ; tellement que mon apprentissage commença par les larmes. Je cours au logis tout pleurant, & *criant qu'il l'avoit fait par envie*, de peur que je ne le surpassasse un jour en son Art. Ma mere encore plus irritée, se met à luy dire des injures ; cependant, le soir venu je me couche, & ne fis que resver toute la nuit, & *me tourner de tous costez*. Il n'y a rien jusqu'icy, Messieurs, qui soit digne de vostre attention, aussi n'est-ce

d'ordinaire, pour la clarté & la netteté du raisonnement.

Sur cette pierre, je ne dis pas *une table de pierre*, de peur que cela ne fasse quelque difficulté ; mais j'exprime dans la suite ce que

c'estoit.

Criant qu'il l'avoit fait par envie, cela dit assez la chose sans la repeter.

Et me tourner de tous costez, j'ajoute cela comme une marque d'inquietude.

pas pour cela que je l'ay allegué ; mais pour vous faire part d'un songe que j'eus ensuite, si clair qu'il pourroit passer pour une verité, de sorte que l'image m'en demeure encore empreinte dans la memoire. Il me sembla de voir deux Dames, l'une grossiere & mal peignée, qui avoit les mains crasseuses, les bras retrouffez, le visage tout couvert de sueur & de poussiere : enfin, telle qu'estoit mon oncle, lors qu'il travailloit de son métier. L'autre, d'une façon honneste &

D'un songe que j'eus ensuite : je n'allegue point des Vers d'Homère, parce qu'il ne dit rien de nouveau, & j'en use ainsi presque par tout : Car souvent une beauté de ce temps-là est une pédanterie de ce temps-cy.

Il me sembla de voir deux Dames ; je marque plus bas qu'elles le tiraillioient, & je tranche court pour estre plus net.

Qui avoit les mains crasseuses, &c. J'omets des particularitez & en change d'autres, parce que les choses n'ont pas

mesme grace dans toutes les langues. Il y a au Grec, les mains pleines de durillons, & la robe trouffée ; mais les mains crasseuses, & les bras retrouffez, viennent aussi bien au sujet, & l'expression en est plus belle ; cela servira d'exemple pour plusieurs autres endroits, où je prens la mesme liberté pour la mesme raison ; j'exprimeray plus bas, qu'elle estoit robuste & vigoureuse.

L'autre d'une façon honneste, son habit sera expliqué ensuite.

plus délicate, avec un visage doux & riant. Après m'avoir bien tirailé, pour m'attirer chacune à leur parti; à la fin elles remirent à mon choix la décision de leur différend, & la première commença ainsi: Mon fils, je suis la Sculpture que tu viens d'embrasser, & qui t'est connue dès ton enfance; car ton ayeul maternel & tes deux oncles s'y sont rendus célèbres. Si tu me veux suivre, sans t'arrêter aux cajoleries de ma rivale, je te rendray illustre; non pas comme elle par des paroles, mais par des effets. Car outre que tu deviendras *robuste & vigoureux* comme moy, tu remporteras unē

Et tes deux Oncles, ou plutôt, tes Oncles des deux costez; mais je me donne la liberté de changer ou retrancher les particularitez inutiles ou indifférentes: outre qu'il n'est pas icy question d'un Contract, ny de la Genealogie d'un Grand; c'est pourquoy je n'ay pas exprimé plus haut, que l'Oncle dont il parloit, estoit Oncle maternel. En voulant tout mettre, on obscurcit ou

affoiblit des choses qui ne sont faites que pour plaire.

Robuste & vigoureux. Voilà les qualitez que j'avois manqué à mettre plus haut, j'en use souvent ainsi: Du reste il vaut mieux dire, *robuste & vigoureux*, que *les épaules fortes*, qui est une qualité de Crocheteur, ce qui montre que les graces des langues n'ont point de rapport.

estime qui ne sera point sujette à l'en-
vie, ny cause un jour de ta perte, com-
me les charmes de celle qui te veut su-
borner. Du reste, que mon habit ne te
fassé point de peur; c'est celuy de *Phidias*
& de *Polyclète*, & des autres grands
Sculpteurs qui se sont fait adorer dans
leurs Ouvrages, & qu'on révère encore
avec les Dieux qu'ils ont faits. Consi-
dere combien en suivant leurs traces tu
acquerras de gloire & de loüange, &
de quelle joye tu combleras ton pere &
ta famille. Voilà à peu près ce que me dit
cette Dame: mais grossièrement, comme
parlent les Artisans, quoyqu'avec beau-
coup de vigueur; après quoy l'autre
parla ainsi. *Je suis l'Eloquence, qui ne t'est
pas inconnüe*, encore que tu ne sois pas
en estat de la posséder. La Sculpture t'a

*Ny cause un jour de ta
perte*, j'exprime en ge-
neral ce que l'Auteur
dit en détail, comme je
fais presque par tout,
parce que le détail de
ce temps-cy ne se rap-
porte pas à celuy de ce
temps-là, pour ce
qui concerne l'agrè-
ment.

Phidias & Polyclète.
Je ne mets que ces deux

noms, parce que cela
suffit.

Je suis l'Eloquence,
ce mot y vient mieux
que celuy d'*Erudition*,
ou quelqu'autre sem-
blable; outre que tout
ce qu'il dit, se rapporte
presque à l'Eloquence.

*Qui ne t'est pas in-
connüe, &c.* Il l'a falu
mettre ainsi parlant de
l'Eloquence.

8 LE SONGE

dit les avantages que tu aurois avec elle ; mais si tu l'écoutes , tu ne seras jamais qu'un miserable Artisan , *exposé au mépris & aux injures de tout le monde , & contraint de faire la cour aux Grands pour subsister , sans pouvoir jamais obliger ny desobliger personne ; en un mot, esclave de ceux sur qui je te feray dominer. Quand tu deviendrois des plus excellens en ton Art , on se contentera de t'admirer sans envier ta condition ; mais si tu me veux suivre , je t'apprendray tout ce qu'il y a de beau & de rare dans l'Univers , & d'illustre dans toute l'Antiquité. J'orneray ton ame de vertu & de sçavoir , qui sont les plus beaux*

Exposé au mépris , &c. Je ne dis pas comme l'Auteur , Menant une vie de lièvre , parce que cela n'est pas à nostre air ; ce qui doit servir d'exemple pour plusieurs autres endroits , où je suis obligé de changer , ou de phrase , ou de proverbe , & quelquefois mesme d'exemple , ou de comparaison , parce qu'ils ne sont pas à nostre usage : Du reste j'exprime plus

bas, Pauvre, Inconnu , & contrainte de travailler de ses mains.

Ce qu'il y a de beau & de rare , &c. Cela vient mieux au sujet que de dire ; Toutes les choses divines & humaines , ce qui est trop vaste.

Vertu & Sçavoir ; Je comprends en deux mots à mon ordinaire , ce que l'Auteur dit plus au long.

DE LUCIEN. 9

ornemens , & par la connoissance du passé je te donneray celle de l'avenir. Au lieu de ce méchant habit que tu as , je t'en donneray un magnifique , comme celui que tu me vois ; & de pauvre & inconnu , je te rendray illustre & opulent , digne des plus grands emplois , & en état d'y parvenir. S'il te prend envie de voyager dans les Pais étrangers , je feray marcher ta renommée devant toy ; on te viendra consulter comme un Oracle , & si-tost que tu auras ouvert la bouche , chacun sera attentif à ouïr tes sentimens pour les suivre. Enfin , tu seras adoré & respecté de tout le monde , & toutes tes paroles & tes actions serviront d'exemple & de regle à la posterité. Je te donneray mesme l'immortalité tant vantée , & te feray vivre à jamais dans la memoire des hommes. Considere ce qu'estoit Demosthene , & ce qu'il est devenu par mon moyen ; Esquinés de pauvre garçon a esté recherché & considéré de Philippe ; Socrate mesme qui avoit suivy ma rivale , ne m'eut pas plütoſt

Adoré & respecté de tout le monde , le Grec dit , montré au doigt ; ce que je n'allegue que pour faire voir com-

bien on est obligé de changer de choses , quand on veut traduire avec agrément.

connuë qu'il l'abandonna pour moy. Tu sçais que je luy ay acquis une estime, qui durera autant que les Siecles. Quitteras-tu tant d'honneur, de richesses & de credit, pour suivre une pauvre inconnuë, qui est contrainte de travailler de ses mains pour vivre, & de songer plutôt à polir un marbre qu'à se polir soy-même? Elle n'eut pas plutôt dit cela, que touché de ses promesses, & n'ayant pas encore oublié les coups que j'avois receus, je courus l'embrasser, sans attendre qu'elle eust achevé sa harangue; dequoy l'autre irritée, fut transformée en statuë par la rage & le dépit, comme il arrive assez d'autres merveilles en songe. Alors l'Eloquence pour me récompenser de mon choix, me fit monter avec elle sur son Char; & touchant ses chevaux aillez, me promena d'Orient en Occident, me faisant répandre par tout

Cela montre les voyages de l'Auteur, qui de la Syrie vint en Grece, & de là en Italie & en Gaule.

De songer plutôt à polir un marbre que soy-mesme, j'omets des termes de l'Art dont on se peut passer.

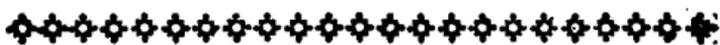
Transformée en statuë; j'ay trouvé cela plus à propos que de dire en rocher comme Niobe.

Répandre par tout je ne sçay quoy de céleste & de divin, je ne dis pas comme Triptoleme, parce que cela n'y revient pas entierement, outre que, comme j'ay déjà dit, ce qui faisoit une beauté de ce temps-là, seroit delagréable

je ne sçay quoy de céleste & de divin ,
 qui faisoit regarder les hommes en haut
 avec étonnement , & me combler de be-
 nedictions & de loüanges. Elle me ra-
 mena ensuite dans mon pais couronné
 d'honneur & de gloire ; & me rendant
 à mon pere , qui m'attendoit avec grande
 impatience : Tien , luy dit-elle , ton fils ,
 & voy de quelle felicité tu l'eusses privé
 sans moy. Voilà la fin de mon songe.
 Mais il me semble que j'entends dire à
 quelqu'un , qu'il est bien long , & qu'il
 falloit que ce fust une nuit d'Hyver , ou
 celle que vantent les Poëtes , qui donna
 la naissance à Hercule. Un autre ajoute-
 ra , peut-estre , que je me fussè bien passé
 de vous entretenir d'un songe , & que
 c'est abuser de vostre audience , & de
 l'honneur que vous me faites de m'en-
 tendre si favorablement. Mais , Messieurs,
 Xenophon ne fit point de difficulté de
 conter le sien en pleine Assemblée , lors
 qu'environné d'ennemis & privé de tout
 secours , il n'attendoit que la mort ou la
 captivité. D'ailleurs , mon dessein n'est
 pas de vous entretenir de Fables , mais
 de porter la jeunesse à l'amour de la Ver-
 tu , par cet exemple , & de l'encourager
 en ce temps-cy , & fe- | son Auteur.
 roit perdre la grace à |

*En la Re-
 traite des
 dix Mil-
 les.*

12 CONTRE UN HOMME QUI
à surmonter les difficultez qui se rencontrent dans cette carrière. Que personne donc ne s'excuse sur sa pauvreté, s'il a le cœur grand & genereux; & pour redoubler son courage, qu'il jette les yeux sur moy, & qu'il voye ce que j'estois quand je suis party, & en quel estat je suis revenu; tel, que je ne le cede point à la gloire de ces anciens Sculpteurs, pour ne rien dire davantage.



CONTRE UN HOMME QUI
l'avoit appellé Promethée.

C'est comme une Apologie de sa façon d'écrire.

SI tu m'appelles Promethée pour me reprocher que mes Ouvrages ne sont que de terre, je tombe d'accord que tu as raison, & qu'ils sont mesme d'une terre plus grossiere & moins pure que la sienne. Mais si tu veux dire que je suis ingenieux comme luy, j'ay peur que

<p>* <i>Contre un homme qui l'avoit appellé un Promethée. Il n'est pas necessaire de dire Promethée en paroles, parce</i></p>	<p>qu'on verra par la lecture ce qu'il entend par là. <i>J'ay peur que ce ne soit une raillerie, je</i></p>
---	--

L'AVOIT APPELLE' PROMETHE'E. 13
ce ne soit une raillerie. Car les productions
de mon esprit n'ont garde d'arriver à la
perfection du sien ; & c'est beaucoup
qu'elles ne soient pas tout à fait terrestres,
& si tu veux, dignes du Caucase. C'est
vous autres, Grands Orateurs, qui estes
en ce point des Prométhées ; Vous qui ani-
mez vos ouvrages *de ce feu céleste & divin*
qu'il déroba dans le Ciel. S'il y a quel-
que difference, c'est que les vostres sont
d'or, & que les siens n'estoient que de
bouë. Pour les miens, ce sont des statuës
de plâtre qu'on fait voir en un jour de
spectacle, pour donner du plaisir au peu-
ple, & non pas pour durer éternellement.
Peut-estre aussi, que tu m'as appelé Pro-
methée au sens que ce Poëte Comique
a dit, que Cleon estoit un Promethée,
mais que ce n'estoit qu'après coup, pour
dire, *Qu'il manquoit de prévoyance,* &
qu'il ne s'avisoit de ses fautes qu'après
les avoir faites, quoyqu'il luy ressembloit

marque ensuite que les
Atheniens sont grands
raillieurs.

De ce feu céleste & divin, je n'exprime
cette particularité,
parce qu'il n'y a
que celle-là qui s'a-
juste à l'histoire de

Promethée.

Qu'il manquoit de prévoyance, &c. J'ay
pris ce sens-là, parce
qu'autrement ce ne se-
roit que la mesme cho-
se que ce qu'il a dit
d'abord.

14 CONTRE UN HOMME QUI

*Yes A-
theniens
estoyent
grands
raillours.*

du reste. Que si c'est comme les Atheniens appellent tous les Potiers de terre des Promethées, je trouve la raillerie délicate, & digne de ton país, parce que mes ouvrages sont fragiles comme les leurs. Mais quelqu'un dira, peut-estre pour me flater, que c'est à cause que mon invention est nouvelle, & que je n'ay point eu de modelle, non plus que luy, sur lequel je me pusse former. Mais outre que Minerve n'a point animé mes ouvrages, comme elle a fait le sien, ce n'est pas assez pour moy qu'on en louë la nouveauté, si l'on n'y trouve les autres graces avec celle de l'invention. Car sans cela, je les abandonne de bon cœur, & permets qu'on les mette en pieces. Si j'estois d'autre sentiment je mériterois d'estre déchiré comme Promethée, mais par une douzaine de Vanours, au lieu d'un, pour ne pas sçavoir qu'une chose qui ne vaut rien, est d'autant plus blâmable qu'elle est plus nouvelle. Car il ne faut pas quitter le grand chemin pour s'égarer, ny abandonner les Anciens, pour ne rien faire qui vaille. On dit à ce pro-

*Et que je n'ay point
eu de modelle, &c. Il
n'y a que cela de neces-
saire au sujet.*

*Une douzaine de Vanours, il y a au Grec
16. mais je suy les pro-
prieté de ma langue,*

L'AVOIT APPELLE' PROMETHE'E. 15
pos, que Ptolomée Roy d'Egypte fit voir
un jour deux merveilles dans le Theatre
d'Alexandrie, *un Chameau tout noir*, &
un Homme moitié noir & moitié blanc.
Mais au lieu de l'admiration & de la loüange
qu'il en attendoit, ce spectacle fit rire les
uns, & épouventa les autres. Comme il
vit donc que les Egyptiens ne faisoient pas
tant d'estat de la rareté, que de la beauté
& de la proportion, il ne fit plus voir ces
deux Monstres; de sorte que l'un mourut
faute d'en avoir du soin, & il donna l'autre
pour récompense à un *joüeur de flûte*. Je
crains de même que mes caprices n'eston-
nent les uns, & ne fassent rire les autres.
Car le mélange du Dialogue & de la Co-

Un Chameau tout noir, je n'ajoute pas
de la *Baëtriane*; car
si c'est qu'ils viennent
de la sorte en ce païs-
là, cela en diminuë la
rareté, & s'ils n'y vien-
nent point, cela n'est
pas nécessaire.

*Au lieu de l'admira-
tion*. Je n'ajoute point,
que ce Chameau estoit
tout couvert d'or & de
pourpre; car cela ne
sert de rien au sujet
pour lequel il s'alle-

gue; & toutes les cir-
constances inutiles ob-
scurcissent la raison
plus qu'elles n'embel-
lissent le discours.

Un joüeur de flûte;
je retranche par tout
les mots propres qui ne
font qu'embarrasser,
& qui sont inutiles au
conte; parce que cela
charge inutilement la
memoire, & empêche
de retenir les choses ne-
cessaires.

26 CONTRE UN HOMME QUI

medie dont ils sont composez, ne suffit pas pour les rendre aimables, si ces deux choses ne sont bien mêlées ensemble, parce que l'union de deux contraires est plutôt un monstre qu'un miracle; & personne n'admira jamais *les Centaures* pour leur beauté, mais pour leur extravagance. Ce n'est pas que de deux choses excellentes on n'en puisse faire une troisième qui le soit encore plus; mais je ne voudrois pas assurer que je l'aye fait, & je crains plutôt d'avoir corrompu *deux bonnes choses par leur mélange*. Car le Dialogue aime à s'entretenir en particulier de discours graves & serieux, & la Comedie se plaît à boufonner sur un theatre;

Les Centaures, je ne parle point de leurs meurtres, & de leur yvrognerie; car ce n'est pas de cela dont il s'agit.

Deux bonnes choses par leur mélange, cela est assez clair, sans avoir besoin d'exemple; car de dire avec l'Auteur, *comme on fait un breuvage excellent avec du vin & du miel*, cela sent trop l'Apoticaire pour une compa-

raison qui n'est mise que par forme d'ornement. Voilà comme les grâces d'à cette-heure ne sont pas celles de ce temps-là.

Car le Dialogue aime à s'entretenir, &c. Je réunis icy ce qui est plus bas chez l'Auteur, & tranche la chose en deux lignes, n'en gardant que le suc, & ce qui est nécessaire au raisonnement.

si bien

L'AVOIT APPELLE' PROMETHE'E. 17
 si bien qu'il semble que l'union n'en puisse
 estre que monstrueuse. Ajoûtez à cela,
 Que la Comedie se raille quelquefois du
 Dialogue & de ses vaines speculations,
 dépeignant tantost les Philosophes mar-
 chant sur les nuës, tantost occupez à me-
 surer le saut d'une puce, pour se moquer
 de la hauteur de leurs contemplations,
 & de leurs recherches sotes & curieuses.
 Cependant, j'ay esté assez hardy pour vouloir
 reconcilier ces deux mortels ennemis; & je
 laisse aux autres à juger si j'y ay bien réussi;
 & si je n'ay point tout gasté, comme Pro-
 methée, en confondant les deux sexes;
 ou trompé, comme luy les conviez, en
 ne leur servant que des os couverts de
 graisse. Car pour ce qui concerne le larcin,
 je ne crains pas qu'on m'en accuse? Où
 aurois-je dérobé ces chimeres & ces hippo-

J'ay esté assez hardy
 pour vouloir reconcilier,
 &c. Il y a icy une
 comparaiſon tirée de la
 Musique qui n'est pas
 à nostre usage, parce
 qu'il faut que les com-
 paraiſons ſoient des
 choses connues, & que
 tout le monde ſçait:
 je l'aurois bien renduë
 par équivalent; mais
 il n'en estoit pas be-

ſoin, car j'ay touché
 d'abord en deux lignes
 toute la force de l'op-
 position.

Pour ce qui concerne
 le larcin, je n'ajoute
 pas, parce qu'il est Dieu
 du larcin: car ce qui
 vient mieux à Mercure
 qu'à luy, & n'est pas
 nécessaire au ſujet.

Où aurois-je dérobé:
 ces chimeres & ces hip-

18 NIGRINUS, OU LES
gryphis, qui n'ont aucun estre que dans
 mon imagination, & que chacun peut
 former à sa fantaisie sans avoir besoin de
 les contrefaire? Mais quelque extravagans
 qu'ils soient, j'y suis trop engagé pour
 m'en dédire; outre que ce n'est pas à
 Prométhée de changer d'avis, mais à
 Epiméthée.

pogryphes, j'ay rendu la | d'effet maintenant, n'e-
 choic à nostre air; car | stant pas connus com-
 les mots qui sont au | me de ce temps-là.
 Grec, ne feroient point |



NIGRINUS, OU LES MOEURS D'UN PHILOSOPHE

*C'est une espee de Satyre contre les vices
 de Rome, auxquels il oppose la douceur
 de la Philosophie; & mesle parmy cela
 des invectives contre ceux qui abusent
 de ce nom.*

LUCIEN A NIGRINUS.

*C'est
 qu'il y
 en avoit
 beaucoup.*

CE seroit porter des *Choïettes* à *Athe-*
nes, comme dit le Proverbe, que
 de parler de science & de doctrine devant

Ce seroit porter des | *ce Proverbe estoit trop*
Choïettes à Athenes; | *connu pour avoir be-*

Nigrinus. Aussi mon dessein n'est-il pas, en luy adressant ce Dialogue, de faire montre de mon sçavoir, mais de découvrir le sien. Qu'on ne me reproche donc point ce que dit Thucydide, Que l'ignorance rend les hommes plus hardis, & le sçavoir plus retenu : car c'est l'admiration de son Eloquence qui me fait parler, & non pas l'opinion que j'ay de la mienne.

soin d'explication ; car | tout dire ; c'est pour-
il n'y a rien qui fasse | quoy les anciens Latins
tant languir un dis- | ne s'expliquoient d'or-
cours que de vouloir | dinaire qu'à demy.

LYCINUS. **Q**UE tu es devenu grave & sévère depuis quelque temps ! Au lieu de nous entretenir familièrement comme tu faisois, tu ne daignes pas seulement nous regarder. Dy-moy ce qui t'a rendu si dédaigneux & si méprisant.

L'AMI. C'est que *de pauvre je suis devenu riche*, d'esclave libre, de fou sage.

LYCINUS. En si peu de temps ?

L'AMI. Encore moins que tu ne penses.

De pauvre, je suis devenu riche : pour estre plus vif, j'ay mis d'a- | bord ce que l'Auteur ne dit icy qu'après quelque circonlocution..

LYCINUS. Dy-m'en la cause, afin de redoubler ma joye.

L'AMI. J'estois allé à Rome pour trouver quelque remede à mon *mal d'yeux*, qui augmente tous les jours.

LYCINUS. Je le sçay, & souhaite que tu en ayes trouvé un bon.

L'AMI. Si-tost que je fus arrivé, j'allay voir de grand matin le Philosophe Platonicien Nigrinus, que je desirois entretenir il y avoit long-temps; je le trouway dans son cabinet un livre à la main, environné de tous costez de portraits d'hommes illustres, avec une Sphere devant luy, & diverses figures de Mathématique. Il m'embrassa avec beaucoup de tendresse & d'affection; & après nous estre enquis l'un de l'autre, selon la coutume, tant de nostre santé que de nos occupations, je luy demanday s'il ne vouloit point retourner en Grèce: Mais il n'eust pas plûtoist ouvert la bouche pour me répondre, que je me sentis comme charmé de la douceur de son Eloquence.

Mal d'yeux, il y a au Grec *mal d'œil*, mais cela n'est pas important.

Je le trouway dans son Cabinet, &c. J'o- mets plusieurs petites circonstances qui ne sont plus à nostre usage.

Charmé de la douceur de son Eloquence.

Car il se mit à louer la Philosophie, & la liberté qu'elle donne, & à se rire des choses que les hommes adorent, comme la Gloire, les Honneurs, les Richesses, & dit, que c'estoit à grand tort qu'on les nommoit Biens, puis qu'ils causoient tant de maux. Comme je prestois l'oreille attentivement à ce discours, je me trouvay agité de diverses passions. D'un costé j'estois honteux de l'affection que j'avois eüe pour ces choses : & de l'autre, je me réjouïssois de me voir desabusé, comme si j'eusse passé des tenebres à la lumiere ; si bien que j'en oubliay mon mal d'yeux, pour songer à celui de mon ame, & à un plus dangereux aveuglement. J'estois dans cette pensée lors que tu m'as abordé ; & comme transporté dans le Ciel à la suite de ce Heros, je méprisois toutes les choses du monde comme si c'eust esté de la bouë. Car, comme on dit, que les Indiens, d'une nature chaude & bouillante, n'eurent pas plütoist gousté du vin, qu'ils en devinrent tout furieux ; je me suis senty enyvré de ce divin Nectar, mais cette yvrognerie vaut mieux que la sobriété.

LYCINUS. Que je serois heureux de
 J'oublie les Sirenes, | Lote d'Homere pour
 les Rossignols, & le | la mesme raison.

pouvoir gouter avec toy d'un si céleste breuvage ! Il me semble que tu ne peux refuser honnestement d'en faire part à ton Ami , qui a le mesme desir & la mesme passion que toy pour la verité.

L'AMI. Il n'est pas besoin de me presfer davantage ; car j'ay plus d'envie de te dire ce que j'ay oui , que tu n'en as de l'entendre : Et si tu ne m'avois importuné pour le sçavoir , je t'aurois prié de le vouloir écouter. Car outre le plaisir que j'auray à le raconter , je veux que cela me tienne lieu de justification , pour faire voir que ce n'est pas sans cause que je suis transporté d'une si sainte fureur. En effet , je suis si touché des choses que j'ay ouïes , que lors que je n'ay personne à les conter je m'en entretiens moy - mesme ; *Semblable à ces Amoureux* , qui en l'absence de leurs Maîtresses s'entretiennent des faveurs qu'ils en ont receuës , & se plaisent à repasser dans leur esprit leurs paroles & leurs actions , comme si elles estoient présentes ; quelquefois avec tant

<p><i>Semblable à ces Amoureux</i> , je change la comparaison tirée de l'Amour des Garçons en celle des femmes ; ce que j'observe</p>	<p>par tout , tant pour ne point corrompre nos mœurs , que parce que cela feroit un effet contraire à son dessein , qui est de plaire.</p>
---	--

d'attention, qu'ils ne prennent pas garde à ce qu'ils voyent, tant ils sont attachez à ce qu'ils ne voyent point. Je me console de mesme en l'absence de Nigrinus, que je regarde *comme un flambeau qui m'éclaire parmy les tenebres*: Et il n'est pas seulement present à ma memoire, mais il me semble que j'entens sa voix; car, comme Periclés, il laisse un aiguillon dans l'esprit de ceux qui l'écotent.

LYCINUS. Cesse ce long préambule, qui ne fait que retarder ma joye, & me rapporte en peu de mots ce qu'il t'a dit.

L'AMI. Je crains de faire *comme ces mauvais Comediens*, qui representent mal de bonnes choses, & de corrompre l'excellence de son discours, par la foiblesse du mien. *Mais si je manque, souvienroy* que le Poëte n'est pas coupable de la faute des Acteurs, & que j'ay oublié ou

Comme un flambeau qui m'éclaire parmy les tenebres. L'Auteur le dit de ceux qu'on allumoit au haut d'une tour pour éclairer de nuit les Navires; mais il est bon en general.

Je crains de faire comme ces mauvais Comediens; j'abrege ce

qui est plus étendu chez l'Auteur, pour les raisons que j'ay dites.

Mais si je manque, souvien-toy, &c. Je mets cela de suite sans interruption, ce que je fais par tout ailleurs, où l'on s'en peut passer, pour estre plus court & plus net.

alteré, ce qu'il avoit peut-estre dit autrement. Du reste, n'attens de moy, non plus que d'un messager de Comedie, qu'un simple recit, & souhaite seulement que ma memoire soit fidelle; afin que je n'oublie rien qui soit important: car je vais faire un effort pour te contenter.

LYCINUS. Que tu as fait là un bel exorde, & selon les regles de l'Art! Tu devois ajoûter, Que vostre entretien ne fut pas long, & que tu ne t'es point préparé; & autres excuses semblables que les Orateurs ont accoustumé de faire. Mais imagine-toy que tu as dit tout ce qu'il falloit, & que j'ay répondu de mesme, sans suspendre davantage mon attente, ny m'ennuyer d'un long discours, si tu ne veux estre sifflé comme un mauvais Comedien.

L'AMI. Je suis bien aise que tu m'ayes prévenu, & que tu ayes dit par avance ce que j'avois à dire. Je voudrois que tu eusses ajoûté aussi, Que je ne garderay ny son ordre ny ses parolés, tant pour épargner ma memoire, que pour ne point trahir la gloire de mon Heros, en joiant son personnage foiblement.

LYCINUS. Ne finiras-tu point ton Prélude?

L'AMI.

L'AMI. Pour commencer donc, je te diray, Qu'il entra en discours par les louanges des Grecs, & particulièrement des Atheniens, qui nourris dans la pauvreté de la Philosophie, sont ennemis du luxe, qu'ils reforment jusqu'aux Etrangers qui viennent chez eux, bien loin de s'en laisser corrompre. Il me contoit, à ce propos, qu'un jour il en vint un à Athenes tout couvert d'or & de pourpre, avec un équipage magnifique; mais qu'au lieu d'admirer sa pompe & sa magnificence, comme il se l'imaginait, on avoit pitié de luy, quoyqu'on ne s'en voulust pas moquer tout publiquement, pour ne point choquer sa liberté. Cependant, on essayoit de l'instruire; car comme chacun estoit incommodé dans les lieux publics, par la foule de ses valets, il y en eut un qui dit assez plaisamment, Qu'est-il besoin en temps de paix de se faire suivre par une Armée? Un autre se joüant sur le luxe de ses habits; *Le Printemps, dit-il,*

Dans la pauvreté de la Philosophie, il y a au Grec, dans la pauvreté & la Philosophie; mais la pauvreté de la Philosophie est plus louable, parce qu'elle est volontaire.

Assez plaisamment: je dis ensuite, qu'on ne parloit ny si haut ny si aigrement qu'on s'en pût fâcher.

Le Printemps, dit-il, n'a pas encore paru, d'où nous viennent ces

26 NIGRINUS, OU LES

n'a pas encore paru, d'où nous viennent ces fleurs? Ils reprisent délicatement aussi les mets superflus de sa table, le trop grand soin qu'il prenoit de sa chevelure, la quantité de pierreries dont les doigts estoient plutôt chargés que parés; si bien qu'en se moquant tantost d'une chose, & tantost d'une autre, non pas toutefois si haut, ni si aigrement qu'il s'en pust fâcher, ils firent si bien qu'il retourna tout changé en son-pais. Il alleguoit un autre exemple pour montrer qu'on n'y avoit point de honte de la pauvreté, mais plutôt qu'on en faisoit gloire, Qu'en des jeux publics, les Sergens ayant pris un Bourgeois vêtu d'une étoffe teinte, contre l'Ordonnance qui défendoit de se trouver aux Spectacles en cet habit; le peuple cria que l'on eust pitié de luy, & qu'il ne l'avoit pas fait par vanité, mais parce qu'il n'en avoit point d'autre. Il louoit encore la liberté & la tranquillité du pais, où l'on vivoit modestement, & sans envie, & soutenoit que cela estoit conforme à la doctrine des Philosophes, & convenable à celui qui vouloit con-

fleurs? il y a au Grec; | qu'il est de sa mere.
le Printemps est déjà | ce qui seroit obscur &
venu, d'où nous vient | ridicule.
so Paon? peut-estre.

server la pureté de ses mœurs, & suivre les loix de la nature. Mais ceux qui mesurent leur félicité aux grandeurs & aux richesses, & qui sont nourris dans la flatterie & la servitude, esclaves des voluptez; Ceux-là, dit-il, doivent demeurer dans Rome, où regne le luxe & la débauche, dont l'esprit une fois imbu, fait banqueroute à l'honneur; & lors que ce divin hôte en est dehors, l'ame n'est plus qu'un desert rempli de bestes farouches. C'est-là, dit-il, qu'est le séjour du mensonge & de l'imposture. C'est-là qu'on n'oit que des chansons lascives, & qu'on ne voit que des actions deshonestes. C'est-là que la volupté entre par toutes les portes, dont il se fait comme un fleuve de delices, qui noye les vertus, & qui traîne avec luy l'orgueil, l'ambition, l'avarice, & cent autres vices semblables. Voilà quelle est la vie de Rome; c'est pourquoy lors que j'eus quitté la Grèce pour y venir, je me repentis bientôt de cette résolution, & crus avoir quitté la lumière du Soleil, comme dit Homere, pour venir habiter parmy les tenebres. Pourquoy, disois-je en moy-même, renouçois-tu au repos & à la tranquillité de la Grèce pour vivre icy bas dans le tracas & le tumulte ? pour

ne voir que des flatteurs, des empoisonneurs, des assassins, des corrupteurs, & autres scelerats ? Que veux-tu faire en un lieu où tu ne peux vivre, comme on y vit ? Après avoir donc resvé quelque temps là-dessus, je délibéray de me retirer de la foule comme Jupiter enleva Hector de la bataille, & de m'entretenir en particulier avec Platon & la Philosophie, quoyque plusieurs tiennent cette vie lasche & oisive. De-là, comme de dessus un theatre, je contemple tout ce qui se passe dans Rome, dont une partie me fait rire, & l'autre me fait pitié; mais l'une & l'autre me sert d'instruction. Car s'il faut louer le mal par le profit qui nous en revient, je ne trouve nulle part tant de sujet d'exercer sa vertu, pour résister à tous les plaisirs deshonestes, à toutes les passions déreglées, à tous les alléchemens de la volupté, non pas en se faisant lier comme Ulysse au mast du Navire, ny en se bouchant les oreilles, comme luy au chant des Sirènes; mais en marchant la teste haute & le courage élevé. D'ailleurs, comme les choses paroissent dans l'opposition de leurs contraires, le Vice donne lustre à la Vertu, & l'on méprise davantage les biens périssables, lors qu'on en reconnoist les de-

fauts. Lors qu'on voit tout à coup comme dans une Comedie, le riche devenir pauvre, le maistre esclave, & l'amitié des hommes se changer avec la fortune. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'encore qu'on voye l'instabilité des choses du monde, & que la Fortune se jouë de tout ce qui est icy bas, on ne laisse pas de l'adorer, & d'admirer de vaines grandeurs, & de trompeuses richesses, au lieu de s'en rire comme on devroit. Car qui ne riroit de voir les Grands étaler leur folie & leur vanité parmy leur pompe & leur magnificence? Les uns ne vous saluent que par la bouche d'autrui, & veulent qu'on se contente de les voir sans leur parler, comme on assiste à des spectacles. D'autres, encore plus glorieux, souffrent que l'on les adore, non pas de loin, à la façon des Perses, mais en leur baissant la main, & *embrassant leurs genoux*, le dos tout courbé, & les yeux baissés contre terre; mais l'ame encore plus humiliée que le corps. Car ils mettent leur félicité en ces fadaïses, aussi-bien que le peuple qui les

Embrassant leurs genoux, il y a au Grec *l'estomac*; mais ce n'est pas une si grande mar-

que d'humilité, & l'un	& l'autre est une coutume ancicque.
pas une si grande mar-	

30 NIGRINUS, OU LES
regarde, quoyqu'il sçache bien que tout
cela n'est que piperie, & qu'on les mau-
dit en les adorant. Cependant, Monsieur
qui se tient debout souffre ces fausses
adorations, & se trompant luy-mesme,
il vous donne sa main à baiser, que j'ai-
me encore mieux que sa bouche. Ceux-
là, pourtant, me semblent plus ridicules,
qui leur font la cour, & qui se levent
dés minuit pour estre de plus grand ma-
tin à se morfondre à leur porte, & à souf-
frir la mauvaise humeur de leurs valets,
qui leur disent leurs veritez, & les ap-
pellent souvent par leur nom. Mais
quelle est, après tout, la récompense de-
rant de peines & de veilles? ce n'est sou-
vent qu'un miserable repas où l'on en-
dure mille affronts: & où l'on est con-
traint de faire & de dire mille choses
contre son sentiment: Enfin, d'où l'on
se retire toujours ou mal-content, ou
malade; de sorte qu'il faut aller déchar-
ger son cœur à un amy, ou rendre gorge
en quelque coin, & donner de l'exercice
aux Medecins. Ce que je trouve de plus
plaisant, c'est que quelques-uns n'ont pas
seulement le loisir d'estre malades, &
sont contraints de courir toute la Ville,
lors qu'il se faudroit mettre au lit. Mais je
n'ay garde de les plaindre; car les fla-

MOEURS D'UN PHILOSOPHE. 31

teurs, à mon avis, sont pires que ceux qu'ils flatent, & sont cause par leur lâcheté, de l'orgueil & de l'insolence des autres. Ce sont eux qui corrompent leur modestie par l'admiration de leur grandeur, & par la louange de leurs richesses; au lieu que s'ils vouloient renoncer d'un commun accord à cette servitude volontaire, les Grands leur viendroient faire la cour eux-mêmes, & les prieroient de contempler leur félicité, de peur qu'elle ne leur fust inutile. A quoy serviroient tant de mets superflus sur leurs tables, s'il n'y avoit personne pour en goûter, veu que souvent ils n'en goûtent pas eux-mêmes, & que l'abondance engendre le dégoût? A quoy serviroient leurs beaux meubles, & leurs grands Palais, si personne ne les venoit voir? Car ces choses ne sont pas si considérables par elles-mêmes, que par l'estime qu'on en fait, & par l'opinion qu'on a d'estre heureux en les possédant. Il faudroit donc, pour rabaisser leur orgueil, opposer le mépris à leur vanité; au lieu de les enorgueillir, comme on fait, par de fausses louanges. Encore seroient-elles pardonnables au peuple ignorant, & aux Courtisans qui n'ont rien de meilleur à dire: mais que ceux qui sont

32 NIGRINUS, OU LES

profession de Sageſſe ſoient les plus laſches flatteurs, c'eſt ce qui eſt inſupportable. Car de quel œil penſez-vous que je voye un Philoſophe déjà ſur l'âge parmi la foule des Courtiſans, à la ſuite d'un Grand, ou faire la cour à des valets pour gagner les bonnes graces du maïſtre ? Ils devroient pour le moins quitter leur habit & leur mine auſtere, quand ils veulent faire des choſes qui en ſont indignes, & ne pas pratiquer le Vice avec l'équipage de la Vertu : Car ils ne different qu'en cela des autres, & ſont les plus inſolens dans la débauche, ſans parler de leur gourmandiſe & de leur yvrognerie. Il blâmoit particulièrement ceux qui enſeignent pour de l'argent & qui font trafic de la Vertu, comme s'ils mettoient la Sageſſe à l'encan dans un marché : Il appelloit leurs Ecoles des boutiques & des tavernes, & ne pouvoit ſouffrir qu'un homme qui fait profeſſion de mépriſer les richesses, & qui les veut rendre odieuſes, méne une vie ſi contraire à ſa doctrine. Auſſi ne tiroit-il point tribut de ſon ſçavoir, & ceux qui en avoient beſoin le pouvoient conſulter à toute

Sont les plus inſolens | ral, parce qu'une par-
dans la débauche, je | tie du détail n'eſtoit
 dis la choſe en gene- | pas à nos mœurs.

heure , & y venir puiser comme dans une source publique. Car il songeoit si peu à s'enrichir , *qu'il négligeoit mesme son bien* , & aidoit les pauvres tous les ans du reste de son revenu. Il croyoit que la jouissance des choses ne nous appartenoit qu'à proportion du besoin que nous en avions , & que c'estoit une espece d'injustice de retenir le reste. C'estoit un exemple vivant de sobriété & de temperance , sans excés dans son boire & dans son manger , réglé dans ses exercices , modeste tant en ses habits qu'en sa contenance , quoyque d'un port venerable , pour ne point parler de la douceur de ses mœurs & de son esprit. Il avertissoit ceux qui le venoient voir de ne point remettre de jour à autre l'amendement de leur vie , parce qu'on ne devoit point differer à bien vivre. Mais il n'approuvoit pas ce que quelques-uns prennent pour un grand exercice de vertu , de se fouïetter ou déchiqueter la peau pour s'accoutumer à la douleur , & disoit , que c'estoit dans l'ame qu'il falloit planter l'indolence , & qu'en matiere d'in-

Qu'il négligeoit mesme son bien ; ce n'est que trop dire que cela , pour un hom- | me qu'il veut louer , & qu'il propose pour exemple : c'est pourquoy j'ay omis le reste.

34 NIGRINUS, OU LES
 struction on devoit avoir égard à l'âge,
 à la complexion & aux habitudes, pour
 ne point accabler la nature en la sarchar-
 geant, ny rompre un baston que l'on
 vouloit redresser. J'ay veu un jeune hom-
 me, qui après avoir passé par cette épreu-
 ve, eut recours à luy comme à un azile,
 & parut depris plus réglé & plus mo-
 deste. Il passoit delà à la reprehension
 d'autres vices, & à la fureur des specta-
 cles, dont la passion a gagné jusques aux
 plus sages, & touchoit le défaut de ceux
 qui ont trop de soin de leurs funerailles,
 ajoutant, que les Romains prononçoient
 une parole veritable en toute leur vie,
 lors qu'ils mettoient dans leur testament,
 que ce qu'ils diroient ne leur pust nuire.

*La fureur des specta-
 cles, je n'ay pas des-
 tendu dans le particu-
 lier, qui n'est plus à
 nostre usage.*

*Que ce qu'ils diroient,
 ne leur pust nuire, ny
 préjudicier, j'ay agen-
 et cela le mieux que
 j'ay pû à la manie-
 re d'une formule de
 Testament, le Grec est
 obscur; surquoy on
 peut voir les notes de
 Bourdelot, qui ne me*

satisfont point. M. Pa-
 tru croit qu'au lieu
 d'*ἀλυσίας*, qu'il y a
 au Grec, il faut met-
 tre *ἀντίπρασ*, qui signi-
 fic *peccatum*, & dit que
 l'Auteur apparemment
 a voulu jouer, sur ce
 que les Romains dans
 leurs Testaments, *sapè
 deprecabantur veniam,
 si quid contra juris for-
 mulas peccassent*, com-
 me il le voit en la Loy
Lucius Titius, 88. §.

ny préjudicier. Mais je ne pouvois m'empescher de rire de l'impertinence de ceux qui après avoir esté sots toute leur vie, pour l'estre encore après leur mort, ordonnent qu'on brûlera leurs plus beaux habits avec eux, ou que leurs esclaves se tiendront près de leur sepulchre, & les couronneront de fleurs. Ce sont ceux-là mesmes qui se traitent trop magnifiquement durant leur vie, qui répandent du vin dans les festins parmy les odeurs, boivent des parfums, se couronnent de fleurs, veulent avoir des roses en Hiver; enfin, qui n'aiment les choses que hors de leur saison, & contre l'ordre de la Nature. Il appelloit cela faire un solecisme dans la Volupté: & comme Momus trouvoit à redire que le Taureau eust les cor-

17. de legat. & fidei-
rom. Mais comme cer-
te conjecture, qui me
semble belle, n'est ap-
puyée d'aucun manus-
crit, & que d'ailleurs
elle auroit besoin de
quelque éclaircissement
que le temps pourra
peut-estre apporter,
je ne l'ay pas voulu
suivre.

Répandent du vin
dans les Festins. Il y a

au Grec avec bruit, ce
qui se faisoit par for-
me de jeu, en secouant
le verre; mais cela eust
fait icy une obscurité.

Il appelloit cela faire
un solecisme dans la
volupté. Il y a icy un
Proverbe Grec que j'o-
mets, parce qu'il n'a
point de rapport aux
nostres, & qu'on s'en
peut passer.

36 NIGRINUS, OU LES

nes au dessus des yeux, & disoit qu'il les devoit avoir au dessous, afin qu'il vist mieux où il fraploit ; il trouvoit mauvais qu'aimant les senteurs, ils ne les missent pas plûtoſt sous leur nez que sur leur teste. Il se moquoit aussi de ceux qui sont trop délicats dans leur boire & dans leur manger, & disoit, Qu'ils se donnoient bien de la peine pour quatre doigts de plaisir, qui est à peu près l'étendue de nostre gosier, car devant ny après ils ne sentoient rien. Ils ajoûtoient, Qu'ils achetoient bien chèrement ce petit passage par tant de chagrins & de maladies : Et qu'ils avoient bien mérité ce supplice, en méprisant les solides voluptez que l'on tire de la Philosophie, pour des bagatelles. De là il venoit aux desordres de ceux qui importunent tout le monde dans les bains publics par une foule de valets, & qui s'appuyent sur leurs esclaves, comme s'ils n'avoient point de jambes; ou qui par la rue, & dans les bains mesmes, ont des gens qui marchent devant eux pour les avertir où il faut mettre le pied, comme s'ils avoient oublié qu'ils marchent, qui est une chose qu'on voit arriver tous les jours aux plus Grands de Rome. Il disoit, Qu'il estoit ridicule de se servir de ses oreilles

*On, se
font por-
ter en
chaise
comme
dans une
bière.*

pour ouïr, & de ses mains pour manger, & d'avoir besoin des yeux & des jambes d'autrui pour se conduire, comme si l'on estoit boiteux & aveugle. Tandis qu'il reprenoit donc ces choses, & autres semblables, avec beaucoup d'éloquence; *je demeuroid attaché à son discours*, sans en perdre une parole, & ne craignois rien tant que d'en voir la fin. Et lors qu'il eut achevé, je le regardois comme immobile, sans pouvoir prononcer une parole, & j'estois tout en sueur & tout interdit. Car, s'il m'est permis de philosopher à mon tour, il me semble que le cœur de l'homme est comme un but où chacun vise. mais peu y donnent; & des coups que l'on y tire, les uns pour estre trop violens, passent à travers, sans s'y arrester; les autres, pour estre trop foibles, n'y font point d'impression: Mais ceux qui sont mesurez à la portée, & frotez, non pas de venin ou de résine, comme ceux des Scythes & des Curetes, mais d'une grace invisible, comme d'une huile douce & penetrante; ceux-là, dis-je, font des blessures qui ne se guérissent jamais, & qui sont

<i>Je demeuroid attaché à son discours</i> , les larmes sont touchées ensuite,	& l'exemple des Phéaques n'est plus à nostre usage.
---	---

si agreables qu'elles font couler des larmes de joye, comme il m'arriva en cette occasion. Il y a pourtant quelquefois des cœurs invulnérables ; car comme le ton Phrygien de la flûte, ne touche que ceux qui sont épris des fureurs de la Deesse Cibéle, les discours de la Philosophie n'émeuvent que les esprits qui sont disposez à les recevoir.

LYCINUS. Que tu me contes-là des choses divines & agreables ! & que tu as fait en mon absence un grand festin de *Nectar* & d'Ambrosie ! Si le plaisir que tu as reçu peut estre comparé à une blessure, à cause de l'impression qu'il a faite sur toy, je puis dire, que je suis blessé d'un mesme trait ; & qu'en me racontant ton mal, tu me l'as communiqué : c'est pourquoy, songe à trouver un remède pour tous deux.

L'AMI. Il faut avoir recours pour cela à

Nectar, je l'ay mis au lieu de *Lote*, parce qu'il est plus connu parmy nous, & plus beau.

En me racontant ton mal, tu me l'as communiqué. J'ay passé délicatement l'exemple du chien enragé, qui est dur & extravagant,

parce qu'il fait semblant de vouloir louer icy la Philosophie ; quoyqu'à vray dire il y ait de la raillerie partout.

Il faut avoir recours pour cela. Je fais dire quelquefois à l'un ce que l'autre dit, parce

celuy qui en est l'Auteur , comme Téléphe
à Achilles pour en recevoir guerison.

que cela est indifferent, | duit , ne l'est as ; qui
& que l'agrément que | est ce à quoy il faut
ce changement pro- | avoir égard.

*Il y a icy un Traité , intitulé LE
JUGEMENT DES VOYELLES ,
qui est une plainte de l'S contre le T , sur
quelques mots qu'il luy déroba , comme par
exemple , on dit Thalatta pour Thalassa ,
par un caprice de l'Usage , ainsi que chaité
en François pour chaire. L'Auteur prend
de là occasion de joüer sur la rencontre
des mots ; mais comme cela n'a aucun rap-
port à nostre langue , il ne se peut tradui-
re ; aussi laisse-t-on ces mots en Grec dans
la version Latine. Mais un de mes Ne-
veux a composé un Dialogue à cet exem-
ple , qui se trouvera à la fin du Livre.*





*TIMON, OU LE MISANTHROPE.
DIALOGUE.

TIMON, JUPITER, MERCURE,
& plusieurs autres parlent.

C'est la plainte d'un homme qui tomba tout à coup dans une extrême pauvreté, sans estre assisté de personne, quoyqu'il eust fait du bien à plusieurs dans sa fortune. Il s'en prend à Jupiter, qui touché de compassion, luy envoie le Dieu des Richesses, pour le tirer de la nécessité où il estoit.

TIMON. **O** Jupiter, Protecteur de l'Hospitalité, de la Société, de l'Amitié; & s'il y a quelqu'autre Epithete que les Poëtes te donnent en leur fureur, ou pour remplir la mesure

* *Timon ou le Misanthrope.* J'ay retranché ou alteré icy plusieurs choses, pour trouver ce je ne sçay quoy que je cherche; mais je demeure toujours dans le but, & dans le dessein de l'Auteur, & ne mets

point mes rêveries pour les siennes.

Protecteur de l'Hospitalité, &c. Les autres Epithetes sont touchés ensuite, ou ne se pouvoient exprimer commodément.

de

de leurs Vers, lors qu'ils ne sçavent plus que dire. O toy, qui gresles, qui tonnes & qui foudroyes sur les impies; *Qu'est devenu ton foudre & tes carreaux de feu autrefois si redoutables? Sont-ils maintenant éteints, & s'en sont-ils allez en fumée? Salmonée te brave à cette heure impunément avec son faux tonnerre; le tien n'est plus qu'un bruit vain, & un tison fumant qui ne fait rien que noircir. Pourquoi, Grand-Dieu, es-tu devenu si froid & si lent à punir les crimes, comme si tu estois sourd & aveugle de vieillesse, & que tu ne visses & n'entendisses plus les forfaits qui se commettent tous les jours? Car lors que tu estois jeune & bouillant, tu ne faisois ny paix ny trêve avec les coupables, & en abyssinois les uns par des tremblemens de terre, & les autres par des déluges, comme tu fis du temps de Deucalion, que tu sauvas dans une petite nacelle du naufrage*

Qu'est devenu ton foudre? Je dis à la fin que ce n'est que fable, & que fiction Poétique.

Comme si tu estois sourd, &c. Le Proverbe de la Mandragore n'est pas à nostre usage.

En abyssinois les uns,

&c. J'ay mis les deux principaux exemples de la vengeance divine, les autres sont peu de chose, ou sont déjà exprimés.

Que tu sauvas dans une petite nacelle. Je ne dis point qu'elle abor-

de l'Univers, pour reparer les ruines du Monde, & conſerver quelque étincelle du genre humain. Les hommes ſont devenus plus cruels & plus méchans qu'ils n'eſtoient alors; on ne te fait tantost plus d'offrandes ny de ſacrifices, ſi ce n'eſt quelqu'un en paſſant aux jeux Olympiques; encore eſt-ce plûtoſt par coûtume, que par zele ou par devoir. Enfin, on t'a preſque dépoſſédé, comme tu as fait ton prédéceſſeur. Les voleurs te pillent tous les jours impunément, juſqu'à mettre ſur toy leurs mains ſacrileges, comme ils ont fait depuis peu à Olympie, où pendant la ſolemnité des jeux, ils ont coupé l'or de ta chevelure. Cependant, Vainqueur des Tytans, tu fus ſi lâche que de ſouffrir cet affront ſans crier ſeulement à l'aide, pour réveiller les chiens, ou le voiſinage endormy. Qu'il faiſoit beau voir alors Jupiter, avec un foudre de quinze pieds à la main, qui ſe laiſſoit tondre par des brigans! Quand te réveilleras-tu d'un ſi long aſſoupiffement, illuſtre uſurpateur, pour châtier de plus grands crimes que ceux des fables? Car, pour ne point parler des autres, puis-que ce ne ſeroit jamais fait, comment laiſſes-

da ſur la Montagne de } ne ſert de rien icy.
 Lycoris, parce que cela }

tu impunis les ingrats qui m'ont abandonné, après avoir mangé tout mon bien, & qui ne me regardent pas dans ma misere, après m'avoir adoré dans ma fortune? Ils se détournent de moy lors qu'ils me rencontrent, & me fuyent comme un oiseau de mauvais augure. Maintenant donc, privé de tous biens & accablé de tous maux, je suis contraint de philosopher icy avec la besche. Tout l'avantage que je tire de ma retraite, c'est que je ne vois point la prosperité des méchans, qui n'est pas une petite felicité. Réveille-toy donc, fils de Saturne & de Rhée, d'un sommeil plus long que celui d'Epimenide, & rallumant ton foudre sur le mont Oeta, écrases - en les impies, si tu ne veux qu'on croye que tu sois mort, comme on le publie en Crète, & que tout ce qu'on dit de toy ne soit que fable, & que fiction poétique.

JUPITER. Qui est ce blasphémateur, qui crie si haut du Mont Hymette? Il

Les ingrats qui m'ont abandonné ; les bien-faits seront touchés à la fin.

Comme un oiseau de mauvais augure. Il y a au Grec, comme un sepulcre ; mais je cher-

che les plus belles expressions, & celles qui sont le plus à nostre usage.

Maintenant donc : J'exprime les haillons plus bas.

Du Mont Hymette :

faut que ce soit quelque Philosophe ; car un autre ne seroit pas si insolent.

MERCURE. *Ne connois-tu pas Timon,* qui t'a fait tant d'offrandes & de sacrifices, & qui nous traitoit si magnifiquement le jour de ta feste ?

JUPITER. Quoy c'est luy ! Dieux quel changement ! Comment un homme si riche, & qui avoit tant d'amis, a-t-il pû tomber tout à coup dans une si honteuse pauvreté ?

MERCURE. *En faisant du bien à des ingrats*, qui l'ont abandonné, comme les Corbeaux font les charognes, lors qu'il n'y a plus rien à ronger.

JUPITER. Veritablement, il a quelque sujet de se plaindre ; & nous ne pouvons, sans estre plus ingrats que ses faux amis, l'abandonner ainsi dans son malheur, après le soin qu'il a eu de nous dans sa fortune. Mais accablé d'affaires de tous costez, & dépité contre les méchans, dont le nombre croist tous les jours, jusqu'à me donner de l'épouvante,

On verra ensuite, que c'est au pied du Mont.

Ne connois-tu pas Timon ? Le nom de son Pere, &c. sera expliqué ailleurs, aussi-bien que le miserable estat

où il est.

En faisant du bien à des ingrats. J'ay abrégé cet endroit, parce que le reste est assez expliqué dans tout le Dialogue.

je ne regarde tantost plus *la Terre* ; outre que j'ay la teste rompuë des disputes des Philosophes , qui m'empeschent d'entendre les cris des autres , si bien que celuy-cy a esté oublié parmy la foule. Mais pour ne le pas laisser languir plus longtemps dans sa misere , *prends avec toy le Dieu des Richesses* , & le meine chez luy , avec ordre de n'en point partir , quand il le voudroit chasser. Pour ceux qui l'ont abandonné , je ne manqueray pas de les foudroyer , si-tost qu'on aura raccommo- dé mon foudre , dont je rompis l'autre jour deux pointes en le lançant trop brusquement contre le Philosophe Anaxagore , qui vouloit persuader à ses Disciples que nous n'estions que des chansons. Mais il se mit à couvert sous l'autorité de Periclés , & cependant j'allay mettre en poudre le Temple de Castor & de Pollux , qui ne m'avoit fait ny bien ny mal.

La Terre ; Je dis en general, parce qu'il convient à tout dans le dessein de l'Auteur, qui veut choquer la Providence.

Prends avec toy le Dieu des Richesses : Je ne dis pas qu'il amène avec luy le Tresor , parce

que cela n'auroit point de grace maintenant , & que je ne m'engage pas à une Traduction réguliere. Le Dieu des Richesses est assez suffisant pour enrichir , sans avoir besoin d'autre.

En attendant ce fera un assez grand supplice pour des ingrats, de voir rentrer en honneur celuy qu'ils ont méprisé.

MERCURE. Qu'il est important de crier haut, non seulement dans un Barreau, pour gagner sa cause, mais encore en faisant des vœux & des prieres ! Si le bon-homme Timon fust demeuré les bras croisez sans rien dire, il eust esté gueux toute sa vie ; maintenant par ses cris & ses importunités, il a attaché mesme du Ciel ce qu'il demandoit. Toutefois, je croy que cela ne luy servira de rien ; car voilà le Dieu des Richesses qui ne veut pas obéir.

JUPITER. Pourquoi ?

MERCURE. Il luy faut demander à luy-mesme.

PLUTUS. Voulez-vous que je retourne en un lieu où l'on ne me scauroit souffrir ? Envoyez-moy chez ces gens qui sçavent ce que je vaux, & combien je couste à acquerir ; & que les fous qui s'ignorent, croupissent toute leur vie dans la pauvreté.

JUPITER. Tu n'as rien à craindre,

Je croy que cela ne luy servira de rien. Je | parce qu'il est mieux
| de la sorte, comme il
Je fais dire à Mercure, | paroistra dans la lecture
plûrost qu'à Plutus, | re de l'ouvrage.

il est assez instruit par sa disgrâce. Mais je m'étonne que tu te mettes en colere de ce qu'on te laisse libre, veu que tu te plaignois autrefois des usuriers, qui t'enfermoient sous la clef, sans te laisser seulement voir la lumiere, & te faisoient souffrir mille gefnes. Tu disois que c'estoit ce qui te rendoit passe & défiguré, & ce qui estoit cause que tu ne songeois qu'à t'évader. *Tu mériterois donc*, pour une si injuste plainte, d'estre mis en prison perpetuelle, dans quelque tour d'airain, comme une autre Danaé, pour n'y vivre que d'interest & d'usure, qui est un fort mauvais aliment. Tu blâmois aussi les avares qui metrent d'amour pour toy, & cependant n'en osent jouir: Semblables à ce chien des Fables, qui attaché au ratelier ne pouvoit manger *du foin*, ni souffrir que le cheval en mangeast. Tu disois qu'ils estoient jaloux d'eux-mesmes, & se retranchoient leurs propres plaisirs, sans considerer que ce qu'ils aimoient seroit un jour la proye

Tu mériterois donc, | stre air.
 &c. Je tourne cela | *Du foin*, il y a au
 d'une autre façon que | Grec de l'orge, mais
 l'Auteur, comme je | cela fait le mesme ef-
 fais souvent pour agen- | fet, & revient mieux
 cer les choses à no- | à nostre façon.

d'un voleur, ou de quelque indigné héritier. N'as-tu point de honte de te dédire ainsi de tes anciennes maximes ?

PLUTUS. Si tu me veux écouter, tu trouveras que j'ay raison. Car les uns me laissent aller par negligence, & les autres m'épargnent par stupidité, faute de sçavoir que s'ils ne m'employent, je leur seray inutile, & qu'ils seront contraints de me quitter, avant que de s'estre servis de moy. Diroit-on qu'un homme aime sa maistresse, qui l'abandonneroit à tout le monde ? Je croy que non, & que quand tu estois amoureux, tu n'en ufois pas de la sorte. D'autre costé, de l'avoir en sa puissance sans en jouir, cela est encôre plus ridicule ; cependant, c'est ce que font les uns & les autres.

JUPITER. Ils sont assez punis par leur vice, sans que tu te mettes en peine de les punir ; puisque les uns, comme des Tantales, meurent de soif au milieu des eaux ; & les autres, comme des Phinées voyent emporter leur bien par des Harpyes, avant que d'en avoir goûté. Mais va trouver Timon, tu le trouveras tout autre qu' auparavant.

PLUTUS. C'est comme si tu m'en-

Qu'un homme aime sa Maistresse : Les com- | paraïsons les plus cour-
tes sont les plus claires.
voyois

voyois verser de l'eau dans un muid percé.

JUPITER. Si cela est, il fera bientôt à sec, & contraint de boire la lie quand il n'y aura plus de vin. Mais va viste, & que Mercure se souviene de m'amener au retour quelque Cyclope du Mont Ethna, pour raccommoder mon foudre; car je voy bien que j'en auray grand besoin.

MERCURE. Partons; Qu'as-tu à clocher? és-tu boîteux aussi bien qu'aveugle?

PLUTUS. *Je vais toujours de la sorte* quand on m'envoie chez quelqu'un; c'est pourquoy je n'arrive que fort tard, & souvent quand on n'en a plus que faire. Mais lors qu'il est question de retourner, je vais viste comme le vent, & l'on est tout étonné qu'on ne me voit plus.

MERCURE. Cela n'est pas toujours veritable; car il y a des gens à qui les biens viennent en dormant.

PLUTUS. Je ne marche pas alors sur mes jambes, mais *on me porte sur des*

Je vais toujours de la sorte, &c. La suite l'explique.

On me porte sur des

crochets; J'accorde les choses à nos mœurs quand rien ne l'empêche, & qu'on

crochets ; & ce n'est pas Jupiter qui m'envoie, mais Pluton, qui est aussi Dieu des Richesses, comme son nom le témoigne. Car il fait passer en un moment de grands biens d'une main à l'autre ; & tandis qu'un pauvre mort est jetté en quelque coin couvert d'un linge, de peur que les chats ne le mangent, son héritier se creve de rire en me voyant, & laisse pleurer les autres qui bâaillioient après moy comme de petites hyrondelles, & n'ont avalé que du vent. Car lors qu'on a ouvert le testament, on trouve pour héritier quelque lasche flatteur, ou quelque infame valet qui servoit aux plaisirs de son maistre, & qui change aussi-tost de nom, pour en prendre un magnifique, laissant ses compagnons étonnez de sa fortune, qui portent le deuil pour luy. Cependant, il ne me tient pas plutôt, qu'il en devient glorieux & insolent, frappe l'un, injurie l'autre, tant qu'il tombe dans les pièges de l'amour, ou de quelque autre passion, qui consume en peu d'heures ce que le défunt avoit amassé avec beaucoup de temps & de peine, & triomphe du fruit de mille crimes.

ne veut pas entrer dans le particulier. Car le | general est de tout pais.

MISANTHROPE. 51

MERCURE. Cela arrive d'ordinaire ; mais quand tu marches tout seul , comment peux-tu trouver le chemin , veu que tu és aveugle ?

PLUTUS. Aussi m'égaré - je quelquefois , & prens - je souvent l'un pour l'autre.

MERCURE. Je le croy ; car tu n'aurois pas laissé , par exemple , Phocion ou Aristide , pour enrichir Hipponique & Callias ; mais encore , comment fais-tu ?

PLUTUS. Je tourne tant , haut & bas , à droit & à gauche , que je rencontre quelqu'un qui me saisit au collet , & qui te va remercier de sa fortune , ou quelque autre Dieu qui n'y aura pas songé.

MERCURE. Jupiter se trompe donc , lors qu'il croit que tu enrichis les gens de bien ?

PLUTUS. Comment voudroit-il qu'un aveugle comme moy püst trouver un homme de bien , qui est une chose si rare ? mais comme les méchans sont en grand nombre , j'en rencontre bien plus que d'autres.

MERCURE. Mais d'où vient que tu cours si viste au retour , veu que tu ne sçais pas le chemin ?

PLUTUS. On diroit que je ne vois clair qu'alors, & que le destin ne m'a donné des jambes que pour fuir.

MERCURE. Dis-moy encore, pourquoy estant aveugle, pâle, défait & boiteux, tu as tant de galans qui meurent d'amour pour toy, & qui mettent toute leur félicité à te posséder ?

PLUTUS. C'est que la passion les empesche de voir mes défauts, & qu'ils sont éblouis de l'éclat qui m'environne.

MERCURE. Mais lors qu'ils te tiennent en leur puissance, ne reconnoissent-ils pas aussi-tost les maux que tu traînes après toy ? Cependant, ils ne s'en peuvent défaire, & on leur arracheroit plutôt les entrailles que leur or.

PLUTUS. L'orgueil, la folie & la vanité les arrestent, & autres vices semblables qui marchent toujours à ma suite, & qui ne se sont pas plutôt emparez d'une ame, qu'elle adore ce qui luy nuit, trouve admirable ce qui ne l'est pas, & pour comble de malheur, est preste à souffrir mille tourmens, pour ne point quitter la cause de sa ruine.

MERCURE. Que tu es léger & glissant ! Tu coules comme une anguille, quand on te presse ; au lieu que la pauvreté est si gluante, qu'on ne s'en scau-

roit dépêtrer. *Mais tout en riant*, nous voicy arrivez près du Mont Hymette. Descendons, & me prens par le manteau, de peur que tu ne t'égares.

PLUTUS. Tu as raison ; car comme je suis étourdy, j'irois peut-estre me jetter entre les bras de quelque sot, ou bien de quelque méchant. Mais quel bruit est-ce que j'entends comme du fer qui frappe contre une pierre ?

MERCURE. C'est Timon qui cultive un champ pierreux. Dieux ! comme il est fait, au prix de ce qu'il estoit autrefois ! Le voilà tout crasseux, & tout couvert de haillons ! Mais quelles gens voy-je autour de luy : la Force, la Santé, la Sagesse, la Vertu, conduites par la Pauvreté, & par le Travail. Voilà bien d'autres gens que tes Satellites.

PLUTUS. Fuyons, il ne nous voudra pas recevoir en leur presence.

MERCURE. Ne crains rien, sous la conduite de Mercure, & les auspices de Jupiter.

LA PAUVRETE'. Où mènes-tu ce luy-cy, Mercure ?

MERCURE. Vers Timon, de la part des Dieux.

Mais tout en riant : | Tresor, pour la raison
J'omets ce qui est dit du | touchée plus haut.

LA PAUVRETE'. Quoy ! il me méprise si fort, luy qui me devoit maintenir, qu'il me veut ravir celuy que je possédois, pour me livrer à mon ennemy, afin qu'après l'avoir corrompu par les délices, il me le rende ensuite pour le guerir ? Est-ce là la récompense des services que j'ay rendus à Timon, en luy ostant ses vices, & en l'instruisant à la Vertu ?

MERCURE. Jupiter le veut ainsi, & ses ordres sont inviolables.

LA PAUVRETE'. Suivez-moy, mes compagnes, Timon verra bien-tost ce qu'il perd en nous perdant. Qu'il se souviene que je ne luy ay rien appris que de bon, & que mon rival n'en fera pas de mesme. Tien, Mercure, je te le rends sain de corps & d'esprit, sage, laborieux, vigilant, méprisant le luxe & la vanité, comme des choses pernicieuses ou inutiles.

MERCURE. Les voilà partis ; avançons.

TIMON. Qui estes-vous qui venez ainsi troubler ma solitude, & me détourner de mon ouvrage ? Retirez-vous, que je ne vous en fasse repentir.

MERCURE. Tout beau, je suis Mercure qui t'amene le Dieu des Richesses,

MISANTHROPE. 55

de la part de Jupiter. Reçois-le comme tu dois, & comme il mérite.

TIMON. Je ne me soucie, ny des Dieux, ny des hommes, trompé par les uns & abandonné des autres; & je vais de ce pas rompre la teste à cet aveugle, s'il ne se retire.

PLUTUS. Fuyons de bonne heure, que ce fou ne nous cause quelque malencontre.

MERCURE. Arreste-toy, sans te dépitier contre les Dieux qui te veulent rétablir dans ta gloire, & combler de honte tes ennemis.

TIMON. Ne me rompez point la teste de ces folles promesses, & de ces vaines esperances. Il ne me faut pour vivre que ce hoyau, & je feray assez heureux, pourveu que je ne vous voye point.

MERCURE. Cela seroit bon, si nous estions des hommes, mais nous sommes des Dieux qui venons pour te soulager. Reçoy la bonne fortune que le Ciel t'envoie.

TIMON. J'ay beaucoup d'obligation à Jupiter, de l'honneur qu'il me fait de se souvenir de moy; mais je ne veux point recevoir celuy-cy, qui est la cause de tous mes maux. Car c'est luy qui m'a

livré aux flatteurs ; qui m'a fait dresser des embûches ; qui m'a rendu odieux & exposé à l'envie ; qui m'a rompu par les délices ; & lorsque je ne me pouvois plus passer de luy, il m'a abandonné comme un traistre : Au lieu que la Pauvreté m'a receu à bras ouverts, & m'exerçant dans le travail & la peine, m'a fourny les choses nécessaires, & m'a appris à mépriser les superflus. C'est elle qui m'a rendu maistre de moy-mesme, qui m'a affranchy du pouvoir de la Fortune, qui m'a enseigné quelles estoient les véritables richesses, qui m'a mis en un estat tranquile, où je ne crains ny une populace émue, ny un Orateur corrompu, ny un Courtisan flatteur, ny un Tyran irrité ; & où je cultive ce champ en paix, sans voir les maux des grandes Citez. Retourne-t-en donc comme tu es venu, Mercure, & ramène cet aveugle à Jupiter ; je seray assez satisfait, quand il aura rendu les autres aussi malheureux que moy.

MERCURE. Tu te trompes, mon amy. Tout le monde ne sçait pas supporter la pauvreté comme tu fais, ny crier si à propos pour en estre délivré. Ne t'opiniâtre point contre Jupiter, & reçois les biens qu'il t'envoie ; il ne faut

pas refuser les presens des Dieux. Assez de gens ont fait des prieres qui n'ont pas esté si bien exaucées que tes injures.

PLUTUS. Veux-tu me permettre de me défendre; sans te mettre en colere ?

FIMON. Ouy : pourveu que ce soit en peu de mots, & sans préambule ; car je suis ennemy des longs discours.

PLUTUS. Mais j'en aurois besoin pour répondre à tous les chefs de ton accusation. Dy-moy, je te prie, en quoy puis-je t'avoir offensé ? Est-ce en te comblant d'honneur & de biens, & en te donnant à souhait tout ce que les autres desirent ? Si tes flatteurs t'ont fait quelque déplaisir, je n'en suis pas cause, & leur mépris n'est venu que de mon absence. J'aurois bien plus de sujet de me plaindre, de ce que tu m'as livré entre leurs mains, & abandonné à ceux qui me dresseient continuellement des pièges. D'ailleurs, ce n'est pas moy proprement qui t'ay quitté ; mais tu m'as chassé de chez toy : ce qui m'a mis en une telle colere, que je ne voulois pas revenir, quelque ordre que j'en eusse de Jupiter ; comme Mercure te le dira.

MERCURE. Ne crains point qu'il y retourne jamais, & demeure icy puisque

Jupiter te le commande : Continuë de fouir, Timon, & tu trouveras un tresor.

TIMON. Il faut obéir aux Dieux ; mais considere, Mercure, que tu me vas rejeter en de nouveaux maux.

MERCURE. Porte-les patiemment pour l'amour de moy, quand ce ne seroit que pour faire enrager tes ingrats & tes envieux. Cependant, je vais gagner le Ciel par le Mont Etna pour m'acquitter de la commission de Jupiter.

PLUTUS. *Vien Tresor*, sous le hoyau de Timon. Continuë à creuser, mon amy.

TIMON. Grands Dieux, qu'est-ce que je voy ? Veillé-je, ou si je dors ? d'où peut venir tant d'or en des lieux si reculez ? Ne sont-oc point aussi des charbons ardents ? Non : c'est de l'or tres-pur & tres-fin, qui étincelle comme du feu. Vien, cher amy, que je t'embrasse après une si longue absence. Je croy maintenant tout ce que les Poëtes ont dit de Jupiter & de Danaé ; car je ne voy point de pucelle qui n'ouvrist son fein à une chose si aimable, & si précieuse. O Midas & Crésus, vous n'avez esté que des coquins au prix de moy ! C'est tout ce que

Vien Tresor : J'oste | sujet.
le reste pour le mesme |

peut faire le grand Roy de Perse que de m'égalier, & le tresor de Delphes ne vaut pas le mien. Consacrons icy mon hoyau & mes haillons à la *Pauvreté* : car je voy bien que je n'en auray plus que faire, & que je vivray desormais dans la gloire & dans l'opulence. Mais non, retirons-nous plutôt en quelque petit coin du monde pour y vivre tout-seul à nostre aise, & y bastir une tour pour enfermer nostre tresor. Car je ne veux plus vivre que pour moy. Arriere tous ces noms d'Amis, de Parens, d'Al-liez, tout cela n'est que chimere. La Patrie mesme me passera pour un fantosme. Je ne veux plus avoir de consideration pour personne, ny aimer d'autre que moy-mesme. Tous les hommes seront desormais mes ennemis ; leur rencontre me sera funeste ; je mettray un grand desert entre eux & moy, & ne feray jamais ny paix ny trêve avec eux. Quand je sacrifieray, je ne traiteray personne. Autant que j'ay esté liberal &

A la pauvreté. Elle y vient mieux que *Pan*, outre que le mot Grec y a du rapport, & peut avoir esté pris l'un pour l'autre ; puis je ne regarde pas tant ce qu'il

a mis, que ce qu'il faut mettre maintenant, pour faire que la chose aille bien ; pourveu cela ne choque point les mœurs anciennes, comme il ne les choque point icy.

Loup-
gaton &
ennemy
du genre
humain.

complaisant, je deviendray cruel & barbare. Si le feu se prend quelque-part, bien loin d'y porter de l'eau, j'y jetteray de l'huile. Si quelqu'un crie à l'aide en se noyant, je l'enfonceray au lieu de luy tendre la main. Voilà maintenant, mes Dogmes, & les maximes de ma politique. Qu'on m'appelle Lycanthrope ou Misanthrope, c'est dequoy je ne me soucie point, bien loin de m'en offenser j'en feray gloire. Je seray bien-aise, pourtant, avant que de me retirer, qu'on sçache que je suis riche, afin qu'on en crève de dépit. Mais, qui l'a déjà dit à tout le monde ? On accourt icy de tous costez. Retirons-nous sur cette montagne pour y estre plus en seureté. Toutefois, j'aime mieux encore me communiquer pour ce coup, quand ce ne seroit que pour faire enrager davantage ceux que je voy, par le mépris que j'en feray. Qui est celuy-cy qui s'avance le premier ? C'est le Parasite *Gnathon*, qui me tendit n'aguere une corde, comme je luy demandois du pain, sans se souvenir des grands repas qu'il a faits autrefois chez moy. Je suis bien-aise qu'il soit venu le premier, pour estre le premier puny.

Gnathon : Il y a au | ce mot est plus com-
Grec *Gnathonide*, mais | mun.

MISANTHROPE. 61

GNATHON. Bon jour, le beau, l'agréable, & le fortuné Timon ; J'avois bien dit que les Dieux ne rejetteroient pas toujours les prieres d'un homme de bien.

TIMON. Bon jour, le plus méchant, & le plus scelerat de tous les hommes.

GNATHON. Ha ha ha ! tu veux rire ; car tu as toujours aimé la raillerie. Quand veux-tu que nous bevions ensemble ? Je sçay une chanson à boire toute nouvelle.

TIMON. J'ay envie auparavant de te faire chanter une complainte.

GNATHON. Pourquoi me frappes-tu ? Vien devant le Juge.

TIMON. Attends un peu, je te feray bien crier d'une autre façon.

GNATHON. Donne - moy plutôt quelque chose pour me guerir ; car l'argent est un remede à tous maux.

TIMON. Quoy ! tu n'es pas encore party ?

GNATHON. Je me retire ; mais tu te repentiras de m'avoir traité si mal.

TIMON. Qui est cet autre tout pelé ?

Le Fortuné : Le terme Grec ne se pouvoit	expliquer en un mot,	au sujet.
& j'en prens un propre		Le plus méchant, &c. Je me fers plus bas du mot de Vautour.

c'est Philiade le plus cruel de tous mes vautours, qui après avoir reçu de moy jusqu'au mariage de sa fille, me frappa l'autre jour que j'estois malade, au lieu de me soulager. Cependant, il ne se pouvoit lasser de me louer durant ma fortune, & de dire que j'estois plus beau que Narcisse, & que je chantois mieux que ne font les Cygnes des Poëtes.

PHILIADE. Ha ! l'impudent coquin que Gnathon, il te traite maintenant d'amy & de camarade, luy qui ne te vouloit pas regarder auparavant. Tu as eu raison de châtier son ingratitude. Pour moy, tu sçais l'estime que j'ay toujours fait de ta vertu, & je n'eusse pas manqué de te visiter dans ta disgrâce, si je n'eusse sceu que les malheureux n'appréhendent rien tant que le visage de leurs amis, dans leur infortune ; mais je t'apportoys dequoy adoucir l'amertume de ta condition, lorsque j'ay appris que tu n'en avois plus de besoin. Je n'ay pas laissé pourtant d'avancer, pour t'avertir de songer mieux à l'avenir aux amitez que tu voudras faire, & de te garder des flateurs, qui ne t'abandonneront point depuis qu'ils auront halené une fois ton tresor. Il ne se faut point fier aux hommes de ce temps-cy ; l'In-

gratitude regne par tout. Mais tu n'as pas besoin qu'on te fasse des leçons, toy qui pourrois instruire les autres, & dont la vie peut servir d'exemple à toute la Posterité.

TIMON. Je te remercie, Philiade, de tes bons avertissemens ; mais approche un peu que je te testonne.

PHILIADE. Dieux ! il m'a rompu la teste avec son hoyau. Qui nous a amené ce fou ? Est-ce là la récompense de mes bons avis ?

TIMON. Aux autres. Voicy l'Orateur Demea, qui s'approche avec un Decret à la main, qu'il a fait sans doute en ma faveur. Car il se dit tout haut mon parent, quoyque n'aguere ayant à faire quelque distribution aux pauvres de ma Tribu, il ne faisoit pas semblant de me connoistre. Cependant, j'ay payé autrefois une grosse amende pour luy, sans quoy il seroit pourry en prison.

DEMEA. Bon jour, la gloire de ton pays, l'appuy & le soustien de ta famille, le rempart de toute la Grèce. Le Peuple & le Senat assemblez, t'attendent pour passer le Decret que voicy. *Attendu que Timon fils d'Equécratides, du Bourg de Calytte, surpasse tous les autres, tant en sçavoir qu'en probité.* &

64 TIMON, OU LE

ne cesse de rendre service à l'Estat, & de veiller pour le bien public. D'ailleurs, qu'il a remporté le prix aux jeux Olympiques, tant à la lutte qu'à la course, & autres exercices.

TIMON. Quel imposteur ! Je ne me suis jamais trouvé à ces jeux.

DEMEA. N'importe, on ne sçauroit mettre trop de choses favorables en un Decret. Ne m'interromps point. *Attendu, dis-je, qu'il a remporté en un mesme jour le prix de tous ces jeux, & qu'il s'est porté vaillamment en la journée contre les Acarnaniens, où il enfonça deux bataillons de Spartiates.*

TIMON. Comment cela ? Je n'ay jamais esté à la guerre.

DEMEA. Je louë ta modestie, mais je n'ay pû dissimuler la verité : *Attendu, enfin, qu'il est homme de conseil & d'exécution, il a semblé bon au Senat, & au Peuple, de luy dresser une statue d'or dans le Chasteau, près de celle de Minerve, qui soit couronnée de rayons, & qui tienne un foudre à la main, pour Symbole de son éloquence & de sa valeur ; & de le couronner aussi de sept couronnes d'or, qui seront proclamées aujourd'huy sur le theatre public par les nouveaux Acteurs, puisque c'est la feste de Bacchus, & un*
jour

jour de réjouissance pour luy. C'est l'avis de l'Orateur Demea, son Amy, son Parent, & son Disciple. Mais je suis fâché de n'avoir pas amené avec moy mon fils qui porte ton nom.

TIMON. Et tu n'es pas marié ?

DEMEA. Non : Mais je le seray l'année qui vient, & j'appelleray de ton nom le premier fils qui me naistra.

TIMON. J'en doute : Car auparavant je te casseray la teste, pour récompense de ta lasche & infame flaterie.

DEMEA. Au secours mes Amis ; souffrirez-vous qu'un maraut frappe les Citoyens, luy qui n'est pas Citoyen ? Mais je te feray bien-tost porter la peine de ton insolence, Boutefeu, qui as bruslé le Chasteau pour piller le Tresor public.

TIMON. Trouve de meilleures couleurs à ta calomnie ; car on n'a point bruslé le Chasteau ny pillé le Tresor.

DEMEA. Mais tu n'es riche que de larcin.

TIMON. Reçoy un second coup de Baston pour ton imposture, mais sans crier, que je ne t'en donne un troisième.

L'Orateur Demea : | plutôt que Demeas,
L'Eloquence de Timon | parce que nous sommes
est déjà exprimée ; du | mes plus accoustumés.
reste, je dis Demea, | à l'entendre ainsi.

Car il seroit honteux, après avoir défait deux bataillons de Spartiates, que je ne pusse mettre à la raison un coquin. A quoy me serviroit-il d'avoir remporté tant de prix en un jour aux jeux Olympiques ? Qui est cet autre qui s'avance, c'est le Philosophe Thrasyclés ; Je le reconnois à sa barbe de bouc, & à la hauteur de ses sourcils. Il marche à grands pas, & grommele entre ses dents ; sans doute qu'il médite quelque harangue, car il retrousse ses cheveux sur son front. Qu'il ressemble bien, en cet estat, au Triton, ou au Borée de Zeuxis ! C'est une chose étrange qu'un homme si modeste, en apparence, & d'une mine si grave & si austere, après avoir philosophé tout le jour avec ses Disciples, n'ait pas plutôt beû sur le soir un grand hanap que son valet luy apporte, que tous ses beaux discours s'en vont en fumée, & il ne s'en souvient non plus que s'il avoit beû de l'eau du fleuve d'Oubly. Car alors, se courbant sur son assiette, comme s'il y devoit trouver la vertu qu'il cherche toujours, & qu'il ne trouve jamais, il donne eschec & mat à tous les plats,

Il donne eschec & mat à tous les plats. | eschecs fust connu des
 Quoyque le Jeu des | anciens, je ne me fers
 pas de ce terme, comme

quoyqu'il se plaigne toujours que l'on mange tout sans luy ; & s'emplissant de vin & de viande, coudoye ceux qui sont assis près de luy à table ; répand de la sausse sur sa barbe & sur ses habits ; querelle la compagnie, tant qu'il le faut emporter yvre du festin, où il ne laisse pas en begayant de louer la sobriété & la continence, entre les bras de quelque Chanteuse. *Mais de jour* il ne le cede à personne en mensonge & en impudence, sans parler de ses usures, de son avarice, & de cent autres vertus semblables ; car c'est un parangon de sagesse & de doctrine. Mais je m'en vais l'accommoder de toutes pieces.

THRASYCLE'S. Je ne viens pas au bruit de tes tresors, comme les autres, ny au souvenir de tes festins : Car je ne fais pas plus d'estat de l'or que des cailloux du rivage, & n'ay besoin pour vivre que de pain & d'eau, avec quelque oignon, ou quelque salade, quand je me veux traiter plus splendidement. Ce méchant manteau sert pour me couvrir,

d'une autorité, mais	de la sorte.
comme d'une phrase	<i>Mais de jour</i> : Je
françoise qui exprime bien ce que je veux dire ; & j'en use ailleurs	l'oppose à la nuit, qui est le temps de la débâche.

& avec cela je dispute de la félicité avec Jupiter. Mais je veux empêcher que tu ne te laisses corrompre à ta fortune ; & si tu m'en crois, tu jetteras ton argent dans la rivière, comme une chose superflue, pour ne point dire pernicieuse ; si tu n'aimes mieux en faire part à ceux qui en ont besoin, & particulièrement aux Philosophes, qui le méritent mieux que les autres. Mais, pour moy, je ne te demande rien ; car cette besace me suffit. Ce n'est pas que si tu y voulois mettre quelque chose pour t'acquitter d'une partie de ce que tu dois à la Philosophie, ce ne fust pour en aider quelque Amy incommodé. Du reste, elle n'est pas fort grande, & ne tient que deux boisseaux de la grande mesure ; car il faut qu'un Philosophe se contente de peu.

TIMON. C'est bien dit : Mais approche auparavant, que je te donne quelques coups de poing, pour exercer ta patience ; & de surcroist un coup de baston.

THRASYCLE'S. Au secours, mes Amis, souffrez - vous qu'on m'assassine dans un pays libre ?

Tu jetteras ton argent dans la rivière : L'Auteur ajoûte des

particularitez un peu trop grossieres à mon avis.

TIMON. Qu'as-tu à crier ? Est-ce qu'on ne t'en donne pas assez ? Tien, en voilà encore une douzaine par dessus le marché. Mais qu'est-cecy ? toute la Ville accourt en foule : Grimpons sur cette montagne pour nous défendre plus facilement d'enhaut, à coups de pierre.

PLUSIEURS. Tout beau, nous nous en allons.

TIMON. Ce ne fera pas pour le moins sans coup-ferir.

L'ALCYON, OU LA METAMORPHOSE.

DIALOGUE.

CHEREPHON, ET SOCRATE.

Il prend sujet de parler de la puissance divine, sur la fable des Alcyons ; mais c'est plutôt, à mon avis, selon l'opinion de Socrate, que selon la sienne : ce qui fait douter à quelques-uns, si ce Dialogue est de luy.

CHEREPHON. **Q**UEL son a frappé mon oreille ? Qu'il est agreable ! Il vient du costé du rivage, & de la pointe de ce rocher qui s'avance dans la mer. Mais de quel animal peut-ce

estre ? Car les poissons sont muets, & les oiseaux qui hantent les mers, n'ont point proprement de chant.

SOCRATE. C'est l'Alcyon tant vanté, dont on conte cette fable : Que la fille d'Eole ayant perdu le beau Ceix son mary, fils de l'Estoile du jour, se consumoit en des regrets superflus, lorsque les Dieux touchez de compassion, la changerent en oiseau, qui cherche encore sur les eaux, celuy qu'elle n'a pû rencontrer sur la terre.

CHEREPHON. Quoy ! c'est l'Alcyon ? Je ne l'avois jamais ouï ; mais sa voix a veritablement quelque chose de lugubre. Comment est-il fait ? car je n'en ay jamais veu, quoyque j'en aye souvent ouï parler.

SOCRATE. Il est fort petit ; mais sa gloire n'est pas petite : Car pour récompense de son amour, lors qu'il fait son nid, & qu'il couve ses petits, les vents retiennent leur haleine, & la mer est tranquile dans la plus grande rigueur de l'Hiver. C'est aujourd'huy un de ses beaux jouts, qu'on nomme de son nom Alcioniens. Voy comme le Ciel est serein, & la face de la Mer unie comme la glace d'un miroir.

CHEREPHON. Je le remarquay dès

hier. Mais, dy-moy, Socrate, que vouloient dire les Anciens, de nous débiter ces Fables, qui ne sont pas seulement impossibles, mais ridicules?

SOCRATE. Il est bien difficile, Cherophon, de juger de la possibilité, & de l'impossibilité des choses, & de mesurer l'étendue de la puissance divine à nostre foiblesse, puisque l'homme le plus âgé n'est qu'un enfant à l'égard de Dieu, & sa vie un point à comparaison de l'éternité. Tu sçais quelle tempeste il faisoit il y a trois jours, telle qu'il sembloit que le monde deust abysser. Crois-tu qu'il soit plus facile de produire le calme après un si grand orage, que de changer une femme en oiseau? Combien d'une petite boule de cire, les enfans font-ils de figures différentes? Et tu t'estonnes que Dieu de cette masse terrestre, fasse des choses qui nous soient inconnues? Ne sçais-tu pas qu'il est plus haut au dessus de nous, que le Ciel ne l'est au dessus de la terre? Combien un homme surpasse-t-il un enfant, tant en force qu'en adresse, jusques-là qu'un seul en battoit des millions? Si nous avons donc tant d'avantage sur nos semblables, quel sera celuy du Createur sur sa creature? Ceux qui n'ont pas appris à écrire, ny à jouer

72 ALCYON, OU LA, &c.

des instrumens, ne sçautoient faire ny l'un ny l'autre sans miracle; & il n'y a rien de si facile à ceux qui le sçavent. On peut dire icy la mesme chose. La Nature d'une matiere informe produit une abeille, d'une adresse & d'un sçavoir admirable; & d'un œuf, qui n'est point different d'un autre, en fait deux oiseaux tout differens. Il y a cent autres merveilles qui nous obligent à estre fort retenus lorsque nous parlons de la puissance divine. Je laisseray donc cette histoire ou cette fable à mes enfans, comme je l'ay receüe de mes peres, & conteray à mes deux femmes Xantipe & Myrto, l'amour que tu as euë pour ton mary, divine Alcyone, & la récompense que tu en as receüe du Ciel. Ne veux-tu pas faire le semblable, Cherephon?

CHEREPHON. Ouy, certes, à l'exemple de Socrate, puisque cela sert aussi à *entretenir l'amitié conjugale.*

Entretenir l'amitié conjugale : Je finis-là, | pour ne rien mettre d'inutile.



PROMETHEE,



PROMETHE'E , OU LE CAUCASE.
D I A L O G U E.

VULCAIN, MERCURE ET PROMETHE'E.

C'est un jeu de l'Auteur, pour montrer que tout ce qu'on a feint de Promethée est ridicule ; ce qu'il fait pour oster l'autorité aux Fables, & par consequent à la Religion des Payens qui estoit fondée dessus.

C'est aussi le sujet des Dialogues des Dieux, dont celui-cy est comme la teste.

MERCURE. **V** Oicy le Caucase où il nous faut attacher le criminel. Cherchons quelque rocher qui n'ait point de neige, afin d'enfoncer plus fort les cloux, & qui soit découvert de tous costez pour rendre son supplice plus exemplaire.

VULCAIN. Je le veux : Mais il ne le faut pas mettre si bas, que les hommes qu'il a faits le puissent venir détacher ; ny si haut qu'on ne le puisse voir. Il sera bien, à mon avis, sur le penchant de cette montagne, au dessus de cet aby-

me. Nous attacherons l'une des mains à ce roc, & l'autre à celui qui est tout contre.

MERCURE. Tu as raison ; car ils font tous deux escarpez, & inaccessibles. Vient-ça, Prométhée, ne te fais point tirer l'oreille, & monte vilement que l'on t'attache.

PROMETHÉE. Ayez pitié d'un malheureux, que l'on fait souffrir injustement.

MERCURE. J'en suis d'avis, pour nous faire mettre en ta place ? Est-ce que tu crois que le Caucase n'est pas assez grand, pour nous y attacher tous trois, ou que tu es bien aise d'avoir des compagnons de ta misere, qui est la consolation des malheureux ? ça, la main droite ; coigne, Vulcain ; de toute ta force ; ça, la gauche, qu'on l'attache aussi. Voilà qui va bien. Le *VANTOUR* descendra tantost pour te ronger les entrailles, en récompense de ta belle invention.

* Son pere
est son
oncle.

PROMETHÉE. O terre qui m'as engendré ! & toy, Saturne & Japet,

VANTOUR : L'Auteur se sert indifferemment de ce mot, & de celui d'*Aigle*, lors qu'il parle du supplice de Prométhée ; c'est pourquoy j'ay pris celui-cy plutôt que l'autre, parce qu'il sonne mieux.

faut-il tant souffrir pour n'avoir rien fait ?

MERCURE. Rien fait, miserable ! & n'est-ce rien faire que de tromper Jupiter en un Festin, & ne luy donner que des os couverts de graisse, pour se réserver la meilleure part ? D'ailleurs, qui t'obligeoit à faire l'homme, cet animal fin & cauteleux, & particulièrement les femmes, & à voler ensuite le feu du Ciel, qui estoit le partage des Dieux, & leur plus précieux tresor ? Après cela, tu viendras nous prescher ton innocence, & dire qu'on a grand tort de te punir ?

PROMETHE'E. As-tu bien le courage, Mercure, de me persecuter en cet estat, & de me reprocher des choses, pour lesquelles je mériterois, je le jure par les Dieux, d'estre nourry aux dépens du public dans le Prytanée ? Que si tu estois de loisir, je serois bien aise de disputer contre toy, pour confondre Jupiter en ta personne. Prends sa défense, toy qui es si grand Orateur, & fay voir qu'il a eu raison de m'attacher icy, près des portes Caspiennes, pour estre un spectacle d'horreur aux Scythes.

*Raillerie
con. re
Socrate.*

MERCURE. Tu t'avises un peu tard de te défendre. Mais dy ce que tu voudras, aussi-bien nous faut-il attendre la

descente de l'oiseau qui doit commencer ton supplice. Cependant, je seray ravy d'entendre ta Rhetorique ; car on dit que tu es un grand Sophiste.

PROMETHE'E. Parle le premier, puisque tu es l'accusateur, & prends garde de ne pas trahir la cause de Jupiter ; Vulcain sera nostre Juge.

VULCAIN. Non pas cela, méchant, mais plutôt ton accusateur & ton bourreau, pour avoir fait refroidir ma forge en déroband le feu du Ciel.

PROMETHE'E. Séparons donc l'accusation en deux. Tu parleras du larcin, & Mercure des autres crimes : *Aussi-bien le Dieu des larrons* n'auroit-il point de grace à parler contre-eux.

VULCAIN. Que Mercure parle pour nous deux ; car je n'entends rien à la chicane, & n'ay pas esté nourry comme luy dans un barreau ; mais on sçait que c'est un de ses mestiers, aussi-bien que *le larcin*.

MERCURE. Il faudroit beaucoup de

Ton bourreau : J'ajoute cela pour donner plus de force.

Aussi bien le Dieu des Larrons : Cela est plus bas chez l'Auteur.

Le larcin : Il y a icy une periode au Grec dont j'ay déjà exprimé ce qu'il y avoit de plus important.

temps, pour se préparer à une si grande accusation; car ce n'est pas assez d'en rapporter nuëment tous les chefs: mais puisque tu en tombes d'accord; & mesme que tu en fais gloire, il n'est point necessaire de plus longs discours, & ce seroit une grande folie de se mettre en peine de prouver des crimes que l'on avouë: Je diray seulement que c'est bien abuser de la clemence de Jupiter, que de retomber si souvent.

PROMETHE'E. Nous verrons tantost, si ce que tu dis est folie ou non. Mais puisque tu crois que cela suffit, je vais entrer en ma défense. Premièrement, j'atteste les Dieux, que j'ay pitié de voir Jupiter si chagrin & de si mauvaise humeur, que pour n'avoir pas eü la meilleure part dans un festin, il veuille crucifier non pas un homme, mais un Dieu, & de ses anciens camarades, qui l'a servy dans l'occasion. Tu sçais quelle est la liberté des festins, & qu'il n'y a que les sots & les enfans qui s'en formalisent; car les honnestes gens, au lieu de s'en offenser, la tournent en raillerie. Mais

<p><i>Car ce n'est pas assez d'en rapporter nuëment tous les chefs: Ils ne font que d'estre dits,</i></p>	<p> & seront encore tou- chez ensuite; c'est pour- que il ne les falloit point repeter icy.</p>
---	--

de garder cela sur le cœur, pour s'en venger après si cruellement, cela est indigne, je ne dis pas d'un Dieu, ny du souverain des Dieux, mais mesme d'un galant Homme. Car si l'on bannit de la table ces honnestes libertez, que restera-t-il que de se souler comme des bestes? ce qui est tout-à-fait indigne de la table de Jupiter. Je ne croyois donc pas qu'il s'en deust souvenir le lendemain, bien loin de m'en punir, comme il a fait, & de s'imaginer qu'il ait receu une grande injure, de ce qu'on a fait une des parts meilleure que l'autre, pour voir s'il sçauroit bien choisir. Mais prenons la chose au pis, & posons, non pas qu'il ait eû la moindre part, mais qu'il n'en ait point eû du tout: falloit-il pour cela meller, comme on dit, le Ciel & la Terre, & ne parler que de croix, de vautour, de rochers & de précipices? Qu'il prenne garde qu'on n'impute cela à foiblesse & à lascheté: Que ne feroit-il point pour de grandes choses, puis qu'il en vient à ces extrémitez pour un morceau de viande? Combien les hommes sont-ils plus justes & plus raisonnables? Où en a-t-on veu qui ayent fait mourir leur cuisinier pour avoir friponné quelque chose? On ne prend pas garde à ces

bagatelles, ou si l'on les châtie, c'est seulement d'un soufflet, ou de quelque coup de poing ; mais d'envoyer pour cela un homme au gibet, c'est une action barbare, & une cruauté inouïe. Voilà pour le premier point, où se sans mentir j'ay eu quelque honte de me défendre, mais on en devoit avoir davantage de m'accuser. Parlons maintenant du second, qui concerne la création de l'homme, où je doute ce qu'on veut reprendre ; & si l'on veut dire qu'il n'en falloit point faire du tout, ou qu'il le falloit faire d'autre façon. J'examineray donc l'un & l'autre ; & pour le premier, je diray, que tant s'en faut que les Dieux y aient perdu quelque chose, qu'ils y ont gagné beaucoup, & qu'il leur est plus avantageux qu'il y ait des hommes, quelque méchans qu'ils puissent estre, que s'il n'y en avoit point du tout. Pour reprendre la chose de plus haut, il faut sçavoir qu'il n'y avoit du commencement que les Dieux au monde, & que la Terre n'estoit qu'un grand & vaste desert, couvert de forests épaisses. Car d'où viennent, à vostre avis, ces Champs & ces Jardins si bien culti-

Un grand & vaste | dans le Cahos il n'y
desert: Je n'ay pas mis | avoit point de forests.
un Cahos, parce que |

vez, ces Temples, ces Autels & ces Statuës qu'on adore, que de l'invention humaine ? Comme je songe donc toujours à quelque chose d'utile, & d'avantageux pour le public, je détrempay de la terre avec de l'eau, comme dit le Poëte, & les paistrillant ensemble, *j'en fis un homme à nostre image*, avec l'aïde de Minerve. Voilà tout mon crime. Mais dequoy les Dieux se plaignent-ils ? En sont-ils moins Dieux qu'ils n'estoient auparavant ? Car à voit comme Jupiter se tourmente, on diroit qu'il y a beaucoup perdu. Craint-il qu'ils ne se revoltent contre luy, comme ont fait autrefois les Geans ? & n'est-il pas assez puissant pour les défaire, luy qui a rangé les Titans à la raison ? Les Dieux donc n'ont receu aucun dommage de mon invention ; mais pour montrer qu'ils y ont beaucoup profité, on n'a qu'à regarder la Terre qui estoit alors en friche, & qui maintenant est cultivée & fournie de mille choses utiles à la vie de l'homme : car elle ne produit rien d'elle-mesme que de sauvage. La Mer mesme est en quelque sorte adoucie par la Navigation ; les Isles habirées,

J'en fis un homme à nostre image, &c. J'ay plus bas, pour ne point rebattre deux fois une même chose.

OU LE CAUCASE. 87

les Villes pleines de Temples, d'Autels, de Fêtes, & de Sacrifices. Enfin, pour parler avec le Poëte, toutes les rues & les places publiques sont pleines de Jupiter. Encore, si l'on me pouvoit reprocher d'avoir travaillé pour ma gloire; mais parmy tant de Temples des Dieux, où en trouverez-vous un de Prométhée? ce qui fait assez voir que j'ay négligé mon interest particulier, pour celuy du public. Considerez encore, qu'une félicité sans témoins n'est qu'une félicité imparfaite; & que s'il n'y avoit point d'hommes, la beauté du monde seroit comme morte, & nos avantages beaucoup moindres, n'y ayant personne pour les admirer. D'ailleurs, comme nous ne connoissons les choses que par comparaison, la grandeur de nostre fortune nous seroit inconnüe s'il n'y avoit point de malheureux. Cependant, au lieu de m'honorer pour de si grands biens, on me crucifie, & je reçois des peines d'où je devois attendre des récompenses. Mais quoy! il y a parmy les hommes des meurtriers, des incestueux, & des adultères. Et n'y en a-t-il point parmy nous? Et pour cela, on ne condamne point le Ciel & la Terre qui nous ont produits. Vous direz, peut-estre, que nous avons plus de

soin qu'auparavant , & qu'il faut pourvoir à toutes leurs necessitez. Et qui a jamais veü un Pasteur se plaindre de la fécondité de son troupeau , à cause de la peine qu'elle luy donne ? Car si cela est pénible , il est aussi & utile & honorable ; outre que cela nous sert d'occupation , & qu'autrement nous demeurerions les bras croisez sans rien faire , que nous fouler de Nectar & d'Ambrosie. Mais ce qui me fasche le plus , c'est de voir que ceux qui se plaignent davantage des hommes , sont ceux qui ne s'en sçauroient passer , & particulièrement des femmes ; qu'ils aiment le plus , quoyqu'ils en disent le plus de mal. Ils se déguisent tous les jours en cent façons pour en jouir , & non contents de les caresser , ils en font des Déeses. Quelqu'un pourra dire que j'ay eü raison d'avoir fait l'homme , mais que je le devois faire d'une autre sorte , & non pas semblable à nous. Et pouvois-je choisir un plus beau modèle que celui que je sçavois tout parfait ? Eussiez-vous voulu que j'eusse fait un animal sans intelligence , qui n'eust pü nous rendre aucun service ? Que vous estes injustes ! Vous prenez bien la peine , pour goûter d'une Hécatombe , d'aller jusques chez les Ethiopiens irréprehensibles ; & vous

*C'est une
Epithete
qu'Ho-*

OU LE CAUCASE. 85

crucifiez celui qui est cause que vous avez des Autels & des Hécatombes. Mais c'est assez de cela ; parlons maintenant du larcin du feu. Et premièrement , vous l'ay - je dérobé , pour l'avoir donné aux hommes ? N'est-ce pas la nature de cet élément de se communiquer sans se perdre ? C'est donc une jalousie toute pure, indigne de ceux que les Poètes appellent des Bienfaicteurs. D'ailleurs , quand j'aurois dérobé tout le feu du Ciel , je ne vous aurois fait aucun tort. On ne fait rostir ni boiüillir l'Ambrosie ; au lieu que les hommes en ont besoin tous les jours pour leurs petites necessitez , quand ce ne seroit que pour vous faire des Sacrifices. N'est-il pas vrai que vous n'êtes jamais plus aisé , que quand vous pouvez aller humer la fumée de quelque holocauste ? de sorte que vos plaintes sont contraires à vos desirs. Je m'estonne que vous n'ayez défendu au Soleil de leur envoyer sa lumiere , qui est un feu beaucoup plus brillant & plus pur , & que vous ne l'accusez de prodiguer vos trésors , & de dissiper vostre bien. Voilà tout ce que j'avois à dire pour ma défense. C'est à vous d'y répondre si vous pouvez ; mais je demande la réplique.

MERCURE. Il n'est pas aisé de ré-

*mere leur
donne.*

pondre à un si impudent Sophiste : tu es bienheureux que Jupiter ne t'a point oui ; car je suis assuré qu'il t'envoyeroit une douzaine de Vautours au lieu d'un, tant tu l'as vilainement outragé sous prétexte de te défendre. Mais dy-moy, pourquoy estant Prophete, n'as-tu point sçû ce qui te devoit arriver ?

PROMETHE'E. Je l'ay bien sçû, Mercure : mais j'ay sçû aussi que je serois délivré par un *Heros de tes amis*, qui viendra de Thèbes, & qui tuëra mon Vautour.

MERCURE. Je voudrois qu'il fust déjà arrivé, & que nous fussions à table ensemble comme auparavant, pourveu que tu ne fisses point les parts.

PROMETHE'E. Patience, tu m'y reverras encore ; car Jupiter me délivrera pour un service important que je luy rendray.

MERCURE. Quel est-il ?

PROMETHE'E. Tu connois Thetis : mais je ne veux point divulguer un secret qui doit faire ma délivrance.

<p><i>Un Heros de tes amis ;</i> Cela est contraire à ce qu'il dit après, & qui est confirmé par la suite ; car c'est Jupiter qui le délivre : mais on</p>	<p>peut dire que c'est par l'entremise d'Hercule ; toutefois il met Vul- cain dans le Dialogue suivant, qui est une contradiction.</p>
--	--

OU LE CAUCASE. 85

MERCURE. Si cela est, tu as raison de n'en rien dire. Allons, Vulcain, je vois déjà l'oiseau qui vient fondre sur sa proye, & je voudrais que le libérateur fust aussi proche que le danger.





DIALOGUES DES DIEUX.

Le sujet est touché dans l'argument du Dialogue précédent : Au reste, une partie des Fables est expliquée icy d'une façon agreable, & qui aide beaucoup à les retenir.

DIALOGUE

DE PROMETHE'E ET DE JUPITER.

PROMETHE'E. **D**élivre-moy, Jupiter, je n'en puis plus.

JUPITER. Que je te délivre, méchant ? *Est-ce pour avoir fait ce beau chef-d'œuvre qui nous cause tant de mal, ou pour avoir dérobé le feu du Ciel, & trompé ton Maître dans un festin ?*

Est-ce pour avoir fait ce beau chef-d'œuvre ? Il ne falloit pas l'expliquer davantage, après

l'avoir esté au Dialogue précédent ; le reste est touché plus bas.

PROMETHE'E. N'ay-je pas assez souffert , attaché depuis si long - temps au Caucaſe , & nourriſſant de mes entrailles le plus cruel de tous les Vautours ?

JUPITER. Ce n'eſt pas la centième partie de ce que tu as mérité. Tu devrois eſtre écaſé du Caucaſe , & non pas y eſtre attaché ; & n'avoir pas ſeulement le foye rongé par douze Vautours , mais encore les yeux & le cœur.

PROMETHE'E. Tu ne te repentiras point de m'avoir fait cette grace.

JUPITER. C'eſt que tu as envie de me tromper encore une fois.

PROMETHE'E. A quoy cela ſervi-roit-il ? As-tu oublié où eſt le Caucaſe ? & n'as-tu point d'autres moyens de me punir , quand celui-là te manqueroit ?

JUPITER. Mais encore que me veux-tu dire ?

PROMETHE'E. Si je te dis où tu vas , m'e croiras-tu ?

JUPITER. Pourquoi non ?

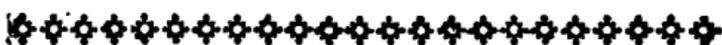
PROMETHE'E. Tu vas coucher avec une *Nereïde*.

<p><i>Nereïde</i> ; Son nom eſt exprimé au Dialogue cy-deſſus : quelques-uns ne croient pas que Thétis la Deſ-</p>	<p>ſe de la mer , ſoit la même que la Nereïde , mais Lucien les confond.</p>
--	--

JUPITER. Et puis qu'en arrivera-t-il ?

PROMETHEE. Il naîtra de vous un enfant qui te dépossédera comme tu as fait ton pere ; pour le moins les Destins t'en menacent , c'est pourquoy tu feras bien de n'y point aller.

JUPITER. Je te croiray pour cette fois , puisque tu as si bien deviné. Que Vulcain te détache pour récompense.



DIALOGUE

DE JUPITER ET DE CUPIDON.

CUPIDON. **P**ardonne - moy , Jupiter , si j'ay failly , je n'y retourneray plus ; faut-il tenir sa colere contre un enfant ?

JUPITER. Un enfant ? petit fripon , plus vieux que Japet , & plus subtil que Promethée.

CUPIDON. Je m'en rapporte aux Peintres & aux Poëtes , qui me representent toujourns de la sorte ; mais encore que t'ay-je fait pour me maltraiter ?

JUPITER. Tu le demandes , méchant , qui m'as rendu amoureux de toutes les femmes , sans qu'une seule soit amoureuse de moy ; si bien qu'il me faut rous
les

les jours trouver mille inventions pour en jouir.

CUPIDON. C'est qu'elles te redoutent, & qu'elles craignent par respect de t'approcher.

JUPITER. Mais on aime bien les autres Dieux. Apollon n'a-t-il pas esté chery de Brancus & d'Hyacinthe ?

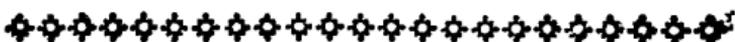
CUPIDON. C'est qu'il est beau & galant, & avec tout cela, Daphné ne s'est jamais pû résoudre à l'aimer, tant l'amour est une chose libre. Que si tu voulois te parer & adoucir un peu la fierté de tes regards, je ne doute point que tu ne leur donnasses dans la veüe ; mais il faudroit pour cela quitter ta foudre & ton Egide.

JUPITER. Voudrois-tu que je fisse des choses indignes de Jupiter ?

CUPIDON. Ne sois donc point amoureux.

JUPITER. Je le veux estre, mais sans toutes ces foibleffes ; toutefois je te pardonne pour ce coup.





DIALOGUE

DE MERCURE ET DE JUPITER.

JUPITER. **C** Onnois-tu Io ?MERCURE. **Q**ui, la
fille d'Inaque ?

JUPITER. Elle-mesme : *Junon par jalousie l'a transformée en genisse, pour m'empescher de l'aimer, & l'a donnée en garde à un monstre qui ne dort jamais ; car comme il a cent yeux, il y en a toujours quelqu'un qui veille. Mais tu es assez adroit pour m'en défaire : Va le tuer en la Forest de Nemée, où il garde cette belle ; & après sa mort, tu ameneras Io par mer en Egypte, où elle sera adorée sous le nom d'Isis. Je veux qu'elle préside aux vents & aux flots, & qu'elle soit la Patronne des Nautonniers.*

Junon l'a transformée : Je conte l'histoire tout d'un temps sans | interruption, parce que
cela est plus clair &
plus court.





DIALOGUE

DE JUPITER. ET DE GANYMEDE.

JUPITER. **B**Aise - moy , mon petit mignon , maintenant que nous sommes hors de danger , & que *je n'ay plus ny bec , ny ongles.*

GANYMEDE. Et que sont-ils devenus ? N'es-tu pas venu fondre sur moy en forme d'Aigle , & m'enlever du milieu de mon troupeau ? Comment es-tu devenu homme ?

JUPITER. Je ne suis ny homme , ny aigle , mais le souverain des Dieux , qui me suis ainsi transformé pour te posséder.

GANYMEDE. Es-tu Pan ? Mais tu n'as ny cornes , ny jambes velues , ny flûte , qui sont les marques de ce Dieu.

JUPITER. N'en connois-tu point d'autres ?

GANYMEDE. Non : Mais nous sacrifions tous les ans à celui-cy , un bouc à l'entrée de sa cavene ; & pour toy , je croy que tu es quelque maquignon d'en-

Je n'ay plus ny bec , ny ongles ; cela dit assez , sans ajouter ailes.

fans, & de ceux qui les enlevent pour les vendre.

JUPITER. N'as-tu jamais oui parler de Jupiter, & n'as-tu pas veü un Autel consacré sur le Mont Ida, à celuy qui tonne & qui éclaire ?

GANYMEDE. Quoy ! c'est toy qui fais tout ce bruit qu'on entend là haut, à qui mon pere sacrifie tous les ans un bellier ? & que t'aurois-je fait pour m'enlever ? peut-estre qu'à cette heure mes brebis sont mangées du loup.

JUPITER. Tu songes encore à tes brebis, maintenant que tu es Immortel, & le Compagnon des Dieux ?

GANYMEDE. Comment ! tu ne me remettras pas aujourd'huy où tu m'as pris ?

JUPITER. Non : Car toute ma peine feroit perduë.

GANYMEDE. Mais mon pere se mettra en colere lors qu'il ne me verra plus, & me donnera le foüet pour avoir abandonné mon troupeau.

JUPITER. Ne crains point, tu demeureras touïjours icy.

GANYMEDE. Je ne le veux pas, laisse-moy aller, & je te promets pour récompense de te sacrifier l'honneur de nostre troupeau.

DES DIEUX. 93

JUPITER. Que tu es simple, & véritablement enfant ! Il faut oublier tout cela maintenant que tu es dans le Ciel, & en estat de faire du bien à ton pere & à ton pais, sans te soucier de leur colere : Car tu ne seras plus homme, mais Dieu ; & au lieu de lait & de fromage ; tu vivras de Nectar & d'Ambrosie, & verras reluire ton Astre dans le Ciel par dessus les autres.

GANYMEDE. Mais si je veux jouïer, qui me tiendra compagnie ? car j'avois plusieurs petits camarades sur le Mont Ida.

JUPITER. Cupidon jouïera avec toy aux osselets ; console-toy seulement, & ne songe plus aux choses de la Terre.

GANYMEDE. Mais à quoy serviray-je icy ? Y a-t-il des troupeaux à garder ?

JUPITER. Tu seras l'Eschançon des Dieux, & leur verseras le Nectar.

GANYMEDE. Est-il meilleur que le lait ?

JUPITER. Tu ne voudras plus boire d'autre chose, lorsque tu en auras goûté.

Tu vivras de Nectar ; | *lait ?* Je retranche icy
 Je dis plus bas qu'il en | quelque chose de pu-
 sera l'Eschançon. | rile, parce qu'il n'y en
Est-il meilleur que le | a déjà que trop.

GANYMEDE. Et où coucheray-je la nuit, sera-ce avec mon petit camarade Cupidon ?

JUPITER. Non : mais avec moy ; car c'est pour cela que je t'ay pris.

GANYMEDE. Ne scaurois-tu coucher seul ?

JUPITER. C'est qu'il y a du plaisir de couther avec un bel enfant.

GANYMEDE. A quoy sert la beauté quand il faut dormir ?

JUPITER. Cela rend le sommeil plus agreable.

GANYMEDE. Mais mon pere se fa-choit toujours quand je couchois avec luy ; il disoit que je ne faisois que remuer & parler toute la nuit, & que je luy donnois des coups de pieds ; de sorte qu'il m'envoyoit le matin coucher avec ma mere. Si tu ne m'as donc enlevé que pour cela, tu peux bien me remettre où tu m'as pris.

JUPITER. Je t'aime bien de la sorte ; car je te baisera alors tout mon soul.

GANYMEDE. Tu feras ce qu'il te plaira ; mais pour moy je dormiray cependant.

JUPITER. Nous en parlerons une autre fois. Maintenant, Mercure, qu'on l'emmené, & qu'on luy fasse boire l'Am-

DES DIEUX: 97

mortalité, afin qu'il nous serve d'Echan-
son : mais apprens-luy auparavant à pré-
senter le gobelet.



DIALOGUE

DE JUNON ET JUPITER.

JUNON. **D**Epuis que tu as amené icy
Ganymede, tu ne me car-
resses plus comme auparavant.

JUPITER. Es-tu jalouse d'un si sim-
ple & si innocent garçon ? Je croyois qu'il
n'y eust que les femmes qui te pussent
mettre en mauvaise humeur.

JUNON. Tu ne te gouvernes pas
mieux pour ce regard, ny d'une façon
plus honneste. Car je vous prie, est-ce
une chose bien-seante au Maistre des
Dieux de se metamorphoser tous les
jours, tantost en or, tantost en Taureau,
tantost en Cygne, pour aller commettre
sur terre des adulteres ? Mais encore ne
transportes-tu pas tes Maistresses dans le
Ciel, comme tu as fait ce petit mignon
de couchette, que tu tiens toujours près
de toy, sous prétexte d'en faire ton Es-
chanon ; comme s'il n'y en avoit point
icy, & qu'Hébé & Vulcain fussent las

de faire leur charge , ou qu'on ne pùst prendre à un besoin , le Verseur-d'eau ? D'ailleurs , tu ne prens jamais de sa main le verre , que tu ne le baïses luy-mesme en présence de tout le monde , & l'on diroit que ce baïser r'est plus doux que le Nectar. Car souvent tu demandes à boire sans avoir soif , & seulement pour avoir un prétexte de le baïser ; quelquefois tu le fais boire le premier , pour boire après luy , & le baïser en quelque sorte en beuvant. Il te faisoit beau voir l'autre jour , jôier avec luy aux osselets sans ta foudre ny ton Egide ! Je sçay tout , ne pense pas m'en faire accroire.

JUPITER. Quel mal y a-t-il à baïser un bel enfant , & à joindre ce plaisir à celuy du Nectar ? Si tu en avois goûté , tu ne me ferois plus ces reproches.

JUNON. Ce sont-là des discours de Pédéraste ; il faudroit que j'eusse bien perdu l'esprit pour approcher ma bouche de celle d'un petit efféminé.

JUPITER. Tout efféminé qu'il est , il m'est plus agreable que Ne m'en fais pas dire davantage , & cesse de contrôler mes actions.

JUNON. Je te conseille de l'épouser pour me fascher encore plus ; souvien-toy comme tu me traites pour luy.

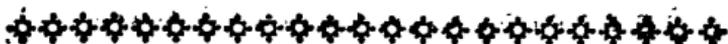
JUPITER.

JUPITER. C'est que tu voudrois que ton boiteux nous servist à table, lors qu'il sort de sa forge, tout couvert de crasse & de sueur, & que je le baisasse en cet estat, où il te fait horreur à toy-mesme qui es sa mere. Pensez qu'il feroit beau voir de renvoyer pour luy Ganymede, qui est si beau & si mignon, & ce qui te fasche le plus, de qui les baisers sont plus doux que le Nectar.

JUNON. Maintenant que ce beau fils est icy, le mien te fait mal au cœur; mais tu ne t'en plaignois pas auparavant, & toute la crasse & la sueur n'empeschoient pas qu'avec plaisir tu ne prisses le verre de sa main.

JUPITER. Ta jalousie ne fait qu'accroistre ta douleur, & mon amour. Fay-toy servir par Vulcain, si tu n'es pas bien aise de voir Ganymede; mais pour moy je veux qu'il me présente à boire, & qu'il me donne à chaque fois dix baisers. Ne pleure point, mon mignon, je feray repentir tous ceux qui s'attaqueront à toy.

Dix baisers : Il n'y a | cela fait plus de force.
que deux au Grec, mais |



AUTRE DIALOGUE

DE JUNON ET DE JUPITER.

JUNON. **Q**ui penſes-tu que ſoit Ixion ?

JUPITER. Un fort galant homme, & de bonne compagnie ; car ſans cela, je ne l'aurois pas admis à ma table.

JUNON. C'eſt un insolent qui n'eſt pas digne de cet honneur.

JUPITER. Qu'a-t-il fait ? Je le veux ſçavoir.

JUNON. J'ay honte de le dire, tant ſon impudence eſt grande.

JUPITER. A-t-il voulu caeſſer quelque Déeſſe ? car il ſemble que c'eſt ce que tu veux dire.

JUNON. Il s'eſt adreſſé à moy-meſme. Je ne prenois pas garde du commencement à ſon amour ; mais à la fin voyant qu'il avoit toujours l'œil ſur moy, qu'il ſoupiroit de temps en temps & laiſſoit couler des larmes, qu'il beuvoit après moy lorſque j'avois beû, & en buvant me regardoit, & baiſoit le verre ; je m'apperceus de ſa folie : mais j'eus honte de te le dire, & crûs que cela ſe paſſeroit. A la fin il a eſté ſi insolent que

de m'en parler. Alors bouchant les oreilles , pour n'en rien entendre , je suis venuë tout courant pour t'en instruire , afin que tu en fisses un chastiment exemplaire.

JUPITER. Voilà un hardy maraut , de vouloir planter des cornes à Jupiter. Il faut que le Nectar l'ait bien enyvré ; mais c'est moy qui en suis cause , pour trop aimer les Mortels , & les faire manger à ma table. Car il ne se faut pas étonner si usant des mesmes viandes , ils ont les mesmes desirs , & conçoivent de l'amour pour les beautez immortelles. Tu sçais quel Tyran c'est que l'Amour.

JUNON. Il est vray qu'il est bien ton Maistre , & te mène bien , comme l'on dit , par le nez. Mais je voy bien pourquoy tu as pitié d'Ixion : C'est qu'il ne fait que se rendre ce que tu luy as presté : Car tu as couché autrefois avec sa femme , & en as eû Pirithois.

JUPITER. T'en souvient-il encore ? Sçais-tu quel est mon dessein ? Ce seroit un trop grand supplice de le bannir pour jamais de nostre présence ; mais puis qu'il pleure & qu'il soupire , je suis d'avis.

JUNON. Quoy ! que je couche avec luy ?

JUPITER. Non pas cela ; mais quel-

I ij



Il fait assez voir ce qu'il sera un jour ,
quoyque ce ne soit encore qu'un enfant.

APOLLON. L'appelles-tu enfant ? luy
qui est plus vieux que Japet , en malice.

VULCAIN. Quel mal peut-il avoir
fait , qu'il ne fait encore que de naître ?

APOLLON. Demande-le à Neptune
dont il a emporté le trident ; & à Mars
de qui il a pris l'épée ; sans parler de moy ,
dont il a dérobé l'arc & les flèches.

VULCAIN. Quoy ! un enfant encore
au maillot !

APOLLON. Tu verras ce qu'il sçait
faire s'il s'approche.

VULCAIN. Il est déjà venu chez moy.

APOLLON. Et ne t'a-t-il rien pris ?

VULCAIN. Non , que je sçache.

APOLLON. Regarde bien par tout.

VULCAIN. Je ne vois point mes te-
naïlles.

APOLLON. Je gage qu'on les retrou-
vera dans ses langes.

VULCAIN. Quoy , il est déjà si adroit
ce petit voleur ! Je croy qu'il a appris à
dérober dans le ventre de sa mere.

APOLLON. Il a bien d'autres quali-
tez : Tu vois comme il cause , il sera
un jour grand Orateur , & mesme bon
luteur , si je ne me trompe ; car il a déjà
donné le croc-en-jambe à Cupidon : Et

comme les Dieux en rioient , & que Venus le prit pour le baiser , il luy déroba son Ceste , & eust emporté le foudre de Jupiter , s'il n'eust esté trop chaud , & trop pesant ; mais il luy enleva son Sceptre.

VULCAIN. Voilà un hardy petit galand.

APOLLON. Il est aussi Musicien.

VULCAIN. Comment cela ?

APOLLON. *Il a fait un instrument de la coquille d'une Tortuë* , dont il jouë en perfection jusqu'à me rendre jaloux , moy qui suis le Dieu de l'harmonie. Sa mere dit , qu'il ne dort pas meisme la nuit , & qu'il va jusqu'aux Enfers , pour faire toujours quelque butin ; car il a une verge de grande vertu , dont il rappelle les morts à la vie , & conduit les vivans au tombeau.

VULCAIN. C'est moy qui la luy ay donnée pour luy servir de jouet.

APOLLON. Il t'a pris tes tenailles pour récompense.

VULCAIN. Je suis bien aise que tu m'en fasses souvenir ; je les vais chercher dans son berceau.

Il a fait un instrument de la Coquille d'une Tortuë : Cela suffit , sans descendre dans le particulier , pour les raisons que j'ay touchées d'abord.



DIALOGUE

DE VULCAIN ET DE JUPITER.

VULCAIN. **V**Oicy une coignée bien tranchante que je t'apporte ; Que veux-tu que nous en faisons ?

JUPITER. Fends-moy la teste en deux tout d'un coup.

VULCAIN. Tu veux voir si je seray assez fort pour l'entreprendre ; Dy tout de bon , à quoy tu la veux employer ?

JUPITER. A me fendre la teste par la moitié. Je ne ris point ; & si tu ne m'obéis , tu verras comme il t'en prendra : Frappe seulement de toute ta force ; car la teste me fend de douleur , & je souffre les mesmes maux , que si j'estois en travail d'enfant.

VULCAIN. Prends garde que nous n'allions faire quelque sottise : Car je ne t'accoucheray pas si doucement qu'une Sage-femme.

JUPITER. Frappe seulement sans rien craindre , & me laisse faire le reste.

VULCAIN. C'est bien malgré moy ; mais qu'y feroit-on ? il faut obéir..... Grands Dieux ! Je ne m'estonne pas si tu

avois mal à la teste, y ayant une femme enfermée, & encore une Amazone avec la lance & le bouclier : C'est ce qui te rendoit si colere. Mais qu'elle est belle ! Donne-la-moy pour récompense de t'avoir délivré si heureusement, puis qu'elle est déjà en âge d'estre mariée.

JUPITER. Je le veux ; mais tu auras bien de la peine à la résoudre à t'épouser ; car elle veut demeurer vierge toute sa vie.

VULCAIN. Laisse-moy faire, j'en viendray bien à bout, pourveu que j'aye ton consentement.

JUPITER. Ne t'y frotte pas, si tu es sage.



DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DE MERCURE.

NEPTUNE. **N**E sçauroit-on parler à Jupiter ?

MERCURE. Non : Il est empesché.

NEPTUNE. Dy-luy que c'est moy.

MERCURE. Ne l'importune point, on ne le peut voir aujourd'huy.

NEPTUNE. Est-ce qu'il est avec Junon ?

MERCURE. Ce n'est pas cela.

NEPTUNE. Quoy donc ? avec Gany-
mede ?

MERCURE. Encore moins.

NEPTUNE. Qu'a-t-il ? je le veux
ſçavoir.

MERCURE. Il ſe trouve mal.

NEPTUNE. Dequoy ?

MERCURE. J'ay honte de le dire.

NEPTUNE. A moy qui ſuis ſon frere ?

MERCURE. Il vient d'accoucher.

NEPTUNE. Comment ? eſtoit-il her-
maphrodite ? Je ne m'en eſtois pas ap-
perceu, ny qu'il euſt le ventre plus gros
qu'à l'ordinaire.

MERCURE. Auffi n'eſtoit-ce pas là
qu'il avoit mal.

NEPTUNE. Où donc, à la teſte ?
comme quand il accoucha de Minerve ?
Il a le chef bien ſecond.

MERCURE. Non, à la cuiſſe.

NEPTUNE. Comment cela ? accou-
che-t-il par tous les endroits du corps ?

MERCURE. Junon, par jaloſie, a
perſuadé à Semele qu'il aimoit, de cou-
cher avec luy dans toute ſa gloire ; ſi bien
que le feu de ſon foudre ſ'eſt pris au
lambris de la chambre, & l'a conſumée.
Tout ce qu'on a pû faire en cette rencon-
tre, ç'a eſté de ſauver l'enfant, car elle
eſtoit groſſe ; & de le mettre tout chaud,

mens bien étranges. Est-ce que j'ay manqué à mon devoir, que Jupiter, pour me punir, veut que la nuit triomphe du jour ?

MERCURE. Non ; c'est qu'il en a besoin pour une chose d'importance.

LE SOLEIL. Où est-il maintenant ?

MERCURE. Chez Alcmene en Beotie.

LE SOLEIL. Et une nuit ne suffit pas pour contenter ses desirs ?

MERCURE. Non pas cela ; mais pour achever le Heros qu'il a commencé.

LE SOLEIL. Qu'il l'acheve à la bonne heure ; mais cela ne se faisoit pas du temps de Saturne. Il ne découchoit point d'avec Rhéa, pour aller caresser la femme de son voisin : Maintenant pour une putain il faut bouleverser tout le monde. Cependant, mes chevaux deviendront rétifs faute d'exercice, & il naistra des épines dans la carriere du Soleil. Les hommes languiront dans les tenebres : & tout cela pour bastir ce beau Heros.

MERCURE. Tay-toy, qu'il ne t'en fasse repentir. Cependant, je vais achever ma commission, & dire à la Lune qu'elle ne se haste pas non plus ; & au Sommeil qu'il n'abandonne point les hommes, de peur qu'ils ne s'apperçoivent de ce changement.



DIALOGUE

DE VENUS ET DE LA LUNE.

VENUS. **D**Equoy t'accuse-t-on, belle Courriere ? d'arrester quelquefois ton char au milieu de ta course, pour aller visiter un Chasseur, & pour le contempler à ton aise lors qu'il est endormy sur les Montagnes de la Carie.

LA LUNE. C'est ton fils qui en est cause.

VENUS. Laissons-là ce petit insolent, qui n'épargne pas mesme sa mere, & qui m'a souvent contrainte de descendre sur le Mont Ida, pour y caresser Anchise, ou sur le Liban en faveur d'Adonis, avant que Proserpine me l'eust ravy pour le posseder ; quoyque depuis, touchée de mes larmes, elle me l'ait rendu pour moitié. Je l'ay cent fois menacé de briser son arc & son carquois, & de luy couper les aisles, & le fessay bien l'autre jour avec un de mes patins ; mais quoy ! il ne s'en souvient plus, si-tost qu'il est échapé. Cependant, ce Chasseur est-il beau ? car cela serviroit de quelque consolation.

*C'est
qu'il es-
toit la
moitié de
l'année
aux En-
fers.*

LA LUNE. Tu sçais qu'il n'y a point de laides amours ; mais il est vray que

je ne me puis lasser de le regarder, lorsqu'au retour de la chasse, il étend son manteau sur l'herbe, & s'endort, appuyé d'une main sur son coude, & de l'autre laissant negligemment tomber ses traits. Alors descendant sans faire bruit, & marchant sur la pointe des pieds, de peur de l'éveiller, je gouste, en approchant, le doux parfum de son haleine. Tu devines assez le reste ; car tu sçais ce que c'est que d'aimer, mais il est vray que je meurs d'amour.



DIALOGUE

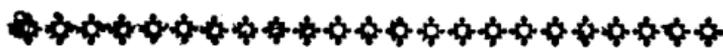
DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. **R**Egarde ce que tu fais, petit fripon : je ne parle point des desordres que tu causes dans le monde ; mais que ne fais-tu point dans le Ciel ? Tu changes Jupiter en cent façons ; tu fais descendre la Lune en terre ; tu arrestes le Soleil dans les prisons de Climene ; sans parler des affronts que tu me fais à moy-mesme qui suis ta mere. Mais tout cela seroit peu, si tu ne t'estois aussi attaqué à la mere des Dieux, que tu fais courir toute forcenée sur le Mont Ida,

transportée d'amour pour son Atys, & s'enquerant de luy aux forests & aux rochers; montée sur un char qui est traîné par des Lions, & suivy de ses Corybantes, qui ne sont pas plus sages qu'elle. Car les uns se font des incisions au coude; les autres courent tout-échevelez par des précipices; celuy-cy sonne du cor, cet autre du tambour ou des cymbales; si bien que toute la montagne retentit de leurs cris & de leurs débauches. Je crains donc que cette Déesse, si elle retourne quelque jour en son bon sens, ne venge sur toy cet affront, ou qu'elle ne te tire en sa fureur, & ne te fasse déchirer par ses Lions, ou bien par ses Prestres, qui sont encore plus farouches.

CUPIDON. Je ne crains ny les uns ny les autres; car les Prestres sont trop efféminés, & j'ay apprivoisé ses Lions, & en fais ce que je veux. D'ailleurs, elle est trop empêchée à l'amour pour songer à la vengeance. Et puis, quel mal fais-je, de rendre aimable ce qui est beau? Voudrois-tu que j'eusse guery Mars de la passion qu'il a pour toy?

VÉNUS. Que tu es malin! mais qu'il te souviene de ce que je t'ay dit.



DIALOGUE

D'HERCULE, D'ESCLAPE, ET DE JUPITER.

JUPITER. **N**'Avez-vous point de honte de vous entrebattre comme des coquins, & de vous quereller jusqu'à la table de Jupiter ?

HERCULE. Est-il juste, mon père, que ce Charlatan passe devant moy ?

ESCLAPE. Non pas Charlatan ; mais le Dieu de la Medecine, qui vaut mieux cent fois que toy, & tous tes semblables.

HERCULE. En quoy est-ce, imposteur, que tu vaudrois mieux que moy, Est-ce pour avoir esté frappé de la foudre pour ton beau sçavoir : car on ne t'a mis dans le Ciel que par pitié.

ESCLAPE. Il te sied bien de me reprocher ma mort, après avoir esté brûlé tout vif sur le Mont Oëta comme un criminel !

HERCULE. C'a esté volontairement lorsque j'eus purgé l'Univers de monstres. Mais pour toy, qu'as-tu jamais fait que l'empirique, comme ces affronteurs qui vantent de vains secrets par où ils se font admirer ?

ESCULAPE. Tu as raison ; car c'est moy qui te donnay de l'onguent pour la brullure, lorsque tu montas icy tout grillé. Mais je n'ay jamais esté comme toy, esclave d'une impudique, qui te faisoit filer, & te souffletoit lorsque tu manquois à ton devoir. D'ailleurs, je n'ay point tué ma femme, ny mes enfans comme tu as fait.

HERCULE. Si tu ne te tais, tu porteras la peine de ton insolence, & je te feray faire une culebute du Ciel en terre, dont tu auras bien de la peine à guerir, quelque habile que tu sois dans la Medecine.

JUPITER. Et moy, si vous ne vous arrestez, je vous mettray tous deux dehors par les épaules. Qu'Esculape passe le premier, puis qu'il est le plus ancien.

Et te souffletoit : Il y employée, & la repetition n'en seroit pas
 au Grec, *fessoit avec* |
 un patin d'or ; mais | agreable.
 cette phrase est déjà |





DIALOGUE

DE MERCURE ET D'APOLLON.

MERCURE. **Q**U'as-tu, Apollon, d'estre ainsi triste ?

APOLLON. Qui ne le seroit, estant si malheureux en amour ?

MERCURE. Quel malheur t'est-il arrivé depuis la perte de Daphné ?

APOLLON. La mort d'Hyacinthe.

MERCURE. Qui l'a tué ?

APOLLON. Moy-mesme.

MERCURE. Estois-tu en fureur comme tu y es quelque fois ?

APOLLON. Non ; mais comme je jôüois au palet avec luy, Zephyre jaloux de nostre amitié, a emporté le palet, & luy en a cassé la teste. *Je l'ay poursuivy vainement* jusqu'aux Montagnes ; car qui pourroit atteindre le vent ? Mais au retour j'ay esté contraint de faire les funerailles de mes amours avec celles d'Hyacinthe. Toutefois, pour me consoler, j'ay fait naistre une fleur de son sang, qui est illustre pour son odeur & pour sa beauté,

Je l'ay poursuivy vainement : Je le trouve plus joly de la sorte, | que de dire qu'il s'en est vangé.

DES DIEUX. 115

APOLLON. ENCORE as-tu eu quelque bonne fortune en ta vie, ce qui peut servir à te consoler; car tu n'as pas autrefois déplû à Venus, & en as eu l'hermaphrodite: Mais moy de deux personnes que j'ay servies, l'une a mieux aimé estre changée en arbre, que de me souffrir; & j'ay tué l'autre, par malheur, en me jouant. Mais, dy-moy; comment ces Déesses ne sont-elles point jalouses les unes des autres?

MERCURE. C'est que Venus passe son temps dans le Ciel, tandis que les Graces sont dans l'Isle de Lemnos avec Vulcain.

APOLLON. Penses-tu qu'il sçache les débauches de sa femme?

MERCURE. S'il les sçait? il n'en faut point douter; mais il n'en oseroit rien dire, car il craint la colere de Mars: Tu sçais comme les gens de guerre sont insolens, & particulièrement envers les Artisans comme luy.

APOLLON. On dit pourtant qu'il leur dresse quelque piège.

La Grace, mais on ne diroit pas en François caresser la grace, puisque les Graces ne se separoient point.

Qu'il leur dresse quelque piège: Je fais dire cela à Apollon, afin que Mercure dise le reste, qui luy vient

pour évader. Cependant, comme le nombre des fots est infiny, il s'enrichit de ses impostures; mais les plus sages reconnoissent bien la fourbe, & sçavent que ce grand Prophete n'a pas sceû qu'il tueroit son Hyacinthe, & que Daphné le fuïroit, malgré toute sa beauté & sa perruque d'or. Je m'estonne donc qu'on t'ait préférée à Niobe, & que tes enfans ayent esté jugez plus beaux que les siens.

L A T O N E. Ta jalousie ne peut souffrir qu'ils triomphent dans le Ciel, & soient celebres, l'une par sa beauté, & l'autre par son harmonie.

J U N O N. Tu me fais rire, de prendre ton fils pour un excellent Musicien, luy qui eust esté écorché en la place de Marsias, si les Muses luy eussent fait justice. Pour ta fille, elle est si belle avec son visage de pleine-lune, qu'Acteon fut devoré par ses chiens, pour l'avoir veû toute nuë; de peur qu'il ne fust le trompette, aussi-bien que le témoin de sa laidur. Car pour sa prétenduë virginité, je n'en fais que rire, veû qu'elle ne pourroit faire le mestier de Sage-femme, comme elle fait, sans quelque experience.

L A T O N E. Il te sied bien, Junon, d'estre altière, estant compagne du lit & du trône de Jupiter; mais nous te verrons bien

honteuse, lors qu'épris de l'amour de quelque Mortelle, il te quittera pour la posséder.



DIALOGUE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. **Q**U'as-tu à rire, Mercure?

MERCURE. Qui ne riroit, Apollon, d'une chose si plaisante?

APOLLON. Conte-la moy, afin que j'en rie à mon tour.

MERCURE. Mars vient d'estre pris, couché avec Venus.

APOLLON. Comment cela? fais-moy le récit de cette aventure.

MERCURE. Il y a long-temps que Vulcain se doutoit de leur amour, & épioit l'heure de les surprendre. Il avoit donc mis autour de son lit des filets comme invisibles, & estoit allé travailler à sa forge. Le galand prenant son temps en l'absence du mary, est allé coucher avec sa maistresse; mais le Soleil les a découverts, & en a averty Vulcain: de sorte qu'il les a pris tous deux sur le fait, & les a enveloppez dans ses rets. Venus toute

confuse , tâchoit à couvrir sa nudité ; Mars cherchoit à se dépestrer ; mais comme il a veû qu'il n'en pouvoit venir à bout , il a eu recours aux prieres & aux menaces.

A P O L L O N. Et Vulcain l'a laissé échapper ?

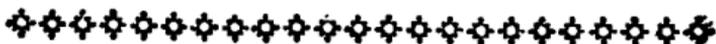
M E R C U R E. Bien loin de cela ; il a appelé tous les Dieux pour estre témoins de son deshonneur. Cependant , ces pauvres Amans se voyant pris comme au trébuchet , baïssoient la veüe & se couvroient d'un voile de honte , comme pour cacher leur nudité.

A P O L L O N. Mais ce sot ne rougit-il point de publier son infamie.

M E R C U R E. Il est le premier à en rire : Mais pour te dire la verité , j'enviois la bonne fortune de Mars , d'estre surpris couché avec la plus belle de toutes les Déeses , & lié avec elle par des chaisnes qui ne se pouvoient rompre.

A P O L L O N. Quoy ! tu voudrois estre pris de la sorte ?

M E R C U R E. Qui en doute ? Vien les voir en cet estat ; & si tu n'es de mon avis , je blasmeray ta froideur , ou loueray ta continence.



DIALOGUE

DE JUNON ET DE JUPITER.

JUNON. J'Aurois honte, Jupiter, d'avoir un fils yvrogne & efféminé comme le tien, *toûjours en la compagnie* de certaines femmes furieuses, & qui sont plus massés que luy : Enfin, il ressemble mieux à tout autre qu'à son pere.

JUPITER. Mais cet efféminé a conquis *la Thrace & la Lydie* ; & assujetty les Indes, après en avoir fait le Roy prisonnier, avec tous ses Elephans. Et ce qui est de plus étrange, c'est qu'il a fait tout cela en sautant & en dansant avec des femmes, au son du tambour & de la flûte, & le plus souvent yvre. Que si quelqu'un a osé parler de ses mysteres, il l'a pris dans ses ceps, & la mere mesme a déchiré son enfant. Cela n'est-il pas grand & digne de Jupiter ? D'ailleurs, s'il est voluptueux & débauché, cela ne fait tort

*Agavi
& Pe.
abte.*

Toûjours en la compagnie, &c. Le reste est touché ensuite.
La Thrace & la Ly- die : Le Tmole est trop peu de chose pour estre exprimé, c'est une Montagne de l'Asie.

V E N U S. Mais Mars est bien plus furieux, & tu ne l'apprehendes point ?

C U P I D O N. Il me rend les armes volontairement, & m'appelle à son secours ; au lieu que Pallas me regarde de travers, & un jour qu'il m'arriva de l'approcher : Si tu me touches, dit-elle, je te perceray de mon dard, ou te prenant par le pied je te précipiteray dans les Enfers. D'ailleurs, elle a le regard terrible, & est effroyable avec son casque & son bouclier, où l'on voit briller la teste de Meduse, coëffée de serpens.

V E N U S. Mais tu crains Pallas & la Gorgone, & n'apprehendes ny Jupiter, ny ses foudres ; les Muses mesmes qui n'ont ny foudre ny Gorgone, sont à couvert de tes traits.

C U P I D O N. C'est que je les respecte, & qu'elles ont quelque chose de venerable ; outre qu'elles me divertissent par leurs chansons, & qu'il n'y auroit point d'apparence de rendre le mal pour le bien.

V E N U S. Et Diane, que t'a-t-elle fait ?

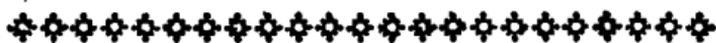
C U P I D O N. Elle a quelqu'autre amour dans la teste.

V E N U S. Quel ?

C U P I D O N. Celuy de la Chasse, qui

la fait broffer par les Forests , où je ne la
 scaurois suivre : Mais pour son frere,
 quoyqu'il soit excellent Archer.....

VENUS. Je scay bien ce que tu veux
 dire : Que tu l'as souvent blessé de tes
 traits.



LE JUGEMENT DE PARIS.

DIALOGUE

DE JUPITER, MERCURE, PARIS,
 ET LES TROIS DÈSSES.

JUPITER. **P**rens cette pomme, Mer-
 cure, & va en Phrygie
 vers le beau Pasteur de Troye, qui garde
 ses troupeaux sur le Mont Ida. Tu luy
 diras que je l'ay fait Juge de la Beauté,
 parce qu'il est beau & amoureux. Les
 Belles, il est temps de partir ; car je ne
 veux point estre Juge entre ma femme
 & mes filles, puisqu'on ne peut pronon-
 cer en faveur de l'une, sans offenser les
 deux autres ; & je voudrois, s'il se pou-
 voit, que toutes trois remportassent la

Amoureux : Je diray | & j'exprimeray à quoy
 plus bas, *scavans dans* | sert la pomme.
les choses de l'amour, |

viçtoire. Mais vous n'avez rien à craindre ; car outre que Pâris est fils de Roy, & parent de Ganymede , il est simple & si peu malicieux , que vous ne devez point apprehender de paroistre devant luy.

V E N U S. Pour moy , mon pere , je ne refuserois pas mesme Momus pour Juge , & j'accepte celuy - cy , quel qu'il puisse estre ; car que pourroit-il reprendre en la Déesse de la Beauté ? Mais il faut qu'il agrée aussi à mes Rivaies.

J U N O N. Nous prendrions à un besoin Mars pour Arbitre , quoyque ce soit ton galand.

J U P I T E R. Es-tu de mesme sentiment, Minerve ? Quoy ! tu rougis , & baisses la veuë ? Mais la pudeur sied bien aux filles , & je vois bien que tu en es contente aussi. Partez donc à la bonne heure , & que les malheureuses ne s'en prennent point à leur Juge ; car vous sçavez que vous estes trois , & qu'il n'y a qu'une pomme.

M E R C U R E. Allons , & prenons le chemin de la Phrygie , je passeray le premier pour vous conduire , & vous me suivrez sans vous arrester. Du reste , ne craignez rien ; Je connois Pâris , il est honneste homme , & ne vous fera point d'injustice,

V E N U S. Que tu me plais de dire cela ; mais dy-moy , est-il marié ?

M E R C U R E. Non ; mais je croy qu'il a une maistresse sur le Mont Ida ; & je m'imagine que c'est quelque fille grossiere & mal-apprise , qu'il n'aime pas trop : mais pourquoy fais-tu cette question ?

V E N U S. Je rêvois à autre chose.

P A L L A S. Tu t'acquites mal de ta commission, Mercure, d'entretenir celle-cy séparément.

M E R C U R E. Ce n'est rien : Elle me demandoit seulement si Pâris estoit marié.

P A L L A S. Pourquoi cela ?

M E R C U R E. Je ne sçay : Elle dit qu'elle l'a fait sans dessein.

P A L L A S. Est-il marié en effet ?

M E R C U R E. Je croy que non.

P A L L A S. Est-ce un simple Villageois, ou s'il aime la gloire & l'honneur ?

M E R C U R E. Je pense qu'estant jeune, & fils de Roy, il seroit bien-aïse de se signaler dans les Batailles.

V E N U S. Voy-tu que je ne me plains pas de ce que tu l'entretiens toute seule ? Venus n'est pas de ces humeurs querrelleuses, & qui se faschent de tout.

Querrelleuses : Le mot | pas si-bien.
de *Plaintives* n'y vient |

MERCURE. Il n'y a pas aussi de sujet de s'en fâcher ; car elle me demandoit la mesme chose que vous , & je luy répondois de mesme. Mais tout en devant , nous voicy en Phrygie. Voilà le Mont Ida que je découvre , & vostre Juge aussi , si je ne me trompe.

JUNON. En quel endroit ? je ne le voy pas.

MERCURE. A main gauche , sur la pente de ce costeau. Voilà son troupeau & sa cabane.

JUNON. Je ne voy pas le troupeau.

MERCURE. Regardez vis-à-vis mort doigt. Ne voyez-vous pas sortir *des brebis* du milieu de ces Rochers , & quelqu'un avec sa houlette qui les rassemble , de peur qu'elles ne s'écartent trop ?

JUNON. Je le voy , si c'est luy.

MERCURE. C'est luy-mesme. Mais puisque nous sommes si près , descendons , de peur de l'effrayer en venant tout à coup fondre devant luy.

JUNON. Je le veux. Maintenant que nous sommes descenduës , que Venus marche devant ; car elle doit sçavoir le

Des Brebis : Il y a au | vier ; outre que les Bre-
Grec *des Geniffes* ; mais | bis sont mieux sur des
il est plus beau de le | Rochers que les Va-
faire Berger , que Bou- | ches.

chemin, étant venuë icy souvent chercher son Anchise.

VENUS. Je ne me pique point de ces reproches.

MERCURE. C'est moy qui vous conduiray ; Car il me souvient, quand Jupiter estoit amoureux de Ganymede, que je venois souvent icy voir ce que faisoit ce petit mignon ; & lors qu'il l'enleva, je volois autour de luy pour le soulever, & ce ne doit pas estre loin de ce lieu, veu que s'il m'en souvient bien, il jouoit de la flûte sur ce roc, près de son troupeau, lorsque Jupiter, changé en Aigle, le vint ravir ; & mordant de son bec sa Tiare, pour le tenir plus ferme, l'emporta dans les nuës tout estonné, tournant la teste pour le regarder. Alors j'amassay sa flûte qui estoit tombée dans la frayeur. Mais salions vostre Juge que voicy. Bon-jour, le beau Pasteur.

PARIS. Et à vous, le beau fils. Qui sont ces Dames que vous menez dans ces deserts ? Elles sont trop belles & trop délicates pour broffer parmy ces halliers.

MERCURE. Ce ne sont pas des Dames, Paris, ce sont des Déeses. Tu vois devant toy Venus, Pallas & Junon. Pour moy, je suis Mercure. Quoy ! tu changes de couleur, & t'estonnes ? Ne

crains rien, nous ne sommes pas venus icy pour te troubler, mais pour te faire Juge d'un differend qu'ont ces Déesſes pour la beauté; parce que tu es ſçavant dans les choſes de l'amour. Du reſte, le prix de la victoire eſt écrit autour de cete pomme.

PARIS. Que je voye ? *C'eſt pour la plus belle.* Grands Dieux ! Comment pourroit un mortel juger de trois beautez immortelles ! cela ſurpaſſe la capacité d'un berger ; & ſi quelqu'un le pouvoit faire, ce ſeroit plûtoſt un courtiſan, qu'un berger. S'il falloit dire quelle eſt la plus belle de ces brebis ou de ces chèvres, je m'en acquitterois peut-eſtre bien ; mais voicy des beautez divines, & ſi accomplies, que l'œil a de la peine à ſe retirer de deſſus l'une, pour contempler les deux autres, tant la veüë demeure attachée au premier objet, & le juge toujours le plus beau. D'ailleurs, je ſuis tellement ébloui de tant de clartez, qu'il me ſemble que je n'ay pas aſſez de deux yeux ; & je voudrois eſtre tout œil, comme Argus pour les pouvoir mieux contempler ; outre que l'une eſtant femme de Jupiter, & les deux autres ſes filles, il ne fait pas ſeu de ſe meſler de leur differend.

MERCURE. Mais Jupiter le commande, & ses ordres sont inviolables.

PARIS. Que les malheureuses donc n'en accusent que leur malheur, & qu'elles ne s'en prennent point à moy.

MERCURE. Elles l'ont promis; il ne reste plus qu'à juger.

PARIS. Il le faut faire, puis qu'on ne s'en peut défendre: Mais je voudrois bien sçavoir si on les peut voir toutes nuës, car il est difficile d'en bien juger autrement.

MERCURE. C'est à toy, qui es le Juge, d'en ordonner.

PARIS. Si cela est, je les veux voir toutes nuës.

MERCURE. Deshabillez-vous, vostre Juge le commande; & tandis qu'il vous regardera, je tourneray la teste de l'autre costé.

VENUS. Tu as raison, Pâris, de nous vouloir voir toutes nuës; je vais te montrer que je n'ay pas seulement quelque partie du corps agreable, comme mes Rivaless, mais que je suis également belle par tout.

Il fait allusion aux Epithetes qu'Homer leur donne.

PALLAS. Ne la regarde point, Pâris,

N'en accusent que leur malheur, ou, n'en accusent que mes yeux; | mais l'autre est plus fort.

qu'elle n'ait défait sa ceinture ; car c'est une Magicienne qui y tient quelque charme enfermé. Elle ne devoit pas aussi venir parée & ajustée en Courtisane, mais se laisser voir toute nue & sans artifice.

PARIS. Elle a raison ; ôtez vostre ceinture.

VENUS. Que Pallas oste donc son casque, dont l'horrible creste est capable d'épouvanter un berger : Craint-elle que ses yeux bleus ne soient pas assez forts sans armes ?

PALLAS. Tien, voilà mon casque.

VENUS. Tien, voilà ma ceinture.

JUNON. Hastons-nous de nous deshabiller.

PARIS. Dieux ! Que de beautez & de merveilles ! Que celle-cy a d'éclat, & cette autre de majesté ; & qu'il paroist bien que l'une est fille & l'autre femme de Jupiter ! Mais que la dernière a d'appas, & qu'elle a les façons aimables & attrayantes ! Ah, c'est trop de felicité pour un Mortel ! Toutefois, je les veux voir encore séparément ; car en les voyant toutes ensemble, on est si confus, que l'on ne sçait que choisir.

VENUS. Je le veux.

PARIS. Que Junon demeure, & que les deux autres se retirent.

JUNON. Quand tu m'auras bien regardée, Pâris, il reste encore quelque chose à considérer. C'est le prix de la victoire ; car si tu me l'ajuges, je te feray Roy de toute l'Asie.

PARIS. *Je ne suis point ambitieux ; mais je ne vous feray point d'injustice. Retirez-vous : Que Pallas s'approche.*

PALLAS. Si tu prononces en ma faveur, je te rendray invincible.

PARIS. Je ne me pique point de valeur, & le Royaume de mon pere est en paix ; mais vous n'avez rien à craindre, je ne me laisse corrompre ny par promesses, ny par présens ; reprenez vos habits & vos armes : Que Venus s'avance.

VENUS. Me voilà. Regarde-moy bien depuis les pieds jusqu'à la teste ; car je n'ay pas le moindre défaut. Il y a long-temps que te voyant jeune & beau, comme tu es, j'ay pitié de te voir confiné dans ces Rochers, sans venir aux Villes ny aux Assemblées, & passer la fleur de ton âge parmy les bestes dans une solitude. Car à quoy te peuvent servir ces arbres & ces deserts ; & quel avantage tirent tes troupeaux de ta beauté ? Ne

Je ne suis point amb- | les promesses & les pré-
tieux. Je touche ensuite | tens.

devrois-tu pas avoir déjà une maîtresse ; non pas quelque païsane mal-faite ; mais quelque belle Grecque d'Argos , de Sparte , ou de Corinthe , telle qu'est maintenant Heléne , l'honneur de son sexe , comme Pâris l'est du sien , & qui est , comme luy , capable d'aimer. Si elle t'avoit veû une fois , je sçay qu'elle quitteroit tout pour te suivre. N'en as-tu jamais ouï parler ?

PARIS. Non ; Mais je ferois bien-aïse d'en apprendre quelque chose.

VENUS. Elle est fille de cette Belle , pour qui Jupiter se changea en Cygne , afin de la posséder.

PARIS. Et comment est-elle faite ?

VENUS. Tu peux croire qu'elle n'est pas noire , estant née d'un Cygne , ny grossiere , estant éclosé de la coquille d'un œuf. Si tu l'avois veû lutter toute nuë , à la façon de son païs , tu serois épris de sa gentillesse & de sa grace. On a déjà entrepris des guerres pour l'amour d'elle ; car Thésée la ravit qu'elle n'avoit encore que dix ans. Depuis elle est cruë en beauté avec l'âge , & a attiré sur elle les yeux de toute la Grèce. Mille Amans l'ont recherchée ; mais Menelaüs a esté préféré à tous ses Rivaux ; toutefois je te la donneray si tu veux.

PARIS. Comment cela, si elle est mariée ?

VENUS. Ne t'en mets point en peine, ce sont-là des tours de mon mestier ; mais tu n'es encore qu'un innocent.

PARIS. Comment feras-tu ? Je te prie de me le dire.

VENUS. Tu iras en Grèce sous prétexte de voir le pais ; & si-tost que tu feras arrivé à Lacédémone, Helène te voudra voir : laisse-moy faire le reste.

PARIS. Cela me semble incroyable, qu'elle veuille quitter son mary & sa patrie, pour suiivre un étranger & un inconnu.

VENUS. J'ay deux fils, dont l'un rend aimable, & l'autre amoureux : *J'en mettray l'un dans ses yeux, & l'autre en son cœur.* Après cela, nous en viendrons à bout aisément ; car je te donneray encore les Graces pour t'accompagner.

PARIS. Je ne sçay ce qui en arrivera ; mais je brulle déjà de la voir, & il me semble que je voyage en Grèce, que j'arrive à Sparte, que je l'enleve & l'em-

<p><i>J'en mettray l'un dans ses yeux, & l'autre en son cœur :</i> Ce sont les principales parties qui donnent de l'amour, &</p>	<p>qui en reçoivent. <i>Latofque oculis afflaras homines,</i> pour rendre Enée plus aimable.</p>
--	--

mène à Troye ; & j'enrage que tout cela n'est déjà fait.

V E N U S. Ne te haste point que tu ne m'ayes donné la pomme ; car il faut que je sois gaye en ta compagnie , autrement nous ne ferons rien qui vaille : Mais après cela , nous celebrerons ensemble tes nôces, & ma victoire.

P A R I S. Mais si tu me trompois aussi ?

V E N U S. Veux-tu que je t'en jure ?

P A R I S. Non ; mais promets-le encore un coup.

V E N U S. Hé bien ; Je promets de te donner cette Belle pour maistresse ; d'estre moy-mesme ta guide , & de conduire toute l'entreprise.

P A R I S. Et tu ameneras aussi les deux Amours & les Graces ?

V E N U S. Et le Desir mesme. & l'Hymenée.

P A R I S. Reçoy la pomme , & te souvien de tes promesses.





DIALOGUE

DE MARS ET DE MERCURE.

MARS. **A**S-tu ouï la rodomontade de Jupiter, Que si nous le faschions il jetteroit une chaisne du Ciel en terre, avec laquelle il attireroit à soy les hommes & les élemens par un si violent effort, que quand tous les Dieux tireroient contre, ils ne seroient pas si forts que luy ? Veritablement, il n'y a pas un de nous qui ne luy cede en particulier ; mais de s'imaginer que tous ensemble nous ne le vaillions pas bien, il me semble qu'il y a de l'orgueil à le croire, & de la vanité à le publier. *Car on sçait qu'il eut de la peine à se retirer des mains de Neptune, de Junon & de Minerve, qui le vouloient enchainner, & qu'il fut contraint, pour se sauver, de faire mille tours de souplesse. Encore si Thétis ne luy eust amené Briarée, qui le délivra avec ses cent bras, je ne sçay ce qui en fust arrivé, & s'il n'eust point esté pris avec toute sa force & son adresse.*

Car on sçait qu'il eut bien de la peine. | J'ay réüny cela pour estre plus court.

MERCURE. Tout beau , n'en dis pas davantage ; car il n'est seur ny à toy de dire ces choses , ny à moy de les entendre.

MARS. Je sçay bien à qui je m'adresse , & que c'est à une personne qui sçait aussi-bien se taire que parler.



*

DIALOGUE

DE PAN ET DE MERCURE.

PAN. **B**on-jour , mon pere.

MERCURE. Bon-jour , mon fils : Mais qui es-tu qui m'appelles ainsi ? Car à voir comme tu es fait , tu ressembles mieux à un Bouc , qu'à un Dieu.

PAN. Tu te fais plus de tort qu'à moy , de me traiter de la sorte. Ne te souvient-il plus de cette belle fille , que tu forças en Arcadie ? Qu'as-tu à te mordre les doigts ? c'est Penelope , la fille d'Icare.

MERCURE. Et d'où vient qu'elle t'a fait ainsi cornu , avec une barbe , une queuë , & des pieds de Chèvre ?

* *Dialogue de Pan* , | diverses choses en ce
 & *de Mercure* ; J'ay | Dialogue pour estre
 agencé & transporté | plus agreable.

PAN.

PA N. C'est que tu t'estois méamorphosé en Bouc, pour la surprendre.

MERCURE. Il m'en souvient ; mais j'ay honte de l'avouer.

PA N. Je ne te feray point de deshonneur ; car outre qu'on m'adore en Arcadie, où je possède mille troupeaux, je suis illustre dans la Musique, & j'ay fait paroître ma valeur en la Bataille de Marathon : si bien que les Atheniens m'ont donné pour récompense une grotte sous leur Forteresse ; où si tu viens jamais, tu verras comme j'y suis honoré.

MERCURE. N'es-tu point marié ?

PA N. Non.

MERCURE. Je ne m'en estonne pas ; car qui voudroit d'un animal fait comme toy ?

PA N. C'est qu'estant d'une complexion fort amoureuse, je ne me pourrois passer d'une seule femme.

MERCURE. Tu caresses donc les Chèvres ?

PA N. Ne me dis point d'injures, Echo, Pitys, & toute la troupe des Baccantes sont amoureuses de moy.

MERCURE. Sçais-tu ce que je desire, pour récompense de t'avoir donné la vie ? C'est que tu ne m'appelles ja-

mais ton pere ; mais pour cette fois, ne laisse pas de m'embrasser. Adieu.



DIALOGUE

D'APOLLON ET DE BACCHUS.

APOLLON. **Q**ui croiroit jamais que Cupidon, Priape, & Androgyne fussent freres, estant si differens, & d'humeurs & de visage ? Car l'un est le plus petit & le plus puissant des Dieux ; & des deux autres, le dernier n'est ny masse ny femelle ; & le premier est un vergalant.

BACCHUS. Cette diversité vient de celle de leurs peres, quoyque tous les jours on en voye d'aussi grande entre ceux qui sont nez de mesme pere & de mesme mere.

APOLLON. Ce n'est pas entre Diane & moy, qui prenons tous deux les mesmes plaisirs, & les mesmes exercices.

BACCHUS. Mais elle égorge ses hostes en Scythie, & tu fais le Medecin en Grèce ; cela ne s'accorde pas.

APOLLON. Crois-tu qu'elle se plaise à ces cruautez ? C'est pour s'accommoder aux mœurs des Barbares, d'où

elle ne cherche que l'occasion de sévader.

BACCHUS. Elle fait bien. Mais, pour te dire la vérité, ce Priape est un étrange masse; car comme je passois chez luy à Lampsaque, il me voulut caresser la nuit, après m'avoir fait bonne chere.

APOLLON. Et que fis-tu?

BACCHUS. Je tournay la chose en raillerie.

APOLLON. Tu fis bien; car il n'y avoit point d'apparence de rendre des injures pour des caresses. Et puis, tu en vaux bien la peine, car tu es assez beau garçon.

BACCHUS. Et toy aussi; c'est pourquoy tu n'as qu'à te tenir sur tes gardes, s'il t'approche.

APOLLON. Il ne feroit pas bon s'y froter; car avec ma perruque blonde, je porte un arc & des flèches: & comme je vois fort clair, il est difficile de me prendre par derriere.





DIALOGUE

DE MERCURE ET DE SA MERE.

MERCURE. **Y** A-t-il un Dieu dans le Ciel, qui soit plus mal-heureux que moy ?

MAYA. Ha ! mon fils, ne parles point ainsi.

MERCURE. Pourquoi non ? puisque j'ay tout seul plus d'affaires, que tous les autres Dieux ensemble. Premièrement, il me faut lever dès le point du jour, pour nettoyer la salle du Festin, & celle des Assemblées. Après cela, il me faut trouver au lever de Jupiter pour prendre ses ordres, & les porter deçà & delà. Au retour, je sers de Maistre-d'Hostel, & quelquefois d'Eschanfon ; au moins, faisois-je ce mestier, avant la venuë de Ganymede. Mais ce qui m'incommode le plus, c'est que la nuit mesme, lorsque tout le monde se repose, il me faut aller mener un convoy de morts aux Enfers, & assister à leur Jugement, comme si tout le jour, je n'estois pas assez occupé à faire le mestier de Sergent, d'Athlete, d'Orateur, & plusieurs autres semblables. Castor & Pollux se reposent

tour à tour ; mais moy , je ne repose jamais , & ne fais que courir haut & bas , tandis qu'Hercule & Bacchus , qui ne sont pas fils de Déesse , comme moy , mais nez de chetives & miserables mortelles , se donnent du bon temps à la table de Jupiter. Je viens de quitter tout présentement *la fille d' Agenor à Sidon* , & voilà qu'on me renvoye à Argos vers Danaé ; encore m'a-t-on dit , que je visse , en passant , Antiope , en Béocie ; mais je l'ay refusé tout à plat , & quelquefois je voudrois estre vendu pour esclave , afin de changer de Maistre.

MAYA. Quitte cette pensée , mon fils , il faut obéir à son pere , & travailler tan-

La fille d' Agenor à Sidon : Il y a au Grec , *la fille de Cadmus* , qui est Semele ; mais il faut mettre *la sœur* : car Semele estoit de Thebes , comme il se voit au Dialogue de Neptune , & de Mercure : D'ailleurs , il seroit ridicule de mettre déjà son fils dans le Ciel , comme on fait icy , & d'y parler du commencement des amours de la mere , qui mourut

estant grosse de luy. Du reste , la fille d' Agenor est Europe sœur de Cadmus ; & quoy qu'elle soit pour le moins aussi ancienne que Semele , cela ne touche pas tant ; puis ce n'est pas moy qui fais la faute , c'est l'Auteur.

Et travailler tandis qu'on est jeune. J'ajoute cela , parce qu'on peint toujours Mercure en jeune homme.

n'ayant pas senty leur conducteur, ont pris le frein aux dents, & il a esté ébloui de la splendeur de la lumiere, & épouventé de l'abyfme qu'il voyoit sous ses pieds. *Mais il est assez puny*, & moy aussi, par son supplice.

JUPITER. Ouy bien luy; mais non pas toy. Je pardonne, toutefois, à la tendresse d'un pere, mais c'est à la charge que tu n'y retourneras plus; autrement, je te feray sentir que le feu de mon tonnerre est bien plus chaud que le tien. Cependant, donne ordre que les sœurs de Phaëton l'ensevelissent sur les bords de l'Eridan où il est tombé; & pour récompense, je les changeray en peupliers d'où découlera l'ambre, pour symbole de leurs larmes. Du reste, r'habille ton Char, dont le timon est rompu, & l'une des rouës fracassée, puis reprends ta route, que tu auras assez de peine à garder après un si funeste accident; mais souvien-toy de ce que j'ay dit.

Mais il est assez puny.
Le reste n'a pas besoin
d'estre exprimé, outre
qu'il ne faut pas trop
insister sur des Fables

ridicules.

D'où découlera l'Ambré. C'est ainsi que l'Auteur le dit au Traité qu'il en a fait exprés.



DIALOGUE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. **N**E me sçaurois-tu apprendre à connoître Castor & Pollux ? car je m'y trompe toujours, à cause de leur ressemblance.

MERCURE. Celuy qui estoit hier avec nous, c'est Castor.

APOLLON. Comment les peux-tu discerner, estant si semblables ?

MERCURE. Pollux a le visage meurtry des coups qu'il a receus à *la lute*, & particulièrement de Bébryx au voyage des Argonautes.

APOLLON. Tu me fais plaisir de m'apprendre cette particularité ; car voyant à chacun sa coque d'œuf, son cheval blanc, son javelot & son estoile, je les confondois toujours ; mais dy-moy, pourquoy ne sont-ils pas tous deux à mesme-temps dans le Ciel ?

MERCURE. C'est qu'ayant esté ordonné que des deux fils de Léda, l'un seroit mortel & l'autre immortel, ils ont

A la Lute : Je me suis servy du terme general, parce que le particulier n'est pas bien François.

partagé

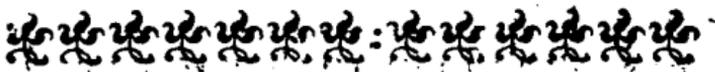
partagé le bien & le mal comme de bons freres, & ainsi meurent & vivent tour à tour.

A P O L L O N. C'est un grand obstacle à leur amitié; car ainsi ils ne peuvent jamais ny se parler ny se voir. Mais encore, quel mestier font-ils ? car chacun de nous a le sien. Je suis Prophete, mon fils Medecin, ma sœur Sage - femme, toy Athlete. Ceux-cy ne font-ils que boire & manger ?

M E R C U R E. Ils aident aux Matelors, pendant la tempeste.

A P O L L O N. C'est un mestier bien necessaire, pourveu qu'on s'en acquitte bien.





DIALOGUES

DES DIEUX MARINS.

Le sujet de ces Dialogues est le mesme que celui des précédens, qui est de se rire de l'opinion qu'on avoit des Dieux, & de tourner en ridicule toute la Theologie Payenne.

DIALOGUE

DE DORIS ET DE GALATÉE.

DORIS. **O**N dit que Polyphème est amoureux de toy, Galatée ; tu as là un beau galant !

GALATÉE. Ne t'en mocque point, Doris, tel qu'il est, il est fils de Neptune.

DORIS. Quand il seroit fils de Jupiter ; la naissance ne fait rien à la beauté. Il est velu comme un Ours, & n'a qu'un œil.

GALATÉE. Le poil est signe de force, & son œil ne luy sied pas mal au milieu du front ; outre qu'il en voit aussi bien que s'il en avoit deux.

DORIS. Il semble à t'ouïr parler, que tu sois l'Amante plûtoſt que l'aimée.

GALATÉE. Non pas cela ; mais je ne puis souffrir ta jalousie ny celle de tes Compagnes. Car sous ombre que paissant ses troupeaux sur le Mont Etna , comme nous folatrons sur le rivage , il me trouva plus belle que vous , cela vous fait crever de dépit.

DORIS. Tu as bien de la vanité de croire qu'on puisse estre jalouse de toy , non plus que de luy ; Qu'as-tu de considerable que ta blancheur , qui t'a fait nommer Galatée ? Il t'a trouvé belle , parce que tu ressemblois à son beurre & à son fromage ; mais on ne fait cas de la blancheur que quand elle est meslée de rouge. Si tu t'es jamais veüe dans la mer quand elle estoit calme , tu as pû reconnoistre tes défauts.

*Comme
qui diroit
de laiff.*

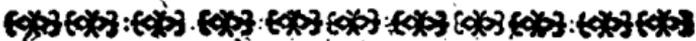
GALATÉE. Avec tout cela , j'ay trouvé un fils de Neptune pour Amant ; mais pour vous , il n'y a ny berger ny matelot qui en voulust. D'ailleurs , cet Amant est excellent Musicien.

DORIS. Ne parle point de sa musique , Galatée , nous l'ouïsmes l'autre jour , qu'il t'aborda en chantant. Bon Dieu l'étrange Musicien ! & la plaisante lyre qu'il avoit , faite de la carcasse d'une teste de cerf , où les cornes servoient de chevilles ! L'Echo , toute babillarde qu'elle est , avoit

honte de luy répondre ; car sa voix & son instrument n'estoient jamais d'accord. Et ce beau galand portoit en son sein, par mignardise, un petit Ours velu comme luy : Qui t'envieroit un Amant si parfait ?

GALATÉE. Montre - nous le tien , Doris , que nous voyions s'il est plus accompli ?

DORIS. Je n'en ay point , Galatée , & ne me picque point d'en avoir ; mais je ne t'envie point ton Cyclope puant & borgne , qui pour comble de perfection , dévore ses hostes. Puissiez-vous vivre long-temps en bonne amitié , & faire des enfans qui vous ressembtent.



DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DE POLYPHEME.

POLYPHEME. **A**H ! mon pere , venez-moy de cet estrangeur qui est venu loger chez moy , & m'a crevé l'œil en dormant.

NEPTUNE. Qui a esté si hardy , mon fils ?

POLYPHEME. *Personne* ; car c'est ainsi qu'il se nomma. Il est vray qu'en par-

tant, il dit qu'il s'appelloit Ulyffe, lors qu'il vit qu'on ne le pouvoit plus atendre.

NEPTUNE. Je le connois; c'est le Prince d'Ithaque, qui retourne du Siège de Troye. Mais comment a-t-il osé se prendre à toy; car il ne passe pas pour vaillant?

POLYPHEME. Comme je ramenois le soir mon troupeau, je trouvay des voleurs dans ma caverne, & j'en fermy l'entrée avec une piece de rocher; puis en appercevant quelques-uns à la lueur du feu, qui tâchoient à se cacher, je les dévoray; car des voleurs ne méritoient pas un plus favorable traitement. Alors, ce fourbe me donna d'une liqueur traistresse, dont je n'eus pas plüost beü, qu'il me sembla que ma grotte tournoit sens dessus-dessous; & dans cet étourdissement, le perfide prenant son temps, me creva l'œil, avec un baston brulé par le bout.

NEPTUNE. Il falloit que tu fusses bien yvre, pour ne pas t'éveiller à ce coup! Mais comment se pût-il sauver, & détourner la pierre qui fermoit l'entrée de ta caverne.

POLYPHEME. Je l'ostay moy-mesme, pour l'attraper au passage, tant j'estois transporté de fureur; mais il échappa je

ne ſçay comment ſous le ventre de quel- que beſte, comme elles paſſoient l'une après l'autre ; car je ne les pouvois pas tenir toujours renfermées.

NEPTUNE. Que n'appellois-tu à ton ſecours les autres Cyclopes ?

POLYPHEME. Je le fis : mais comme ils m'eurent demandé qui m'avoit ſi mal- traité, & que j'eus répondu *Perſonne*, ils crurent que j'étois fou, & s'en allerent ; ainſi ce méchant évada, & ce qui me faſche le plus, c'eſt qu'il crioit en ſe retirant, que Neptune meſme ne me pourroit guerir.

NEPTUNE. Conſole-toy, le traître n'échappera pas ; car il eſt encore en mon pouvoir, eſtant dans l'eſtenduë de mon Empire. Mais je te trouve bien mal-adroit de t'eſtre laiſſé ainſi éborgner.

Je ne les pouvois pas | ce qu'il dit du Belier ;
tenir toujours renfer- | car cela eſt plat.
mées. Je n'ajoute point



DIALOGUE

DE NEPTUNE ET D'ALPHEE.

NEPTUNE. **D**'Où vient, beau Fléu-
ve, que tu paſſes dans
la mer, ſans meſſer tes eaux avec les

DES DIEUX MARINS. 157

fiennes, non plus que si tu estois de glace, semblable à ces oiseaux, qui se plongent en un endroit, pour se paroistre en un autre ?

ALPHE'E. C'est un mystere d'amour, Neptune, que tu ne condamneras pas ; car tu as autrefois aimé.

NEPTUNE. Et de qui es-tu amoureux ? Est-ce d'une Dame, ou d'une Nymphé, ou de quelqu'une des Nereïdes.

ALPHE'E. Non ; d'une Fontaine.

NEPTUNE. D'une Fontaine ! Et quelle ?

ALPHE'E. D'Arethuse.

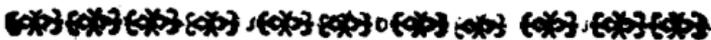
NEPTUNE. C'est une belle & claire source, qui roule ses petits flots argentés parmy les cailloux du rivage, avec un murmure tres-agreable.

ALPHE'E. Que tu la dépeins bien ! c'est-elle que je vais chercher.

NEPTUNE. Vas ; & sois heureux en tes amours. Mais dy-moy, où l'as-tu pû voir, estant d'Arcadie, & elle de Sicile ?

ALPHE'E. Tu es trop curieux, & moy trop pressé pour te répondre.

NEPTUNE. Tu as raison, j'ay tort de retarder un Amant, qui va trouver sa Maïstresse. Hasté-toy, & lorsque tu l'auras rencontrée, melle-toy si bien avec elle, que vous n'ayez plus tous deux qu'un mesme lit.



DIALOGUE

DE PROTE'E ET DE MENELAÛS.

MENELAÛS. JE ne trouve pas étrange, Protée, qu'un Dieu Marin, comme toy, se change en eau, ny mesme en plante ; mais de devenir feu, cela me paroist incomprehensible ; car encore pour Lion, cela se pourroit mieux souffrir.

PROTE'E. Il ne laisse pas d'estre tres-veritable, Menelaüs.

MENELAÛS. Je le sçay bien ; car j'en suis témoin moy-mesme : mais pour ne t'en point mentir, je croy qu'il y avoit de la tromperie, & que tu es un Charlatan, qui fais des tours de passe-passe.

PROTE'E. Quelle tromperie y peut-il avoir en des choses si évidentes ? Que si tu en doutes, tu n'as qu'à y mettre la main, tu sentiras bien-tost la chaleur.

MENELAÛS. L'experience en seroit un peu dangereuse.

PROTE'E. Ne sçais-tu pas ce qui arrive au Polype, de prendre la couleur des choses auxquelles il s'attache ; de sorte que les pescheurs mesmes ont de la peine à le discerner.

DES DIEUX MARINS. 155

MENELAÛS. Je l'ay oui dire ; mais je trouve ce que tu fais bien plus incroyable.

PROTEË. A qui croiras-tu , si tu ne crois à tes yeux ?

MENELAÛS. Je l'ay veû , & demeure encore incredule ; car je ne puis concevoir comment une mesme chose peut estre le feu & l'eau.



DIALOGUE

DE PANOPE ET DE GALENE'.

PANOPE. **V**Is-tu hier ce que fit la Discorde en Theffalie , aux nopces de Thetis & de Pelée.

GALENE'. Je n'y estois pas ; car Neptune m'avoit commandé de tenir la mer calme : mais encore que fit cette querrelleuse ?

PANOPE. Comme Neptune & Amphitrite estoient allé coucher la mariée , & que les uns beûvoient , & les autres *dansoient* aux chansons d'Apollon & des Muses , la Discorde indignée de ce qu'elle n'avoit pas esté priée au festin , jetta dans la salle

Dansoient. Cela y vient mieux qu'applaudir ou écouter.

une pomme d'or, qui alla tomber, comme à dessein, aux pieds de Venus, de Pallas & de Junon. Mercure l'ayant amassée, vit qu'il y avoit écrit autour : *C'est pour la plus belle.* Les Nymphes, comme nous, se teurent; car qu'eussent-elles fait en la présence de trois grandes Divinitez? Mais ces Déeses commencerent aussi-tost à s'entrequereller pour l'avoir; & si Jupiter qui estoit présent, ne leur eust imposé silence, je croy qu'elles en fussent venuës aux mains. Il ne voulut pas néanmoins décider leur differend, & les renvoya à Paris pour les juger.

GALÉNE'. Et qu'en est-il arrivé?

PANOPÉ. Je n'en sçay rien; mais il est aisé à juger, que nul ne remportera le prix de la beauté, que celle qui est en la Déesse.

Les renvoya à Paris. | tout au long dans le
C'est assez de cela icy : | Dialogue du Jugement
le reste est expliqué | de Paris.





DIALOGUE

DE NEPTUNE, D'UN TRITON,
ET D'AMYMONE.

LE TRITON. **U**Ne belle fille vient tous les jours puiser de l'eau dans le Lac de Lerne.

NEPTUNE. Est-ce quelque esclave, ou quelque personne de condition ?

LE TRITON. C'est une des cinquante filles de Danaüs ; car il les traite fort rudement, & les contraint de travailler de leurs mains.

NEPTUNE. Mais vient-elle seule ? il y a bien loin de-là à Argos où elle demeure.

LE TRITON. Seule ; si bien qu'il faut qu'elle ait toujours la cruche à la main ; car tu sçais que la Ville est fort alterée.

NEPTUNE. Tu me donnes envie de la voir ; Atelle mes chevaux à mon Char ; ou plutôt amène un des Dauphins de mon écurie, ce sera plutôt fait. C'à que je monte, *n'abandonne point l'étrier ; & lors-*

N'abandonne point l'étrier. Je me sers de } cecy , comme d'une
phrase Françoise, qui

que nous serons arrivez, je me mettray en embuscade tandis que tu feras le guer; mais ne manque pas de m'avertir lorsque tu la verras passer.

LE TRITON. La voilà qui vient.

NEPTUNE. Dieux ! qu'elle est belle, & en la fleur de son âge ! Donnons.

AMYMONE. Aux voleurs, c'est, sans doute, quelque Pirate que mon oncle a envoyé pour nous trahir, ou quelqu'un de ceux qui enlèvent des filles pour les vendre. Au secours. Laissez-moy, ou j'appelleray mon pere.

LE TRITON. Taisez-vous, belle Amymone, c'est Neptune.

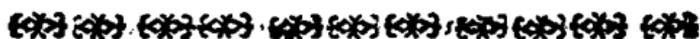
AMYMONE. Que me veut faire ce méchant ? Et pourquoy me traîne-t-il dans la mer ?

NEPTUNE. Ne craignez rien, je ne vous feray point de mal ; & de toutes

signifie, *demeurer toujours près du Cheval*, sans me mettre en peine s'il y avoit des ériers de ce temps-là ; car je parle François, & non pas Grec, & mesme la langue François n'estoit pas encore au monde du temps de Lucien, si bien que je le fais

parler une langue qui n'est née que plus de cinq cens ans après sa mort : il ne faut pas examiner les choses à la rigueur, dans tout ce qui tient lieu de représentation, comme Comedie, Traduction, Cartes, &c.

DES DIEUX MARINS. 157
vos sœurs, vous serez la seule qui ne
puiserez point d'eau après vostre mort,
dans une cruche percée: mais frappant de
mon trident ce rocher, je feray naistre
une fontaine en vostre place.



DIALOGUE

DE ZEPHIRE ET DE NOTUS.

NOTUS. **C**ette genisse que tu vois,
qui passe en Egypte, sous
la conduite de Mercure, est une des maî-
tresses de Jupiter.

ZEPHIRE. Il est vray; mais c'estoit
alors une belle fille, que la jalousie de
Junon a depuis transformée de la sorte.

NOTUS. Et Jupiter l'aime-t-il encore
en cet estat?

ZEPHIRE. Ouy, & nous a défendu
de souffler qu'elle ne fust arrivée; car
elle doit accoucher en Egypte, & son
fils sera Dieu, & elle Déesse.

NOTUS. Une genisse, Déesse?

ZEPHIRE. Ouy, & la Déesse des
Nautonniers; Nous ne soufflerons plus
que par son ordre.

NOTUS. Allons donc luy faire la cour
de bonne heure, pour gagner ses bonnes
graces.

158. D I A L O G U E S

ZEPHIRE. La voilà passée. Voy-tu qu'elle ne marche plus à quatre pieds, & qu'elle a repris sa premiere forme ?

NOTUS. C'est un miracle, Zephire ; elle n'a plus rien de genisse, & Mercure qui l'a changée, a changé aussi de figure, & a pris celle d'un chien.

ZEPHIRE. Retenons nostre curiosité ; cela ne se fait pas sans mystere, & Mercure sçait mieux que nous pourquoy il le fait.



D I A L O G U E

DE NEPTUNE ET DES DAUPHINS.

NEPTUNE. JE vous aime, Dauphins, de continuer vostre amour & vostre fidelité *vers le genre humain.*

UN DAUPHIN. Il ne faut pas s'estonner, Neptune, si ayant esté hommes, nous avons de l'amour pour les hommes.

NEPTUNE. Sans mentir, je veux mal à Bacchus, de vous avoir ainsi metamorphosez après sa victoire ; il se devoit contenter, à mon avis, de vous assu-

Vers le genre humain. Le reste est touché plus bas.

DES DIEUX MARINS. 159

jetter comme il fit les autres peuples. Mais contez-moy un peu l'avanture d'Arion ; car pour Melicerte, je sçay que vous le passastes à Corinthe, lors qu'il fut précipité, avec sa mere, en bas des Rochers Scironides.

UN DAUPHIN. Comme Arion estoit fort aimé de Periandre, pour l'excellence de son Art, il demouroit d'ordinaire avec luy ; mais lors qu'il fut devenu riche, il luy prit envie de retourner en son pais, pour y faire montre de ses richesses. Après s'estre donc embarqué dans un Navire, les matelots, gens sans foy & sans humanité, le jetterent dans la mer pour avoir son bien ; mais il les pria auparavant de luy permettre de faire son oraison funebre, & de chanter quelque Elegie sur sa Lyre ; puis, s'estant lancé dans la mer, avec ce qu'il avoit de meilleur, les Dauphins, qui estoient accourus à la douceur de son harmonie, le sauverent, & je le portay moy-mesme sur mon dos, jusqu'à Tenare.

NEPTUNE. Je le trouve bien payé de ses chansons, & vous loué de l'amour que vous avez pour la Musique.



* DIALOGUE

DE NEPTUNE ET D'AMPHITRITE.

Hellé. NEPTUNE. **Q**ue la mer où est tombée cette Belle, s'appelle de son nom l'*Hellespont*, & que les Nereïdes emportent le corps dans la Troade, où ceux du país auront soin de luy dresser un tombeau.

AMPHITRITE. Il me semble que nous ferions mieux de l'ensevelir icy; car son malheur & les cruautez de sa marastre, me fendent le cœur de pitié.

Ino. NEPTUNE. Mais elle ne peut demeurer dans le sein des flots, & il ne seroit pas honneste de l'enterrer dans le sable. C'est assez qu'elle ait cette consolation dans son infortune, que sa marastre aura le mesme destin qu'elle, & poursuivie par Athamas, se jettera dans la mer, en bas du Mont Cithéron, avec son fils Melicerte.

AMPHITRITE. Elle mériteroit bien d'estre conservée en faveur de Bacchus, dont elle a esté la Nourrice.

De Neptune & d'Amphitrite. Il n'estoit point besoin de mettre icy les Nereïdes, puis qu'il n'y a qu'Amphitrite qui parle.

NEPTUNE.

DES DIEUX MARINS. 161

NEPTUNE. Il est vray que Bacchus a mérité cette grace ; mais elle ne la mérite pas.

AMPHITRITE. Mais comment cette Belle s'est-elle laissé tomber en bas du Belier qui la portoit, veu que son frere *Phyxus.* s'y est bien tenu ?

NEPTUNE. Il n'est pas étrange qu'un homme se tienne mieux à cheval qu'une fille ; outre qu'elle a esté épouventée de l'abyfme qu'elle voyoit sous fés pieds.

AMPHITRITE. Que la Nuë qui estoit fa mere , ne l'aidoit-elle en cette rencontre ?

NEPTUNE. On ne peut éviter son destin.



DIALOGUE

D'IRIS ET DE NEPTUNE.

IRIS. Neptune, Jupiter te commande d'arrester cette Isle qui flote sur la mer Egée, après avoir esté détachée de la Sicile par la tempeste.

NEPTUNE. Pourquoi cela ?

IRIS. Pour servir aux couches de Latrone, qui est en travail d'enfant.

NEPTUNE. Quoy ! le Ciel & la Terre

ne sont pas suffisans pour luy rendre ce service ?

IRIS. La colere de Junon luy ferme le Ciel, & la Terre a juré de ne la point recevoir : Si bien qu'il ne reste que cette Isle, qui n'estant pas alors encore au monde, n'est point obligée au serment.

NEPTUNE. Arreste à ma voix, Isle flotante, pour servir à la naissance de deux jumeaux qui seront l'honneur du Ciel, & les plus beaux enfans de Jupiter. Que les vents retiennent leur haleine, tandis que les Tritons feront passer l'accouchée. Pour le serpent qui la poursuit, il servira de trophée à ces jeunes Dieux, dès le point de leur naissance. Va dire à Jupiter que tout est prest, & qu'elle vienne quand il luy plaira.



DIALOGUE

DU FLEUVE XANTHE ET DE LA MER.

XANTHE. **R**Eçoy-moy dans ton sein,
Mere des Fleuves, pour
éteindre le feu qui me dévore.

LA MER. Qui t'a ainsi mal-traité,
pauvre Xanthe ?

XANTHE. Vulcain, pour avoir dé-

DES DIEUX MARINS. 167

sendu les misérables Troyens contre la fureur d'Achille, qui les moissonnoit sur mes bords; car me débordant par la multitude des corps morts, je faillis à l'engloutir: dequoy Vulcain irrité, vomit contre moy tant de flammes, qu'il sécha toutes les plantes de mon rivage, & fit mourir tous mes poissons; & j'eus bien de la peine à me sauver en l'estat où tu me vois.

LA MER. *Pourquoy te prenois-tu aussi à Achille?*

XANTHE. Voudrois-tu que j'eusse trahi des peuples qui me révérent?

LA MER. Et voudrois-tu aussi que Vulcain eust abandonné le fils d'une Déesse qu'il aime?

Pourquoy te prenois-tu aussi à Achille? C'est assez de cela pour le sujet.



DIALOGUE

DE DORIS ET DE THETIS.

DORIS. **D**Equoy pleures-tu, Thetis?

THETIS. De l'horreur du spectacle que je viens de voir.

Acrise ayant enfermé sa fille, avec son enfant dans un coffre, a commandé qu'on les jettast tous deux dans la mer. Danaë & l'enfant.

O ij

DORIS. D'où vient un commandement si cruel ?

THETIS. De sa virginité violée. Il avoit mis cette Belle dans une tour d'airain, pour empêcher qu'on ne la vift ; lorsque Jupiter changé en pluye d'or, s'est coulé je ne sçay comment à travers les tuiles, & luy a fait un beau garçon, dont elle vient d'accoucher.

DORIS. Et que dit cette pauvre Dame ?

THETIS. Elle ne refuse pas de mourir, pourveu qu'on pardonne à l'enfant qui n'a point failly. Mais Acrise impitoyable, sans écouter prieres ny larmes, a repoussé cette petite creature qui luy rendoit ses bras innocens, comme si elle eust imploré son assistance, & qui souïrit maintenant aux vagues, qui sont prestes à l'engloutir.

DORIS. Cela me touche aussi-bien que toy ; mais sont-ils encore en vie ?

THETIS. Le petit coffret nage sur l'eau, près de l'Isle de Seriphe.

DORIS. Jettons-le dans les filets de quelque pescheur pour le sauver du naufrage.

THETIS. Je le veux ; car je n'ay rien tant en horreur que la cruauté.



DIALOGUE

DU FLEUVE ENIPE'E. ET DE NEPTUNE.

ENIPE'E. **E** Stoit-il juste, Neptune, d'emprunter mon nom & ma ressemblance, pour abuser de ma Maistresse ?

Tyrus

NEPTUNE. Tres-juste, Enipée : car pourquoy mépriser les larmes de cette Belle, qui venoit tous les jours pleurer sur tes bords, contrainte par la violence de son amour ?

ENIPE'E. Et falloit-il pour cela luy faire cette supercherie ?

NEPTUNE. Je l'ay fait par compassion ; & elle a témoigné d'en estre contente.

ENIPE'E. Ouy, tant qu'elle a crû que c'estoit moy ; mais lorsque tu t'es nommé, elle a pensé se desesperer, & j'enrage qu'un autre ait eû le plaisir, qui n'appartenoit qu'à moy.

NEPTUNE. Tu-as tort de faire le jaloux, après avoir fait le cruel. Une autrefois sois moins dédaigneux, & ne laisse pas perdre les momens qui sont si précieux en amour.

DIALOGUE

D'UN TRITON ET DES NEREIDES.

TRITON. **C**É monstre marin que vous aviez envoyé pour dévorer Andromède, est mort, sans luy avoir fait aucun mal.

IPHIANASSE. Comment cela ? Céphée s'est-il servy de sa fille, comme d'un appas pour le surprendre.

TRITON. *Non ; mais Persée l'a tué.*

IPHIANASSE. *C'est mal reconnoistre* le service que nous luy avons rendu, en le sauvant des flots avec sa mere ; mais encore, comment cela s'est-il fait ?

TRITON. Acrise l'avoit envoyé en Lybie contre les Gorgones.

IPHIANASSE. Quoy ? tout seul, & sans compagnie, à une aventure si périlleuse, & par un chemin si dangereux ?

TRITON. Il estoit allé par l'air *avec des aïstes que Minerve luy avoit prestées.*

Non ; mais Persée l'a tué. Je ne repete pas ce qui est exprimé au Dialogue précédent, parce que cela languiroit.

C'est mal reconnoistre. Je passe ce qui n'est pas necessaire.

Avec des aïstes que Minerve luy avoit pres-

DES DIEUX MARINS. 167

IPHIANASSE. Mais comment s'est-il pû garantir de leur veuë qui estoit mortelle?

TRITON. *A la faveur du Bouclier* de cette Déesse, où voyant comme dans un miroir l'image de Méduse qui dormoit avec ses sœurs, il l'a empoignée par les cheveux, & luy a coupé la teste; puis s'est sauvé. Mais comme il passoit au retour sur les costes d'Ethiopie, il a veu Andromède sur le point d'estre dévorée par le monstre, & touché d'amour & de pitié pour cette Belle infortunée, il a petrifié le monstre d'un des regards de Méduse, après l'avoit étourdy d'un coup de sabre. Ensuite, déliant la Pucelle, qui estoit attachée sur un roc à demy-nuë, il l'a aidée à descendre par ces précipices, & l'a ramenée à son pere, qui pour récompense l'a luy a donnée en mariage.

IPHIANASSE. J'en ay une extrême *Cassiope* joye; car après tout, qu'avoit fait cette *mere* pauvre fille, pour souffrir un supplice si *d'Andromède,*

tes. On le peint ordinairement sur un cheval ailé.

Qui estoit mortelle. Le Grec dit, qui aveugloit; mais on a cou-

tume de le dire de la sorte.

A la faveur du Bouclier, &c. Il n'est point nécessaire de dire d'où il le sçait.

s'estoit estimée plus belle que les Nereides.

cruel ? Estoit-elle coupable de la vanité de sa mere ?

TRITON. Non ; mais la mere eust esté punie par le supplice de sa fille.

THETIS. Je n'aime pas ces injustes compensations ; outre qu'il ne faut pas prendre garde aux paroles d'une Barbare , qui est maintenant assez punie , par l'aprehension qu'elle a eüe de perdre ce qu'elle aimoit.

DIALOGUE

DE NOTUS ET DE ZEPHIRE.

NOTUS. JE n'ay jamais veu sur mer un si beau spectacle , que celui que je viens de voir ; *L'as-tu veu, Zephire ?*

ZEPHIRE. *Non, je soufflois du costé des Indes, où je n'ay veu que des Elephans, des Griffons & des Négres.*

L'as-tu veu, Zephire ? Je fais dire à Notus, ce que l'Auteur fait dire au Zephire, parce que cela est indifferent, & que l'un est plus agreable à prononcer que l'autre ; or dans ces

Dialogues, il faut avoir égard à l'agrément, & ne point choquer l'oreille par un terme barbare.

Non, je soufflois. Ce cy est plus bas chez l'Auteur.

NOTUS.

DES DIEUX MARINS. 169

NOTUS. Tu ne recouvreras jamais une si belle occasion : Connois-tu le Roy Agenor ?

ZEPHIRE. Qui ? le pere d'Europe ?

NOTUS. C'est d'elle que je veux parler. Tu sçais le commencement de ses amours avec Jupiter, mais tu n'en sçais pas la suite. Comme elle estoit descendue avec ses compagnes, pour s'ébattre sur le rivage, il est venu bondir autour d'elle, sous la figure d'un Taureau, qui estoit si beau & si bien fait, qu'il luy a pris envie de monter dessus ; car il paroïssoit fort doux, & se laissoit manier. Mais il n'a pas eu plûtost une si douce charge, qu'il s'est lancé dans la mer, & a tiré vers la Grèce. La pauvre fille toute honteuse, empoignant d'une main l'une des cornes, pour se tenir plus ferme, & de l'autre arrestant son voile qui flotloit au gré du vent, a tourné la teste vers ses compagnes éplorées, qui luy tendoient les bras du rivage.

ZEPHIRE. Est-ce là tout ce beau spectacle ? Jupiter changé en Taureau, qui porte sur son dos une fille qu'il a enlevée par surprise !

NOTUS. C'est que tu n'entens pas le

Est-ce là tout ce beau spectacle ? Il est plus | joly de la façon, qu'affirmativement.

reste. Aussi-tost la mer est devenuë calme; les vents ont retenu leur haleine; mille petits amours sont venus voltiger à l'entour d'elle à fleur d'eau, sans mouïller que la pointe de leurs pieds. Les uns portoient en leurs mains la torche nuptiale, les autres chantoient l'Hymenée, suivis de la troupe des Dieux Marins, & des Nereïdes à demy-nuës, assises sur des Dauphins, & accompagnées des Tritons qui folastroient à l'entour. Neptune & Amphitrite marchotent devant, qui representoient le pere & la mere de la mariée. Venus portée sur deux Tritons dans une conque Marine, répandoit des fleurs sur cette Belle. Ce spectacle a duré depuis la coste de Phénicie jusqu'en Crète; où Jupiter n'a pas plûst mis le pied, qu'il a repris sa premiere forme, & tenant par la main sa Maïstresse, l'a menée dans l'autre Dictéen, toute honteuse: Tu devines assez le reste. Cependant, la troupe des Dieux Marins s'est dissipée, & les vents ont recommencé à souffler comme auparavant, l'un deçà, l'autre delà.

ZEPHIRE. Que je t'envie un si beau spectacle, dont le récit me ravit en admiration.



DIALOGUES DES MORTS.

Il entre icy quelque chose du sujet des Dialogues précédens, & l'Auteur se mocque de l'opinion des Payns touchant l'estat des Morts après cette vie; d'où il prend occasion de se railler de la vanité des choses du monde, pour en faire mieux connoistre la foiblesse.

DIALOGUE

DE DIOGENE ET DE POLLUX.

DIOGENE. JE te prie, Pollux, puisque c'est demain ton tour de voir la lumière, de dire au Philosophe Menipe, qu'il vienne icy rire tout son soûl, s'il n'a assez ry là haut. Car

s'il n'a assez ry : Il y a au Grec, s'il a assez ry : l'un & l'autre peut faire un bon sens, mais | celui de l'original faisoit quelque difficulté que j'ay voulu oster.

reste. Aussi-tost la mer est devenuë calme; les vents ont retenu leur haleine; mille petits amours sont venus voltiger à l'entour d'elle à fleur d'eau, sans mouïller que la pointe de leurs pieds. Les uns portoient en leurs mains la torche nuptiale, les autres chantoient l'Hymenée, suivis de la troupe des Dieux Marins, & des Nereïdes à demy-nuës, assises sur des Dauphins, & accompagnées des Tritons qui folastroient à l'entour. Neptune & Amphitrite marchoient devant, qui representoient le pere & la mere de la mariée. Venus portée sur deux Tritons dans une conque Marine, répandoit des fleurs sur cette Belle. Ce spectacle a duré depuis la coste de Phénicie jusqu'en Crète; où Jupiter n'a pas plûst mis le pied, qu'il a repris sa premiere forme, & tenant par la main sa Maïstresse, l'a menée dans l'ancre Dictéen, toute honteuse: Tu devines assez le reste. Cependant, la troupe des Dieux Marins s'est dissipée, & les vents ont recommencé à souffler comme auparavant, l'un deçà, l'autre delà.

ZEPHIRE. Que je t'envie un si beau spectacle, dont le récit me ravit en admiration.



DIALOGUES DES MORTS.

Il entre icy quelque chose du sujet des Dialogues précédens, & l'Auteur se mocque de l'opinion des Payens touchant l'estat des Morts après cette vie; d'où il prend occasion de se railler de la vanité des choses du monde, pour en faire mieux connoître la foiblesse.

DIALOGUE

DE DIOGENE ET DE POLLUX.

DIOGENE. JE te prie, Pollux, puisque c'est demain ton tour de voir la lumière, de dire au Philosophe Menipe, qu'il vienne icy rire tout son soûl, s'il n'a assez ry là haut. Car

s'il n'a assez ry: Il | *celuy de l'original fai-*
ya au Grec, s'il a assez | *soit quelque difficulté*
ay: l'un & l'autre peut | *que j'ay voulu oster.*
faire un bon sens, mais |

encore y a-t-il quelque doute au lieu où il est, de ce qu'on devient après cette vie ; mais icy il n'y en a point, & il s'étonnera comme moy, de voir les Rois & les Princes si petits, qu'ils ne sont reconnoissables qu'à leurs plaintes. Mais dy-luy qu'il apporte toutes ses bribes, parce qu'il en aura bien affaire, & qu'il n'y a rien icy à manger.

POLLUX. Mais comment le connoistray-je ?

DIogene. C'est un vieux pelé qui porte un méchant manteau tout rompu, & rapetassé. Tu le trouveras à *Athènes* ou à *Corinthe*, qui se mocque de tout, & particulièrement de l'orgueil des Philosophes, qui pensent tout sçavoir & ne sçavent rien.

POLLUX. S'il est fait, comme tu dis, il n'est pas difficile à reconnoistre. *Mais veux-tu que je dise* aussi quelque chose de ta part aux Philosophes ?

DIogene. Dy-leur qu'ils quittent leurs vaines disputes, & leurs argumens

A Athènes ou à Corinthe : Il y a au Grec, au *Cranée*, & au *Lycée*, qui sont des lieux de ces Villes-là où les Philosophes s'assem-

bloient.

Mais veux-tu que je dise ? Je le fais dire à Pollux, parce qu'il y vient mieux & est plus court.

sophistiques, & qu'ils cessent de s'enquerir de la nature des choses, & de parler de ce qu'ils n'entendent point.

POLLUX. Ils diront que je suis un ignorant, & que je n'entends pas la Philosophie.

DIogene. Dy-leur que je leur annonce, qu'ils ayent à pleurer.

POLLUX. Je n'y manqueray pas.

DIogene. Pour les Grands, mon petit Amy, tu leur diras : Pourquoi, fous que vous estes, vous tourmentez - vous après de vaines grandeurs, & amassez-vous talens sur talens, comme si vous ne deviez jamais mourir ? puis quand il les faudra quitter, vous serez inconsolables. Ne manque pas aussi de dire au beau Megile de Corinthe, & à l'Athlete Damoxéne ; Qu'il n'y a icy ny force, ny beauté, ny adresse, ny cheveux blons, ny yeux doux, ny incarnat aux jouës & aux lèvres ; En un mot, rien que cendre & que poussiere.

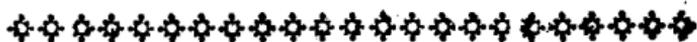
POLLUX. Il n'est pas fort difficile de faire aussi ce message.

DIogene. Mais dy aux pauvres, dont tu verras un grand nombre s'affliger & se tourmenter, Qu'ils cessent désormais leurs plaintes, parce qu'icy-bas tout est égal, & que les riches n'y sont pas

plus confiderez que les autres. Pour les Lacédémoniens, fay-leur reproche de ma part, de leur lâcheté, & leur dy qu'ils ne font plus ce qu'ils estoient autrefois, & qu'ils ont bien dégénéré de la gloire de leurs Ancestres.

POLLUX. N'en dy point de mal, Diogene, car je ne le souffrirois pas; mais je m'acquitteray des autres commissions.

DIogene. Laissons-les là, puisque tu le veux; mais qu'il te souviene du reste.



DIALOGUE

DE CRÉ'SUS, DE MENIPE ET DE PLUTON,

Où d'autres parlent aussi.

CRÉ'SUS. **N**Ous ne pouvons plus souffrir ce Philosophe Cynique, que tu nous a donné pour voisin, & si tu ne le veux mettre ailleurs, nous ferons contraints de déloger.

PLUTON. Quel mal vous peut-il faire étant mort?

CRÉ'SUS. Lors qu'il nous entend regretter nostre félicité, à l'un ses tresors,

* Dialogue de Cré'sus : | n'a pas besoin de titre
Un si petit Dialogue | particulier.

ou ses grandeurs, & à l'autre ses délices, il se mocque de nous, & nous vient dire des injures. Quelquefois il se met à chanter pour nous interrompre ; enfin, il nous est à charge par tout.

PLUTON. Que disent-ils là de toy, Menipe ?

MENIPE. La verité, Pluton ; car j'ay en horreur leur infamie : comme s'il ne leur suffisoit pas d'avoir mal vécu là-haut, sans transporter encore leurs vices dans les Enfers, & estaler icy leur moleste & leur lascheté.

PLUTON. Leur félicité estoit assez considérable, pour la regretter.

MENIPE. Tu rêves, Pluton, de les vouloir flater dans leurs vices.

PLUTON. Ce n'est pas mon dessein, mais je ne puis souffrir de division dans mon Empire.

MENIPE. Quand je me tairois, le souvenir de leur félicité passée les tourmenteroit assez, aussi-bien que l'image de leurs crimes.

CREBUS. N'as-tu point de honte de nous venir offenser, jusqu'en la présence de Pluton ?

MENIPE. C'est vous qui en devriez avoir, de vous estre fait adorer comme des Dieux, sans considerer que vous.

estiez hommes & mortels comme les autres, & que toute vostre felicité devoit passer comme un songe. C'est donc avec raison que vous pleurez maintenant ce que vous croyiez ne jamais perdre.

MIDAS. Ah, mes tresors!

CRE'SUS. Ah, mes grandeurs!

SARDANAPALE. Ah, mes délices!

MENIPE. Courage, voilà une agreable musique pour un Philosophe. Mais afin de rendre plus complete l'harmonie, je vous réponderay de temps en temps ce beau mot d'Aristote, *Connois-toy toy-mesme*; car si vous eussi bien connu vostre foiblesse, & la vanité des choses du monde, vous ne seriez pas maintenant en peine de les regretter.



DIALOGUE

DE MENIPE ET DE TROPHONIUS,
en présence d'Amphiloque.

MENIPE. **P**ourquoy est-ce qu'après vostre mort on vous a basty des Temples, & mis au nombre des Dieux?

TROPHONIUS. Sommes-nous responsables des fortises que fait le peuple?

MENIPE. Mais le peuple ne l'auroit pas fait, si vous ne luy aviez imposé pendant vostre vie, & fait croire que vous estiez Prophetes.

TROPHONIUS. C'est à Amphiloque à te répondre ; car pour moy je suis un Heros, qui ay droit de prédire l'avenir : On diroit que tu n'as jamais esté à Lébadie, autrement tu ne douterois pas d'une verité si authentique.

MENIPE. Il n'est pas nécessaire d'y avoir esté, ny d'avoir fait toutes les singeries que l'on fait en entrant dans ta caverne, pour sçavoir que tu es mort, & que tu n'as rien par dessus les autres que ton imposture : Mais je te conjure, par ta prophetie, de me dire ce que c'est qu'un Heros, car je n'en sçay rien.

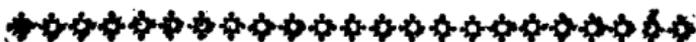
*Convoit
d'un lin-
ge, & se-
na t un
gastean de
la main.*

TROPHONIUS. C'est comme un milieu entre Dieu & l'homme, ou plutôt un composé de tous les deux.

MENIPE. Si cela est, où est ta partie divine ?

TROPHONIUS. En Beocie, où elle rend des Oracles.

MENIPE. Je n'entens pas ces mysteres ; car il me semble que je te vois icy tout entier.



DIALOGUE

DE MERCURE ET DE CARON.

MERCURE. Comptons ensemble, Maître Bastelier, que nous n'ayons quelque differend, lorsque nous aurons oublié tous deux, ce que j'ay fourni pour toy.

CARON. Comptons, je le veux.

MERCURE. Premièrement, une petite ancre de vingt-cinq sols pour ta Barque.

CARON. Vingt-cinq sols ! c'est beaucoup.

MERCURE. Elle en couste autant, sur ma foy, & la courroye, où est attachée la rame, deux carolus.

CARON. Jette ; Vingt-cinq sols, & deux carolus.

MERCURE. Plus, une éguille à raccommoder les voiles, quatre sols & un double.

CARON. Ajouste-les.

MERCURE. Pour de la poix & du goudron, pour calfeutrer ta nacelle, avec des clous & une corde pour gouverner les voiles ; le tout ensemble, dix sols.

CARON. C'est bon marché.

DES MORTS. 179

MERCURE. Voilà tout, si je ne me trompe ; mais quand est-ce que tu me payeras ?

CARON. Je n'ay point d'argent pour l'heure ; mais s'il arrivoit quelque bon temps, comme, peste, guerre ou famine, on gagneroit davantage ; & pour peu qu'on voulust frauder la Gabelle, il seroit aisé de te payer.

MERCURE. Et cependant je demeureray les bras croisez à souhaiter qu'il arrive des maux au monde, afin de r'avoir mon argent.

CARON. Je ne puis m'acquitter autrement ; car on ne gagne rien aujourd'huy.

MERCURE. J'aime mieux encore n'estre pas payé, que de voir arriver ces malheurs. Mais à propos, as-tu remarqué la difference qu'il y a des morts d'aujourd'hui, aux anciens ? C'estoit autrefois des gens forts & vigoureux, la plupart du temps blesez ; & ce ne sont maintenant que de petits foireux, tout pasles & défaits, dont les uns sont morts de poison, les autres de leurs débauches, & la plupart ont esté envoyez icy par leurs heritiers, pour avoir leur bien.

CARON. Je ne m'en estonne pas ; car on a assez de peine d'en avoir.

MERCURE. Ne t'estonne donc pas aussi que je redemande ce que je t'ay presté.



DIALOGUE

DE PLUTON ET DE MERCURE.

PLUTON. **C**Onnois-tu ce vieux bon-homme qui n'a point d'enfans, & qui a tant de gens autour de luy qui aboyent après sa succession ?

MERCURE. Qui ? ce Sicyonien ?

PLUTON. *Luy-mesme*. Je te prie de le laisser encore en vie, jusqu'à ce qu'il ait enterré tous ceux qui luy font la cour pour avoir son bien.

MERCURE. Cela seroit injuste de le voir vivre si long-temps, & les autres mourir si jeunes.

PLUTON. Nullement, mais tres-juste; car pourquoy veulent-ils estre les heritiers sans estre les parens ny les amis ? N'est-ce pas une honte de leur voir faire des vœux en public pour sa santé, tandis qu'en particulier ils voudroient qu'il fust

Luy-mesme : Il y a | laissé vivre encore au
au Grec qu'il a vécu | vant, mais cela n'a pas
90. ans, & qu'on le | besoin d'estre exprimé.

déjà mort ? Je te prie qu'il soit immortel à leur égard.

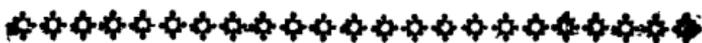
MERCURE. Ce seroit les chastier comme ils méritent ; mais il est vray qu'il les jouë admirablement bien de son costé, faisant à toute heure semblant de mourir, quoyqu'il se porte fort bien, pour leur faire redoubler leurs présens & leurs caresses ; de sorte qu'à la fin je crains qu'ils ne deviennent pauvres par trop d'envie de s'enrichir.

PLUTON. Qu'il retourne donc en la fleur de son âge, comme Iolas ; & pour eux, qu'ils cessent de partager ses tresors en songe, ou qu'ils quittent toutes leurs vaines esperances.

MERCURE. Laisse-moy faire, je te les ameneray tous l'un après l'autre dans peu de temps ; Je pense qu'ils sont sept en tout.

PLUTON. Courage, Mercure ; Que le bon-homme survive à tous ses heritiers imaginaires.





DIALOGUE

DE TERPSION ET DE PLUTON.

TERPSION. **E**st-il juste, Pluton, que je meure à l'âge de trente ans, & que ce vieux Theophraste, qui en a plus de quatre-vingt-dix, soit encore en vie ?

PLUTON. Tres-juste, Terpsion ; car celui-là est digne de vivre qui ne souhaite la mort de personne : & ceux-là sont dignes de mourir, qui tendent des pièges à leur amy, pour avoir sa succession.

TERPSION. Mais n'est-il pas juste que celui qui ne peut plus jouir de ses biens, les laisse à celui qui en peut user,

PLUTON. Tu fais de nouvelles loix, de vouloir faire mourir ceux qui ne peuvent plus employer leurs trésors dans les voluptez ; car Dieu & la Nature en ont autrement ordonné.

TERPSION. C'est leur ordre aussi que je condamne : car les plus vieux, ce me semble, devroient mourir les premiers, & les autres ensuite, sans laisser vivre, par exemple, un vieux gouteux qui a perdu l'usage de tous les sens, &

n'est plus qu'un sepulcre animé ; pour faire mourir un jeune homme robuste & vigoureux comme moy. C'est mettre, comme on dit, la charuë devant les bœufs, ou, si tu veux que je m'exprime plus noblement, faire remonter les Fleuves vers leur source. Si l'on sçavoit, au moins, combien chacun d'eux doit vivre, on ne leur feroit pas la cour en vain.

PLUTON. Pourquoi estes-vous si ardens aussi à desirer le bien des autres ; & pourquoy vous donnez-vous en adoption aux vieillards, pour vous faire rire après, quand ils viennent à vous mettre en terre ? Car c'est un plaisir de voir de jeunes gens, comme vous, devenir amoureux de vieillards & de vieilles décrépites, & leur faire mille caresses ; sur tout, lors qu'ils n'ont point d'enfans ; car il n'y a que cela qui les rende aimables. C'est pourquoy lors qu'ils en ont, ils font semblant de les haïr, pour se faire rechercher, & puis à la mort, les rappellent à leur succession, selon l'ordre de la Raison & de la Nature ; sans vous laisser pour fruit de vos veilles, & de toutes vos peines, que des plaintes & des regrets inutiles.

TERPSION. C'est ce qui me fait en-

core enrager après ma mort ; car combien ay-je employé de temps & de bien à courtiser Theocrite , qui faisoit semblant à toute heure de mourir , avec son raslement & sa courte haleine ? ce qui m'obligeoit à redoubler mes présens , pour débusquer mes rivaux , & je croy en vérité que cela est cause de ma mort ; car je ne dormois ny jour ny nuit , & je m'aperceus bien que ce souvenir le faisoit rire l'autre jour à mon enterrement.

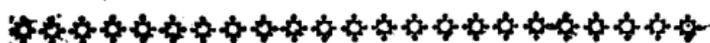
PLUTON. *Courage, Theocrite, Vy joyeux jusqu'à ce que tu les ayes tous entetrez.*

TERPSION. Plût-à-Dieu que Cariclés mourust aussi devant luy.

PLUTON. Et Philon mesme , & Mélante ; ils mourront tous l'un après l'autre de rage & de desespoir.

TERPSION. Cela me console ; Vy long-temps, Theocrite.

<p><i>Courage Theocrite :</i> J'ay mis <i>Theocrite</i> pour <i>Theocrite</i>. <i>Philon</i> pour <i>Philon</i>. <i>Cariclés</i> pour <i>Cariadés</i> , parce que ces mots sonnent mieux</p>	<p>en nostre langue , & que s'il eust écrit en François , il eust eü égard à cela , puis qu'il est indifferent comme on les nomme.</p>
---	---



DIALOGUE

DE ZENOPHANTE ET DE CALLIDEMIDES.

ZENOPHANTE. **C**omment es-tu mort, Callidémides ? car pour moy tu sçais que je me crevay en un festin chez Dinias, qui est un belle fin pour un Parasite.

CALLIDEMIDES. Je le sçay ; mais mon aventure est bien plus tragique ; tu connois le vieux Pteodore ?

ZENOPHANTE. Qui ? ce Richard qui n'a point d'enfans, à qui tu faisois la cour ?

CALLIDEMIDES. Luy-mesme. Il m'avoit promis de me faire son heritier ; mais ennuyé de l'attente, je voulus l'empoisonner, & gagnay son Eschanson, qui par malheur fit un *qui pro quo*, & m'empoisonna pour luy. Cela fit bien rire ce bon-homme lors qu'il eust découvert la fourbe, & qu'il me vit tomber tout-à-coup à la renverse.

ZENOPHANTE. Il en avoit bien du sujet ; car je ne me puis tenir d'en rire jusqu'en l'autre monde, quoyque je n'y aye point d'interest. Tu t'es égaré, mon amy, en voulant prendre le plus court ;

au lieu que tu fusses arrivé plus seurement par le droit chemin, quoyque peut-estre un peu plus tard.



DIALOGUE

DE CNEMON ET DE DAMNIPE.

CNEMON. **V**Oilà le Proverbe arrivé de la Chèvre qui prit le Loup.

DAMNIPE. Qu'as-tu d'estre ainsi ému ?

CNEMON. Qui ne le seroit, ayant esté si miserablement pris au piège que j'avois rendu moy-mesme, & laissant pour successeur un homme que je n'aimois point, au préjudice de mes heritiers legitimes.

DAMNIPE. Comment cela ?

CNEMON. *Je cajolois Hermolaüs.*

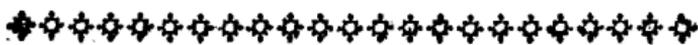
De la Chèvre qui prit le Loup. On dit ainsi ce Proverbe en nostre langue, & l'on feint qu'une Chèvre poursuivie d'un Loup, se sauva dans une maison deserte, dont elle ferma la porte par hazard avec ses cornes, après que le Loup fut entré, qui fut pris par ce moyen.

Je cajolois Hermolaüs: Je ne ne dis pas qu'il n'avoit point d'enfans, parce que cela n'est que trop exprimé dans ces Dialogues.

pour avoir sa succession ; & pour l'engager , je luy montray mon testament , où je le faisois mon heritier , afin de l'obliger d'en faire autant. Mais par malheur , je suis mort le premier , quoyqu'il eust déjà un pied dans la fosse , & il jouit maintenant de tout mon bien , ayant fait comme ces poissons qui devorent la proye avec l'hameçon.

DAMNIFÉ. Non seulement la proye & l'hameçon ; mais le pescheur mesme , qui s'est laissé prendre dans ses filets.

CNEMON. C'est ce qui me fait mourir de regret , mesme après ma mort.



DIALOGUE

DE SIMYLE ET DE POLYSTRATE.

SIMYLE. **E**Nfin , tu nous es venu trouver , Polystrate , à l'âge de cent ans.

POLYSTRATE. Du moins à quatre-vingt-dix-huit , Simyle.

SIMYLE. Comment as-tu passé les derniers trente ans qu'il y a que je suis mort ?

POLYSTRATE. Assez gayement contre ton opinion.

SIMYLE. Il est vray que je ne puis m'imaginer comment tu te pouvois réjouir ainsi caduque & sans enfans.

POLYSTRATE. J'avois toutes choses à souhait.

SIMYLE. Mais tu t'épargnois tout de mon temps.

POLYSTRATE. Les présens abor-
doient chez moy de toutes parts , & l'on m'envoyoit ce qu'il y avoit de meilleur dans les pais estrangers. J'avois plus de crédit tout seul que le reste de la Ville , les plus Grands me faisoient la cour , & les Dames s'estimoient heureuses de me posséder.

Baons **SIMYLE.** Es-tu devenu quelque Prince après ma mort , ou si Venus t'a changé comme ce Vieillard qui la passa dans sa nacelle ? car lorsque je mourus , tu n'estois qu'un vieux chassieux , qui n'avois que quatre dents à la bouche.

POLYSTRATE. On m'aimoit tel que j'estois , & l'on m'eust encore plus aimé , si j'eusse esté plus décrépité.

SIMYLE. Tu nous contes des Enigmes.

POLYSTRATE. On voit pourtant arriyer cela tous les jours aux vieillards qui n'ont point d'enfans.

SIMYLE. Ah ! je t'entends ; on te

cajoloit pour avoir ton bien, tous tes attraits estoient dans ton coffre.

POLYSTRATE. Il est vray : mais je ne laissois pas de regner ; & pour témoigner mon pouvoir, tantost je fermois la porte à l'un, tantost je faisois bon visage à l'autre ; ce qui redoubloit leurs services.

SIMYLE. Enfin, que leur as-tu laissé ?

POLYSTRATE. Des plaintes & des regrets : car j'ay fait mon heritier un jeune garçon qui ne s'y attendoit pas.

SIMYLE. De quel âge ?

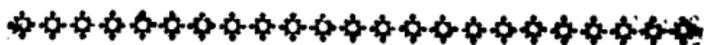
POLYSTRATE. De vingt ans.

SIMYLE. Je voy bien pourquoy.

POLYSTRATE. *Ce n'est pas ce que tu penses* ; mais parce qu'il le méritoit mieux que les autres. Maintenant, on le caresse à son tour, & les plus Grands se trouvent à son lever.

SIMYLE. Qu'on luy donne, si l'on veut, le commandement des Armées ; il ne m'importe, pourveu que ceux qui briguoient ta succession ne l'ayent pas eüe.

Ce n'est pas ce que tu penses. La pensée de l'Auteur alloit au sale ; mais je l'ay changée, pour ne point b'esser les oreilles délicates, ce qui m'a obligé à alterer la suite.



DIALOGUE

DE CARON ET DE MERCURE,

Où plusieurs autres parlent.

CARON. **V**Oyez , Messieurs , où nous en sommes : Nous n'avons que cette méchante nacelle , qui fait eau de tous costez ; cependant vous venez en foule , avec grand équipage , je crains bien que vous ne vous en repentiez , & particulièrement ceux qui ne sçavent pas nager ; car si le bateau vient une fois à pancher de costé ou d'autre , nous voilà tous au fond de l'eau.

LES MORTS. Comment ferons-nous donc , pour passer heureusement & sans danger ?

CARON. Je vous le diray ; Il faut laisser tout ce bagage à l'autre bord , encore est-ce tout ce que vous pourrez faire , que de passer en cet estat. Assis-toy , Mercure , à l'entrée de la nacelle , & ne laisse entrer personne qui n'ait tout quitté.

MERCURE. C'est bien dit ; Qui est celui-cy qui marche le premier ?

*Philosophe
Cynique.*

MENIPE. C'est moy. Tien , voilà ma besace & mon baston , qui est tout

mon vaillant ; car pour mon manteau ,
je ne l'ay pas seulement apporté.

MERCURE. Entre , Menipe , tu es
un galant-homme , & t'assis au haut bout
auprès du Pilote , pour observer la con-
renance de chacun : Mais qui est ce beau
fils ?

UN MORT. Charmolée de Mégare ,
de qui le baiser valoit deux talens.

MERCURE. Quitte-là tous ces bai-
sers , mon amy , & ces jouës vermeilles ,
& ces cheveux longs , & ce teint vif &
éclatant. Entre maintenant que tu es
libre. Mais qui est ce fanfaron avec sa
pourpre & son diadème , qui nous re-
garde de travers ?

UN MORT. Lampique , Roy des
Gelons.

MERCURE. Que veux-tu faire de
tout cet appareil , mon amy ?

UN MORT. Voudrois-tu qu'un Roy
marchast tout nud , & sans équipage ?

MERCURE. Un Roy , non ; mais
bien un Mort. Quitte tout cela.

UN MORT. Laisse-moy , pour le
moins , quelque marque de grandeur ,
afin qu'on me reconnoisse.

MERCURE. Nullement ; il faut tout
quitter , & ton orgueil , & ta vanité , &
ta folie , & tes cruautéz , & tes violen-

1000
livres.

Lieu de
Sicile.

ces. Monte à cette heure, que rien ne t'empesche. Mais qui est ce grand pail-
lard que voicy ?

UN MORT. Le luteur Damafias.

MERCURE. Tu as raison ; car il me
souvient de t'avoir veu souvent dans les
lieux des exercices ; mais tu as trop d'em-
bonpoint pour un Mort, tu enfoncerois
la nacelle. Quitte toute cette chair inu-
tile, & cette adresse, & cette force, &
cette vigueur, & ces *acclamations*, &
ces couronnes ; car tout cela ne sert de
rien en l'autre monde.

UN MORT. Tien, voilà tout ; je ne
differe plus en rien du reste des Morts.

MERCURE. Entre maintenant que tu
es leger. Et toy aussi, Craton, quitte ces
richesses, ce luxe, ces vanitez ; & laisse
sur le bord tes ancestres, & ta noblesse,
& tous ces titres magnifiques, & ces
inscriptions, & ces éloges, & ces statuës,
& ta gloire, & ton sepulcre, & ton épi-
taphé ; car le souvenir seul de ces choses
est si pesant, qu'il seroit capable de nous
submerger.

UN MORT. C'est bien malgré moy ;
mais qu'y feroit-on ? il faut obeir.

MERCURE. Qui est celuy - cy avec

Acclamations. Le mot de Proclamation n'eût
pas esté entendu là.

ses armes ? Hé ! mon amy , que veux-tu faire icy bas de ce trophée ?

UN MORT. C'est le monument que m'a dressé mon País , pour luy avoir gagné une Bataille.

MERCURE. Il falloit laisser tout cela là-haut ; car il y a icy une profonde paix, & l'honneur en est banny, aussi-bien que les querelles. Mais qui est cet autre, avec sa mine grave ? on diroit qu'il rêve profondément, & son sourcil me fait peur.

MENIPE. C'est quelque Philosophe, Mercure, ou plutôt un imposteur & un charlatan ; Fay-le deshabiller, tu verras combien de choses ridicules il cache sous son manteau.

MERCURE. Dieux ! combien de doutes, d'impertinences, de rêveries, de pensées vaines & frivoles ; de questions obscures & embrouillées, de curiositez inutiles, d'exactitude en des choses de neant ! Mais qu'est-ce qu'il nous cache icy ? son ambition, son avarice, ses débauches ? Quitte tout cela, & ton arrogance, & ton effronterie, & ta colere ; car il faudroit une Galere à trente rames pour le porter.

MENIPE. Coupe - luy aussi cette grande barbe de bouc, qui pese plus.

de soixante onces, tant elle est large & rouffuë.

MERCURE. *Tu as raison* ; mais qui la couperà ? car je n'ay point de ciseaux.

MENIPE. Moy, sur le bord du bateau, avec cette coignée, ou plûtoſt avec une ſcie, pour rendre la choſe plus ridicule.

MERCURE. Courage ; tu es plus humain de la ſorte.

MENIPE. Veux-tu que je luy oſte auſſi un peu de la hauteur des ſourcils ?

MERCURE. Je le veux ; car il les relève par deſſus ſon front.

MENIPE. Il a encore quelque choſe de bien puant ſous l'aiffelle.

MERCURE. Et quoy ?

MENIPE. La flaterie qui luy a donné entrée chez les Grands.

LE PHILOSOPHE. Quitte donc auſſi, Menipe, ta liberté, ton indifférence, & ta raillerie.

MERCURE. Nullement. Cela ne peſe pas trop, & ſert de divertiffement pendant le paſſage. Mais qui eſt cet Orateur ? Qu'il quitte auſſi ces longs diſcours qui n'ont point de fin, ces entrées & ces

Tu as raison : L'Auteur fait dire cela au Philoſophe ; mais cela vient mieux à Mer-
cure.

Sorties ennuyeuses, ces digressions hors de propos, ces figures pueriles, ces périodes rondes & carrées, ces fréquentes antithèses, ces hyperboles excellentes, ces termes poétiques & empoulez. Voilà qui va bien; délie le bateau, tire l'échelle, leve l'ancre, déplie les voiles, dresse le gouvernail. Voguons. Qu'avez-vous à pleurer, sots que vous estes, & particulièrement ce Philosophe?

LE PHILOSOPHE. Je croyois que l'ame fust immortelle.

MENIPE. Tu en as menty, ce n'est pas cela que tu regrettes.

LE PHILOSOPHE. Quoy donc?

MENIPE. Tes débauches & tes voluptez. Tu n'iras plus écornifler, comme tu faisois, à la table des Grands, ny courre le Bordel toute la nuit, la teste entortillée dans ton manteau, pour venir le lendemain prescher la vertu à tes Ecoliers, afin d'attraper leur argent. Voilà ce qui te tuë.

MERCURE. Et toy, Menipe, n'es-tu point fasché d'estre mort?

MENIPE. Comment le serois-je, que je suis venu icy sans mander? Mais tandis que nous parlons, j'entens quelques cris là-haut.

MERCURE. C'est que les uns se réjouissent de la mort du Tyran, les autres applaudissent à Diophante, qui fait l'oraison funebre de Craton dans Sicyone. Voilà les femmes qui traînent par les cheveux la femme du Tyran, & les enfans qui jettent des pierres à ses enfans. D'autre costé la mere de Damafias le pleure en la compagnie des autres femmes; mais personne ne te regrette, Menipe.

MENIPE. Tu verras bien-tost les chiens & les corbeaux s'entebatre, à qui me servira de tombeau, & faire un beau charivary à mes funerailles.

MERCURE. Courage, je te louë d'estre ainsi ferme & résolu. Mais puisque vous voilà passez, allez vous présenter devant vostre Juge, tandis que Caron & moy irons querir le reste des Morts.

MENIPE. Bon voyage, Mercure: Mais avançons, que tardons-nous? on ne scauroit éviter le Jugement, & l'on ne parle icy que de rouës, de gibets, & de vautours: On verra bien-tost ce que chacun a dans le ventre.





DIALOGUE

DE CRATE'S ET DE DIOGENE.

CRATE'S. **A**S-tu connu ce vieux Merique de Corinthe, qui avoit tant de Vaisseaux, à qui son cousin, qui n'estoit pas moins riche ny moins vieux que luy, avoit accoustamé de dire : *Il faut que je t'enterre, ou que tu m'enterres ?* Car ils s'estoient entredonnez par testament tout leur bien ; & les Devins, aussi-bien que les Oracles, assuroient tantost l'un & tantost l'autre, qu'il survivroit à son compagnon.

DIOGENE. Et qu'en est-il arrivé ?

CRATE'S. *Qu'ils sont tous deux morts en mesme-temps, & que leur succession est écheuë à des gens de qui les Devins ny les Oracles n'avoient point parlé.*

DIOGENE. Que j'en suis aise ! Nous ne nous amusons pas à ces sottises-là pendant nostre vie, & je n'ay jamais souhaité la mort d'Antisthene, pour avoir son baston, qui estoit d'un fort olivier ;

Qu'ils sont tous deux morts en mesme-temps. | re de dire de quelle
El n'est point necessai- | mort.

ny toy la mienne, pour avoir ma besace
& mon tonneau.

CRATE'S. C'est que chacun se contentoit de ce qu'il avoit ; & qu'il me suffisoit d'heriter de tes vertus, comme tu avois fait de celles de ce grand homme, qui est un tresor beaucoup plus précieux, quoyqu'il ne soit pas si recherché. Car vous ne voyez personne qui nous vienne faire la cour pour ce sujet ; au lieu que chacun court après les grandeurs & les richesses.

DIogene. Je ne m'en estonne pas ; car ils ont l'ame corrompüe par les délices, & estant vuides d'honneur, ils ne peuvent contenir la vertu ; semblables au tonneau percé des Danaïdes : Mais ils ne manquent pas de griffes ny de crochets pour retenir leur or, quand on le leur veut arracher.

CRATE'S. Nous avons aussi cette consolation que nous emportons avec nous nos tresors ; au lieu qu'ils laissent les leurs là haut, & qu'on leur oste jusqu'au double qu'on leur a mis dans la bouche pour le passage.



tant d'égard à l'apparence, qu'à la vérité ! Je dis donc, que celuy qui s'est élevé comme moy par ses propres forces, & qui ne doit qu'à luy-mesme sa fortune, doit estre préféré à celuy qui tire sa gloire de ses Aneestres. Car estant passé d'Afrique en Espagne avec une poignée de gens, je me rendis d'abord illustre par ma valeur ; & après la mort de mon beau-frere, ayant eü le commandement des Armées, je domptay les Celtiberiens & les Gaulois qui regardent l'Occident ; puis traversant les Alpes, je conquis toute l'Italie jusqu'à Rome, après avoir gagné trois grandes Batailles, & tué pour un jour tant d'ennemis, que je mesuray au boisseau les anneaux d'or que portent les Chevaliers, & marchay sur un pont de corps morts. J'ay fait toutes ces choses, sans me dire fils de Jupiter, ny vouloir passer pour un Dieu. Mais ce qui est de plus considerable, c'est que je n'ay pas eu à faire à des Armeniens, ny à des Médes, qui fuyent avant le combat, & qui abandonnent la victoire à qui a la hardiesse de l'attendre ; mais aux Nations les plus belliqueuses, & aux Capitaines les plus experimentez de l'Univers. D'ailleurs, je

Après la mort de mon beau-frere : J'ay mis | cela selon la vérité de l'histoire.

n'ay pas fait toutes ces conquêtes avec des troupes aguerries de longue-main, ny avec des soldats de mon país ; mais avec une Armée de vagabonds & de mercenaires ; non pas heritier d'un Sceptre ; mais simple bourgeois de Carthage. Alexandre au contraire, ayant reçu de son pere avec un Empire une Armée qui estoit invincible, a eu besoin encore de fortune pour dompter un Prince voluptueux, & des Nations effeminées ; & depuis corrompu par sa victoire, a dégénéré de ses Ancestres, & s'est fait adorer comme un Dieu, après avoir tué de sa main ses meilleurs amis, & envoyé les autres au supplice. Pour moy triomphant & victorieux, ayant esté rappelé en Afrique, pour m'opposer à Scipion, j'ay obéi comme le moindre des Citoyens, & depuis condamné injustement, j'ay porté patiemment mon exil. Mais j'oublois une partie de ma gloire, que j'ay fait toutes ces choses sans le secours des Lettres ny des Sciences, & sans avoir eu pour Précepteur Aristote. Que si Alexandre prétend quelque avantage par son Diadème, cela est bon à l'égard des Perles & des Macédoniens ; mais non pas de moy, qui ne suis pas né son sujet, & qui ay remporté la gloire de sage & de vaill-

tant Capitaine ; mais de qui la fortune n'a pas secondé toujours la valeur.

MINOS. Voilà parlé fortement, & non en Barbare. Que répons-tu à cela, Alexandre ?

ALEXANDRE. Que ma renommée suffiroit pour me donner l'avantage, si je ne voulois l'emporter par la force de la raison, aussi-bien que par les armes, & triompher par mes paroles, comme par mes actions. Car ayant trouvé le Royaume de mon pere chancelant & ébranlé par sa mort, j'ay sceu l'affermir par le supplice de ses meurtriers, & faire trembler la Grèce par la ruine de Thèbes. Ensuite, élu General contre les Barbares, j'ay porté mes armes & mes espérances plus loin qu'aucun autre devant moy ; & traversant l'Hellespont, j'ay défait les Capitaines de Darius en bataille rangée, conquis toutes les Provinces jusqu'en Cilicie, vaincu le Roy de Perse luy-mesme, & moissonné pour un jour tant de lauriers, que la Barque de Caron ne fut pas suffisante pour passer les morts, tant le nombre en estoit grand. Ensuite, pour ne point parler de Tyr ny d'Arbelles, j'ay assujety toute l'Asie, jusqu'aux Indes, & les Indes mesmes, & pris l'Océan pour borne de mon Empire. Non

contant de ces exploits, j'ay traversé le Tanais, & vaincu les Scythes, triomphé de tous les ennemis de la Grèce, & laissé des couronnes en partage à mes Capitaines. Que si après avoir fait tant de choses au dessus d'un mortel, les hommes m'ont pris pour un Dieu, cela leur est pardonnable, & à moy aussi de l'avoir souffert à l'establissement d'un nouvel Empire. Enfin, tu vois devant toy le Conquerant de la moitié de l'Univers, & qui un banny dispute la préséance, après estre mort esclave d'un petit Roy de Bithynie. Ajoûtez à cela, que j'ay fait toutes ces conquestes en lion, & à force ouverte; au lieu qu'Annibal n'a jamais agy que par fraude, & a esté dompté à la fin par ses propres armes; aussi cruel envers les vaincus, que je leur ay esté clement. Mais il a bonne grace de me reprocher mes débauches, après les délices de Capouë, qui luy ont fait perdre le fruit de tant de victoires. *Jamais mes plaisirs* n'ont souillé la gloire de mes armes, & j'ay attendu à triompher que je n'eusse plus d'ennemis. Je pourrois dire plusieurs autres choses pour ma dé-

Jamais mes plaisirs : faux exploits à Alexandre, qui en a assez fait de faire alleguer de de veritables.

fenſe ; mais je rougirois d'employer plus de paroles , pour une cauſe ſi juſte. Il ne reſte plus qu'à prononcer ſur ce différend.

SCIPION. Arrête , Minos , j'ay quelque choſe à repréſenter.

MINOS. Qui es-tu ?

SCIPION. Scipion , qui ay vaincu Annibal & dompté Carthage.

MINOS. Et qu'as-tu à dire ?

SCIPION. Que je le cede à Alexandre , & que je le diſpute à Annibal.

MINOS. Tu as raiſon ; tu paſſeras devant luy , & Alexandre devant tous. Qu'on ne m'en parle plus.



DIALOGUE

DE DIOGENE ET D'ALEXANDRE.

DIOGENE. **H**E quoy ! Alexandre , tu es mort comme un autre homme !

ALEXANDRE. Cela n'eſt pas étrange , eſtant né mortel.

DIOGENE. Mais Jupiter eſtoit donc un impoſteur de dire , que tu eſtois ſon fils , & ta mere nous en faiſoit accroire , en diſant qu'elle avoit couché avec un dragon.

DES MORTS. 205

ALEXANDRE. C'est qu'il n'y a pas trop d'assurance aux femmes, ny aux Oracles ; mais *je le souffrois*, parce que cela imprimoit plus de respect & d'obeissance dans l'esprit des peuples.

DIOGENE. Enfin, à qui as-tu laissé ton Empire ?

ALEXANDRE. Je ne sçay ; car je n'ay pas eu le loisir d'en disposer : Mais en mourant, je donnay mon anneau à Perdicas. Qu'as-tu à rire ?

DIOGENE. C'est qu'il me souvient du temps que la Grèce te proclamoit son General, & que ses Orateurs te donnoient rang entre ses principaux Dieux. Il y en eut mesme de si insolens que de te sacrifier & de te bastir des Temples comme au fils de Jupiter ; mais où es-tu ensevely ?

ALEXANDRE. En Babylone ; car il n'y a que trois jours que je suis mort : mais Ptolomée me doit emporter en Egypte, pour m'y faire adorer avec les Dieux du pais.

DIOGENE. Qui ne riroit, Alexandre, de voir que tu n'es pas encore sage après ta mort, & que tu te flates de

Je le souffrois : Je le fais dire à Alexandre plutôt qu'à l'autre qui l'accuse, parce que cela va à sa justification.

l'esperance de te voir adoré avec des monstres ! Quitte ces sortes vanitez , il n'y a point de commerce d'icy là-haut , & l'on ne retourne plus au monde depuis qu'on en est une fois party. Mais je voudrois bien sçavoir comment tu portes la perte de ton Empire , & ce que tu penses quand il te souvient des Bactres & de Babylone , de ta grandeur & de ta gloire ? Quoy ! tu pleures , pauvre sot : Aristote ne t'a-t-il point appris que tout cela n'estoit que vanité ?

ALEXANDRE. Que dis-tu là , Diogene , du plus lasche de tous mes flatteurs ? Ha ! ne m'oblige point , je te prie , à publier ses défauts , & à te dire comme il a abusé de la bonté de mon naturel , & de la passion extrême que j'avois pour les Lettres ; tantost me cajolant sur ma beauté , & tantost sur mes richesses , qu'il mettoit hardiment au nombre des biens , afin qu'il n'eust point de honte de les demander , ny de les recevoir. Voilà ce que j'ay profité de sa science , de prendre pour biens , des choses qui ne le sont pas , & dont la perte maintenant m'afflige.

DIogene. Sçais-tu ce que tu feras pour te guérir , puisqu'aussi-bien il n'y a point d'elbore en l'autre monde ; Va

boire cinq ou six grands traits du Fleuve Léthé, jusqu'à ce que tu ayes perdu le souvenir de tous ces biens imaginaires. Aussi-bien voilà Clite & Calisthene, avec une foule de malcontens, qui s'apprestent à te tourmenter : Fuy, pour le moins après ta mort, & bois tout ton souil ; car c'est le seul moyen de guérir.



DIALOGUE

D'ALEXANDRE ET DE PHILIPPE.

PHILIPPE. | L faut que tu confesses
maintenant que tu es
mon fils ; car tu ne serois pas mort estant
fils de Jupiter ?

ALEXANDRE. Je le sçavois bien dés
là-haut ; mais je croyois cette opinion fa-
vorable à mes desseins.

PHILIPPE. Quoy ! de te laisser ainsi
piper aux flateries de tes *Courtisans* ?

ALEXANDRE. Non ; mais de ré-
pandre par tout la terreur de mon nom
& de mes armes, afin de ne point trou-
ver de résistance.

Courtisans : Il y a | premieres causes du
au Grec *Devins*, mais | mal, & je puis prendre
c'estoient les Courti- | lequel il me plaist, ce-
sans qui estoient les | luy-cy vient mieux icy.

PHILIPPE. Et à quels peuples as-tu jamais eû affaire qui fussent si redoutables ? Il falloit attaquer comme moy, les Thraces, les Illyriens & les Grecs, dont dix mille sous Clearque ont fait fuir des millions de Barbares.

ALEXANDRE. Mais les Scythes & les Indiens avec leurs Elephans, estoient-ils à mépriser ? Je ne les ay pas vaincus pourtant en semant des divisions parmy eux, ny en corrompant leurs Chefs, & manquant de parole à tous, mais en bataille rangée. Pour les Grecs, je les ay gagnez par la douceur, après les avoir domptez par la force.

PHILIPPE. J'ay appris tout cela de Clite, & que tu avois pris les coûtumes des vaincus, & t'estois fait adorer comme un Dieu, sans souffrir qu'on me louast en ta présence, ce qui fut cause de sa mort. Il ajoûtoit que tu as exposé Lysimachus aux Lions, & fait mourir tes autres amis par des crimes supposez ; pour ne point parler des amours de Roxane, & des caresses d'Ephestion : Je n'ay trouvé qu'une chose digne de moy dans l'histoire de ta vie, c'est de t'estre abstenu de la femme de Darius, & d'avoir eu soin de sa mere & de ses filles.

ALEXANDRE. Et ne dis-tu rien de
ma

ma valeur, lorsque je sautay tout seul en bas du Rampart dans la Ville des Oxydraques ?

PHILIPPE. Cette action est plus digne de blasme que de loüange. Ce n'est pas que je n'estime le courage en un Prince, & que je ne sois bien aisé de le voir l'épée à la main à la teste de ses troupes. Mais il y a de la difference entre la valeur d'un General & celle d'un fantassin; outre que cela nuisoit à la réputation de tes armes, de voir un Dieu saignant entre les mains des Chirurgiens. Et maintenant que tu es mort, combien penses-tu qu'il y en a qui se moquent de tes impostures ? D'ailleurs, l'avantage que tu voulois tirer de cette réputation, diminuë beaucoup de ta gloire, comme ayant voulu estonner par des prestiges, ceux que tu ne pouvois vaincre par la force; outre que tout cela, quelque grand qu'il soit, est encore au dessous d'un Dieu.

ALEXANDRE. On m'a comparé pourtant à Bacchus & à Hercule, d'autant plus que j'ay pris des Forteresses, qu'ils avoient trouvées imprenables.

PHILIPPE. C'est une chose estrange que tu ne sois pas encore défait de tes sottises, & que tu veüilles faire le fils de Jupiter jusques dans les Enfers. Ap-

prends pour le moins à estre sage après ta mort.



DIALOGUE

D'ACHILLE ET D'ANTILIQUE.

ANTILIQUE. **Q**ue disois-tu n'a-
guere à Ulyssé, Que-
tu aimerois mieux estre valet de quelque-
pauvre Laboureur, qui n'auroit pas son
souël de pain, que de regner icy parmy
les Ombres ? Que cela est indigne du
disciple de Phœnix & de Chiron, &
que cela sent bien plus son lasche Phry-
gien, que son Achille, qui prefera une
mort glorieuse à une vie pleine de dé-
lices !

ACHILLE. Ha ! fils de Nestor, C'est
que je ne sçavois pas alors que toute la
gloire du monde n'est que fumée, quoy-
qu'en dise Homere, & tous les Poëtes.
Il n'y a plus icy ny force, ny beauté, ny in-
dustrie. Je ne voy point que les Troyens
m'y redoutent, ny que les Grecs m'y
réverent. Tout y est égal & enveloppé de
mesmes tenebres ; ce qui me fait souhai-
ter de revivre, au hazard d'estre petit
compagnon.

DES MORTS. 217

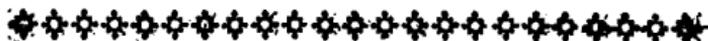
ANTILOQUE. Il faut obéir aux loix du monde, & ne pas murmurer contre l'ordre de la Nature. *Tous les Grands-hommes sont morts*, aussi-bien que toy.

ACHILLE. Tu essayes en vain de me consoler, Antiloque : Je ne sçay comment le souvenir de la vie me donne des regrets, & à toy aussi. Mais tu es plus sage que moy pour le dissimuler ; si ce n'est plûtoſt laſcheté de ne s'oſer plaindre, quand on ſouffre.

ANTILOQUE. Au contraire, c'est courage & réſolution. Car à quoy ſervent toutes ces plaintes ? Ne vaut-il pas mieux porter ſon mal en patience, que de ſe faire mocquer de ſoy par des regrets inutiles ?

*Tous les grands hom-
mes ſont morts : L'Au-
teur dit icy qu'Ulyſſe
viendra bien-toſt ; mais*

il ne conſidere pas qu'il le fait déjà mort au commencement du Dia- logue.



DIALOGUE

D'HERCULE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. **N** Est-ce pas là Hercule ?
C'est luy, ſans doute.
Je le connois à ſa peau de Lion & à ſa

massüë, sans parler de son arc ny de l'avantage de sa taille. Mais comment est-il mort, estant fils de Jupiter ? D'où vient, mon amy, qu'ayant toujourns esté triomphant & victorieux, tu as esté à la fin dompté par la mort ? Je te sacrifiois li-haut comme à un Dieu.

HERCULE. Avec raison ; car Hercule est au Ciel en la compagnie des Dieux, & je ne suis que son ombre.

DIogene. Que dis-tu là ? Peut-on estre en mesme temps au Ciel & dans les Enfers ?

HERCULE. Je t'ay déjà dit, que ce n'est pas Hercule que tu vois icy.

DIogene. Est-ce que tu as pris sa place, pour jouier icy bas son personnage ?

HERCULE. C'est quelque chose de semblable.

DIogene. Mais comment Eaque, qui est si exact, t'a-t-il pû prendre pour un autre ?

HERCULE. Il a esté deceü par la ressemblance.

DIogene. Je le croy ; car ce n'est en effet que la mesme chose ; & j'ay peur, au contraire, que ce ne soit icy Hercule, dont le Ciel n'ait que l'image.

HERCULE. Tu es bien insolent de me

contredire. Ne crains-tu point que je te fasse sentir quel personnage je représente ?

DIOGENE. Et que pourrois-tu faire à un Mort, & particulièrement n'estant qu'une ombre ? Mais dy-moy, lorsque tu estois là-haut, estois-tu déjà l'ombre d'Hercule, ou si vous n'estiez tous deux qu'une mesme chose, qui s'est partagée après la mort ?

HERCULE. Quoyqu'on se püst empêcher de répondre à un si impudent Sophiste, je te diray, que ce qui estoit né d'Alcmène est mort, & c'est cela que je suis ; mais ce qui estoit né de Jupiter, est dans le Ciel.

DIOGENE. Je t'entens ; c'est qu'Alcmène eut deux jumeaux, l'un d'Amphytrion, & l'autre de Jupiter.

HERCULE. Nullement ; ces deux n'estoient qu'un.

DIOGENE. Cela est difficile à comprendre ; deux Hercules en un seul, l'un mortel, & l'autre immortel ; si ce n'est comme l'on peint les Centaures, moitié chevaux & moitié hommes.

HERCULE. Ne sommes-nous pas tous composés de l'ame & du corps ? Qui empesche donc que l'une ne monte au Ciel, qui est le lieu de son origine, & que l'autre ne descende icy ?

DIogene. Cela seroit bon, si tu estois le corps d'Hercule ; mais tu n'es que son ombre, & tu ferois, sans y penser, trois Hercules au lieu de deux ; l'un au Ciel, l'autre dans les Enfers ; & le troisieme sur le Mont Oëta, où tu as esté brulé.

HERCULE. Je vois bien que tu es un grand Sophiste ; mais qui es-tu ?

DIogene. *Diogène, & non pas son ombre ; qui ne suis pas dans le Ciel, mais parmy les Morts, & qui me mocque d'Homere, & de ses Fables.*

Diogène, & non pas son ombre : Cela est mieux que de dire l'ombre de Diogène, puis qu'il se rit de cette opinion.



DIALOGUE

DE MENIPE ET DE TANTALE.

MENIPE. **Q**U'as-tu à pleurer, Tantale : & quel tourment souffres-tu dans ce Lac où tu habites ?

TANTALE. Je meurs de soif, Menipe.

MENIPE. Es-tu si paresseux, que de ne te pouvoir baisser pour boire, ou

prendre seulement de l'eau dans le creux de ta main ?

TANTALE. L'eau s'enfuit quand je m'en approche ; & si j'en pense prendre avec la main, elle est aussi-tost écoulée.

MENIPE. Cela est étrange ! Mais qu'as-tu besoin de boire, n'ayant plus de corps ? Car ce qui avoit faim & soif, est enterré en Lydie, & l'ame n'a pas besoin de boire ny de manger.

TANTALE. C'est mon supplice, Menipe, que mon ame ait la mesme alteration que mon corps.

MENIPE. Je le veux croire, puisque tu le dis : mais encore quelle est ton apprehension ? Crains-tu de mourir de soif, comme s'il y avoit une autre mort après celle-cy ?

TANTALE. Non ; mais cela fait partie de mon supplice, d'avoir soif sans qu'il en soit besoin.

MENIPE. Tu rêves, Tantale ; & si tu as besoin de boire, c'est de l'ellebore, pour guérir un mal contraire à la rage, d'apprehender la soif, & non pas l'eau.

TANTALE. Je ne refuse pas d'en boire, pourveu qu'on m'en donne.

MENIPE. Console-toy, Tantale, tu n'es pas le seul des Morts, qui ne boit.

point ; car tous tant qu'ils sont , n'ayant point de corps , ne peuvent boire , mais tous n'ont pas , comme toy , une soif extrême , sans se pouvoir desalterer.



DIALOGUE

DE MENIPE ET DE MERCURE.

MENIPE. **O**U sont toutes ces beautez de l'autre monde ? Montre-moy tout , Mercure ; car je ne fais que d'arriver.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir , Menipe ; mais regarde de ce costé-là , tu y verras Nirée , Narcisse , Hyacinthe , Achille , Tyro , Léda , Heléne ; enfin , tout ce que l'Antiquité a eu de beau dans l'un & dans l'autre sexe.

MENIPE. Je ne vois que des os , & des carcasses toutes semblables.

MERCURE. C'est pourtant tout ce que les Poëtes ont admiré , quoyqu'il semble que tu n'en fasses point d'estat.

MENIPE. Pour le moins , montre-moy Heléne ; car je ne la scaurois reconnoistre.

MERCURE. Cette carcasse que tu vois , c'est Heléne.

MENIPE.

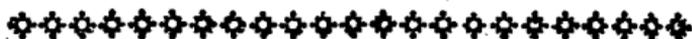
MENIPE. Quoy ? c'est pour cela que toute la Grèce s'embarqua sur mille Navires, & que tant de braves gens périrent, & tant de Villes furent ruinées ?

MERCURE. C'est que tu ne l'as pas veü en sa beauté ; car je suis seur que tu n'aurois pas crain d'endurer mille travaux pour cette Belle, comme dit le Poëte. Ne vois-tu pas que les fleurs, quand elles sont passées, n'ont plus rien de beau ; & lors qu'elles sont en leur lustre, toux le monde les admire ?

MENIPE. C'est ce qui m'estonne, Mercure, que tant d'honnestes gens ne se soient pas apperceus qu'ils entreprennoient de si grands travaux pour une chose de si peu de durée.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir de philosopher, Menipe. Choisis un lieu commode pour ta demeure, tandis que j'iray faire passer le reste des ombres.





DIALOGUE

D'EAQUE, DE PROTESILAS, DE MENELAÛS,
ET DE PARIS.

EAQUE. **P**ourquoy est-ce, Protefilas, que tu te jettes sur Heléne, & que tu l'étrangles ?

PROTESILAS. Parce qu'elle est cause de ma mort, & de ce que ma femme est demeurée veuve, & ma maison imparfaite.

EAQUE. Il s'en faut prendre à Menelaiüs, qui t'a mené à la guerre de Troye, où tu es mort.

PROTESILAS. Tu as raison ; c'est à toy que j'en veux, miserable.

MENELAÛS. Ce n'est pas encore à moy qu'il s'en faut prendre, mais à Pâris, qui contre tout droit d'hospitalité m'est venu enlever ma femme, & mériteroit d'estre mal-traité, non seulement par les Grecs, mais par tous ceux qui sont morts au Siège de Troye.

PROTESILAS. Vien donc, malheureux, que je t'étrangle, puisque tu es cause de la mort de tant de gens ; Tu ne m'échapperas point.

PARIS. Tu as tort, Proteſilas, de traiter ſi mal un amoureux comme toy, & l'eſclave d'un meſme Dieu. Ne ſçais-tu pas que c'eſt luy qui nous force d'aimer, & qui fait de nous ce qui luy plaiſt ?

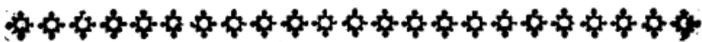
PROTESILAS. Il eſt vray que ce petit Dieu d'amour eſt cauſe de tout le mal.

E A Q U E. Mais on le pourroit excuſer auſſi, en diſant, qu'il n'y a que toy proprement qui ſois cauſe de ta mort ; puis qu'oubliant ta Maĩſtreſſe, que tu ne faiſois que d'épouſer, tu t'allas jeter devant tous les autres pour acquerir de la gloire, & fus le premier tué à la deſcente du Navire.

PROTESILAS. J'aurois bien plus de ſujet de m'en prendre aux Dieux, & d'accuſer le deſtin qui l'avoit ainſi ordonné.

E A Q U E. Prends - t'en donc à eux, & laiſſe ceux-cy en repos après leur mort.





DIALOGUE

DE MENIPE ET D'EAQUE,

Où plusieurs autres parlent.

MENIPE. JE te conjure par le Dieu des Enfers, de me montrer tout ce qu'on peut voir icy.

E A Q U E. Il seroit difficile de te montrer tout ; mais voicy le principal : Cerbère, Caron, Phlégéon, & le Marais que tu as passé.

MENIPE. Je sçay tout cela, & que tu es le portier des Enfers. J'ay veu mesme Pluton & les Furies ; mais montre-moy ces illustres Morts dont on parle tant.

E A Q U E. Voilà Agamemnon, Achille, Dioméde, Ulyssé, Ajax, Idomenée, & les autres Princes Grecs.

MENIPE. Grands Dieux, Homere ! en quel estat sont les Heros de tes Rapsodies, sans aucune forme ny beauté qui les puisse faire reconnoistre ? En un mot, rien que cendre & que poussiere. Mais qui est celuy-cy, Eaque ?

E A Q U E. C'est Cyrus & Crésus ensuite, puis Sardanapale ; & plus loin, Midas & Xerxes.

MENIPE. C'est donc toy , detestable , qui as percé le Mont Athos , & enchainé l'Hellespont , & qui as fait trembler toute la Grèce ! Est-ce là Crésus ? Dieux ! comme il est fait ! & Sardana-pale ! Je te prie que je luy donne un coup de poing.

E A Q U E. Tout beau ; tu luy romprois la teste , qu'il à extrêmement délicate , à cause que ce n'estoit qu'un effeminé. Mais veux-tu que je te montre aussi les Philosophes.

MENIPE. Je le veux.

E A Q U E. Tien , voilà Pythagore.

MENIPE. Bon - jour , Euphorbe , Apollon , & tout cè qu'il te plaira.

P Y T H A G O R E. Bon-jour , Menipe.

MENIPE. N'as-tu plus ta cuisse d'or ?

P Y T H A G O R E. Non ; mais que je voye s'il n'y a rien à manger dans ta Beface.

MENIPE. Il n'y a que des féves , mon amy , qui n'est pas un manger pour toy.

P Y T H A G O R E. Donne , donne , on a d'autres sentimens en l'autre monde , & je ne m'apperçois point de ce que j'y remarquois là-haut.

E A Q U E. Voilà Solon , Thalés , Pitta-

cuis, & les autres Sages, qui sont, comme tu vois, sept en tout.

MENIPE. Je ne vois que ceux-là qui ne pleurent point, & qui conservent quelque gayeté icy bas. Mais qui est ce-luy-cy tout poudréux comme un gasteau cuit dans les cendres, & tout plein d'éleveures ?

E A Q U E. C'est Empedocle, qu'on a tiré du Mont Erna, tout échaudé.

MENIPE. Dieu te gard, Maistre Pantoufflier, qui t'a meü de te jeter tout vif dans cette fournaise ?

EMPEDOCLE. La mélancolie.

MENIPE. Dy plutôt que c'estoit orgueil, vanité, présomption, pour faite croire que tu estois immortel, lors qu'on ne te trouveroit plus ; voilà ce qui t'a consumé toy & tes Pantouffles. Mais ta foudre n'a férvy de rien ; car on t'a veü après ta mort. Ce n'est pas tout ? Où est Socrate ?

E A Q U E. Avec Nestor, Palamede, & les autres grands causeurs du temps passé, qui en conte à son ordinaire.

MENIPE. Je serois bien aise de le voir, si c'est près d'icy.

E A Q U E. Vois-tu cette teste chauve ?

MENIPE. C'est un signe commun à tous les Morts.

*On luy
donne
des pan-
touffles
d'Ai-
vain.*

EAQUE. Je te dis ce camus.

MENIPE. Ils le font tous aussi.

SOCRATE. Est-ce moy que tu demandes, Menipe ?

MENIPE. Ouy, Socrate.

SOCRATE. Que fait-on à Athènes ?

MENIPE. Force gens font les Philosophes, qui n'en ont que l'habit & la démarche ; Tu sçais comme Platon & Aristipe sont venus icy, l'un sortant de la Cour d'un Tyran, & l'autre tout parfumé.

SOCRATE. Et qu'est-ce qu'on dit de moy ?

MENIPE. Tu es trop heureux pour ce regard ; car on croit que tu as esté un homme admirable, & qui as tout sceu, quoyque pour te dire la verité, je crois que tu ne sçavois rien.

SOCRATE. Je leur ay dit cela tant de fois ; mais ils n'en vouloient rien croire.

MENIPE. Qui sont ceux-là qui sont près de toy ?

SOCRATE. Charmide, Phédre, & Alcibiade.

MENIPE. Courage, tu n'a pas oublié tes bonnes coûtumes en l'autre monde, & aimes encore les beaux garçons.

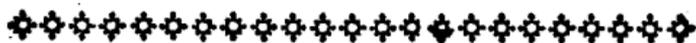
SOCRATE. Que voudrois-tu que je

MENIPE. C'estoit donc un imposteur, qui n'estoit pas intrepide, comme il disoit.

CERBERE. Quand il vit qu'il en falloit passer par là, il temoigna de la résolution pour ne point paroistre souffrir à regret une necessité, & pour se rendre plus admirable. On peut dire cela generalement de tous les Philosophes, qu'ils sont fort vaillans jusqu'à ce passage; mais ils perdent cœur alors comme les autres.

MENIPE. Mais moy, comment t'ay-je paru en ce moment?

CERBERE. Digne de ta profession, & Diogène avant toy; car vous n'estes point venu icy par force, ny en rechiignant, mais d'une façon libre & gaye, comme s'il n'y eust à rire que pour vous, & à pleurer pour tous les autres,



DIALOGUE

DE CARON, DE MENIPE ET DE MERCURE.

CARON. P Aye le Batelier, maraut.

MENIPE. Crie tant que tu voudras, tu n'auras rien.

CARON. Ça un double pour le passage.

MENIPE. Comment veux-tu que je t'en donne, si je n'en ay point ?

CARON. Y a-t-il quelqu'un qui n'ait pas vaillant un double ?

MENIPE. Moy.

CARON. Je t'étrangleray, malheureux, pour mon argent.

MENIPE. Et moy, je te rompray la teste à coups de baston.

CARON. Je t'auray donc passé pour rien ?

MENIPE. Que Mercure paye s'il veut; puis qu'il m'a amené icy.

MERCURE. Cela seroit bon, que je payasse pour les Morts, après avoir eu la peine de les conduire.

CARON. Je ne te laisseray pas aller autrement.

MENIPE. Mets donc ta nacelle à bord; mais comment feras-tu pour me faire payer, si je n'ay point d'argent ?

CARON. Ne sçavois-tu pas bien qu'il en falloit apporter ?

MENIPE. Et quand je l'aurois sceu, me pouvois-je empescher de mourir ?

CARON. Quoy ! tu seras le seul qui te venteras d'avoir passé la Barque de Caron pour rien ?

MENIPE. Non pas pour rien; car j'ay tiré à la rame & à la pompe, sans

te rompre la teste de mes tris comme les autres.

CARON. Cela n'a rien de commun avec le passage.

MENIPE. Remets-moy donc en vie.

CARON. Bon, pour me faire battre par Eaque ?

MENIPE. Laisse-moy donc en repos.

CARON. Montre ce que tu as dans ta Bésace.

MENIPE. Il n'y a que des lupins, ou *Pois plats & amers*
quelque œuf couvé.

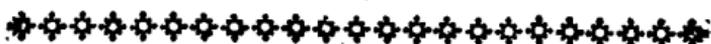
CARON. D'où nous as-tu amené ce Chien, Mercure, qui ne fait qu'aboyer tout le monde, & se moquer de ceux qui pleurent ?

MERCURE. Tu ne sçais qui tu as passé, Caron ; c'est un homme parfaitement libre, & qui ne se soucie de rien.

CARON. Que si je te r'attrappe jamais !

MENIPE. On n'y retourne pas deux fois.





DIALOGUE

DE PLUTON, DE PROTESILAS
ET DE PROSERPINE.

PROTESILAS. **H**A! Pluton, & toy, Fille de Cérés, ne rejetez pas la priere d'un Amant.

PLUTON. Qui es-tu, qui parles ainsi ?

PROTESILAS. Le premier des Grecs, qui mourut au Siège de Troye.

PLUTON. Et que veux-tu ?

PROTESILAS. Retourner au monde pour quelques heures.

PLUTON. C'est une priere que font tous les Morts, & que personne n'obtient.

PROTESILAS. Ce n'est pas l'amour de la vie qui me fait parler, mais le desir de voir ma Maistresse, que je laissay dans sa chambre nuptiale, pour me haster de partir avec les Grecs; & je fus si malheureux que d'estre tué par Hector à la descente du Navire. L'amour que j'ay donc pour cette Belle ne me donne point de repos, & je voudrois la pouvoir encore entretenir un moment.

PLUTON. N'as-tu pas beû de l'eau du Fleuve Léthé comme les autres ?

PROTESILAS. J'en ay beû ; mais le mal estoit plus fort que le remede.

PLUTON. Elle ne tardera point à venir , & t'épargnera la peine de l'aller trouver.

PROTESILAS. Mais je ne puis souffrir l'attente : Tu connois l'impatience des Amans , Pluton ; car tu as autrefois aimé.

PLUTON. Que te servira-t-il de la revoir un moment , pour la reperdre pour toujours ?

PROTESILAS. Peut-estre que je la persuaderay de venir avec moy , & par ce moyen , j'accroistray ton Empire d'une Ombre.

PLUTON. Cela n'est pas juste , Protesilas , & ne s'est jamais fait.

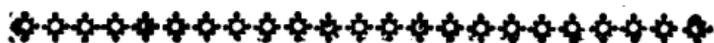
PROTESILAS. C'est qu'il ne t'en souvient plus ; car tu rendis à Orphée son Eurydice , & à Hercule Alceste , qui estoit ma parente.

PLUTON. Voudrois-tu paroistre devant elle en cet estat , où tu la ferois mourir de peur ? Et penses-tu qu'elle te voulust regarder , ny qu'elle te pust reconnoistre ?

PROSERPINE. Faisons - luy grace , Pluton , & commandons à Mercure de le remettre là-haut , & de le frapper de

sa verge lors qu'il sera arrivé au monde , pour luy faire reprendre sa premiere forme , & le rendre tel qu'il estoit au sortir de sa chambre nuptiale.

PLUTON. Puisque Proserpine le veut, j'y consens. Remene celuy-cy , Mercure ; mais qu'il se souviene qu'on ne luy a accordé qu'un jour.



DIALOGUE

DE MAUSOLE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. **P**ourquoy fais-tu tant le dédaigneux & le méprisant, comme si l'on n'estoit pas digne de te regarder ?

MAUSOLE. Parce que j'ay esté Roy, Diogène , & que j'ay commandé un grand País, sans parler de ma beauté ny de ma valeur. D'ailleurs, j'ay un superbe Tombeau dans Halicarnasse, enrichy de figures de marbre; de sorte qu'il y a peu de Temples qui égalent mon sepulcre. Après cela, n'ay-je pas raison de faire le vain ?

DIOGENE. Quoy ? pour ta beauté ? ta valeur, ton Royaume & ton sepulcre ? Mais, mon amy, tu n'as rien icy bas de

tout cela ; & si tu veux prendre quelqu'un pour Juge, on te dira que ta carcasse n'est pas différente de la mienne. Pour ton sepulcre, c'est à ceux d'Halicarnasse à s'en vanter, & à le montrer aux Estrangers, comme une des merveilles du Monde, & un chef-d'œuvre d'Architecture ; mais je ne voy pas à quoy il te peut servir, si ce n'est à t'accabler sous sa pesanteur.

MAUSOLE. Comment ? Tout cela me seroit inutile ; & Mausole ne seroit en rien différent de Diogène ?

DIOGENE. Si fait bien ; car Mausole pleurera sa félicité passée, & Diogène s'en rira. Il parlera de son sepulcre, construit par sa belle Artemise, & Diogène ignorera s'il a un sepulcre ; car cela luy est indifférent : mais il se souviendra qu'il a laissé une mémoire immortelle, pour avoir mené la vie la plus accomplie qu'un mortel puisse mener, plus haute mille fois que ton sepulcre, miserable Mausole, & plus durable que luy, quand il seroit basti sur un roc.

Sa belle Artemise : | la sœur, aussi-bien que
Il ne sert de rien de | la femme.
dire icy qu'elle estoit |



DIALOGUE

DE THERSITE, DE NIRÉE ET DE MENIPE.

NIRÉE. **V**Oicy Menipe qui jugera lequel de nous deux est le plus beau.

MENIPE. Il faut sçavoir premièrement qui vous estes.

NIRÉE. Nirée & Therfite.

MENIPE. Lequel de vous deux est Nirée, & lequel Therfite ? car je ne le sçauois discerner.

THERSITE. J'ay déjà cet avantage, qu'avec ma teste pelée & pointuë, nous sommes si semblables, que nostre Juge ne nous a pû reconnoistre : Dy maintenant, Menipe, lequel de nous deux te semble devoir remporter le prix de la beauté.

NIRÉE. Moy, sans doute, qui suis fils de Carops & d'Aglye, & le plus beau de tous ceux qui furent au Siège de Troye.

MENIPE. Mais, mon amy, tu n'as point apporté ta beauté en l'autre monde ; & s'il y a quelque difference entre ta carcasse & la sienne, c'est que la tienne est

est plus fragile, parce que tu n'estois qu'un effeminé.

NIRÉE. Demande un peu à Homere comme j'estois fait là-haut.

MENIPE. C'est un songe que la vie, Nirée ; il ne faut pas regarder ce que tu estois autrefois, mais ce que tu es maintenant.

NIRÉE. Quoy ? je ne suis pas encore plus beau que luy ?

MENIPE. Voulez-vous que je vous dise, vous n'estes beaux ny l'un ny l'autre, ny pas un d'entre les Morts ; car il n'y a point de distinction.

Car il n'y a point de distinction : J'aime mieux finir là, que d'a- joûter des paroles inutiles.



DIALOGUE

DE MENIPE ET DE CHIRON.

MENIPE. J'ay ouï dire, Chiron, que pouvant estre immortel, tu avois souhaité la mort ; Comment as-tu pû avoir de l'amour pour une chose si peu aimable ?

CHIRON. C'est que j'estois las de vivre.

MENIPE. Mais n'estois-tu pas bien aise de voir la lumiere ?

CHIRON. Non ; car je ne faisois tous les jours que la mesme chose , boire , manger & dormir ; & le plaisir de la vie consiste dans la diversité.

MENIPE. Mais comment supportes-tu la mort , après avoir quitté la vie pour elle ?

CHIRON. Sans déplaisir ; Car il y a une certaine égalité parmy les Morts qui ne me déplaist pas ; comme dans un estat populaire , où l'un n'est pas plus grand Seigneur que son compagnon ; & il ne m'importe qu'il soit jour ou nuit : outre qu'on a cet avantage icy bas , qu'on n'est pas tourmenté de faim ny de soif , & des autres incommoditez de la vie humaine.

MENIPE. Prends garde , Chiron , que tu ne retombes insensiblement dans le défaut que tu as voulu éviter ; car si tu t'es lassé de la vie , parce que tu faisois tous les jours la mesme chose , tu te lasseras , à plus forte raison , de la mort , où tout est semblable.

CHIRON. Que faut-il donc faire , Menipe ?

MENIPE. Ce que font les Sages ; Se contenter de sa condition , & croire

qu'il n'y a rien d'insupportable ny dans
la vie ny dans la mort.



DIALOGUE

DE DIOGENE, D'ANTISTHENE,
ET DE CRATE'S.

DIOGENE. **P**uisque nous sommes
de loisir, allons nous
promener vers la porte, pour voir ceux
qui entrent, & ce qu'ils disent.

ANTISTHENE. Je le veux ; car c'est
un plaisir de voir les uns pleurer, & les
autres supplier qu'on les relasche, ou
se roidir en descendant contre celuy qui
les mène.

CRATE'S. Je vous veux conter, à
ce propos, ce qui m'arriva à la descente.
Nous estions grand nombre ; mais les
plus apparens estoient Arfacés Satrape
des Médes, *Oronte* l'Armenien, & le
riche Ismenedore. Le dernier avoit esté
tué par des voleurs près la Montagne de
Cithéron, comme il alloit à Eleusine, &
avoit encore les mains toutes sanglantes
des coups qu'il avoit receus ; aussi se la-

Oronte : Il y a au | l'autre mot est plus.
Grec, *Oracés* ; mais | beau en nostre langue.

mentoit-il étrangement , & regrettoit ses enfans qu'il laissoit encore jeunes , s'accusant d'une extrême imprudence , de ce qu'ayant à passer par des lieux que la guerre avoit désolés , il n'avoit mené que deux valets avec luy , quoyqu'il eust quantité de vaisselle d'or & d'argent. Arfacés estoit un venerable vieillard , qui se faschoit fort d'aller à pied contre la coûtume des Parthes , & qui eust bien voulu qu'on luy eust amené son cheval , qui avoit esté tué avec luy. Car comme il couroit à toute bride devant les autres , en une Bataille contre le Roy de Cappadoce , un soldat Thracien s'avançant , mit un genoux en terre , afin de se tenir plus ferme , & détournant de son bouclier le coup que luy portoit Arfacés , donna de sa picque dans le poitrail de son cheval , de telle roideur , qu'il perça homme & cheval tout-ensemble , l'impetuosité de sa course ayant redoublé la force du coup. Pour Oronte , il avoit les jambes si foibles , qu'il ne se pouvoit tenir debout , ce qui arrive ordinairement à ces peuples , accoûtumez à aller à cheval ; de sorte qu'en mettant pied à terre , on diroit qu'ils marchent sur des épines : Il bronchoit donc à chaque pas sans qu'on le pust faire avancer ; si bien que Mer-

cure fut contraint à la fin de le charger sur ses épaules, & de le porter jusqu'au Bateau, ce qui me faisoit rire.

ANTISTHENE. Pour moy, quand je descendis icy, je ne voulus point me mesler parmy la foule; mais laissant les autres crier & se plaindre, je courus prendre place dans la nacelle, afin de passer plus commodément. Cependant voyant lamenter les uns, & les autres rendre gorge, je ne me pouvois tenir de rire non plus que toy.

DIOGENE. Voilà les aventures de vostre passage; mais les miennes sont plus plaisantes: Car il m'arriva de passer avec le Banquier Blepsias, qui estoit du Port de Pirée, Lampis l'Acarmanien, qui commandoit les troupes estrangeres, & un riche homme de Corinthe nommé Damis, que son fils avoit empoisonné. Le premier s'estoit laissé mourir de faim, à ce qu'on disoit, & paroissoit fort pale & fort maigre; & le second s'estoit tué pour une Courtisane. Quoyque la cause de leur mort ne me fust pas inconnüe, je ne laissay pas de la vouloir apprendre d'eux; & comme Damis accusoit son fils, je luy dis, qu'il ne s'en devoit prendre qu'à luy-mesme, puis qu'il ne luy donnoit rien à l'âge des voluptez, tandis

que tout vieux & cassé il passoit le temps dans les délices. Je dis à l'Acarnanien qu'il avoit grand tort de s'estre laissé vaincre par une femme, luy qui avoit toujours paru invincible à ses ennemis; & je gronday fort Blepsias d'avoir épargné son bien, comme s'il eust deû vivre éternellement, pour le laisser à des estrangers qui ne le touchoient de rien; mais nous voicy tantost arrivez à la descente. Remarquons de loin ceux qui viennent: Dieux! combien en voilà qui se tourmentent, jusques à ces vieillards tout décrépites, tant ils sont amoureux de la vie! Je ne vois que les enfans qui ne pleurent point; mais interrogeons ce vieux bon-homme que voicy. *Qu'as-tu à pleurer, mon amy? Est-ce que tu croyois estre immortel, ou que tu regrettes quelque grande felicité?*

UN MORT. Non; j'estois un pauvre pescheur, qui avois bien de la peine à vivre, tout boiteux & presque aveugle, sans aucuns enfans pour me soulager.

DIOGENE. Et avec cela tu regrettes la vie?

UN MORT. C'est qu'elle est agreable, & la mort hideuse & terrible.

DIOGENE. Tu radotes, bon-homme, & tu retournes en enfance: *Que dirons-*

TIRESIAS. Pourquoi me fais-tu cette question ?

MENIPE. Par curiosité, sans aucun dessein de t'offenser.

TIRESIAS. Je n'ay point eu d'enfans ; mais je n'estois pas sterile.

MENIPE. Estois-tu homme & femme tout-ensemble, ou si un sexe a succédé à l'autre ; & cela s'est-il fait peu à peu, ou tout d'un coup ?

TIRESIAS. A quoy tendent toutes ces demandes ? Est-ce que tu doutes de la verité ?

MENIPE. Est-il défendu d'en douter ? Et faut-il recevoir pour Oracles, tout ce que disent les Poëtes, sans oser s'en enquerir ?

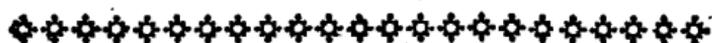
TIRESIAS. Tu n'auras garde de croire qu'il y ait eu des femmes changées en bestes ny en arbres, puisque tu doutes qu'il y en ait eu de changées en hommes.

MENIPE. Nous examinerons cela une autre fois. Mais dy-moy maintenant, quand tu estois femme, si tu sçavois l'avenir, ou si tu es devenu homme & Prophete en mesme temps ?

TIRESIAS. Que tu sçais peu de nouvelles ! Il semble que tu ignores comme les Dieux me firent Juge de leur différend,

rent, & que Junon m'aveugla ; mais Jupiter me donna le don de prophétie pour récompense.

MENIPE. N'es-tu point encore défait de ces fables ? Mais tu as cela de commun avec tous les autres Devins, de ne rien dire qui vaille.



DI A L O G U E

D'AIAX ET D'AGAMEMNON.

AGAMEMNON. **S**I ta fureur t'a coûté la vie, lorsque tu faisois le moulinet sur un troupeau de Moutons, comme si ç'eussent esté des hommes, pourquoy t'en prens-tu à Ulysse, & pourquoy ne le voulus-tu pas voir l'autre jour qu'il descendit aux Enfers, pour consulter Tiresias ?

AIAX. C'est qu'il est cause de ma mort ; pour m'avoir disputé les armes d'Achille.

AGAMEMNON. Mais croyois-tu devoir estre le maistre par tout, sans qu'on t'osast rien contester ?

AIAX. Non ; mais ces armes m'appartenoient par le droit de ma naissance. Toy - mesme me les cedois, qui estois

plus grand Seigneur qu'Ulyffe, & tous les autres, horsmis ce faquin, à qui j'ay sauvé mille fois la vie.

AGAMEMNON. Il s'en faut prendre à Thetis, qui les vint exposer en public, comme si chacun eust eu droit d'y prétendre; au lieu de te les donner comme à son cousin germain.

AIAK. Je ne devois m'attaquer qu'à celui qui me les contestoit.

AGAMEMNON. Mais Ulyffe est excusable, s'il a eu de la passion pour la gloire, dont tous les honnestes gens sont amoureux; & tu sçais qu'il remporta la victoire, au jugement mesme de nos ennemis.

AIAK. Je sçay bien qui en fut la cause; mais il ne se faut pas attaquer aux Dieux. Toutefois, je n'aimerois pas Ulyffe, quand mesme ils me le commanderoient.



DIALOGUE

DE MINOS ET DE SOSTRATE.

MINOS. **Q**U'on plonge ce voleur dans le Phlégéon, & qu'on fasse déchirer ce Sacrilege à la Chimere. Pour

de Tyran, qu'on l'étende tout de son long près de Tytie, pour estre rongé comme luy des Vautours; mais vous autres, belles Ames, allez aux Champs Elisées, cueillir le fruit de vos bonnes actions.

S O S T R A T E. Je n'ay que deux mots à dire, s'il plaît à Minos de m'écouter.

M I N O S. Que je t'écoute, méchant! comme si tu n'estois pas convaincu d'avoir tué & volé sur les grands chemins!

S O S T R A T E. Il est vray; mais il faut voir si j'ay mérité pour cela d'estre puny.

M I N O S. Comment? Ne faut-il pas rendre à chacun selon ses œuvres?

S O S T R A T E. Les Destins ne l'avoient-ils pas ordonné; comme ils ordonnent tout le bien & le mal qui se fait au monde?

M I N O S. Il est certain que nous sommes tous sujets aux Loix des Parques, qui prescrivent à chacun ce qu'il doit faire, dès le point de sa naissance.

S O S T R A T E. Mais quand on tue quelqu'un par l'ordre d'un autre, qui est proprement l'auteur du meurtre?

M I N O S. Celui qui l'a commandé; car l'autre n'en est que l'instrument, non plus que l'épée, sur tout s'il a esté contraint d'obéir.

S O S T R A T E. Courage, tu fortifies

244 DIALOGUES DES MORTS.

encore mon raisonnement ; & lors qu'un valet apporte un présent de la part du maistre , à qui en a-t-on l'obligation , ou au maistre , ou au valet ?

MINOS. Au maistre ; car l'autre n'en est que le porteur.

SOSTRATE. *Ne vois-tu donc pas* que tu as tort de me punir , & de récompenser ceux-cy , puisque nous n'avons fait les uns & les autres qu'exécuter l'ordre du Destin ?

MINOS. On trouveroit bien d'autres choses à dire qui voudroit tout éplucher ; mais tu mériterois d'estre puny non seulement comme un voleur , mais comme un Sophiste qui contrôle les actions des Dieux. Toutefois délie ce pauvre diable , Mercure , à condition qu'il ne l'ira pas dire aux autres , de peur qu'ils ne nous viennent rompre la teste de semblables questions.

Ne vois-tu donc pas ? Les Chrestiens ne croient point d'autre destin que la volonté de Dieu ? Quelques-uns mesme ne veulent pas qu'il y ait des Decrets des actions hu-

maines , de peur que cela ne blesse leur liberté , & croient que Dieu les sçait , à cause qu'elles doivent arriver ; mais qu'elles n'arrivent pas à cause qu'il les sçait.



LA NECROMANCIE.

DIALOGUE.

MENIPE ET PHILONIDE.

Lucien se rit de l'incertitude des Philosophes, & conclut, que la vie la plus commune est la meilleure; mais il se mocque, en passant, de la magie & de ses cérémonies ridicules & extravagantes.

MENIPE. *Je te saluë, Portique, superbe entrée de mon Palais, que je te contemple avec plaisir, depuis que je suis de retour à la lumière!*

PHILONIDE. *N'est-ce pas là le Philosophe Menipe? C'est luy sans doute: Mais quel étrange équipage, & que veut dire cette massuë, cette lyre, & cette peau de Lion? Il faut que je l'aborde. Bon-jour, Menipe, d'où viens-tu, que l'on a esté si long-temps sans te voir?*

MENIPE *Je fors des portes des En-*

<i>Je te saluë, Portique: Nostre Prose a plus de rapport aux iambes des Poëtes tra-</i>	giques que nos Vers; c'est pourquoy je ne me suis point mis en peine d'en faire.
---	--

fers, & de la sombre demeure des Morts; où l'on habite loin des Cieux.

PHILONIDE. Grands Dieux ! Nous n'avions pas sceu que Menipe estoit mort, & le voilà ressuscité.

MENIPE. Tu te trompes, l'Enfer m'a receu tout vif dans ses entrailles.

PHILONIDE. Hé ! mon amy, qui t'a meû d'entreprendre un si estrange voyage ?

MENIPE. Le feu bouillant de la jeunesse.

PHILONIDE. Quitte un peu ce langage tragique ; & mettant bas le cothurne, dy-nous d'où vient cet habit extravagant, & quel a esté le sujet d'un voyage si peu agreable ?

MENIPE. *Un important secret m'a conduit en ces lieux,*

Pour consulter là-bas l'ombre de Tirésie.

PHILONIDE. Tu rêves de parler ainsi poëtiquement à tes amis, & par Rapsodies.

MENIPE. Ne t'en estonne point, Philonide ; Car comme je ne fais que de quitter Euripide & Homere, j'ay l'esprit encore tout plein de leurs termes tragiques

Un important secret. | quoy je les exprime en
Ce sont deux Vers | Vers.
d'Homere ; c'est pour- |

LA NECROMANCIE. 247

& empoulez, & il me semble que les Vers me naissent à la bouche. Mais dymoy comme va le monde, & ce qu'on y fait ?

PHILONIDE. Ce qu'on y faisoit lorsque tu en es party ; on vole, on se parjure, on preste à usure.

MENIPE. Miserables, qui ne sçavent pas ce qui est ordonné contre les Riches dans les Enfers, dont les Decrets sont irrevocables.

PHILONIDE. Que dis-tu ? Y a-t-il quelque chose d'ordonné depuis peu là-bas, contre ceux qui sont icy ?

MENIPE. Ouy certes, & tres-important ; mais il n'est pas permis de révéler ces mysteres, de peur qu'on ne nous accuse d'impieté devant le Tribunal de Rhadamante.

PHILONIDE. Hé ! Menipe, par les Dieux, ne refuse pas ce secret à ton amy, qui le sçaura bien cacher, & qui est initié luy-mesme dans les mysteres.

MENIPE. Tu m'imposes une charge bien rude, Philonide ; mais pour l'amour de toy, il faut tascher de s'en acquitter. Il est ordonné, Que les Riches qui tiennent leurs tresors enfermés comme un autre Danaé.....

PHILONIDE. Ne passe pas outre,

que tu ne m'ayes dit le sujet de ton voyage, & qui t'a servy de guide; après tu conteras tout d'un temps ce que tu as veu & ouï dans les Enfers: car comme tu es curieux, tu n'auras, sans doute, rien oublié de remarquable.

MENIPE. Il te faut obéir; car le moyen de refuser quelque chose aux prieres d'un amy? Je commenceray donc par mon voyage, & te diray l'occasion qui me le fit entreprendre. Comme j'estois encore jeune, & que j'entendois les Poëtes parler des guerres & des divisions, non seulement des Heros, mais des Dieux mesmes; & conter leurs larcins, leurs incestes, leurs adulteres, & leurs violences; je m'imaginois que tout cela estoit non seulement veritable, mais juste, comme estant fait par les Dieux, qui ne pouvoient faillir, & en estois sensiblement touché. Mais lorsque je fus devenu grand, & que je vis les Loix qui disoient tout le contraire, & qui punissoient les voleurs, les seditieux, & les adulteres, je fus en grand'peine, ne sçachant quel party prendre. Car d'un costé je ne pouvois m'imaginer que les Dieux pussent faire des injustices; & de l'autre, je sçavois que les Legislatteurs n'eussent pas défendu ces choses s'ils les eussent trou-

vées raisonnables. Dans cette incertitude, je crus qu'il estoit à propos de consulter les Philosophes, comme les Sages du monde, & les Précepteurs du genre humain, pour apprendre d'eux la verité. Mais je m'apperceus bien-tost que j'estois tombé d'un petit mal en un plus grand. Car après avoir bien épluché leur vie & leur doctrine, je trouvoy qu'il y a plus d'incertitude parmy eux, que parmy les autres, & que nostre vie estoit sans comparaison plus tranquille & plus réglée que la leur. L'un m'ordonnoit de passer mon temps & de me réjouir, & disoit, que le souverain bien consistoit dans la volupté; l'autre crioit que c'estoit la peste de la vie, & qu'il falloit suër, travailler, s'endurcir au mal & à la peine, gronder tout le monde, & tascher de luy déplaire, & avoir toujours dans la bouche ce mot d'Hesiodé, Que la vertu ne se peut obtenir sans travail, & qu'il faut grimper sur le costau. Celuy-cy estoit d'avis de mépriser les richesses, & en tenoit la possession non seulement indifferente, mais dangereuse; cet autre les mettoit hardiment entre les biens. Après, combien de contrariété parmy eux pour les choses de la Nature? L'un pose un vuide, l'autre des atomes; celuy-cy des idées, celuy-là

des substances incorporelles , avec une foule de termes barbares & inconnus , dont ils vous affomment. Mais ce qui est de plus étrange , c'est qu'avançant des maximes toutes contraires , ils semblent pourtant avoir tous raison ; si bien que vous ne sçavez que répondre à celui qui dit qu'il est froid , ny à celui qui dit qu'il est chaud ; quoyque vous sçachiez bien qu'il ne peut estre froid & chaud en mesme temps. J'estois donc comme ces dormeurs qui donnent de la teste tantost d'un costé & tantost d'un autre , sans sçavoir ce qu'ils font. Ce qui est de plus insupportable , c'est que considerant leur vie , vous la trouvez toute contraire à leur doctrine. Car ceux qui disent qu'il faut mépriser les richesses , sont les plus avarés , n'enseignent que pour de l'argent , & ont tous les jours des procès pour leurs usures. Ceux qui rejettent la gloire font tout pour elle. Mais sur tout , ils crient presque tous contre la volupté , & en particulier , ils ne s'attachent qu'à elle , & sont plus voluptueux que les autres. Décheu donc de l'esperance de trouver la verité par leur moyen , j'estois plus en peine que jamais ; & si quelque chose me consolait , c'estoit de voir , que ceux qu'on estimoit les plus sages ,

n'estoient pas plus habiles que moy en ce point. Cependant comme je rêvois li-dessus jour & nuit, il me prit envie d'aller en Babylone, consulter quelque Mage des disciples de Zoroastre, parce qu'on disoit que par des charmes & des fortileges, ils ouvroient la porte des Enfers, & faisoient entrer & sortir qui il leur plaisoit. Mon dessein estoit de consulter Tirésias, qui estant sage & prophete tout-ensemble, me pourroit enseigner mieux que nul autre, quelle estoit la meilleure vie, & celle qu'un honneste homme devoit choisir. Je fis donc marché avec l'un d'eux nommé Mithrobarzans, qui avoit de longs cheveux, & une grande barbe blanche, & obtins de luy, avec beaucoup de peine, qu'il voulust estre mon guide dans une entreprise si hazardeuse. Il me prit, & me lava dans l'Euphrate un mois entier, selon le cours de la Lune, commençant au lever du Soleil le visage tourné vers l'Orient, & barborant une longue oraison, comme ces Sergens enrouez qui parlent si

De longs cheveux, & une grande barbe blanche: Ilya au Grec, des cheveux blancs, & une grande barbe; mais | il est mieux comme je l'ay exprimé, & ces gens portoient aussi des cheveux longs.

viste & si mal qu'on ne les entend point. Je pense toutefois qu'il invoquoit les démons. Après avoir fait toutes les conjurations, il me cracha au nez par trois fois, & me ramena, sans regarder personne par le chemin. Cependant il ne me donnoit à manger que du gland, & à boire que du lait & de l'*hydromel*, ou de l'eau du fleuve Coaspés: Nous avions la terre pour lit, & le Ciel pour couverture. Lorsque je fus bien préparé de la sorte, il me mena sur le minuit aux bords du Tigre; & m'ayant bien lavé & nettoyé, fit quelques ceremonies de purification avec une torche, de l'oignon marin, & plusieurs autres choses, barborant toujours cette longue oraison. Comme je fus bien enchanté & tournoyé, pour n'estre point endommagé par les fantosmes, il me ramena au logis, en me faisant marcher à reculons. Le reste de la nuit fut employé à nous préparer au départ. Il mit donc une longue soutane de Magicien, & m'arma comme tu vois de cette massüe, de cette lyre, & de cette peau de Lion, avec ordre, si l'on me demandoit mon nom, de ne pas dire

Hydromel. Nous n'a- | 'icrate, quoy qu'il se
vons point d'autre mot | fist avec du miel & du
pour exprimer le Mé- | vin.

Menipe, mais Ulyſſe, Hercule, ou Orphée.

PHILONIDE. Pourquoi cela ? je n'en voy pas la raiſon.

MENIPE. C'eſt qu'il croyoit que nous paſſerions mieux ſous le nom de ces Heros, qui eſt connu dans les Enfers, que ſous le noſtre. Le jour venu, nous deſcendiſmes à la riviere pour nous embarquer ; car il avoit préparé un Bateau & des viſtims, avec les autres choſes neceſſaires pour le ſacrifice. Après que nous euſmes chargé noſtre petit fait, nous entraſmes tristes & dolens, comme dit le Poëte, quittant à regret le rivage. Nous n'eufmes pas vogué long-temps, que nous deſcendiſmes dans le Lac où l'Euphrate ſe perd, & de-là dans une Terre déſerte & ſi couverte de bois qu'on n'y voyoit goutte. Je mis pied à terre ſous la conduite du Mage, & après avoir creuſé une foſſe, nous y égorgeaſmes nos viſtims & eſpanchaſmes le ſang tout autour. Pendant tous ces myſteres, il tenoit une torche allumée, & invoquoit enſemble tous les démons ; les peines, les furies, la nocturne Hecate, & la haute Proſerpine, entremellant parmy ces diſcours de grands mots barbares & inconus, & criant à pleine teſte, & non plus

entre ses dents, comme auparavant. Tout à coup la forest tremble, par la force de l'enchantement, la terre se fend, & l'on entend de loin les cris du Cerbere. L'Enfer peu à peu se découvre, avec le Lac brulant, le Fleuve de feu, & le Manoir de Pluton, qui trembloit jusques sur son Trosne. Nous entrons par cette ouverture, & trouvons Rhadamante à demy-mort de frayeur, Cerbere aboyant, & tout prest à nous dévorer; mais je l'endormis aisément au son de ma lyre. Comme nous fusmes à la Barque de Caron, nous fallismes à ne point passer, tant elle estoit pleine; ce n'estoit que gens blessez, l'un à la jambe, l'autre à la teste, comme au retour d'un combat. Mais aussitost qu'il nous vit, & qu'il apperceut la peau de Lion & la massüe, s'imaginant que j'estois Hercule, il nous fit faire place, & nous passa à l'autre bord. Ensuite, il nous montra le chemin. Mitrobarzanés marchoit devant, parce qu'on ne voyoit goutte, & je le suivois pas à pas, le tenant par sa robe, tant que nous arrivâmes dans un Pré qui estoit tout planté d'*Asphodeles*, où nous fusmes inconti-

<p><i>Planté d'Asphodeles</i> : C'est une plante, bien qu'il en fasse un arbre</p>	<p>dan son histoire veri- table.</p>
--	--

nent environnez d'ombres murmurantes. Nous passons outre, jusqu'au Tribunal de Minos, qui avoit à ses costez les démons, les peines, & les furies, avec une longue chaisne de coupables. Ce n'estoit qu'adulteres, maqueraux, maltotiers, flateurs de Cour, hypocrites, & autres semblable vermine qui trouble la tranquillité de nostre vie. On voyoit à part les usuriers, passés, goutteux, hydropiques, avec chacun une chaisne au col, & un maillet de fer du poids de six-vingt livres. Nous demeurâmes là quelque temps à entendre leurs défenses; mais ils estoient accusez par de plaisans Orateurs.

PHILONIDE. Qui sont-ils? ne m'en vie point ce plaisir.

MENIPE. Te souvient-il de ces ombres que font les corps, lors qu'ils sont opposez au Soleil? Ce sont là nos accusateurs après nostre mort, & les fideles témoins de tout ce que nous avons fait au monde, comme ceux qui ne nous ont point abandonnez durant tout le cours de nostre vie. Minos, après les avoir ouïs & examinez, renvoye les coupables aux lieux destinez aux supplices, pour y payer la peine de leurs crimes. Il tourmente principalement ceux qui se sont enorgueillis de leur grandeur, dé-

testant leur faste & leur vanité de peu de durée, de ne s'estre pas souvenu qu'ils estoient hommes, & mortels comme les autres. Vous les voyez alors nuds, honteux & dépouillez, qui osent à peine lever les yeux, & qui regardent leur félicité comme un songe. J'avois une joye incroyable de les voir en cet estat; & m'approchant doucement de ceux que j'avois connus en ce monde, je les faisois souvenir de leur arrogance, & du plaisir qu'ils prenoient à voir le matin une foule de gens à leur porte, qui les attendoient à la sortie, & qui estoient repoussez par leurs valets, jusqu'à ce qu'il plût à Monsieur de sortir, tout couvert d'or & de pourpre, qui caressoit les uns d'un clin d'œil, les autres d'un souris, & pensoit bien obliger ceux à qui il donnoit sa main à baiser. Ils enrageoient de se voir reprocher leurs veritez. Il se plaida là une cause, où Minos sembla donner quelque chose à la faveur. Car comme Denys le Tyran estoit accusé de crimes atroces, par Dion, & convaincu par le témoignage irrefragable des Philosophes Stoïques; Aristipe le Cyrenien vint à la traverse, & comme il est respecté là-bas, & en grande autorité parmy les Ombres, il le délivra, sur le point d'estre dévoré par la Chimere,

Chimere, en disant, qu'il avoit fait du bien aux gens de Lettres. Alors, quittant le Tribunal de Minos, nous vinmes aux lieux destinez aux supplices, où c'estoit une chose effroyable d'entendre le cry des damnez, parmy le son des fouets & le bruit des chaines. Ils estoient tourmentez pelle-melle, Rois, vassaux, pauvres, riches, libres, esclaves, & tous de differentes peines; les uns dans le feu ou sur la rouë, les autres déchirez par Cerbere, ou par la Chimere, & tous detestoient leurs crimes. Nous en remarquasmes quelques-uns de nostre connoissance qui se cachoient, & tournoient la teste de l'autre costé; ou s'ils nous regardoient, c'estoit en tremblant, & avec des respects & des soumissions, qui nous faisoient rire, sur tout, lorsque nous nous souvenions de leur orgueil & de leur présomption. On faisoit graces aux pauvres de la moitié de leurs peines. Nous vismes aussi ces celebres criminels des Fables, Sisyphes, Ixion, Tantale, & cet enfant de la terre, qui couvre neuf arpens de son corps. De-là, nous passâmes aux Champs Elysées, qui est le séjour des bien-heureux, où nous vismes une autre foule de Morts, distinguez par Tribus & par Nations. Les uns secs

258 LA NECROMANCIE.

& ufez , qui s'en vont prefque en fumée, comme dit Homere ; d'autres , jeunes & plus entiers , particulièrement les Egyptiens , à caufe qu'on les embaume. Mais ils font tous tres-difficiles à connoître ; car on diroit que tous les Morts fe refembent. Toutefois , en y prenant garde de bien près , on y remarquoit quelque difference. Ils eftoient couchez tous enfemble grands & petits , fans qu'on pult distinguer Agamemnon d'avec fon cuifinier *Pyrrhias* , ny *Therfite* d'avec Niree ; car ils n'avoient plus les marques qui les faifoient reconnoître. Ce n'eftoient que des carcasses qui guignoient par les trous des yeux , & montroient de grandes dents décharnées. Considerant donc ces chofes , la vie de l'homme me sembloit une *Comedie* , dont la fortune est le Poëte,

Pyrrhias ny Therfite :

C'est assez de ces deux exemples, fans en ajoûter un troifiéme. Les Grecs ne peuvent fuir, & particulièrement les Déclamateurs, qui difent toujours tout ce qu'ils fçavent, & s'épuifent fur un fujet ; c'est un défaut de cet Auteur qui est touché dans la

Préface.

Comedie. Il y a au Grec , *Pompe* , qui eftoit une efpece de Proceffion à l'honneur des Dieux ; mais il faut que les comparaiſons foient de chofes connues, & celle-là n'a point de rapport à noſtre façon.

qui donne à chacun le personnage qu'elle veut ; à l'un, celuy d'un Monarque, ou d'un faquin ; à l'autre, celuy d'une jeune beauré ou d'une vieille ridicule. Car pour faire que la Comedie soit bonne, il faut qu'il y ait de tout. Quelquefois une mesme personne change de condition, comme Crésus, de Roy devient esclave, & Meandre successeur de Polycrate, passe du rang des valets en celuy des Princes. La fortune les laisse quelque temps sous cet habit ; mais à la fin de la Comedie, chacun reprend le sien, & redevient ce qu'il estoit auparavant. Quelques sots & opiniastres, après avoir quitté leur habillement, veulent conserver leur dignité, & se faschent quand on les dépoille, comme si la Comedie devoit toujours durer, & que les habits ne fussent pas empruntez. C'est ainsi qu'un Comedien fait tantost Priam & tantost Agamemnon, & devient esclave, après avoir esté Cécrops ou Erectée. En un mot, lors qu'il a mis bas le Corthurne, ce n'est plus Agamemnon fils d'Atrée, ny Créon fils de Ménécés ; mais Pol fils de Clariclés, de quelque méchant village, ou Satyre fils de Theogiton, qui n'est pas de meilleur lieu. Voilà comme vont les choses du monde.

PHILONIDE. Mais dis-moy, ceux qui ont ces magnifiques tombeaux enrichis de *Colonnes & de Statuës*, avec ces superbes inscriptions ; ne sont-ils pas plus estimez là-bas que les autres ?

MENIPE. Non, mon amy ; car si tu avois veü Mausole, avec son Mausolée, tu te creverois de rire ; il est jetté-là en un trou comme les autres, & ne gagne rien à son tombeau si somptueux, que d'estre accablé sous sa pesanteur. Car lors qu'Eaque distribuë les places, il ne donne pas plus d'un pied à chacun, & il faut retirer ses jambes, & s'y accommoder comme on peut. Mais tu rirois bien davantage si tu voyois les Satrapes mendiant là-bas, & estant contraints pour vivre, de faire le mestier de Harangeres ou d'apprendre la Grammaire à des grimaux, baffoüez & souffletez comme des coquins. Pour moy, je ne me pouvois tenir de rire en voyant Philippe de Macedoine refaire de vieilles savates en un coin, & d'autres demander l'aumosne aux carrefours, comme Darius, Xerxés, & Polycrate.

PHILONIDE. Tu nous contes-là

<p><i>Colonnes & Statuës.</i> Je l'ay expliqué des Tombeaux, parce que</p>	<p> l'exemple ne va que là.</p>
--	--

d'étranges choses, & presque incroyables ; mais les Sages, comme Diogène & Socrate, que font-ils ?

MENIPE. Celuy-cy se promene comme il faisoit à Athenes, & controlle tout le monde, estant d'ordinaire avec Palamede, Nestor, Ulysse, & les autres grands causeurs du temps passé, qui se plaisent à son entretien. Il semble avoir encore les jambes enflées du poison qu'on luy a donné. Pour Diogène, il s'amuse à persecuter Midas & Sardanapale, auprès desquels il a choisi sa demeure, & s'éclate de rire lors qu'il leur entend regretter leur félicité, demeurant tout le jour couché sur le dos, à chanter, tandis que les autres pleurent ; si bien que ces pauvres misérables, pour n'avoir pas toujours la teste rompuë, ont fait résolution d'abandonner le quartier.

PHILONIDE. Dis-moy maintenant ce qu'on a ordonné dans les Enfers contre les Riches ?

MENIPE. Tu as bien fait de m'en faire souvenir ; car j'ay failli à l'oublier, quoyque ce fust le sujet principal de mon discours. Comme j'estois donc là-bas, le Magistrat fit publier l'Assemblée pour les affaires de la Communauté ; & voyant tout le monde y courir, je me meslay

parmy la foule. On y traita de diverses matieres, dont la derniere fut celle des Riches, à qui l'on fit des reproches de leur insolence & de leur présomption. Alors un des principaux de l'Assemblée se levant, leût ce Decret. *Sur ce qui nous a esté representé, Que les Riches, pendant leur vie, font beaucoup de mal aux Pauvres, & les baffoient & mal-traitent, il a semblé bon au Senat & au Peuple, qu'après leur mort, leur corps soit condamné aux peines comme les autres; & pour leur ame, qu'elle passe incessamment d'asne en asne, pour estre battue & chassée par les Pauvres, comme ils les ont battus & chassés pendant leur vie, jusqu'à ce que le terme soit accompli de deux cens cinquante mille ans, après lequel il leur sera permis de se retirer. Un tel, fils d'un tel, d'un tel país, & d'une telle Tribu, a fait ce Decret.* Cette Ordonnance leüe, le Magistrat l'approuva, le Peuple la ratifia, Cerbere en aboya, & Proserpine en bourdonna, qui sont les formes des verifications dans les Enfers. Voilà ce qui se passa ce jour-là dans l'Assemblée, après quoy, je continuay mon chemin, & fus consulter Tirésias, qui estoit le sujet de mon voyage. Je luy dis d'abord ce qui m'avoit amené, & le priay de me

dire son sentiment. Alors se souïriant d'une façon ridicule , comme c'est un petit vieillard aveugle , tout contrefait , il me dit d'une voix gresse , Mon fils , je vois bien que tu as fréquenté les Philosophes , & que ce sont eux qui ont causé ton incertitude ; car ils ne sont pas d'accord de ce que tu veux sçavoir : mais il n'est pas permis de le révéler , de peur qu'on ne nous accuse d'impiété devant le Tribunal de Rhadamante. Ha ! mon petit bon-homme , luy dis-je , ne me laisse pas languir davantage dans un aveuglement plus grand que le tien. A ces mots , comme s'il eust eû pitié de moy , il me tira à part , & s'approchant de mon oreille , La meilleure vie , dit-il , *c'est la plus commune.* C'est pourquoy quittant-là toutes ces chimeres des Philosophes , & ces vaines speculations sur la fin , & le principe des choses , & tenant pour certain que tous leurs beaux raisonnemens ne sont rien que de subtiles impostures ; songe à vivre & à te réjouïr. Cela dit , il se déroba , & rentra dans son Pré d'Asphodele ; & moy , parce qu'il se fai-

C'est la plus commune. Je l'ay mis ainsi , | poser cette vie à celle
 parce que le dessein de | des Grands, mais à celle
 l'Auteur n'est pas d'op- | des Philosophes , com-
 | me la suite le fait voir.

foit tard , je dis au Mage , qu'il estoit temps de se retirer , & de reprendre nostre chemin. Ne te mets point en peine , dit-il , j'en sçais un plus court ; & me prenant par la main , il me mena en une contrée plus obscure , où me montrant du doigt un foible rayon de lumiere qui passoit à travers une fente : C'est-là , dit-il , l'Oracle de Trophonius ; & le chemin par où l'on descend de la Beocie dans les Enfers ; remonte par là , & tu seras incontinent en ton país. Moy tout réjoüy , je pris congé du Mage ; & grippant du mieux que je pûs , je me suis trouvé , je ne sçais comment , à Lébadie.





CARON, OU LE CONTEMPLATEUR.

DIALOGUE.

CARON, MERCURE,

Et plusieurs autres parlent.

*Il dépeint icy la vanité des choses du monde,
d'une façon tres-agréable.*

MERCURE. **D**E quoy ris-tu, Caron,
& pourquoy quittant
ta nacelle es-tu venu icy haut chercher
la lumiere ? Tu n'avois pas accoustumé
de te meller des choses du monde.

CARON. J'ay voulu voir ce qui s'y
passe, & ce que les hommes regrettent
tant quand ils meurent ; car personne n'est
entré dans ma nacelle sans larmes. A
l'exemple donc de *ce jeune Thessalien*, j'ay
demandé de pouvoir estre un jour absent
du navire ; & en ayant obtenu la per-
mission, je suis monté jusques-icy, tres-
heureux de t'avoir rencontré ; car je suis
seur que tu me montreras tout.

*Ce jeune Thessalien. C'est Protésilas, dont
il est parlé plus haut.*

MERCURE. Je n'ay pas le loisir, Caron ; car j'ay quelque commission de la part de Jupiter, & tu sçais qu'il est colere, & que si je tardois trop, il me pourroit laisser pour jamais avec vous dans les Enfers ; ou me prenant par un pied, comme il fit Vulcain, me précipiter en bas du Ciel, pour faire rire ensuite les Dieux, lorsque je leur verserois à boire tout cloppinant.

CARON. Quoy ! tu abandonnerois ainsi ton ancien amy, & ton camarade, errant par le monde sans guide ? Souvien-toy que je ne t'ay jamais fait prendre la rame, ny tirer à la pompe, en passant la Barque, quoyque tu sois fort & robuste ; mais en arrivant là-bas, tu te couches tout de ton long sur le tillac, & dors tout ton soûl, si ce n'est que tu rencontres quelque babillard d'entre les Morts pour t'entretenir. Cependant tout vieux que je suis, il faut que j'empoigne la rame, & que je vous passe à l'autre bord. Ne m'abandonne donc point, je te prie, mon petit Mercure ; car comme les autres chancellent dans les tenebres, je suis tout ébloui à la lumiere.

MERCURE. Tu as envie de me faire battre ; mais on ne sçauroit éviter son malheur, ny rien refuser à son amy.

N'attends pas, pourtant, que je t'aïlle montrer tout ; il faudroit pour cela un siecle, & Jupiter me feroit crier par les carrefours comme un fugitif. D'ailleurs, les revenus de Pluton en pâtiroient, car personne ne passeroit cependant ; & Eaque, qui est le Maltostier des Enfers, demanderoit diminution : mais il faut tâcher de te montrer le principal.

CARON. C'est à toy à voir ce qu'il faut faire ; car je suis tout neuf en ce pais-cy.

MERCURE. Il nous faut choisir quelque Montagne, d'où l'on puisse tout voir : Si tu pouvois monter au Ciel, ce seroit un grand abrégé ; car tu contemplois aisément tout de là-haut ; mais comme tu converses incessamment parmy les Ombres, tu n'es pas digne d'entrer au Palais de la lumiere.

CARON. Tu sçais ce que je dis là-bas à ceux qui passent la Barque, lors qu'ils se veulent mesler de me donner leur avis : car comme ils n'entendent rien à la navigation, s'il arrive quelque tempeste, ils veulent aussi-tost qu'on basse les voiles, ou qu'on les relasche à bord ; mais je leur commande de se tenir coy, & de me laisser faire. De mesme à present, fais tout ce que tu

jugeras à propos, fans m'en demander mon avis, comme si tu estois le Pilote, & que je fus le Passager ; car je t'obéiray en tout & par tout.

MERCURE. Tu as raison : Je feray ce qu'il faudra ; il ne reste plus qu'à trouver un lieu commode pour tout voir. Le Caucase sera-t-il assez haut, ou si nous prendrons le Parnasse, ou le Mont Olympe ? Mais cela me fait souvenir d'un dessein que je te veux communiquer ; car j'auray besoin de ton assistance.

CARON. Commande, c'est-à-moy d'obéir ?

MERCURE. Homère dit, que les fils d'Aloée, qui n'estoient que deux non plus que nous, & encore enfans, entreprirent de déraciner le Mont Ossa, & de le mettre sur l'Olympe, & celui de Pelion par-dessus, afin de s'en servir comme d'eschelle pour monter aux Cieux ; mais ces jeunes estourdis furent punis de leur temerité. Pour nous qui ne voulons pas, comme eux, prendre le Ciel par escalade, je suis d'avis seulement que nous roulions ces Montagnes

Ou si nous prendrons le Parnasse, ou le Mont Olympe. Cela dit assez qu'ils sont plus haut | que le Caucase ; & pour estre délicat, il ne faut pas trop marquer ce qu'on veut dire.

l'une sur l'autre, pour découvrir de plus loïn.

CARON. Et penses-tu que nous soyons assez forts tous deux pour cela ?

MERCURE. Pourquoi non ? Crois-tu que nous ne vallions pas bien des enfans ?

CARON. Je ne dis pas cela ; mais pour en venir à bout , il faut des forces extraordinaires.

MERCURE. C'est que tu es grossier, mon amy, & que tu n'as pas leû Homere ; car en trois mots, ce galant-homme fait une eschelle de Montagnes, par où l'on peut grimper au Ciel aisément ; & je m'estonne que tu trouves cela estrange, veu que tu sçais qu'Atlas seul nous porte tous & le Ciel mesme, & qu'Hercule prit un jour sa place, pour le délasser.

CARON. J'ay ouï dire cela aussi-bien que toy ; mais s'il est vray ou non, je m'en rapporte à toy & aux Poëtes.

MERCURE. Il est tres-veritable, Caron ; car pourquoy des gens d'honneur voudroient-ils mentir ? Travaille-donc premierement à déraciner le Mont Ossa, puis nous mettrons dessus Pelion au sommet feüillu. Regarde comme nous avons tost fait, & poëtiquement. Je

veux monter le premier pour voir s'ils seront assez hauts. Grands Dieux ! nous ne sommes encore qu'au bas du Ciel : Je découvre à peine à l'Orient, l'Ionie & la Lydie ; & à l'Occident l'Italie & la Sicile ; l'Isle de Crète au Midy ; & le Danube au Septentrion. Il faut aller querir le Mont Oëta, & mettre encore le Parnasse par-dessus.

CARON. Je le veux ; mais prends garde en chargeant trop que tout ne vienne à ébouler, & que nous ne nous repentions un peu tard d'avoir ajousté foy à l'architecture d'Homere.

MERCURE. Ne crains point, mon amy, tout ira bien. Transporte l'Oëta, & roule dessus le Parnasse. Voilà qui va le mieux du monde. Je voy tout, tu n'as plus qu'à monter.

CARON. Donne-moy la main : car la montée est un peu haute pour un vieillard comme moy.

MERCURE. C'est ta curiosité, & non pas moy qui te donne toute cette peine ; car on ne peut tout voir & demeurer dans sa chambre. Ca la main, & prends garde où tu mets le pied, pour n'aller pas pas faire la culbute. Courage, te voilà en haut, aussi-bien que moy ; le Mont Parnasse est fourchu, tu

te mettras sur une des pointes, & moy sur l'autre, pour estre plus à nostre aise, & nous considererons ce que nous voudrons tout à loisir. Que vois-tu ?

CARON. Je vois une grande Plaine, & un grand Lac qui l'environne, avec des Rivieres plus grosses que le Phlégéon & le Cocyte ; je vois aussi des petits animaux qui sortent hors de leurs trous.

MERCURE. Ces trous-là ce sont des Villes, & ces animaux, des hommes, qui te paroissent petits de loin.

CARON. Vois-tu que tu n'as rien fait d'entasser Montagne sur Montagne ; car on n'apperçoit pas distinctement de si loin, & mon dessein n'estoit pas de voir des Villes & des Forests comme dans la Carte ; mais de connoistre ce qui se passe dans le monde, & comme l'on s'y gouverne ; car ce matin, lorsque tu m'as rencontré, je riois d'une aventure assez plaisante. Quelqu'un pria à souper chez son voisin, & dit qu'il ne manqueroit pas de s'y trouver ; mais là-dessus, il est tombé une tuile qui luy a cassé la teste : N'y avoit-il pas de quoy rire, de luy voir promettre si hardiment ce qu'il ne pouvoit tenir ? Il nous faut donc descendre, pour considerer les choses de plus près.

MERCURE. Demeure , je sçay une recette pour éclaircir la veüe , que j'ay apprise aussi d'Homere ; nous verrons s'il est aussi bon Empyrique qu'Architecte. Mais prens garde , quand je l'auray faite , de bien voir , afin qu'il n'y faille plus retourner.

*J'osteray le bandeau qui te couvre les yeux ,
Tu verras aisément les hommes les & Dieux.
Qu'est-ce ? ne vois-tu pas bien à présent ?*

CARON. A merveilles ; un Lynx est aveugle au prix de moy : Tu n'as plus qu'à te préparer à répondre. Mais veux-tu que je t'interroge aussi en Vers , pour montrer que je ne suis pas si ignorant que tu penses ?

MERCURE. Et où les aurois-tu appris , pauvre Batelier ?

CARON. Tu ne sçaurois t'empescher de médire de la vacation. N'ay-je pas ouï Homere là-bas débagouler ses Rapsodies ? Car comme je le passois , il s'émeut une tempeste , excitée sans doute par quelques Vers qui estoient contraires à la navigation ; de sorte que Neptune , en colere , jetta son Trident , comme s'il eust voulu pescher à la ligne , & fit une si grande tourmente , que ma Barque faillit à s'enfoncer. Cependant il prit un mal de cœur à Homere , qui luy fit

vuidier tout ce qu'il avoit dans le corps, avec Scylle, Caribde & Polyphème.

MERCURE. Je ne m'estonne pas qu'il te soit resté quelque chose d'une si grande évacuation ; mais si tu m'en crois , *tu parleras en langage plus humain.*

CARON. *Dy-moy donc sans tant de façon* , qui est celuy - cy , qui passe tous les autres tant en force qu'en grandeur ?

MERCURE. C'est Milon Crotoniate , à qui la Grèce applaudit dans les spectacles , pour luy avoir veû porter un bœuf d'un bout à l'autre de la carriere.

CARON. Hé ! mon amy , qu'ils auront bien plus de raison de m'applaudir, lorsque je le porteray moy-mesme , après que la Mort , cet Athlete invincible , l'aura terrassé. Il se lamentera alors au souvenir de ces acclamations. Maintenant , tout glorieux , il ne songe pas à nous.

MERCURE. Comment y songeroit-il en un estat si vigoureux ?

CARON. Laissons-le là , il nous donnera assez de plaisir , lorsque bien loin de porter un bœuf , il ne pourra pas porter

Tu parleras en langage plus humain. Dy-moy donc sans tant de façon ? J'ay mis | cela pour m'exempter de faire des méchans Vers.

un moucheron. Mais qui est cet autre plein de majesté ? Il semble étranger à son habit ?

MERCURE. C'est Cyrus fils de Cambises, qui a transporté l'Empire des Médes aux Perses. Il vient de dompter les Assyriens, & de prendre Babylone, & marche maintenant contre Crésus Roy de Lydie, afin de se rendre maistre de l'Univers.

CARON. Et où est Crésus ?

MERCURE. Regarde cette Forteresse à triple mur ; C'est Sardes Capitale de son Empire. Le voilà assis sur un Trône d'or, qui parle à Solon. Veux-tu que nous écoutions ce qu'ils disent ?

CARON. Je le veux.

CRÉSUS. Maintenant, Solon, que j'ay déplié devant toy tous mes tresors, & que tu as veü toute ma gloire, dis-moy, je te prie, quel est à ton avis le plus heureux de tous les hommes ?

CARON. Ecoutons un peu ce qu'il répondra.

MERCURE. Ne crains rien, il ne dira point de sottise.

SOLON. Il y en a bien peu, Crésus, qui méritent ce nom ; mais de tous ceux que j'ay connus, Biton & Cleobis me semblent les plus heureux.

CONTEMPLATEUR. 275

MERCURE. *Il veut dire* les enfans de cette Prestresse d'Argos, qui moururent tous deux en mesme temps, après avoir traîné leur mere sur un Char jusques dans le Temple.

CRÉSUS. Et bien que ceux-là soient les plus heureux; Qui sont les autres?

SOLON. Tellus, cet illustre Athenien, qui mourut pour son País, après avoir bien vécu.

CRÉSUS. Et moy, maraut, ne te semblé-je point heureux?

SOLON. On ne peut juger de la félicité de l'homme, qu'après cette vie, lors qu'il aourny heureusement sa carriere.

CARON. Courage, Solon, tu es un brave homme de faire ma Barque juge de ce differend. Mais qui sont ceux-là, que Crésus envoie si chargez, & qu'est-ce qu'ils portent sur leurs épaules?

MERCURE. Des lingots d'or qu'il donne en offrande à Apollon, pour récompense de ses Oracles trompeurs qui le feront bien-tost périr; car il est extrêmement superstitieux.

CARON. Quoy! ce jaune rougissant c'est de l'or? Voilà la premiere fois que

Il veut dire: Je fais | à qui il convient mieux
dire cela à Mercure, | qu'à Caron.

j'en avois veü, après en avoir tant ouï parler.

MERCURE. Voilà, mon amy, le sujet de tant de querelles, de combats, de trahisons, de larcins, de meurtres, d'empoisonnemens, de parjures, de dangers sur Mer & sur Terre.

CARON. Quoy ! pour cela ? il ne ressemble pas mal à du cuivre ; car j'en vois, comme tu sçais, dans la monnoye qu'on me donne pour le passage : mais je ne voy point l'avantage qu'a ce métal sur les autres, sinon qu'il est plus pesant, & qu'il fait courber ces Crocheteurs sous le faix.

MERCURE. On ne fait pas estat du cuivre, parce qu'il est trop commun ; mais l'un & l'autre se tire des entrailles de la terre.

CARON. Tu contes-là d'estranges folies.

MERCURE. Solon, comme tu vois, n'en fait point de conte, & se mocque de la vanité de ce Roy barbare ; mais il semble qu'il luy veuille dire quelque chose. Ecoutons.

SOLON. Dy-moy, Crésus, croy-tu qu'Apollon ait besoin de tes trefors ?

CRÉSUS. Pourquoi non ? il n'a point de pareilles offrandes dans son Temple.

CONTEMPLATEUR. 277

SOLON. Il faut qu'il y ait bien de la gueuserie dans le Ciel, qu'on y ait besoin des richesses de la Lydie.

CRE'SUS. Où en pourroit-on trouver ailleurs autant que dans mon Empire ?

SOLON. Dy-moy, y croist-il aussi du fer ?

CRE'SUS. Non.

SOLON. Voy-tu que le meilleur de tous les métaux te manque.

CRE'SUS. Pourquoi ?

SOLON. Si tu veux répondre sans te mettre en colere, tu le sçauras. Quel est le meilleur de ce qui conserve, ou de ce qui est conservé ?

CRE'SUS. Ce qui conserve.

SOLON. Si donc Cyrus t'attaque, comme on le dit, feras-tu des armes d'or, ou bien de fer ?

CRE'SUS. De fer.

SOLON. Et si tu n'en as point, on transportera tous tes tresors en Babylone.

CRE'SUS. Ne parlons point de cela.

SOLON. Je prie les Dieux que cela n'arrive point ; mais tu vois par-là que le fer vaut mieux que l'or.

CRE'SUS. Voudrois-tu que je fisse revenir mes lingots d'or pour en envoyer de fer ?

SOLON. Non ; car Apollon n'en a que faire , & ceux-cy feront la proye de quelque Pirate , ou de quelque Conquerant , qui s'en serviront mieux que luy.

CRÉSUS. Tu portes envie à mes richesses , & leur fais toujours la guerre.

MERCURE. Le barbare ne peut souffrir la liberté du Philosophe , & s'estonne de luy voir mépriser son luxe & sa vanité ; mais il regrettera bien-toft de ne l'avoir pas creû , lors qu'il se verra prest d'estre conduit au supplice ; car j'entendis naguere Cloton , qui repassoit les destins des hommes , & qui disoit , que Crésus seroit pris par Cyrus , & Cyrus par la Reine des Massagetes. La vois-tu montée sur un cheval blanc , toute preste à triompher ; & d'autre costé , Cambyfes le successeur de Cyrus , qui après avoir erré long-temps par la Lybie & l'Ethiopie , mourra enragé pour avoir tué le bœuf Apis ?

CARON. Il y aura bien alors dequoy rire ; Mais on n'oseroit les regarder maintenant , au milieu de leur pompe & de leur gloire.

MERCURE. Qui croiroit que l'un seroit condamné dans peu à estre brûlé , & l'autre plongé dans un tonneau plein de sang , avec ces reproches : *Soule-tes*

du sang dont tu as toujours esté si altéré.

CARON. Mais qui est celuy-là avec un manteau de pourpre & un diadème, à qui son cuisinier donne un anneau d'or, qu'il a trouvé dans le ventre d'un poisson ?

MERCURE. C'est Polycrate Tyran de Samos, qui se croit parfaitement heureux, & qui ne sçait pas, qu'il sera trahy par son esclave, & livré au Satrape Orétés, qui l'attachera à un gibet ; car j'ay ouï dire tout cela à Cloton.

CARON. Courage, ma fille, pend les uns, & décapite les autres, pour leur apprendre qu'ils sont hommes, & ne les élève que pour les précipiter de plus haut, afin que la cheute en soit plus grande. Je riray alors tout mon soûl, quand je les verray dans ma nacelle, sans tout cet équipage de grandeur.

MERCURE. Voilà ce qui arrivera ; Mais vois-tu cette foule de gens, dont les uns labourent, les autres navigent ; les uns font la guerre, les autres plaident ; les uns triomphent, les autres mendient ?

CARON. Je voy une grande multitude bien occupée, & une vie bien pleine de trouble & de misere. On diroit de leurs Villes, que ce sont des Ruches

d'Abeilles ; car chacun a son éguillon dont il picque son voisin : mais j'en voy comme les guespes & les frelons qui mangent le bien d'autrui sans rien faire. Mais qu'est-ce que cette nuë obscure qui les environne ?

MERCURE. Ce sont les diverses passions qui les agitent , & particulièrement la crainte & l'esperance , dont l'une les menace & les atterre , & l'autre les flatte & les releve , les laissant à la fin comme des Tantales , qui bâillent après un bien qui s'enfuit. Voy-tu les Parques qui filent d'en-haut leurs destins , où ils tiennent attachez par de petits filets , semblables à des toiles d'araignée , & demeurent suspendus pour quelque temps ? Mais lorsque le filet vient à rompre , ils tombent avec grand bruit , sur tout quand ils sont montez fort haut. Car cet autre qui n'est gueres élevé , quand il viendra à tomber , il n'y aura que son voisin qui l'entende. En vois-tu dont le filet est attaché à celui de leur compagnon ? C'est signe que leur vie dépend de la sienne ; & celui qui a le plus long fil , sera héritier de celui qui a le plus court.

CARON. Cela est tout-à-fait plaisant.

MERCURE. Encore plus que te ne
penses.

penfes, & particulièrement quand on con-
 sidere leurs occupations, & leurs exer-
 cices, & comme la Mort vient trancher
 leur vie & leurs esperances. Vois-tu les
 bourreaux & les ministres, la peste, la
 guerre, la famine, fans compter une in-
 finité d'autres maladies, à quoy ils ne
 songent point durant la prosperité ; mais
 l'adversité les réveille avec des gémi-
 semens & des plaintes. Que s'ils consi-
 deroient de bonne-heure qu'ils sont mor-
 tels, & qu'après avoir demeuré quelque
 temps en vie, il la faudra quitter com-
 me un songe, ils seroient beaucoup plus
 sages, & n'auroient pas tant de peine à
 mourir. Mais maintenant qu'il leur sem-
 ble que le présent durera toujours, lors-
 que l'un de ces ministres de la Mort leur
 vient signifier l'arrest du Destin, ils ne
 sont pas consolables. Que penfes-tu que
 feroit celuy qui bastit un Palais, & qui
 presse les ouvriers, s'il croyoit mourir
 avant qu'il fust achevé ? Et celuy qui se
 réjouit de ce que sa femme luy a fait un
 fils, & qui veut qu'il porte son nom ;
 s'il estoit averty qu'il ne passera pas l'âge
 de sept ans, comment se desespereroit-il,
 au lieu d'en faire des feux de joye ? Mais
 le mal est, qu'il regarde celuy de son
 voisin, qui a rempoté le prix aux jeux

Olympiques, & non pas cet autre qu'on porte au buscher, ou qui a fait mourir son pere de desespoir par ses débauches, Vois-tu cette grande troupe de chicaneurs & d'usuriers, qui ne songent qu'à amasser, & qui sont appelez par ces tristes officiers de la Mort, avant que d'avoir jouï de leurs biens ?

CARON. Je vois tout cela, & songe en moy-mesme, quel est ce grand plaisir qu'ils regrettent tant quand ils meurent.

MERCURE. Si quelqu'un vouloit examiner la condition des hommes, à commencer par celle des Rois, & de ceux qu'on estime les plus heureux, & qui semblent hors du pouvoir de la fortune, on trouveroit qu'il y a plus de mal que de bien. Car sans parler des maladies, qui leur sont communes avec les autres, toute leur vie n'est que trouble & qu'inquiétude. Si ceux-là donc sont malheureux, je laisse à juger ce que sont les autres.

CARON. Je te veux dire à quoy je compare les pauvres mortels, à ces boüillons d'écume que font les torrens, dont

A ces boüillons d'écume : La comparaison est trop claire pour avoir besoin de red-
dition.

CONTEMPLATEUR. 283

les uns plus petits, les autres plus gros, se grossissent encore dans la ruine des autres ; jusqu'à ce qu'ils viennent à crever eux-mêmes, par leur excessive grosseur.

MERCURE. Je trouve cette comparaison pour le moins aussi bonne que celle d'Homere, qui les compare à des feuilles ; mais je m'estonne qu'estant si fragiles, ils fassent de si grands desseins, & qu'ils se tourmentent si fort pour de vains honneurs & des dignitez passageres.

CARON. Veux-tu que je leur crie de toute ma force, qu'ils quittent ces travaux inutiles, & qu'ils songent désormais à vivre, comme des gens qui doivent mourir. O fous que vous estes ! pourquoy courez-vous sans cesse après les vanitez ? vous ne durerez pas éternellement. De tout ce que vous admirez, il n'y a rien d'immortel, ny qui vous doive accompagner après cette vie. Il faut que cet usurier quitte ses tresors, cet amoureux sa maistresse, cet ambitieux sa dignité. Si je leur criois cela, & autres choses semblables, crois-tu qu'ils n'en devinssent pas plus sages ?

MERCURE. O mon amy ! tu ne sçais en quel estat l'erreur & la passion les ont mis. Ils auroient les oreilles sourdes

à tes remontrances, plus que les compagnons d'Ulyffe ne les avoient au chant des Syrènes. Ils ne t'entendroient pas, quand tu te romprois la teste à force de crier. Il est vray qu'il y en a qui entendent un peu plus clair que les autres.

CARON. Veux-tu que nous parlions à ceux-là ?

MERCURE. Il feroit superflu ; car ils sçavent tout ce que tu leur peux dire. Les vois-tu qui se retirent en un coin pour en rire tout-seuls à leur aise ? car ils sont haïs des fots, autant pour le moins qu'ils les haïssent, & méditent de bonne heure leur retraite.

CARON. Courage, Messieurs ; Mais le nombre est bien petit.

MERCURE. Il y en a assez pour pouvoir instruire les autres ; Mais il est temps de se retirer.

CARON. Apprens-moy une chose auparavant, & je ne te rompray plus la teste ; Où sont les sepulcres où l'on les met après leur mort ?

MERCURE. Vois-tu ces lieux relevez qui sont près des Villes, enrichis de petites colonnes & de pyramydes ? ce sont leurs sepulcres.

CARON. Pourquoi s'amusent-ils ainsi à couronner & à parfumer des pierres ?

CONTEMPLATEUR. 285

J'en voy, ce me semble, qui dressent leur bûcher auprès, & qui creusent une fosse où ils brûlent des viandes, & versent du vin & de l'hydromel.

MERCURE. Je ne sçay à quoy cela peut servir ; mais ils se persuadent que les ames reviennent des Enfers, humer la graisse & la fumée, & boire le vin qui est dans ces fosses.

CARON. Comment pourroient-ils manger qu'ils n'ont plus de corps ; Mais tu le sçais mieux que moy ; car comme c'est toy qui les amenes, tu vois si on les laisse revenir. J'aurois bien des affaires, s'il me les falloit repasser à toute heure pour aller boire. O insensé ! vous ne sçavez gueres comment vont les choses de là-bas ; Celuy qui a un superbe tombeau, est comme celuy qui n'en a point : on n'y fait pas plus d'honneur à Agamemnon qu'à son valet, ny à Achille qu'à Therfite.

Cela est pris à Homer.

MERCURE. Puisque tu m'en fais souvenir, je te veux montrer le tombeau d'Achille ; Le vois-tu sur le bord de la Mer, au Cap de Sigée, vis-à-vis de celuy d'Aïax dans le Rhetéen ?

Ils versent du vin & de l'hydromel. Il ne faut point ajouter, à ce que | *je puis voir ; car il luy a éclaircy la veüe.*

CARON. Ils ne font pas fort magnifiques ; Mais montre-moy un peu ces Villes dont on parle tant , Ninive , Babylone , Mycène , Cleone , & Troye mesme ; car il me souvient d'en avoir bien passé de ce quartier-là en l'espace de dix ans.

MERCURE. Il y a long-temps que Ninive n'est plus , sans qu'on puisse deviner seulement où elle a esté ; mais voilà la grande Babylone avec ses Tours , que bien-tost on cherchera aussi dans ses ruines. Pour Mycène , Cleone & Troye , j'ay honte de te les montrer ; car je sçay qu'à ton retour tu étrangleras Homere , d'en avoir parlé si hyperboliquement. Il est vray qu'elles ont esté autrefois plus considerables , mais maintenant elles sont toutes ruinées ; car les Villes ont leur destin aussi-bien que les hommes ; & ce qui est de plus étrange , les Fleuves mesmes , comme celuy d'Inacus , dont on ne voit pas seulement les vestiges dans Argos.

CARON. Grands Dieux , Homere ! quelle hyperbole d'avoir appelé Troye , la Grande , & Cleone , la bien bastie ! Mais tandis que nous parlons ; qui sont ceux-là qui se batent ?

MERCURE. Les Argiens & les La-

CONTEMPLATEUR. 287

cedemoniens qui s'entretuënt pour le lieu mesme qui leur sert de champ de bataille. Vois-tu le General Othryadés à demy mort, qui dresse luy-mesme son trophée ?

CARON. O la grande folie ! de ne pas sçavoir, que quand chacun d'eux possederait le Peloponnése tout entier, il n'obtiendrait pas d'Eaque plus d'un pied de terre après sa mort ; & pour ce champ-là, il sera tantost aux uns & tantost aux autres, qui renverseront souvent ce trophée avec la charuë.

MERCURE. C'est ainsi qu'il en arrivera ; Mais il est temps de descendre, & de remettre ces Montagnes en leur place, pour n'embarasser pas les Geographes. Retournons chacun à nos affaires ; toy à ta nacelle, & moy à ma commission. Adieu, je t'iray bien-tost revoir.

CARON. Tu m'as fait grand plaisir, Mercure, & je te mettray toute ma vie au rang de mes bienfaicteurs. Dieux, qu'est-ce des pauvres mortels ! Rois, lingors, sacrifices, combats ; & de Caron pas un mot !



DES SACRIFICES.

Il se moque de la Religion des Payens & de leurs mysteres , & particulièrement de l'abus des Sacrifices.

IL n'y a personne si mélancolique qui ne rie, en voyant ce que font tous les jours les hommes dans leurs Festes, leurs Cere- monies & leurs Sacrifices, & quelle opi- nion ils ont des Dieux, sans parler de leurs Vœux & de leurs Prieres. Mais il faut considerer premierement, s'ils mé- ritent le nom de Devots, plutôt que d'Impies d'avoir de si lasches sentimens de la Divinité, que de croire qu'elle veuille estre cajolée, & qu'elle se fasche quand on ne luy rend pas de vains hon- neurs, & des services inutiles. Car on dit, que tous les maux qui arriverent autrefois en Etolie, & toutes les calami- tez des Calydoniens, avec leur meur- tre & la mort de Méleagre, viennent du courroux de Diane, indignée de ce qu'on l'avoit oubliée en un Sacrifice: Et il me semble que je la voy toute seule dans le Ciel, qui se plaint & se deses- pere, tandis que les autres font bonne-
chere

chere chez Oenée. Si cela est, les Ethiopiens doivent estre trois fois heureux, comme Homere les appelle ; ou Jupiter est bien ingrat, veu qu'ils le traittent quelquefois douze jours entiers avec tous les Dieux à sa suite. Car comme il vend ses faveurs & qu'il ne donne rien pour rien, il y a apparence qu'il récompense bien ceux qui le servent. L'un achette de luy la santé par le Sacrifice d'un bœuf ; l'autre la Royauté par une Hecatombe. Celuy-cy immole quatre victimes pour devenir riche ? Cet autre neuf pour pouvoir retourner en son pais ; ou sa fille mesme, comme Agamemnon, pour sortir du sien. Il y en eut un alors, qui rachetta pour quelque temps le sac de Troye par un Sacrifice de douze bœufs, sans compter un voile qu'il donna en offrande à Minerve. Je croy qu'il y a bien des choses à meilleur marché, & qui ne coûtent, comme on dit, que le demander, ou tout au plus qu'un chapeau de fleurs, ou bien quelques grains d'encens. Sur ce fondement, Chrysés Prestre d'Apollon & consommé dans ses mysteres, se plaint à luy de ce que son voyage vers Agamemnon a esté inutile, & luy fait des reproches de ce qu'il souffre qu'on le méprise, après avoir mis en

crédit son Temple, & brûlé le premier sur ses Autels, des cuisses de Taureaux & de Chèvres. Apollon donc, touché au vif de ces reproches, empoigne son arc & ses flèches; & se perchant sur les Navires, frappe d'un trait pestilenciel, non seulement les hommes, mais les bestes mesmes. Puisque nous sommes sur son sujet, voyons tout d'un temps, ce que la Religion luy attribué. Je laisse à part ses amours infortunées, comme le mépris de Daphné & le trépas d'Hyacinthe; mais on dit qu'il fut banny du Ciel pour avoir tué les Cyclopes, & contraint pour vivre de se louer à Admette en Thessalie, & en Phrygie à Laomédon, en la compagnie de Neptune, où gagnant leur miserable vie à faire des briques, ils bastirent les murs de Troye; & furent si malheureux, que de n'estre pas payez de leurs journées. N'est-ce pas-là une belle histoire, & bien honorable pour un Dieu? Mais ce n'est rien encore au prix de ce qu'on dit de Vulcain & de Prométhée, de Saturne & de Cybelle, & de presque toute la race de Jupiter. Car les Poëtes, après avoir invoqué les Muses, pour apprendre d'elles ces beaux mysteres, chantent comme Saturne chastra le Ciel dont il estoit fils, afin de regner en

sa place, & dévora ses enfans comme Thyeste, pour empêcher qu'ils ne luy en fissent autant qu'il en avoit fait à son pere. Que Jupiter fut dérobé par sa mere, qui supposa pour luy une pierre, & l'exposa en Crète, où il fut nourry par une Chèvre, comme Téléphe par une Biche, Cyrus par une Chienne, & *Romulus par une Louve*. Ils ajoûtent, qu'il déposa aussi son pere, & le mit en prison perpetuelle; qu'après avoir épousé plusieurs femmes, il épousa aussi sa sœur, à la façon des Assyriens & des Perses. Que fécond amoureux, il remplit le Ciel d'enfans, tant bastards que legitimes, se changeant tantost en Taureau, tantost en Cygne, tantost en Aigle, & quelquefois en or, pour jouir de ses amours: enfin, en autant de formes que Protée. Qu'il enfanta Minerve de son cerveau, comme Bacchus de sa cuisse, où il le mit pour achever son terme, après l'avoir tiré du ventre de sa mere, qu'il n'estoit qu'à demy formé; c'est pourquoy il luy fallut faire une incision pour accoucher, lorsque les tranchées le prirent. Ils disent presque la mesme chose de Junon, Qu'elle engendra Vulcain toute seule,

Romulus par une Louve. Cela estoit com- | me necessaire à l'énumération.

sans la compagnie de son mary ; & que ce malotru forgeron qui ne bouge de sa forge & de l'enclume , parmy le feu & la fumée , fut jetté en bas du Ciel par Jupiter , & tomba dans l'Isle de Lemnos , où il se fust rompu le col sans les Habitans du païs , qui le receurent entre leurs bras , comme il gambadoit par l'air , & le garentirent du destin d'Ashtyanax ; cela n'empescha pas pourtant qu'il ne se rompist une jambe , dont il sera boiteux toute sa vie. Encore cela n'est-il rien à l'égard du malheureux Promethée , qui pour avoir esté trop charitable envers les hommes , fut attaché par Jupiter sur le Mont Caucafe , où une aigle luy ronge le foye.

Mais pour Cybelle , car il est desormais temps d'en parler , n'a-t-elle pas bonne grace à son âge , & mere des Dieux , comme elle est , de se promener par la Phrygie , avec son Atis , qu'elle a contraint par sa jalousie de se faire Eunuque ? Après cela , qui peut condamner les débauches de Venus , & les amours d'Endymion & de la Lune ? Mais quittons-là tous ces beaux mysteres pour monter au Ciel , & voir un peu ce qu'on y fait. Homere nous apprend qu'il est d'airain ; mais qu'en y entrant on le voit briller

d'une clarté beaucoup plus pure & plus vive que la nostre ; Que le plancher y est d'or , & qu'il n'y fait jamais nuit. On rencontre d'abord les Heures qui tiennent lieu de portiers , & Iris avec Mercure qui servent de valets de pied ; après vient la forge de Vulcain , qui est pleine de toute sorte de feux d'artifices , & ensuite le Palais des Dieux qu'il a fait de ses propres mains , & celuy de Jupiter qui est son chef-d'œuvre. Or les Deitez assemblées chez le Monarque des Cieux , car il faut parler poëtiquement des fictions poëtiques , se courbent pour regarder s'ils ne verront point monter quelque part la fumée d'un Sacrifice , afin d'en venir humer la graisse , & boire le sang autour des Autels , comme des mouches. Car autrement , ils sont réduits à leur ordinaire , de Nectar & d'Ambrosie , qui ne doivent pas estre si excellens que chantent les Poëtes , puis qu'ils les quittent pour du sang & de la graisse. Ils ont admis autrefois les hommes à leur table , comme Tantale & Ixion , dont l'un fut chassé pour son caquet , & l'autre pour sa lasciveré , & depuis ce temps-là le Ciel a esté comme inaccessible au genre humain. Voilà l'histoire des Dieux , qui est assez conforme au culte qu'on leur rend. On

294 DES SACRIFICES.

leur a consacré d'abord des Forests & des Montagnes , & ensuite des plantes & des oiseaux , assignant à chacun le sien. Après cela , les hommes se les ont partages , & ont pris chacun le leur : Ceux de Delphes & de Delos , ont pour leur part Apollon , les Atheniens Minerve , comme le mot Grec le témoigne ; les Mygdoniens Cybelle , les Ephesiens Diane. Junon est allé demeurer à Argos , & Venus à Paphos & à Cythere. Ceux de Crète reconnoissent Jupiter pour leur citoyen , & de plus montrent son sepulcre ; cependant nous sommes si fots de croire que c'est luy qui tonne & qui foudroye , veu qu'il y a long-temps qu'il est mort & enterré. On leur a aussi basti des Temples pour leur demeure , & dressé des Statuës , faites de la main des plus grands Sculpteurs , qui sans les avoir jamais veüs , que je sçache , ont fait Jupiter barbu , Apollon sans barbe , Mercure en jeune homme , Neptune avec des cheveux noirs , Minerve avec des yeux bleus , & ainsi du reste. Cependant le peuple ignorant qui les adore , ne croit plus que ce soit l'ivoire des Indes , ny l'or de la Thrace ; mais le fils de Saturne & de Rhée , que Phidias a transporté du Ciel en Terre , pour garder la solitude

DES SACRIFICES. 295

de Pise, où il est assez heureux quand on luy fait tous les cinq ans quelque Sacrifice aux jeux Olympiques. Ce n'est pas tout ; car après leur avoir construit des Temples & des Autels, avec un lieu pour les Aspersions & les Oracles, le Laboureur y mène son bœuf, le Berger sa brebis ou sa chèvre, un autre y porte un gâteau ou de l'encens ; mais le pauvre qui n'a rien, en est quitte pour faire la reverence. Lorsque la victime est couronnée, on considère bien attentivement si elle n'a point quelque défaut, de peur de perdre son temps & sa peine, & ce qui est de plus fâcheux, son argent ; puis on l'approche de l'Autel & on l'égorge en la présence du Dieu. Elle jette des cris mourans qui sont comme l'augure du Sacrifice. Cependant il est écrit sur la porte : Que personne n'entre dans le lieu des Aspersions qu'il n'ait les mains pures. Ensuite, le Sacrificateur tout sanglant, ouvre l'estomach de la victime, & luy arrachant les entrailles, comme un autre Polyphème, en tire le cœur, puis arrose de sang le tour de l'Autel, & fait le reste de la ceremonie. Car allumant du feu, il y porte la chèvre avec sa peau, & la brebis avec sa laine ? La graisse monte au Ciel en un globe de fumée, où elle

*Ou, pour
leur bai-
ser la
main.*

se perd dans les nuës. Les Scythes méprisant ce culte comme indigne de la Divinité, immolent des hommes à Diane, qui se plaist à répandre le sang humain. Mais cela n'est encore rien, à mon avis, au prix de ce que font les Egyptiens ; car c'est là véritablement qu'on voit des choses toutes celestes & toutes divines : Jupiter avec la teste d'un Belier, Mercure avec celle d'un Chien, Pan avec un corps de Chèvre, un autre *en Cigogne*, en Singe ou en Crocodile. Que si vous voulez sçavoir ce que cela signifie, vous trouverez des Prestres ras ou tonsurez, avec des Prophetes & des Scribes, qui vous diront, mais à huis clos, & comme on dit, *hors d'icy, prophans*, Que les Dieux pour se sauver des mains des Geants, se vinent cacher en Egypte, sous la figure de ces animaux, dont ils gardent encore l'image en memoire de cette aventure. Et de peur que vous n'en doutiez, cela est écrit il y a plus de dix mille ans, dans le Livre des cêremonies. Les victimes y sont de mesme qu'ailleurs, horsmis qu'ils les pleurent avant que de les égorger, & les environnent en se frappant l'estomach. Quelques-uns se

Cigogne. Ibis, est une | il ne se fut pas entendu
espece de Cigogne ; & | en gardant le mot.

DES SACRIFICES. 297

contennent pour tout sacrifice de les enterrer après qu'elles sont égorgées. Pour le bœuf Apis, qui est leur grand Dieu, personne ne fait tant d'état de sa chevelure, eust-il la perruque de Nifus, qu'il ne la rase en signe de deuil, lorsque ce Dieu vient à mourir. Cependant, on le prend comme les autres du milieu du troupeau ; mais on destine toujours le plus beau à cet office. Ces choses-là, & autres semblables se font tous les jours, & sont cruës du peuple ignorant ; mais elles sont si sottes qu'elles n'ont point besoin d'estre refutées. Il ne faut qu'un Héraclite & un Démocrite, l'un pour en pleurer, & l'autre pour en rire.





LES SECTES DES PHILOSOPHES

A L'ENCAN.

DIALOGUE.

JUPITER, MERCURE,

Et plusieurs autres parlent.

C'est une raillerie de toutes les Sectes, & de leurs Auteurs.

JUPITER. **Q**U'on range ces Siéges, & qu'on nettoye par tout, tandis qu'on aura soin de parer les Sectes, afin qu'elles donnent dans la veuë. Mercure, fay l'office de Sergent, & appelle les Marchands à bonne heure, pour ne point retarder la vente. Nous vendons toutes sortes de vies, & à l'usage de tout le monde : Si quelqu'un n'a pas son argent comptant, on luy fera crédit pour un an, en donnant caution.

MERCURE. Voilà bien des acheteurs, il ne les faut pas laisser morfondre. Par où commencerons-nous ?

JUPITER. Par la Secte Italique ?

Secte Italique. Quoy- I que Pythagore fust

Fay descendre ce venerable vieillard aux cheveux longs.

MERCURE. Là ho ! Pythagore, descendez , & faites le tour de la place pour vous montrer au peuple.

JUPITER. Crie.

MERCURE. Voicy une vie celeste & divine ; qui l'achettera ? Qui veut estre plus grand que l'homme ? Qui veut connoistre l'harmonie de l'Univers , & revivre après sa mort ?

UN MARCHAND. Voilà de grandes promesses , & le personnage a bonne mine ; mais que sçait-il principalement ?

MERCURE. L'Arithmetique , l'Astronomie , la Geometrie , la Musique , la Magie , la Science des Prodiges ; tu vois un Prophete accompli.

LE MARCHAND. Peut-on l'interroger ?

MERCURE. Pourquoi non ?

LE MARCHAND. D'où es-tu ?

PYTHAGORE. De Samos.

LE MARCHAND. Où as-tu étudié ?

PYTHAGORE. En Egypte chez les Sages du País.

LE MARCHAND. Si je t'achette , que m'apprendras-tu ?

d'Ionie , sa Secte s'ap- } se qu'elle commença
pelloit Italique , à cau- } en Italie.

PYTHAGORE. Je ne t'apprendray rien ; mais je te feray souvenir de ce que tu as sceu autrefois.

LE MARCHAND. Comment cela ?

PYTHAGORE. En purifiant ton ame, & la nettoyant de ses ordures.

LE MARCHAND. Prenons qu'elle soit déjà nette ; comment l'instruiras-tu ?

PYTHAGORE. Par le silence ; Tu seras cinq ans sans parler.

LE MARCHAND. Va-t-en instruire le fils de Crésus ; Je veux estre homme, & non pas statué : Mais encore , que feras-tu après ce long silence ?

PYTHAGORE. Je t'enseigneray la Geometrie & la Musique.

LE MARCHAND. Cela est plaisant , qu'il faille estre Violon , avant que d'estre Philosophe ! Et après cela , que m'apprendras-tu ?

PYTHAGORE. L'Arithmetique.

LE MARCHAND. Je la sçay déjà.

PYTHAGORE. Comment comptes-tu ?

LE MARCHAND. Un , deux , trois , quatre.

*C'est que
1. 2. 3. 4.
sont dix.* PYTHAGORE. Tu te trompes , ce que tu crois quatre , c'est dix , le triangle parfait ; & nostre serment.

LE MARCHAND. Par le grand Dieu

Quatre, je n'ay jamais rien ouï de plus merveilleux, ny de plus divin!

PYTHAGORE. Après cela, tu sçauras qu'il y a quatre Elemens, la Terre, l'Eau, l'Air & le Feu, leur forme, leurs qualitez & leur mouvement.

LE MARCHAND. Comment! l'Air & le Feu ont une forme?

PYTHAGORE. Oüy, & tres-visible; car s'ils n'avoient point de forme, ils ne se pourroient mouvoir. Après tu sçauras que Dieu est un nombre & une harmonie.

LE MARCHAND. Tu nous contes d'étranges choses!

PYTHAGORE. Bien plus; tu es autre que tu ne parois, & il y a en toy plusieurs hommes.

LE MARCHAND. Que dis-tu? je ne suis pas celuy qui te parle?

PYTHAGORE. Tu es le mesme à cette heure; mais tu as esté un autre jadis, & passeras à l'avenir en d'autres personnes, par une révolution perpetuelle.

<p><i>Pythagore.</i> Il y a au Grec, <i>Pythagoricien</i>; mais ce qu'il dit ne peut convenir qu'à Pythagore: l'Auteur a tasché par-là de trou-</p>	<p>ver un échappatoire, mais il ne vaut rien; car ce sont les Chefs de Secte qu'il attaque icy, comme il fait en assez d'autres lieux.</p>
---	--

LE MARCHAND. Je seray donc par ce moyen immortel. Mais c'est assez de ces choses ; dequoy vis-tu ?

PYTHAGORE. Je ne mange rien qui ait vie ; mais je mange de tout le reste, horsmis des fèves.

LE MARCHAND. Pourquoi ne manges-tu point de fèves ?

PYTHAGORE. Parce qu'elles ont quelque chose de divin : Premièrement, elles ressemblent aux parties naturelles, ce que tu remarqueras aisément, si tu en prens une verte, & que tu luy ostes la cosse : D'ailleurs, estant cuites & exposées à la Lune un certain nombre de nuits, elles se changent en sang ; mais ce qui est de plus considerable, c'est qu'on s'en sert à Athènes pour élire les Magistrats.

LE MARCHAND. Certes tes discours sont plus qu'humains ; mais deshabille-toy, car je te veux voir tout nud. Grands Dieux ! il a une cuisse d'or, ce n'est pas un homme, mais un Dieu : il faut que je l'achette à quelque prix que ce soit ; combien en veut-on ?

MERCURE. Trois cens livres.

LE MARCHAND. Je les donne.

JUPITER. Ecris son nom, & de quel país il est.

PHILOSOPHES A L'ENCAN. 303

MERCURE. C'est un Italien des environs de Crotoné & de Tarente ; mais il n'est pas seul , ils sont plus de trois cens qui l'ont acheté en commun.

JUPITER. Qu'ils l'emmenent. Publies-en un autre.

MERCURE. *Icy, Diogène* ; Voicy une vie malle , & courageuse , une vie libre ; qui l'achettera ?

UN MARCHAND. Tout beau , Sergeant , on ne vend point un homme libre : Ne crains-tu point qu'on te fasse un procès criminel dans l'Areopage.

MERCURE. Il ne se soucie point qu'on le vende ; car en quelque état qu'il soit , il est toujours libre.

LE MARCHAND. Que pourroit-on faire d'un si malotru animal , si l'on n'en fait un fossoyeur , ou un porteur d'eau ?

C'est qu'il portoit un méchant manteau tout rapassé , avec un baston & une besace.

MERCURE. Non , mais un portier ; car il aboie comme un chien , & en porte le nom.

LE MARCHAND. Mais d'où est-il ? & que sçait-il faire ?

MERCURE. Tu luy peux demander.

LE MARCHAND. Je crains qu'il ne me morde ; car il grince les dents , & me

Icy, Diogène : Pour | ce dont on se peut
estre plus court & plus | passer.
vif , je retranche tout |

regarde de travers : Vois-tu comme il fronce le sourcil , & comme il leve le baston ?

MERCURE. Ne crains point, il est apprivoisé.

LE MARCHAND. De quel país es-tu , mon amy ?

DIOGENE. De tout país.

LE MARCHAND. Comment cela ?

DIOGENE. Je suis Citoyen de l'Univers.

LE MARCHAND. Quel est ton but ?

DIOGENE. D'imiter Hercule.

LE MARCHAND. Que n'as-tu donc comme luy la peau de Lion ; car ton baston te peut servir de massüë ?

DIOGENE. Ce méchant manteau me sert de peau de Lion , & je fais la guerre comme luy à des monstres qu'on nomme *les passions* , afin d'en purger l'Univers.

LE MARCHAND. C'est un beau dessein ; mais quelle est ta profession ?

DIOGENE. Je suis le Medecin de l'ame , & le Heraut de la liberté & de la verité.

LE MARCHAND. Dieu te gard ,

Les Passions : Elles s'ajustent mieux à | lupté, & estoient ex-
Monstres, que la vc- | primées ensuite.

maistre

maître Heraut ; si je t'achette , que m'apprendras-tu ?

DI O G E N E. Je t'arracheray à tes délices , & t'enfermeray avec la pauvreté : Ensuite , je te feray suër , travailler , coucher sur la dure , & manger de tout : Que si tu as de l'argent , tu le jetteras , si tu m'en crois , dans la riviere. Du reste , tu ne te soucieras ny de parens ny de patrie ; & tout ce qu'on en dit , te passera pour une fable. Après , quittant la maison de ton pere , tu habiteras quelque vieille masure , ou quelque sepulcre , ou si tu veux , comme moy un tonneau. Ta besace sera tout ton revenu : Elle sera toujourns pleine de bribes & de vieux bouquins ; & avec cela , tu feras la nique aux richesses , & disputeras de la felicité avec Jupiter. Que si l'on te foüette , ou qu'on t'outrage , tu n'en feras que rire.

LE MARCHAND. Il faudroit pour cela avoir la peau d'une *huitre à l'écaille* , ou d'une tortuë.

DI O G E N E. Tu feras ce que dit Euri-
pide , tu souffriras sans te plaindre. Du
reste , voicy le sommaire de ma doctrine.
Il faut estre audacieux , effronté , gron-

Huitre à l'écaille. Je ne traduis pas de mot à mot.

der tout le monde, & trouver à redire à tout ; car c'est le moyen de se faire admirer. Avoir la parole rude, le ton de mesme, le visage renfrogné, la mine barbare ; enfin, toute la façon farouche & sauvage : Estre sans douceur, sans pudeur, sans humanité, vivre dans les lieux les plus fréquentez, comme s'il n'y avoit personne, & estre tout seul parmy la foule. Choisir toujours en amour le plus ridicule objet, & faire en public ce que les autres ont honte de faire en particulier. Que si tu t'ennuyes de vivre, avec *un grain d'Arseenic* tu t'envoyeras en l'autre monde. Voilà la beatitude que je te presche.

LE MARCHAND. Elle n'est pas humaine, & me fait horreur.

DIogene. Mais elle est facile, & l'on n'a besoin pour cela ny de Livres ny de préceptes. D'ailleurs, c'est le chemin le plus court pour arriver à la gloire ; car tu deviendras en moins de rien tres-celebre, fusses-tu moins qu'un *Savetier* ou qu'un *Crocheteur*.

<p><i>Un grain d'Arseenic</i>. Il y a au Grec, un Polype cru, & une Seiche, pour faire al- lusion à la mort ; mais</p>	<p>celà n'eust point eu de graec. <i>Savetier, Crocheteur,</i> <i>Harangere.</i> J'agence les choses à nostre façon.</p>
--	--

LE MARCHAND. Il ne faut point de précepteur pour cela, & je ne sçay quel mestier tu ferois bien, si ce n'est celuy de Batelier ou de *Harangere*, où l'on est accoustumé à dire & à recevoir des injures. Tourefois si l'on en veut deux carolus, les voilà.

MERCURE. Donne; aussi-bien nous tarδοit-il d'en estre défait; car il ne faisoit que nous rompre la teste, & aboyer tout le monde.

JUPITER. Qu'on en crie un autre.

MERCURE. Qui veux-tu?

JUPITER. Aristipe, cet illustre débauché.

MERCURE, Voicy un morceau friand & délicat, qui l'achettera? Qui veut mener une vie douce & oisive, parmy les plaisirs & la bonne chere, qu'il achette ce beau mignon.

UN MARCHAND. Qu'il s'avance, & qu'il nous dise ce qu'il sçait faire; s'il m'accommode je l'achetteray.

MERCURE. Ne le tourmente pas; car il est yvre, & auroit peine à te répondre: Voy comme il chancelle & comme il begaye?

LE MARCHAND. Où est l'homme de bon sens qui se voudroit charger d'un tel maraut? Dieux! *quelles*

cassolette ! Mais dy-moy, ce qu'il sçait faire, & à quoy il sera propre ?

MERCURE. A faire raison à table, & à danser après boire, c'est le fait de quelque riche débauché ; car il entend la fausse & le ragouft : en un mot, c'est un grand artisan de la volupté. Il a toujours esté nourry à Athènes ou à la Cour des Rois de Sicile, qui en faisoient grand état.

LE MARCHAND. Mais quel est le sommaire de sa doctrine ?

MERCURE. Ne se soucier de rien, se servir de tout, chercher la volupté par tout où elle est.

LE MARCHAND. Qu'il s'adresse à un autre qu'à moy, ma cuisine n'est pas assez bien fondée pour luy.

MERCURE. Vous verrez qu'il nous demeurera.

JUPITER. Fay-le retirer, & en appelle un autre, ou plutôt ces deux contraires ; car il ne les faut pas separer.

MERCURE. Héraclite & Démocrite, descendez ; Voicy l'abregé de la sagesse & de la folie du monde.

Quelle cassolette. Le | mais comme il le fait
 terme Grec se rappor- | yvre, il valoit mieux al-
 te plus au parfum, | ler à l'yvrognerie qu'au
 qu'à l'yvrognerie ; | parfum.

UN MARCHAND. Dieux , quelle antipathie ! l'un ne cesse de pleurer , & l'autre de rire ; Qu'as-tu à rire , mon amy ?

DEMOCRITE. C'est que tout ce que vous faites me semble ridicule , & vous aussi.

LE MARCHAND. Quoy ! tu te moques ainsi des hommes & des choses humaines ?

DEMOCRITE. Oüy ; car il n'est rien de solide , tout est vanité : l'homme n'est qu'un concours d'atômes , & le jouet du sort & de la fortune.

LE MARCHAND. C'est toy-mesme qui es fou & extravagant : mais quelle impudence ? Ne cessera-t-il jamais de rire ? Il vaut mieux s'adresser à l'autre qui est plus sage. Dis-moy , mon amy , qu'as-tu à pleurer ?

HERACLITE. C'est que la condition des hommes me semble tout-à-fait déplorable ; rien n'est permanent icy bas , tout est sujet à une vicissitude perpetuelle ; le plaisir de l'homme n'est que douleur , son sçavoir qu'ignorance , sa grandeur que bassesse , sa force qu'infirmité. Je regrette le passé , le present m'ennuye , l'avenir m'épouvante , je veux dire la fin du monde , & l'embrasement de l'Univers.

LE MARCHAND. Et qu'est-ce que le monde ?

HERACLITE. Un enfant qui joue aux osselets , & qui se tourmente pour neant.

LE MARCHAND. Et les hommes ?

HERACLITE. Des Dieux mortels.

LE MARCHAND. Et les Dieux ?

HERACLITE. Des hommes immortels.

LE MARCHAND. Tu nous contes des énigmes , & n'es gueres plus clair que les Oracles.

HERACLITE. C'est que je ne me soucie pas d'estre entendu.

LE MARCHAND. Personne aussi ne voudra t'avoir , & ne se souciera de toy.

HERACLITE. Je vous ordonne à tous de pleurer , soit que vous m'achettiez , ou que vous ne m'achettiez point.

LE MARCHAND. L'un est fou gail-
lard , & l'autre un fou mélancolique : je ne veux ny l'un ny l'autre.

MERCURE. Ceux-cy encore nous demeureront.

JUPITER. Appelle cet éloquent Athenien.

MERCURE. Icy , Socrate , descendez : Voicy une vie sage & réglée , qui l'achettera ?

*

PHILOSOPHES A L'ENCAN. 311

UN MARCHAND. Que sçais-tu faire ?

SOCRATE. *Aimer.*

LE MARCHAND. Tu n'es pas mon fait ; car j'ay besoin d'un Précepteur pour mon fils , & il est trop beau pour le confier à un amoureux.

SOCRATE. Et qui peut mieux que moy gouverner un bel enfant ? car je ne suis pas amoureux du corps , mais de l'esprit ; & quand nous coucherions ensemble , il ne se passeroit rien de deshonneste.

LE MARCHAND. Cela est un peu sujet à caution.

SOCRATE. Je te le jure par le Chien & le Platane.

LE MARCHAND. Les plaisans Dieux !

SOCRATE. Quoy ! le Chien ne te semble pas un Dieu ? & ne sçais-tu pas ce qu'est Cerbere dans les Enfers , & Anubis en Egypte , sans parler du Chien celeste ?

LE MARCHAND. Tu as raison , je n'y pensois pas : mais encore quelle est ta doctrine.

SOCRATE. J'ay formé une Répu-

Aimer. J'évite le sale autant que je puis.

312. LES SECTES DES

blique en idée, & me gouverne selon
ses Loix.

LE MARCHAND. Dy-m'en quel-
qu'une?

SOCRATE. Premièrement, les fem-
mes y sont communes, & il est permis à
chacun de caresser celle de son voisin.

LE MARCHAND. Et que devien-
dront les Loix contre l'adultere?

SOCRATE. Ce ne sont que des
chançons.

LE MARCHAND. Et pour les gar-
çons, quel est ton sentiment?

SOCRATE. Que leur baiser soit la
récompense de la vertu.

LE MARCHAND. Voilà une belle
récompense! mais encore quels sont tes
principaux dogmes?

SOCRATE. Les Idées, qui sont les
exemplaires éternels de tout ce qui est
au monde; car de tout ce que tu vois,
il y a des modeles & des patrons hors de
la Nature.

LE MARCHAND. Et où sont-ils?

*C'est que
les Natu-
res uni-
verselles,
comme
l'homme,
le chien,
etc. ne
subsistent* SOCRATE. Nulle part; car s'ils
estoit quelque part, ils n'y seroient
point.

LE MARCHAND. Je ne vois point
ces exemplaires éternels, dont tu me
parles.

SOCRATE.

SOCRATE. C'est que tu es aveugle des yeux de l'esprit ; mais moy , je voy des idées de toutes choses , & toy & moy invisibles : en un mot , je voy tout double.

LE MARCHAND. Tu dois estre habile , puisque tu es si clairvoyant : Il faut que je t'achette ; Combien me coûtera-t-il ?

MERCURE. Mille escus.

LE MARCHAND. Je les payeray au premier jour.

MERCURE. Ton nom ?

LE MARCHAND. Dion de Syracuse.

MERCURE. Emmène-le à la bonne heure.

JUPITER. Un autre.

MERCURE. Epicure , c'est à roy qu'on en veut : Voicy le disciple de ce grand rieur , & de ce grand débauché , sinon , qu'il est un peu plus impie que tous deux ensemble : Du reste , homme de bonne compagnie , & qui aime la bonne chere.

UN MARCHAND. Combien en veut-on ?

MERCURE. Cinquante francs.

LE MARCHAND. Les voilà ; mais que je sçache auparavant ce qu'il aime.

MERCURE. Les choses douces & sucrées.

LE MARCHAND. Voilà qui va bien ; je luy acheteray des figues.

MERCURE. C'est ce qu'il luy faut.

JUPITER. *Fay venir ce Stoïcien à la barbe longue, & aux cheveux courts.*

MERCURE. Tu as raison ; car toute la place l'attend. Icy, Chrysipe : Voicy une vertu consommée, ou plutôt la Vertu mesme ; le censeur & le grand critique des actions humaines, qui est luy seul toutes choses.

UN MARCHAND. Comment l'entens-tu ?

MERCURE. C'est qu'il est luy seul sage, riche, éloquent, beau, juste, & ainsi du reste.

LE MARCHAND. Il est donc aussi de tous mestiers ?

MERCURE. Il le semble.

LE MARCHAND. Dy-moy, mon amy, ne seras-tu point fâché de servir ?

CHRYSIPE. Non ; car cela n'est pas en nostre pouvoir, & ce qui n'est pas en nostre pouvoir, est indifferent.

Fay venir ce Stoïcien à la barbe longue, & aux cheveux courts : | C'est ainsi qu'ils sont dépeints ailleurs.

LE MARCHAND. Je ne t'entens point.

CHRYSIPE. Quoy ! tu ne sçais pas qu'il y a des choses principales, & moins principales ?

LE MARCHAND. Encore moins.

CHRYSIPE. C'est que tu n'as pas la faculté compréhensive, & que tu n'es pas accoustumé à nos termes : Mais quand tu auras appris la Philosophie, tu ne sçauras pas seulement cela ; mais ce que c'est qu'accident, & accident d'accident.

LE MARCHAND. Apprens-moy ce que cela signifie ; car ces mots m'estonnent ?

CHRYSIPE. Rien n'empesche que tu ne le sçaches : si quelqu'un venoit à estre blessé à une jambe, dont il fust déjà estropié, la premiere blessure seroit un accident, & la seconde, un accident d'accident.

LE MARCHAND. La grande subtilité ! Mais ne sçais-tu rien davantage ?

CHRYSIPE. Je sçay faire des filets à prendre les hommes.

LE MARCHAND. Comment s'appellent-ils ?

CHRYSIPE. *Des Syllogismes.*

Des Syllogismes : La | mot se prend icy pour
suite fait voir que ce | toutes sortes d'argu-

LE MARCHAND. Il faut que ce soit un ouvrage fort subtil.

CHRYSIPE. Voicy quel il est ; As-tu un fils ?

LE MARCHAND. Pourquoi ?

CHRYSIPE. Si un crocodile l'avoit pris , & qu'il eust promis de le rendre , pourveu qu'on luy pust dire ce qu'il a résolu d'en faire , Que répondrois-tu ?

LE MARCHAND. Je ne sçay. Réponds pour moy , je te prie , de peur qu'il ne le dévore.

CHRYSIPE. Ne crains rien ; je t'apprendray d'autres choses bien plus subtiles , & de plus fins argumens , comme le *Moissonneur* , le *Dominant* , l'*Electra* , & le *Masqué*.

LE MARCHAND. Quelle est cette *Electra* ?

CHRYSIPE. La fille d'Agamemnon si celebre , qui sçait en mesme temps une chose , & ne la sçait pas : Car elle sçait qu'Oreste est son frere ; mais elle ne sçait pas , que celui qui est present est Oreste. Pour le *Masqué* , il est tout-à-fait incomprehensible. Réponds-moy : Tu connois ton pere ?

mens , & le pluriel y | ensuite dans la méta-
venoit mieux que le | phore que l'Auteur a
singulier ; je demeure | quittée.

LE MARCHAND. Qui en doute ?

CHRYSIPE. Qui te le présenteroit masqué, que répondrois-tu ?

LE MARCHAND. Que je ne le connois point.

CHRYSIPE. Tu connois donc ton pere, & si tu ne le connois pas ?

LE MARCHAND. Nullement ; car qu'on le démasque je le connoistray : Mais encore quel est le but d'une Science si admirable ? Et lorsque tu y seras arrivé, comment vivras-tu ?

CHRYSIPE. *Selon Nature* : Mais il faut bien travailler auparavant, & s'user les yeux sur de vieux Manuscrits tout griffonnéz ; lire de gros Commentaires, & apprendre des termes barbares & inconnus. Avec tout cela, on ne scauroit estre sage sans s'estre purgé le cerveau trois fois avec de l'ellebore.

LE MARCHAND. Cela est grand & genereux ; mais d'estre un passe usurier, comme tu es, cela est-il d'un homme qui a pris trois fois de l'ellebore, & qui a une vertu consommée ?

CHRYSIPE. Oüy ; car il n'appartient qu'au sage de faire profiter son argent.

Selon Nature : C'est l'Auteur dit obscure-
dire, en un mot & ment, & en plus de
clairement, ce que paroles.

LE MARCHAND. Pourquoy ?

CHRYSIPE. Parce qu'il n'appartient qu'à luy de tirer des consequences, & que l'interest est une consequence du principal. Par la mesme raison, il peut tirer l'interest de l'interest, comme d'une consequence on en tire une autre ; & cela se prouve par ce Syllogisme hypothetique. Si le premier luy appartient, aussi fait le second. Or le premier luy appartient : *ergo* le second.

LE MARCHAND. Il faut dire la mesme chose de l'argent que tu prens pour instruire la jeunesse ; Que le sage peut faire profit de tout, & mesme de la Vertu ?

CHRYSIPE. Tu l'entens ; mais ce n'est pas à cause de moy que je le prens, c'est à cause de mon disciple : Car comme il est plus honneste de donner que de recevoir, je ne refuse pas d'estre le preneur, afin qu'il soit le donneur.

LE MARCHAND. Mais vous dites le contraire, Que le disciple est le preneur, & le maistre le donneur en l'instruisant ?

CHRYSIPE. Tu fais le railleur ; mais prens garde que je ne te perce à jour d'une démonstration.

D'une démonstration : Il y a au Grec,

LE MARCHAND. Et qu'en arrivera-t-il ?

CHRYSIPE. Honte , silence , confusion ; car si je veux presentement , je te changeray en pierre.

LE MARCHAND. Comment cela ? es-tu un Persée ?

CHRYSIPE. Voicy comment : La pierre est un corps.

LE MARCHAND. Il est vray.

CHRYSIPE. Un animal est un corps.

LE MARCHAND. Sans doute.

CHRYSIPE. Tu es animal ?

LE MARCHAND. Cela s'entend.

CHRYSIPE. Ergo tu es pierre ?

LE MARCHAND. Nullement ; mais je te prie , rends-moy ma premiere forme ?

CHRYSIPE. Il est aisé , *Nulle pierre n'est animal ; Tu es animal , ergo tu n'es pas pierre.*

LE MARCHAND. Grand-mercy ; je commençois déjà à sentir du froid aux jambes , & avois peur d'estre pétrifié

un syllogisme indémonstrable ; mais je croy qu'il n'entend autre chose par-là qu'un argument convainquant , & où l'on ne

peut répondre.

Nulle pierre , &c.

J'ay remis le syllogisme en forme pour estre plus clair.

320 LES SECTES DES
comme Niobé : Cela sera cause que je
t'achetteray. Combien en veut-on ?

MERCURE. Cent quatre livres.

LE MARCHAND. Les voilà.

MERCURE. Es-tu seul ?

LE MARCHAND. Non ; tous les
Banquiers y ont part.

*Argu-
ment
dont il a
parlé.* MERCURE. Ils sont en grand nom-
bre , & bien capables du *Moissonneur* ;
car ils sont forts & robustes.

JUPITER. Ne t'amuse point ; Pu-
blies-en un autre.

MERCURE. Là ho : Peripateticien ,
descendez ; Voicy le beau , le riche , le
sçavant , le doux , le sage , le modéré ;
en un mot , convenable à la vie humaine,
& qui plus est , double.

UN MARCHAND. Comment cela ?

MERCURE. Il semble autre dedans
que dehors ; c'est pourquoy si tu l'achet-
tes , souviens-toy de distinguer entre
l'homme extérieur & l'intérieur.

LE MARCHAND. Quels sont ses
principaux dogmes ?

MERCURE. Qu'il y a trois sortes
de biens , ceux du corps , de l'esprit , &
de la fortune.

LE MARCHAND. Cela est humain.
Combien me coûtera-t-il ?

MERCURE. Cinq cens livres.

LE MARCHAND. C'est beaucoup.

MERCURE. Ce n'est pas trop ; car il semble avoir de l'argent caché, & tu ne te sçauois trop haster de l'emmener, parce qu'il y aura bien des encherisseurs. D'ailleurs, comme il n'ignore rien, il t'apprendra combien vit un Moucheron ; jusqu'à quelle profondeur les rayons du Soleil penetrent la Mer ; quelle est l'ame des Huïstres, & mille autres curiositez.

LE MARCHAND. Dieux ! qu'il est subtil !

MERCURE. Il sçait bien encore d'autres choses plus curieuses ; Comment se forme l'enfant dans le ventre de la mere ; Que l'homme est un animal risible, & non pas l'asne, qui ne sçait ny rire, ny bastir, ny naviger.

LE MARCHAND. Voilà un sçavoir admirable, & sur tout bien necessaire ! Tien, voilà ton argent.

JUPITER. Que reste-t-il ?

MERCURE. Le Sceptique. Approchez, *Pyrrhon*, il se faut haster ; car

Pyrrhon : Il y a au Grec, *Pyrrhias* ; mais ayant fait parler les autres Chefs de Sectes, il falloit que *Pyrrhon* parlast icy ; car pour

Chrysipe, il l'a mis au lieu de *Zénon*, pour ne point offenser l'Empereur, qui estoit Stoïcien.

322 LES SECTES DES
les Marchands se retirent. Qui veut ce-
luy-cy ?

UN MARCHAND. Moy : Mais dy
auparavant, que sçais-tu, Pyrrhon ?

PYRRHON. Rien.

LE MARCHAND. Comment rien ?

PYRRHON. Parce que je ne sçay
pas seulement s'il y a quelque chose au
monde.

LE MARCHAND. Et ne suis-je pas ?

PYRRHON. Je ne sçay.

LE MARCHAND. Et toy ?

PYRRHON. Encore moins.

LE MARCHAND. Dieux ! la plai-
sante incertitude ! Et que veulent dire
ces balances ?

PYRRHON. C'est pour peser les rai-
sons de part & d'autre ; & après avoir
bien pesé & considéré tout, je trouve
que je ne sçay rien.

LE MARCHAND. Es-tu aussi ex-
travagant dans les mœurs, que dans la
doctrine ? & ne fais-tu rien avec or-
dre ?

*La Veri-
té qui
s'enfuit.*

PYRRHON. Tout ; horsmis que je
ne poursuis point un fugitif.

LE MARCHAND. Pourquoi ?

*Il joue
sur le
mot d'ap-
prehen-*

PYRRHON. Parce que je ne sçauois
apprehender.

LE MARCHAND. Je le croy ; car

tu es assez pesant : mais encore , quel est le but de ton sçavoir ? der , qui signifie concevoir , & prendre en termes de chicane.

PYRRHON. Ne voir , ny n'ouïr , ny n'entendre.

LE MARCHAND. Quoy ! estre sourd & aveugle ?

PYRRHON. Et avec cela , perdre le sens & la raison , & n'estre en rien différent d'un vermisseau.

LE MARCHAND. Tu mérites que l'on t'achette pour ta rareté , comme une piece de cabinet : Combien en veut-on ?

MERCURE. Trente livres.

LE MARCHAND. Les voilà. Hé bien ! que dis-tu maintenant ? n'es-tu pas à moy ?

PYRRHON. Je ne sçay.

LE MARCHAND. Cela est pourtant vray ; l'argent est compté , & la marchandise livrée.

PYRRHON. Je ne me détermine point , & tiens toujours la balance égale.

LE MARCHAND. Cependant , il me faut suivre ; car je t'ay acheté.

PYRRHON. Qui le sçait ?

LE MARCHAND. Le Sergent & les Assistans.

PYRRHON. Y a-t-il quelqu'un icy ?

Y a-t-il quelqu'un | sans s'étendre davan-
icy ? C'est assez de cela , | tage.

324 LE PÊSCHEUR,

LE MARCHAND. Je te le feray tantost bien ſçavoir, en te faiſant travailler à coups de baſton.

MERCURE. Suy-le, ſans tant conteſter. A demain, Meſſieurs, que nous vendrons la vie des Bourgeois & des Artiſans, & autres de moindre étoffe.



* LE PESCHEUR, OU LA VENGEANCE.

DIALOGUE.

LUCIEN, LES PHILOSOPHES,
Et pluſieurs autres parlent.

Il s'excuse de ce qu'il a dit contre les Philosophes, comme n'ayant eu deſſein que de parler de ceux qui abuſent de ce nom.

SOCRATE. **D**onne, donne à bons coups de mottes & de pierres, ſur cet impoſteur : Prenons garde qu'il ne nous échappe ; Boute Platon, Boute Chryſipe ; Frappons tous enſem-

* *La vengeance.* Ce mot vient mieux au ſujet, & eſt plus beau | pour titre, que *Revi-*
vant, ou *Reſſuſcité.*

ble ; Que le baston & la besace s'arment contre leur commun ennemy ; car il n'a épargné personne. Quoy, Aristipe , tu languis ? Que le souvenir de l'injure qu'il t'a faite , serve à t'animer à la vengeance. C'est à ce coup, Diogène, qu'il faut mettre le baston en œuvre , & montrer ce que tu sçais faire. Courage , Aristote , doublons le pas. Bon , le voilà pris ; Nous te tenons , méchant , tu ne nous échapperas pas : On te fera voir à cette heure quelles gens tu as offensez : De quelle mort le ferons - nous mourir ? mais ce n'est pas assez d'une mort , il faut qu'il en souffre plusieurs , pour réparation de son crime ; autrement la Justice qui proportionne la peine au delit , ne seroit pas satisfaitte.

PLATON. Je suis d'avis qu'on luy arrache les yeux , & qu'on luy coupe la langue ; puis qu'on le mette en croix , après l'avoir bien fouëtté. Que t'en semble , Empedocle ?

EMPEDOCLE. Qu'il le faut jeter vif dans la fournaise du Mont Ethna , pour luy apprendre à parler de ceux qui valent mieux que luy.

PLATON. Mettons-le plûtoft en piéces , comme Penthée ou Orphée , afin que chacun en ait sa part.

LUCIEN. Hé ! pardon , Messieurs ; je vous en conjure au nom de la Philosophie.

SOCRATE. Point de pardon , mon amy ; il n'y a point de société entre l'homme & les bestes farouches.

LUCIEN. Suivez plutôt le conseil
 „ d'Homere : Prenez la rançon du captif ,
 „ & le laissez aller.

PLATON. *Tu as beau dire ; tu ne nous échappera pas.*

LUCIEN. Si Homere me manque ,
 „ j'auray recours à Euripide : Ne rejetez
 „ point les prieres du miserable , qui im-
 „ plore vostre assistance.

PLATON. Mais il dit en un autre endroit ; *Que celui qui a fait le mal , se doit résoudre à le souffrir , & que la fin de la calomnie est l'infelicité.*

LUCIEN. Puis qu'il n'y a pas moyen d'échapper , dites-moy pour le moins ce que j'ay fait ?

PLATON. Tu le demandes , méchant , après nous avoir vendus comme esclaves ; nous qui ne sommes pas seulement libres , mais qui affranchissons les

<i>Tu as beau dire ,</i>		de nouveau.
<i>Éc. Je retranche icy</i>		<i>Que celui qui a fait</i>
<i>d'autres Vers d'Home-</i>		<i>le mal. J'ay réüny deux</i>
<i>re , qui ne disent rien</i>		<i>allegations en ure.</i>

OU LA VENGEANCE. 327

autres : Tu nous vois donc assemblez pour tirer vengeance de cette injure, après avoir obtenu de Pluton un jour de répit pour te venir persecuter. Il n'est pas jusqu'à Pythagore qui n'en ait voulu estre ; le vois-tu en ce coin qui ne dit mot ?

LUCIEN. Je commence à reprendre haleine ; car je suis assuré que vous ne me ferez point de mal, pourveu que vous me vouliez écouter. Jetez ces pierres que vous avez amassées, ou les gardez plutôt pour en lapider ceux qui le méritent.

PLATON. Tu nous cajoles en vain pour essayer de te sauver. Il faut que tu vestes un pourpoint de pierre, comme dit Homere, pour reparation des crimes que tu as commis.

LUCIEN. Moy, Messieurs. Ha ! ne traitez pas si mal vostre bien-faicteur, qu'on ne vous accuse d'ingratitude comme les Philosophes d'aujourd'huy. Vous perdriez trop à ma mort.

PLATON. Qui a jamais oui parler d'une si grande insolence ? A la fin, il nous fera croire que nous luy sommes bien obligez, pour nous avoir vendus à l'encan.

LUCIEN. Quelle apparensse y a-t-il

que je vous ayes voulu offenser, moy qui vous dois tout ce que je sçais & ce que je vaux ; puisque c'est dans vos Livres que j'ay puisé ma doctrine, & dans ce divin parterre que j'ay cueilly les fleurs dont je suis paré ? Il faudroit que je fusse plus brutal que ces barbares qui s'attraquerent à Apollon & aux Muses, après avoir appris d'eux l'art de chanter & celuy de tirer de l'arc.

Thamyris & Euryste.

Ou, de lancer le javelot.

PLATON. C'est-là un trait de ta Rhethorique ; car on dit que tu es grand Orateur. Mais tu es d'autant plus coupable, que tu te fers de nos armes contre nous-mêmes, & que tu jettes des pierres dans un jardin où tu as cueilly des fleurs.

LUCIEN. Je n'eusse jamais creu que de si Grands hommes se fussent laissé transporter à la colere sur les bruits de la Renommée. Pour le moins ne me condamnez pas sans m'ouïr, & faites qu'on juge nostre procès par les formes de la Justice. Convenons du Juge, du temps, & du lieu ; & puis vous parlerez l'un ou l'autre, ou tous ensemble, & je répondray à tous les chefs de vostre accusation, & acquiesceray au jugement quel qu'il puisse estre. Que si je gagne ma cause, je ne veux point d'autre récompense,

penſe , ſi non , que vous tourniez vos armes contre ceux qui vous ont animez contre moy.

PLATON. Encore que ce ſoit donner à un impoſteur le moyen d'échapper, nous voulons bien te permettre de te défendre , pourveu que ce ſoit devant un Juge qui ne nous ſoit point ſuſpect. Qui prendrons-nous ?

LUCIEN. La Philoſophie.

PLATON. Mais elle ne peut eſtre Juge & partie tout-enſemble ; car c'eſt elle que tu as offenſée en noſtre perſonne.

LUCIEN. J'ay tant de confiance en la bonté de ma cauſe , que je ne craindrois pas de prendre pour Juge mes ennemis.

PLATON. Que ferons-nous , Meſſieurs ? nous ne pouvons refuſer des offres ſi raiſonnables.

SOCRATE. Il le faut prendre au mot , & luy donner audience : Car ſi nous le condamnons ſans l'ouïr , nous ouvrons une large porte à la calomnie , & je ne ſçauois que répondre à mes accuſateurs , ſ'ils venoient à me reprocher ce crime.

PLATON. Tu as raiſon ; Allons trouver la Philoſophie , & luy demander juſtice.

LUCIEN. Courage, Messieurs; voilà qui est bien plus raisonnable que ce que vous vouliez tantost faire. *Mais où est-elle?* Car je ne vous cele point qu'il y a long-temps que je la cherche inutilement. J'ay bien trouvé des gens qui se van-toient de sçavoir le lieu de sa demeure, & qui s'offroient de m'y mener; mais j'ay reconnu à la fin qu'ils ne le sçavoient pas mieux que moy. Quelquefois j'ay esté en des lieux, où l'on disoit qu'elle estoit, & j'en voyois sortir des Person-nages fort venerables: Mais en entrant, je n'ay trouvé au lieu d'elle qu'une cour-tisane plastrée & fardée, qui cachoit son afféterie sous une feinte negligence; mais ses actions la faisoient assez connoistre & démentoient ses paroles: car elle aimoit les cajoleries & les présens, & faisoit plus d'état des Grands Seigneurs que des autres. D'ailleurs, quoyqu'elle parust fort negligée, elle portoit des parures & des ornemens sous sa robe. Je me retiray donc de bonne heure, de peur d'estre pris en ses filets, & j'eus pitié de ceux, *qui au lieu de la Philosophie, n'embrassent que son fantosme.*

Mais où est-elle? Je ne repete point ce qui a déjà esté dit.

Qui au lieu de la Philosophie, n'embras-sent que son fantosme;

OU LA VENGEANCE. 331

PLATON. Il est vray que sa demeure n'est pas connuë de tout le monde ; mais elle doit *passer icy* au retour de l'Academie, pour s'aller promener au Pécile. La vois-tu qui en vient avec une façon douce & modeste ? on diroit qu'elle médite par le chemin, tant elle marche gravement.

LUCIEN. J'en voy plusieurs qui ont sa démarche & sa contenance ; mais nous la reconnoissons bien à ses discours, & encore mieux à ses actions.

LA PHILOSOPHIE. Qu'est-cecy, mes amis, vous a-t-on fait quelque affront là-bas que vous estes venus icy ? Qui est cet homme que vous traînez ? Est-ce quelque voleur, ou quelque assassin ?

PLATON. Non ; mais un monstre, qui n'est pas digne de vivre, pour s'estre attaqué à toy, que tout l'Univers respecte, & pour nous avoir dit des injures à nous qui sommes tes disciples ?

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas

Il eust esté trop bas de dire, qu'ils se laissent mener par la barbe, & non par le nez.	}	il y auroit trop de mots propres, & maintenant inconnus ; du reste, c'estoient des lieux d'Athènes.
Passer icy : Je ne dis pas au Ceramique ; car		

prendre garde aux paroles, mais aux actions ? Ne voyez-vous pas que je souffre tous les jours que la Comedie me déchire en plein Theatre ? car *comme les vents allument un flambeau au lieu de l'esteindre*, les faux rapports redoublent l'éclat de la vertu, & font briller davantage sa lumiere. Comment estes-vous devenus si chagrins & si coleres en l'autre monde, vous qui criiez tant contre les passions en celuy-cy ?

PLATON. La Renommée nous a apporté jusqu'aux Enfers, l'affront que celuy-cy nous a fait, & nous en a tiré pour venir venger cette injure.

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas le condamner sans l'ouïr : Que répons-tu à cela, mon amy ?

LUCIEN. Que j'ay eu bien de la peine, divine Fille du Ciel, à les faire consentir à te vouloir prendre pour Juge, quoyqu'il n'y ait que toy capable de découvrir la verité, & de convaincre le mensonge.

PLATON. Tu la cajoles maintenant,

Comme les vents allument un flambeau au lieu de l'esteindre : Cette comparaison vient mieux aux faux rap-ports, & celle dont l'Auteur s'est servy, est plus propre aux calomniez.

détestable, après l'avoir venduë au plus offrant pour deux carolus ?

LA PHILOSOPHIE. Prenez garde que ce ne soit pas à moy qu'il en veuille, mais à ceux qui abusent de mon nom.

LUCIEN. Tu le sçauras tantost, après nous avoir ouïs : Allons seulement à l'Areopage, ou plûst à la Fortereffe, pour découvrir de plus haut ce qui se passe dans la Ville.

LA PHILOSOPHIE. Attendez-moy au Pécile, mes Compagnes, je reviendray bien-tost vous trouver.

LUCIEN. Qui sont-elles ?

LA PHILOSOPHIE. Celle que tu vois si robuste, c'est *la Vertu* ; la Science marche devant, & la Verité la suit.

LUCIEN. Où est la Verité ? je ne la vois point.

LA PHILOSOPHIE. C'est qu'elle ne veut pas qu'on la voye, parce qu'elle est nuë & sans ornement ; mais regarde de ce costé-là, tu la verras à demy.

LUCIEN. Je la découvre à toute peine. Mais pourquoy ne les menes-tu pas avec toy pour rendre la compagnie plus

La Vertu : J'obmets } qui ne peuvent faire icy
la Modestie & la Jus- } de personages sepa-
tice, &c. qui sont com- } rez ; mais j'ay ajousté
 prises sous ce nom, & } la science.

complete ? outre qu'il est difficile sans elles de nous bien juger, & que je veux prendre la Verité pour mon Avocate.

LA PHILOSOPHIE. Suivez - moy, mes *cheres Sœurs* ; car vous avez quelque interest à la cause.

LA VERITE'. Allez-y vous autres ; car pour moy il y a long-temps que je sçay ce qui en est, & que je ne me melle plus des choses du monde.

LUCIEN. Mais tu es necessaire à la justification d'un innocent.

LA VERITE'. Que la liberté donc vienne avec moy, pour m'assister au Jugement d'une personne qui est en peine pour l'amour d'elle, & que *la Raison* demeure.

LUCIEN. Nous en avons besoin aussi ; car nous avons affaire à des gens qu'il est difficile de convaincre, parce qu'ils trouvent toujours quelque échappatoire.

LA VERITE'. Qu'elle vienne-donc & qu'elle amene avec soy la Démonstra-

Cheres Sœurs : Ce titre y vient mieux que celui de servantes. | mais cela n'eust point eu de grace, & la raison fait le mesme effet parmy nous, selon nostre façon de parler.

La raison : Il y a au Grec, *Elenchos* ;

OU LA VENGEANCE. 335

tion. Suivez-moy toutes , puisque vous estes necessaires au Jugement.

ARISTOTE. Quoy ! nostre adversaire se veut servir contre nous de la Verité ?

LA PHILOSOPHIE. As-tu peur qu'il ne la corrompe ?

PLATON. Non ; mais il est fort artificieux.

LA PHILOSOPHIE. Il ne sçauroit rien faire en présence de la Vertu qui tient la balance ; mais comment est-ce qu'il s'appelle ?

LUCIEN. Parrhésiade, fils d'Aléthion, & d'Elenxiolée.

LA PHILOSOPHIE. Quel est son país ?

LUCIEN. La Syrie près de l'Euphrate : Quoy, tu t'en estonnes ? Il y a plusieurs de ceux qui m'en veulent , dont l'origine n'est pas moins barbare. Il n'importe que la langue soit si pure , pourveu que la doctrine le soit.

LA PHILOSOPHIE. Il est vray ; mais quelle est ta profession ? car il est besoin de le sçavoir.

LUCIEN. C'est de dire la verité li-

Fils d'Aléthion, & d'Elenxiolée : J'en fais le pere & la mere, par- | ce que cela est mieux de la sorte.

C'est à peu près ce que son nom signifie. brement, & de convaincre l'orgueil & l'imposture.

LA PHILOSOPHIE. Tu fais un mestier bien dangereux, & qui a beaucoup d'ennemis.

LUCIEN. Il le paroist bien ; car je suis en danger pour ce sujet : & comme j'aime la simplicité & la verité, autant que je hay le mensonge & l'arrogance, je trouve bien plus d'objets de ma haine, que de mon amour.

LA PHILOSOPHIE. Aussi ces deux choses ne sont-elles qu'une, quoyqu'elles paroissent doubles ; c'est pourquoy elles ne doivent point estre séparées.

LUCIEN. Tu le sçais mieux que personne, divine Fille ; mais il est vray que j'abhorre les méchans autant que j'aime les gens de bien.

LA PHILOSOPHIE. Puisque nous voicy devant le Temple de Minerve, que la Prestresse range les sièges, tandis que nous entrerons pour faire nostre priere.

LUCIEN. Je te prie, grande Deesse, comme tu découvres tout du haut de ton Temple, de m'aider à découvrir la fourbe & l'imposture. Tu sçais combien tu en vois tous les jours qui se parjurent, il est temps que tu les chasties. Que si tu vois

vois que le mensonge l'emporte sur la vérité, donne-moy pour le moins ton suffrage pour contrebalancer celuy des autres.

LA PHILOSOPHIE. Nous voilà assis, commençons : Que les Philosophes choisissent quelqu'un pour porter la parole ; car ils ne sçauroient parler tous ensemble : Et quand il aura achevé, l'Accusé parlera à son tour.

LES PHILOSOPHES. Qui prendrons-nous ? C'est à toy, Platon, à nous défendre ; car tu as l'esprit sublime, & les raisons fortes & pressantes, accompagnées de délicatesse & des autres graces de ton país. Rassemble donc tout ce que tu as jamais dit contre tes ennemis, & tes envieux ; car celuy-cy est pire que tous les autres. Déploye toutes les forces de ton éloquence, & mets en œuvre toutes les figures de ta Rhétorique, & particulièrement l'Ironie qui t'est si familiere, avec ces interrogations fréquentes & agreables. Dy, si tu veux, que Jupiter monte sur son Char aillé pour prendre vengeance des coupables.

*Gorgias,
Polus,
Prodicus,
Hippias.*

PLATON. Je ne suis pas assez fort pour une si grande accusation. Prenez plutôt Diogène, ou quelqu'autre Phi-

losophe accoûtumé à dire des injures ; car il n'est pas tant question icy d'élegance , que de vehemence & de force.

DIogene. C'est moy qui seray l'accusateur , puisque c'est moy , aussi-bien , qu'il a traité le plus mal , & qu'il n'est pas besoin de grand discours où la chose parle de soy-mesme.

Platon. Souvien-toy qu'il ne s'agit point icy des differens qui sont entre nous , mais d'un affront qui nous est fait en commun ; c'est pourquoy n'abandonne point nostre cause , pour plaider la tienne. Il n'est question que de sçavoir , si nous sommes tels que celuy-cy nous a dépeints. Parles fortement , comme le mérite la grandeur de l'injure , & l'estime qu'on a de toy.

Diogene. Ne craignez point , Messieurs , je n'oubliera rien qui serve à nostre défense , & ne trahiray point nostre cause. Si la Philosophie mesme , comme elle est d'une nature douce & paisible , qui n'aime pas la vengeance , vouloit pardonner au coupable , je ferois voir à ce galand , que je ne porte pas en vain un baston.

La Philosophie. Il le faut vaincre par la raison & non par la force. Mais ne tarde pas davantage ; Voilà l'eau

OU LA VENGEANCE. 339

versée, & toute la compagnie attentive à ouïr ce que tu diras.

*Co-stume
ancienne
d'horlo-
ges d'eau.*

LUCIEN. Puis qu'il n'y a que Diogène qui parle, que les autres prennent place parmy les Juges.

LA PHILOSOPHIE. Mais ne crains-tu point de faire tes Juges de tes parties ?

LUCIEN. Non ; Cela ne servira qu'à faire éclater davantage mon innocence, & à honorer mon triomphe.

LA PHILOSOPHIE. Je te trouve bien genereux : Prenez place, puis qu'il le veut, & que Diogène parle.

DIOGENE. Je ne m'amuseray point à décrire icy les avantages de la Philosophie, ny à représenter les services que tous ces grands personnages que voicy ont rendus au genre humain. Il n'y a point d'apparence de perdre en louanges superflües, le temps qu'on nous a donné pour faire nos plaintes, puis qu'il n'y en a pas trop pour une si grande accusation. Ce Sophiste que vous voyez, ayant quitté le barreau pour nous venir attaquer, a transporté contre nous tout ce qu'il avoit de force & de vehemence, & ne cesse de nous dire des injures, & de nous exposer au mépris & à la haine publique : Car il veut faire passer nos plus hautes

méditations pour des chüneres, & nous traite de ridicules, ayant gagné par là l'approbation du Peuple, qui n'aime rien tant que la médifance, & qui est bien aife de voir déchirer la réputation des plus grands hommes, comme fi leur abaiffement contribuoit quelque chose à fa gloire. C'est ainfi qu'on fe plaifoit autrefois à voir expofer Socrate en rifée dans les Comedies d'Eupolis & d'Aristophane; mais ce n'estoit pas un fi grand crime de railler un particulier, en un jour de réjouiffance, où la bouffonnerie faisoit partie de la Feste, que d'assembler toute une compagnie d'honnestes gens, comme fait celui-cy, pour réciter un volume d'invectives contre les Philosophes les plus celebres, sans qu'on luy en ait jamais donné aucun fujet: ce qui le rend fans excuse. Mais ce qui est insupportable, c'est qu'il emprunte le sacré nom de la Philosophie pour maltraiter ses disciples, & qu'il se sert du Dialogue, nostre favory, contre nous-mêmes, ayant corrompu jusqu'à Menipe l'un de mes Sectateurs, pour se mocquer de nous plus hardiment. Il en faut donc faire un chastiment exemplaire, si nous ne voulons devenir la fable du peuple, & donner licence à tout le monde de nous dire

*Feste de
Bacchus.*

dés injures. Car de se taire en cette rencontre, ce ne seroit pas modestie, mais lâcheté, après avoir souffert le plus grand affront qu'on puisse faire à des gens libres, qui est de les vendre pour esclaves, & moy particulièrement qu'il a livré pour deux carolus, comme l'opprobre de tous les autres. Quelque artificieux donc qu'il puisse estre, je ne sçay ce qu'il pourra dire, d'avoir ainsi prophané ce qu'il y a de plus saint parmy les hommes. C'est-là le sujet pourquoy nous nous sommes assemblez, & nous nous adressons à toy pour tirer vengeance de cette injure; afin d'empescher qu'à l'avenir on ne nous méprise, & qu'aucun ne soit si osé que de rien entreprendre de semblable.

LES PHILOSOPHES. Courage, Diogène: Voilà parler fortement, & dire beaucoup de choses en peu de paroles.

LA PHILOSOPHIE. Cessez ces vaines acclamations, & qu'on verse de l'eau à l'Accusé pour se défendre.

LES PHILOSOPHES. Que dira-t-il?

LUCIEN. Que Diogène n'a pas dit tout ce qui faisoit contre moy, & qu'il a oublié ce qu'il y avoit de plus atroce,

dont j'ay pourtant si peu de honte, que je le veux dire moy-mesme, parce que cela servira à l'éclaircissement de la verité, & fera voir qui sont ceux que j'ay voulu piquer dans cette Satyre. Que si ma réponse a quelque chose de rude, qu'on ne s'en prenne pas à moy, mais à ceux qui en sont cause par leurs vices. Pour reprendre la chose de plus haut, dès que j'eus remarqué le mensonge, l'impudence, & les criaileries du barreau, avec les autres vices de la chicane, je la quittay promptement, pour me jeter entre les bras de la Philosophie comme en un port salutaire : Car elle mène une vie tranquille, éloignée du trouble & de la discorde, & ses préceptes sont tres-saints, pourveu qu'on les veuille pratiquer, ce que peu de gens font. Lorsque j'eus donc reconnu que plusieurs n'aimoient pas tant la Philosophie pour elle-mesme, que pour la gloire & le profit, & qu'ils se contentoient d'avoir la mine & l'apparence de Philosophes, sans en avoir l'effet; j'entray en colere de leur voir prophaner ce sacré nom,

J'entray en colere de leur voir prophaner ce sacré nom : La comparaison tirée des Comédiens est touchée ensuite, outre qu'il n'y en a que trop icy.

& ne pus souffrir que des singes contrefissent les hommes, *ny qu'un asne* couvert de la peau d'un Lion voulust passer pour ce qu'il n'estoit pas. Mais ce qui me faschoit le plus, c'est qu'on vouloit rendre la Philosophie complice de leurs défauts, & accuser de leurs vices ces Grands hommes dont ils empruntoient le nom pour couvrir leurs crimes. Car comme on avoit perdu l'idée de leur vie, & qu'on ne sçavoit plus de quelle façon ils avoient vescu, cela rendoit la calomnie plus plausible. Je voulus donc faire quelque piece de raillerie, conforme à l'humeur du Peuple, pour luy apprendre à vous distinguer de ces infames; mais vous ne le pouvez souffrir, & vous me traînez en Justice pour ce sujet. Dites-moy, Messieurs, si je voyois quelqu'un qui revelast les mysteres; ferois-je impie de le reprendre? Ne voyez-vous pas que les Intendans des jeux font foïetter souvent en leur presence les Acteurs qui representent mal Jupiter, Minerve, ou Neptune, sans que ces Dieux trouvent mauvais qu'on chastie ceux qui ne joient pas bien leurs personnages? Car de faire

Ny qu'un asne: Cette fable est trop commune, & trop souvent re-

petée pour estre expliquée davantage.

mal celuy d'un messager ou d'un esclave, il ny a pas grand danger; mais il n'est pas pardonnable de deshonnorer un Heros ou un Dieu par des gestes lascifs & des contenance deshonestes. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il y en a qui semblent n'apprendre vos maximes, que pour vivre tout au contraire; car ils ne cessent de crier, qu'il faut mépriser la gloire & les richesses, vivre sans passion, n'estimer rien que ce qui est honneste: & cependant, ils courent après les grandeurs & les vanitez, n'enseignent que pour de l'argent, sont plus mutins que de petits chiens, plus coleres que des coqs, plus timides que des lièvres, plus flateurs que des singes, *plus lascifs que des moineaux, & plus larrons que des choïettes.* Ils font rire tout le monde, lors qu'on les voit parmy la foule à la suite des Grands, & se presser à leur porte ou à leur table, où ils sont insupportables mesme aux Courtifans, par leurs lasches flateries; & contraints par la force

Plus lascifs que des moineaux, & plus larrons que des choïettes: J'ay mis les choses à nostre air, il y a au Grec, plus lascifs que

des asnes, & plus larrons que des chats; mais on ne parle point parmy nous de la façon.

du vin, ils font & disent cent extravagances, & exposent en risée la Philosophie. Mais ce qui est de plus honteux, c'est que disant que le Sage n'a besoin de rien, & qu'il possède tout en soy-mesme, ils ne cessent de demander, & se fâchent quand on les refuse; qui est une chose aussi plaisante, que si l'on voyoit quelqu'un mendier avec la pourpre & le diadème. Cependant, lors qu'ils vous importunent de leurs demandes, ils vous font un grand sermon sur la liberalité, & disent, que les richesses sont indifferentes: Mais si quelqu'un de leurs amis a besoin de quelque chose, ou les prie de luy faire part de ce qu'ils ont de trop, ils demeurent muets comme des poissons, & tous ces beaux discours de vertu s'en vont en fumée. En un mot, leur amitié ne dure qu'autant qu'on ne touche point à leur bourse; le moindre interest est capable de la rompre, & de les faire renoncer à leurs maximes. Semblables à ces chiens qui se jouent ensemble; mais si quelqu'un vient à jeter un os au milieu d'eux, aussitost ils s'entremordent. On dit à ce propos, qu'autrefois un Roy d'Egypte apprit à des singes à danser, à quoy ils réüssirent admirablement; parce que

cet animal aime à contrefaire toutes les actions de l'homme. Ce spectacle dura long-temps, jusqu'à ce qu'un Bourgeois, qui vouloit rire, s'avisa de jeter des noix dans la salle où ils dansoient ; car alors oubliant leurs pas & leur contenance affectée, ils se ruerent dessus pesselme, sans avoir égard à leurs beaux habits ny à leurs maïques, & oublièrent le personnage qu'ils representoient, pour jouer celuy qu'ils estoient en effet. C'est ce que font ces mauvais Philosophes dont je parle ; car je n'ay garde de toucher aux autres. Mais, dites-moy, Messieurs, qu'ont ces gens-là de commun avec vous, que la mine & l'apparence ? Encore leur pardonnerois-je s'ils vous contrefaisoient bien ; mais *ils en sont plus éloignez que le Ciel ne l'est de la Terre.* Voilà ce que j'avois à dire pour ma défense ; & je prens à témoin la Verité, si j'ay rien dit que ce qu'elle sçait elle-mesme.

LA PHILOSOPHIE. Retirez-vous, qu'on aille aux opinions. Que vous en semble, mes Compagnes ?

Il en sont plus éloignez que le Ciel ne l'est de la Terre : J'ay mis une façon de parler | Françoisse, au lieu de deux Proverbes qui ne sont pas à nostre usage.

OU LA VENGEANCE. 347

LA VERITE'. *Pour moy*, tandis qu'il a parlé je baïffois la veuë de honte, & eusse voulu estre bien loin, parce que j'en reconnoïssois plusieurs à ses discours, tant il les a bien dépeints, & pensois voir ce qu'il rapportoit.

LA VERTU. Il m'est arrivé la mesme chose.

LA PHILOSOPHIE. Qu'en dites-vous, mes Disciples ?

LES PHILOSOPHES. Que bien loin d'estre nostre ennemy, il le faut mettre au rang de nos bien-faïcteurs, puisqu'il a soin de nostre réputation, & qu'il veut conserver l'estime que nous avons acquise durant nostre vie. Nous avons fait justement comme ceux de Troye, qui presserent tant des Comediens, qui passoient par leur país, de leur jouer quelque Tragedie, qu'ils leur représenterent leurs propres malheurs. Qu'il raille désormais tant qu'il luy plaira des défauts de ceux qui contrefont les Philosophes, nous l'avouïerons plûstot que de le contredire.

DIogene. *Pour moy*, je luy en sçay

Pour moy, &c. Je fais | particulièrement à dé-
dire cela à la Verité | couvrir l'imposture, &
plûstot qu'à la Vertu, | je fais que la Vertu y
parce que c'est à elle | consent.

bon gré; & non seulement je me repens de ce que j'ay dit contre luy, mais je veux estre son amy à l'avenir.

LA PHILOSOPHIE. Je le déclare absous tout d'une voix, & le répute pour mien.

LUCIEN. Il reste encore quelque chose à faire après ma justification, *c'est de chastier les imposteurs*; car je veux estre leur accusateur.

LA PHILOSOPHIE. Que le Syllogisme les appelle.

LE SYLLOGISME. Paix, Ecoutez: Que tous les Philosophes viennent au Palais pour se défendre, en présence de la Philosophie, accompagnée de la Verité & de la Vertu.

LUCIEN. Il y en a peu qui se présentent; car ils redoutent la Vertu, & appréhendent que la Verité ne découvre leurs défauts; outre qu'ils sont répandus à cette heure par la Ville pour chercher quelque lipée franche; mais je sçay bien le moyen de les faire venir. Que tous ceux qui font profession de la Philosophie viennent recevoir chacun *une piece d'argent & un pain*; Et ceux qui auront la

C'est de chastier les imposteurs. Il vaut mieux qu'il dise cela, que | quelques vanitez qui sont au Grec.
Une piece d'argent

plus grande barbe, auront de surcroist un cabat de figues. Il n'est point besoin de science ny de vertu, pourveu qu'on sçache faire des argumens en toutes les formes ; mais celuy qui remportera le prix de la dispute, aura pour récompense *un talent*. Grands Dieux ! comme ils accourent en foule, & comme ils se pressent de tous costez pour entrer ! On diroit d'un essain d'Abeilles ; le Printemps n'a pas tant de fleurs, l'Esté de moissons, ny l'Automne de raisins, pour parler comme les Poëtes. Tout le Palais en est plein, & l'on ne voit par tout que barbes, bastons & besaces, pour ne rien dire des autres marques qui sont pires que celles-là. Ce peu qui estoit monté à la premiere publication est disparu, ou confondu dans la foule : mais certes il y devoit avoir quelque signe pour les reconnoistre ; car ceux qui ne valent rien, ont quelquefois meilleure mine que les autres, & parlent mieux de la Vertu, quoyqu'ils la pratiquent plus mal.

¶ *un pain* : J'ay exprimé ces choses-là de la façon dont on a coutume de les dire ; on ne donne point de gâteau en aumosne.

¶ *Un talent* : Il y a au Grec, *deux talens d'or* ; mais c'est une somme excessive, après avoir dit une piece d'argent & un pain ;

LES PHILOSOPHES. Nous y donnerons ordre une autre fois ; Ecoutons ce qu'ils veulent dire.

PLATONICIENS. C'est à nous à recevoir les premiers.

PYTHAGORICIENS. Nullement ; C'est à nous qui sommes les plus anciens.

PERIPATETICIENS. C'est plutôt aux Peripateticiens, puis qu'il s'agit de recevoir de l'argent, qui fait partie de leur félicité.

STOÏCIENS. Si cela est, les Stoïciens sont préférables ; parce qu'ils le savent mieux faire profiter que les autres.

EPICURIENS. Le cabat de figues pour le moins nous appartient ; car nous mettons le souverain bien dans la volupté.

ACADEMICIENS. Et à nous le prix de la dispute ; car il n'y en a point qui sachent mieux disputer que les Académiciens.

STOÏCIENS. Il faudroit que les Stoïciens n'y fussent pas ; car ils ne le cedent à personne en opiniastreté.

ACADEMICIENS. Mais vous estes attachez à de certaines maximes, que vous estes obligez de deffendre ; au lieu que n'en ayant point, nous pouvons un talent commun n'est déjà que trop.

disputer contre les autres & contre nous-mêmes.

LA PHILOSOPHIE. Cessez de vous entrebattre ; & vous autres Cyniques , quittez ce baston , ou ne vous en servez qu'à marcher. Ce n'est pas de cela dont il s'agit ; mais de discerner les bons & les mauvais Philosophes , pour récompenser les uns & punir les autres. Qu'est-ce là ? ils s'écoulent tous & craignent la touche. Qu'on amasse cette besace que ce Cynique a jettée pour mieux fuir , & qu'on voye ce qui est dedans ; sans doute que ce sont des bribes , ou de vieux bouquins.

LUCIEN. Nullement ; mais de l'argent , des dez , un miroir & des parfums , avec un petit couteau pour les sacrifices.

LA PHILOSOPHIE. Et avec cela , il a la hardiesse de crier contre le luxe ?

LUCIEN. Voilà comme ils sont faits presque tous ; mais comment ferons-nous pour faire connoître les méchans ? C'est à la Verité d'y travailler , pour empêcher que le mensonge ne triomphe d'elle.

LA VERITE'. Puisque tu témoignes tant de passion pour moy , prends avec toy la Raison , & allez ensemble faire une revue générale. Vous amenez

352 LE PESCHEUR,
rous les Philosophes dans le Prytanée,
où l'on couronnera les uns, & l'on mar-
quera les autres au front d'un fer chaud,
qui portera l'empreinte d'un renard ou
bien d'un singe.

LA PHILOSOPHIE. C'est bien
dit ; mais pour les reconnoître, il les
faudroit éprouver, non pas au Soleil,
comme l'Aigle fait ses petits ; mais à la
gloire, aux plaisirs & aux richesses,
Ceux qui pourront les regarder fixement,
sans être éblouis de leur éclat, seront
déclarez legitimes, & les autres jettez
en bas comme des bastards.

LUCIEN. *Mais comment les pourrons-
nous attraper ?* Je suis d'avis que la Pres-
tresse du Temple nous preste cette ligne
que quelque Pescheur a consacrée à la
Déesse, & nous mettrons au bout un
peu d'or ou quelque friandise pour les
surprendre.

LA PRESTRESSE. La voilà.

LA PHILOSOPHIE. *Que veut-il
faire de cette ligne ? Il la jette du costé
de la Ville ; a-t-il envie de pescher des
pierres dans le Pelagisque ?*

*C'est un
quartier,
à Athè-
nes qu'on
met dans
la Forte-
resse.*

Où l'on couronnera : | *pourrons-nous attraper ?*
Il vaut mieux le faire | *Ce qui est icy au Grec,*
là qu'ailleurs. | *est exprimé plus bas.*
Mais comment les | *A-t-il envie de pes-*

LUCIEN.

OU LA VENGEANCE. 353

LUCIEN. Taisez-vous, que vous n'épouvantiez le gibier. Je voy venir une grande dorade ; mais non, c'est un char de mer, qui est en embuscade autour de ce roc. Prions les Dieux marins de nous estre favorables ; le voilà qui bâille après l'hameçon, il sent l'or, il le suit, il l'avale, il est pris ; Tirons-le en haut ; *Que le Syllogisme* nous aide ; Je le tiens. Grands Dieux ! quelles dents ! pendons-le par les oüies, & retirons l'or de sa gueule ! Quoy ! il l'a déjà avalé ? faisons-luy rejeter pour en prendre d'autres ; Que dis-tu, Diogène, connois-tu le compagnon ? Il est de ton vivier.

DIOGENE. Je le renie pour mien.

LUCIEN. Combien penses-tu qu'il vaille ? Il se plaignoit hier que nous l'avions livré pour deux carolus.

DIOGENE. Encore est-ce trop, car il ne vaut rien du tout ; Rejettons-le, & essayons d'en avoir quelqu'autre ; mais prenons garde qu'il ne soit si pesant, qu'il rompe la ligne.

cher des pierres dans le Pelagisque ? Il dit cela par raillerie, & peut-estre estoit-ce une raillerie ou un Proverbe.

Que le Syllogisme ; Je fais faire par le Syllogisme, qui est comme le valet de la Raison, ce qu'il fait faire par l'Eleuchus.

LUCIEN. Ne crains point, *ils sont legers comme du vent* ; mais qui est celuy-cy, large & plat ? C'est un Turbot. Le voilà qui mord à l'hameçon, il est pris, tirons-le ; Demande à Platon s'il le connoist, car il est des siens.

PLATON. Quoy ! maraut, tu donnes sur l'or.

LUCIEN. Que veux-tu qu'on en fasse ?

PLATON. Qu'on le rejette comme l'autre, il ne vaut pas mieux que luy.

DIOGENE. Peschons encore.

LUCIEN. J'en voy approcher un tout rayé d'or qui court à la proye ; mais il a découvert l'hameçon, il tourne queuë ; Toutefois, le voilà qui revient tant il est gourmand ; il mord ; il est pris.

DIOGENE. De quelle espece est-il ?

LUCIEN. Demande-le à Aristote.

ARISTOTE. Je ne le connois point.

LUCIEN. Je suis donc d'avis qu'on le rejette.

*Il raille
des épi-
nes de la
Philo-
sophie
Stoïque.*

DIOGENE. J'en voy plusieurs qui vont en foule ; prenons un filet ; car ils sont difficiles à attrâper, & picquent de tous costez ; mais ce sera assez d'en prendre un, aussi-bien ne valent-ils rien, &

Ils sont legers comme du vent : J'ay ac- | *commodé la compa-*
raison à nostre usage.

font pleins d'arrestes. Jette la ligne, mais garny-la de plomb par en bas, de peur qu'ils ne la coupent, & s'en aillent avec la proye.

LUCIEN. Grands Dieux! comme ils s'entrebatent pour la prendre, les uns rongent la figue, les autres s'attachent à l'or. Mais en voilà un de pris; Dy-nous qui tu es? Je suis plaisant d'interroger un poisson qui est muet, il le faut demander à Chrysipe; car il y a de l'or en son nom.

*C'est que
Chryson
en Grec
signifie
or.*

CHRYSIPE. Il est trop gourmand, je ne le connois point.

LUCIEN. Tu as raison; il ne vaut pas mieux que les autres, n'en mangeons point, que quelque arreste ne nous étrangle.

LA PHILOSOPHIE. C'est assez, aussi-bien nostre amorce est trop précieuse, pour la hazarder davantage; & le Proverbe ne veut pas qu'on pesche avec un hameçon d'or, de peur de perdre plus qu'on ne peut gagner. Rendons la ligne à la Prestresse, & renvoyons les Philosophes, puisque voilà tantost le jour écoulé; cependant la Raison & Parrhesiade feront la reveuë que j'ay dit.

LUCIEN. Allons; mais où irons-nous premierement? sera-ce à l'Academie ou

356 LE TYRAN, OU LE PASSAGE
au Portique, ou si nous commencerons
par le Lycée?

LA RAISON. Il n'importe ; mais
en quelque lieu que nous allions, nous
aurons plus besoin de fer chaud, que
de couronnes.



LE TYRAN, OU LE PASSAGE
DE LA BARQUE.

DIALOGUE.

CARON, CLOTHON, MERCURE,
Et plusieurs autres parlent.

*C'est une raillerie des Tyrans & de leurs
Vices.*

CARON. **C**Lothon, tout est prest,
la sentine est vuidée,
le mast dressé, les voiles renduës, les
rames attachées, il n'y a plus qu'à le-
ver l'ancre ; mais Mercure n'est pas
encore venu. Cependant il se fait tard ;
nous n'avons rien gagné, quoyque nous
deussions avoir déjà fait trois voyages.
Pluton ne manquera pas tantost de s'en
prendre à moy, & de dire que je n'ay
jamais haste ; mais tu vois que ce n'est

pas ma faute, & que c'est nostre beau conducteur qui a oublié de revenir. Je croy qu'il a beû de l'eau du fleuve d'oubly, ou qu'il s'amuse à luter en quelque lieu, ou à joïer des instrumens, ou à haranguer, ou à dérober ; car c'est aussi un de ses mestiers. Après cela, il vient faire le galant, comme si nous n'estions pas dignes de le regarder, & qu'il ne fust pas à nous pour moitié.

CLOTHON. Vous verrez qu'il est empesché là-haut, & qu'il y a quelque amourette en campagne, ou quelque commission de Jupiter.

CARON. C'est mal user d'un bien qui est en commun, nous n'avons pas accoustumé de le retenir icy au delà de son terme. Mais je voy bien ce que c'est, il n'y a parmy nous que de l'Asphodele & de la viande pour les Morts, le reste n'est rien que tenebres ; au lieu que tout est beau & riant là-haut, & qu'on y a tout son soûl de Nectar & d'Ambroisie. Aussi diroit-on quand il sort d'icy, que c'est un prisonnier qui se sauve ; & quand il faut revenir, c'est le Diable, on ne le sçauroit ravoïr.

CLOTHON. Ne te mets point en colere ; le voilà de retour avec bonne compagnie. Voy comme il les chasse

358 LE TYRAN, OU LE PASSAGE

devant luy ainsi qu'un troupeau de moutons ; mais il me semble que j'en voy un qui est lié, & un autre qui se crève de rire, & qui aide à les chasser. Qu'as-tu, Mercure, d'estre ainsi tout en eau, & hors d'haleine, avec les pieds poudreux ?

MERCURE. Qu'aurois-je ? sinon qu'il m'a fallu courir tout le jour après ce miserable qui s'enfuyoit, & qui est cause que j'ay failly aujourd'huy à faire banqueroute à la nacelle.

CLOTHON. Qui l'obligeoit à fuir ?

MERCURE. Il vouloit retourner au monde ; il faut que ce soit quelque Prince, car il regrette une grande felicité.

CLOTHON. Et pensoit-il pouvoir vivre, ayant achevé sa fusée ?

MERCURE. S'il le pensoit ? Voy-tu ce galant-homme, avec son baston & sa besace, je croy que sans luy il en fust venu à bout ; car depuis que ta sœur Atropos me l'a mis entre les mains, il n'a fait que se débattre, & roidir les jambes pour s'empescher d'avancer. Quelquefois il taschoit de me fléchir par ses prieres & par ses larmes, & me faisoit de grandes promesses ; mais je scay trop

Un autre qui se crève | sa besace seront expri-
de rire : Son baston, & | mez ensuite.

DE LA BARQUE. 39

bien mon mestier. Cependant, il a si bien fait, qu'il s'est dérobé de nous ; tellement qu'estant à la porte, comme j'ay voulu rendre mon compte, il s'est trouvé un mort à dire. Alors Eaque fronçant le sourcil, & me regardant de travers : Ne sçauois-tu, m'a-t-il dit, t'empescher de dérober mesme les Morts ? Sçay-tu pas bien que ce n'est pas icy le lieu de voler, mais de punir les voleurs, & qu'on ne nous sçauoit, ny corrompre, ny surprendre ? Alors, tout confus, comme tu peux penser, je me suis souvenu de ce qui estoit arrivé par le chemin ; & retournant sur mes pas, j'ay rencontré ce galant, qui n'estoit qu'à deux doigts de la lumiere.

CLOTHON. Cependant, nous t'accusions de paresse, sans considerer que le messager des Dieux doit avoir appris à cheminer.

CARON. Qu'attendons-nous à partir ? Est-ce que nous n'avons pas esté assez long-temps sans rien faire ?

CLOTHON. Tu as raison ; embarque ton monde, tandis que je prendray mon Registre, & me mettant à la descente, je demanderay à chacun son nom, sa maison & son village. Mercure aura soin de les ranger à mesure qu'ils en-

treront. Commençons par ces petits enfans qui n'ont rien à me répondre, comme je n'ay rien à leur demander.

MERCURE. Tien, Caron, en voilà trois cens, en comptant ceux qui ont esté exposez.

CARON. Voilà une belle marchandise, & bien capable de nous enrichir ! Ceux-cy ont esté bien pris sur le Vert ! Je voudrois bien sçavoir pourquoy ils sont venus au monde, pour en partir aussi-tost.

MERCURE. Tay-toy ? Que veux-tu après cela, Clothon ? Prendrons-nous ceux qui n'ont point esté pleurez à leur mort ?

CLOTHON. Tu veux dire ces vieillards ? Charge-les, aussi-bien ne sçau-roient-ils marcher ? & je ne les veux point interroger ; car je n'ay que faire de sçavoir ce qui s'est fait il y a cent ans. Là ho ! bonnes gens ? Ils ne répondent rien : Je pense qu'ils sont sourds de vieillesse.

MERCURE. Ils sont tout flétris & ridez comme ces fruits que l'on a cueillis trop tard, & qui sont seichez sur la branche. En voilà quatre cens moins deux.

CLOTHON. On diroit de raisins secs
Améne

Amène ensuite les blesez ? Qui est-ce qui vous a ainsi accoustrez, mes amis ? Mais j'auray plustost fait de le regarder sur mon livre : Il en devoit mourir hier quatre-vingts-quatre, en un combat chez les Médes, & parmy eux, Gobare, fils d'Oxyarte.

MERCURE. Les voilà.

CLOTHON. Et ces sept Amoureux qui se sont tuez par desespoir, avec le Philosophe Théagene, pour une Courtisane de Megare ?

MERCURE. Les voicy tout contre.

CLOTHON. Ceux qui se sont entre-tuez pour regner, y sont-ils ? Et ce Cocu qui a esté empoisonné par sa femme, & par son galand ?

MERCURE. Les voilà aussi.

CLOTHON. Amène ensuite les pendus & les roüez, avec ces seize, qui ont esté tuez par des voleurs sur le grand-chemin.

MERCURE. Les voilà tout percez de coups ; Veux-tu aussi les femmes ?

CLOTHON. Oüy ; & ceux qui sont péris sur Mer, & les malades avec le Medecin Agathoclés : Mais où est ce Phi-

Amene ensuite les pendus & les roüez : | plice au Grec, mais il
Il y a un autre sup- | en falloit un icy qui
fust connu.

lofophe Cynique , qui devoit s'empoifonner pour venir en poſte en l'autre monde ?

UN CYNIQUE. Me voicy , Clothon , que t'avois-je fait pour me laiffer ſi long-temps en vie ? Ma fuſée n'eſtoit-elle pas encore achevée ? Car j'ay taſché pluſieurs fois de la rompre ſans en pouvoir venir à bout.

CLOTHON. Nous t'avions laiffé en vie pour instruire les autres , & pour les guérir de leurs vices ; mais entre à la bonne-heure.

UN CYNIQUE. Non pas , s'il te plaift , que celui-cy ne ſoit entré ; car j'ay peur qu'il ne nous échappe , & qu'il ne t'émeuve à compaſſion par ſes prières & par ſes larmes.

CLOTHON. Tu ne me connois pas bien ; Je ſuis une mau-piteuſe , avec qui il n'y a rien à gagner : Mais qui eſt-il ?

LE TYRAN. Le Tyran Megapenthés.

CLOTHON. Fay-le entrer.

LE TYRAN. Je te prie , Clothon , que je puiſſe retourner en vie pour quelques heures , je reviendray après ſans mander.

CLOTHON. Que veux-tu aller faire là-haut ?

LE TYRAN. Achever mon Palais ,
qui est demeuré imparfait.

CLOTHON. Ne t'en mets point en
peine , un autre l'achevera.

LE TYRAN. Que j'aïlle pour le moins
dire à ma femme où j'ay caché mon
tresor ?

CLOTHON. Il est déjà trouvé , *Megacles s'en est saisi.*

LE TYRAN. Quoy ! cet infame , que
j'ay épargné par mépris !

CLOTHON. Luy - mesme , il vivra
encore quarante ans , & jouïra de tes
Concubines , & de ton bien.

LE TYRAN. Tu me fais tort , Clo-
thon , de livrer ce que j'ay de plus pré-
cieux , à mon plus grand ennemy.

CLOTHON. Hé maraut ! n'estoit-ce
pas le bien de Cydimaque , que tu fis
mourir , après avoir égorgé ses enfans en
sa présence ?

LE TYRAN. Mais il estoit mainte-
nant à moy.

CLOTHON. Il est vray ; mais le temps
de le posseder estoit passé.

LE TYRAN. Escoute un mot à l'o-
reille , je te donneray *mille talens d'or.*

<i>Megacles s'en est saisi</i> : Il est plus fort au passé qu'au futur.		<i>Mille talens d'or.</i> C'est assez de ces offres sans en faire de nouvelles.
---	--	---

364 LE TYRAN, OU LE PASSAGE

CLOTHON. Où sont-ils ? tu n'as plus rien, mon amy ; Qu'on emporte ce galand : car je voy bien qu'il n'entrera d'aujourd'huy de son plein gré.

LE TYRAN. Que n'attendois-tu du moins que j'eusse achevé de dompter les Pisidiens, & de mettre sous contribution toute la Lydie, pour graver sur mon tombeau mes grandes & immortelles actions ?

CLOTHON. Ce n'estoit pas-là l'ouvrage d'un jour, il t'eut fallu plus de vingt années.

LE TYRAN. Je te donneray caution du retour : Veux-tu au lieu de moy mon favory ?

CLOTHON. On ne meurt point par Procureur : Mais n'estoit-ce pas luy, méchant, que tu souhaitois tant de laisser en vie ?

LE TYRAN. Cela estoit bon alors, mais on a d'autres maximes en l'autre monde.

CLOTHON. Il sera bien-tost icy, ne t'en mets point en peine ; car ton successeur le fera mourir.

LE TYRAN. *Acheve de redoubler mon*

Acheve de redoubler | fort de luy faire dire
mon supplice. Il est plus | cela qu'à Clothon.

supplice, & me dis le reste de ce qui arrivera après ma mort.

CLOTHON. L'un de tes valets épousera ta femme, qu'il y a long-temps qu'il entretient.

LE TYRAN. Qui! ce perfide, qu'elle m'a fait mettre en liberté?

CLOTHON. Luy-mesme. Pour ta fille, on la compte déjà entre les Concubines du nouveau Prince: D'ailleurs, on a brisé toutes tes statues, & ton nom est en opprobre, & en execration à ta Patrie.

LE TYRAN. Mais n'y a-t-il pas un de mes amis qui entreprenne ma défense, & qui témoigne quelque ressentiment de ces injures?

CLOTHON. Et avois-tu des amis? où as-tu mérité jamais d'en avoir? Toutes les caresses qu'on te faisoit, c'estoit ou par crainte ou par esperance; & ce n'estoit pas toy qu'on aimoit, c'estoit ta fortune.

LE TYRAN. Mais ce n'estoit que vœux & que souhaits pour ma prospérité, lorsque je tombois malade: Chacun de-

Lorsque je tombois malade: Il y a au Grec, lors qu'ils faisoient des effusions dans les festins; mais cela y vient assez bien, & est plus à nos mœurs.

firoit de mourir, & de me laisser en vie ; ils ne juroient tous que par moy.

CLOTHON. C'est pourtant l'un d'eux qui t'a empoisonné. Te souvient-il du dernier coup que tu beûs hier chez *Hippias* ?

LE TYRAN. Quoy ! ce coup qui estoit un peu amer ? je m'en doutay bien. Mais pourquoy l'a-t-il fait ?

CLOTHON. Tu perds temps en des questions inutiles, il faut partir.

LE TYRAN. Une chose me tuë, Clothon, & me fait souhaiter de revivre pour m'en venger. Comme j'avois la mort entre les dents, un de mes valets monta sur le soir dans ma chambre ; & ne voyant qu'une de mes Concubines près de moy, la jetta par terre, & la deshonorâ à ma veüe, après avoir fermé la porte sur luy. Ensuite, se tournant vers mon lit : Ha ! méchant, dit-il, combien de fois m'as-tu battu injustement ? Là-dessus il me cracha au nez, & se mit à me souffleter, & à m'arracher la barbe. Sur ces entrefaites on oüit monter quelqu'un, & ma Concubine fit la pleureuse. Que si je les pouvois tenir ?

Hippias. Je luy donne un nom pour estre plus clair.

CLOTHON. Cesse de les menacer, & viens rendre compte de tes actions.

LE TYRAN. Y a-t-il quelqu'un assez hardy pour vouloir condamner un Roy ?

CLOTHON. Un Roy, non ; mais bien un mort : Tu auras tantost à faire à un Juge qui ne t'épargnera pas.

LE TYRAN. Que je retourne donc en vie, quand ce seroit pour estre esclave.

CLOTHON. Où est - ce Philosophe Cynique avec son baston ; & toy, Mercure, tirez-le ensemble par les pieds, & par la teste.

MERCURE. Suy-moy, coquin ; Tien, Caron, je t'en charge, attache - le bien au mast du Navire, qu'il ne puisse échapper.

LE TYRAN. Qu'on me donne pour le moins le haut bout, puisque j'ay esté Roy ?

LE CYNIQUE. Je ne m'estonne pas que ton valet t'ait maltraité, glorieux comme tu es. Si tu n'es plus sage, je traiteray mal ta Royauté.

LE TYRAN. Quoy ! un Cynique aura la hardiesse de me braver ; un coquin, que j'ay failly cent fois à faire pendre, parce qu'il se mesloit de controller mes actions !

CLOTHON. Qu'on l'attache pour punition au mast du Vaisseau.

MICYLE. Et moy ; Ne songe-t-on point à me passer, ou si l'on méprise ma pauvreté ?

CLOTHON. Qui es-tu ?

MICYLE. Le Savetier Micyle.

CLOTHON. Quoy ? tu te fâches de demeurer, & ce Tyran veut donner des millions pour le laisser encore sur terre ? Est-ce que tu estois las de vivre ?

MICYLE. Ecoute, la plus venerable de toutes les Déesses : Jamais la promesse du Cyclope ne m'a plû d'estre mangé le dernier, puis qu'enfin il faut estre mangé : D'ailleurs, il y a bien de la difference entre la vie de ce Tyran & la mienne. Il vivoit dans la gloire & dans l'opulence ; parmy les jeux, les plaisirs & la bonne chere : & il a de la peine à quitter toutes ces délices. Car ces choses sont si glüantes, qu'on ne s'en sçauroit détacher. Ceux qui sont hardis par tout ailleurs, tremblent quand il en faut venir là, & ne se peuvent empêcher de tourner la teste vers le monde, comme un amant passionné vers sa maistresse. Ce Tyran donc n'a cessé de contester par le chemin, & de t'importuner pour retourner à la lumiere. Mais moy, qui

n'ay rien qui m'arreste, ny tresors, ny grandeurs, ny voluptez, j'estois toujours prest à partir; & ta sœur ne m'a plûtoft fait signe, que j'ay jetté-là mon tranchet & mes savates, pour accourir icy pieds nuds, sans songer seulement à me décrasser, ny à oster la poix de mes mains. Je marchois devant, comme tu as veu; & en arrivant, j'ay esté ravy de voir que nul n'est icy plus grand que son compagnon, & que je ne cours point fortune de mourir de chaud, ny de froid, de soif ny de faim, ny d'estre battu par les valets d'un grand Seigneur, ou mis en prison par un importun creancier. Au contraire, je voy que les pauvres rient icy, & que les riches y pleurent, bien-loin de ce qui se fait là-haut.

CLOTHON. Il est vray qu'il y a long-temps que je te vois rire; Dis-m'en le sujet?

MICYLE. Je te le diray: Comme je deméurois près du Tyran, & que je contemplois de plus près sa gloire, il me paroissoit comme un Dieu, tant il estoit au-dessus de la condition humaine. Mais lorsque je l'ay veû icy, sans sa pourpre & son diadème, il m'a semblé ridicule; & je me suis ry de moy-mesme, d'avoir jugé de sa felicité par

*Il y au-
Cret, par
le sang
des huis-
tres, qui
servoient
à teindre
sa pour-
pre.*

l'odeur de sa cuisine, & par une vaine pompe. Quand je considère aussi cet usurier qui se plaint & se tourmente, de ce qu'il est mort sans avoir joui de ses richesses, & qu'il les a laissées en proie à un jeune débauché, qui s'en donne par les joues : Je ne puis m'empêcher de rire, sur tout, lors qu'il me souvient comme je l'ay vu pale & défait, qui n'estoit heureux que par le bout des doigts, dont il comptoit ses escus. Mais que ne partons-nous, réservant cet entretien pour le passage ?

CLOTHON. Monte, que l'on leve l'ancre.

CARON. Où veux-tu aller, que tout est plein, attens à passer une autre fois ?

MICYLE. Tu me fais tort, Caron, de me laisser ainsi transir sur le bord, & je m'en plaindray à Rhadamante. Malheureux que je suis, ils partent sans moy ! je les suivray à la nage ; aussi-bien n'ay-je pas peur de me noyer estant mort, & d'ailleurs, je n'ay pas de quoy payer le Batelier.

CLOTHON. Arrête, il n'est pas permis de passer de la sorte.

MICYLE. J'iray encore plus viste que vous.

DE LA BARQUE. 375

CLOTHON. Approchons-nous lustost pour le prendre. Tends-luy la main, Mercure, & l'aide à monter.

CARON. Où voulez-vous qu'il se mette ?

MERCURE. Sur les épaules de ce Tyran.

CLOTHON. Tu-as raison : Monte, & foule aux pieds la Tyrannie. Voguons maintenant à la bonne heure.

LE CYNIQUE. Te peut-on dire la verité, Caron, je n'ay rien pour te donner ; car je n'ay apporté que mon baston & ma besace : mais je m'offre de ramer ou de tirer à la pompe, & pourveu que tu me donnes de bons outils, tu n'auras point de sujet de te plaindre de moy.

CARON. Tien, il faut tirer d'une mauvaise paye ce qu'on peut.

LE CYNIQUE. Diray-je en passant *quelque chanson* pour nous desennuyer ?

CARON. Je le veux ; Si tu en sçais quelque bonne.

LE CYNIQUE. Fais donc taire ceux-cy, qui me rompent la teste de leurs cris ?

LES MORTS. Ah ma vigne ! ah ma maison ! ah ma femme ! ah mes-

Quelque chanson : J'exprime la chose à nostre air.

372 LE TYRAN, OU LE PASSAGE
enfans ! ah mes grandeurs ! ah mes richesses !

MERCURE. Il n'y a que toy qui ne regrettes rien, Micyle ; mais il n'est pas permis de passer la Barque de Caron sans larmes.

MICYLE. Que veux-tu que j'y fasse ? Je n'ay rien à regretter.

MERCURE. Encore faut-il donner quelque chose à la coustume.

MICYLE. *Ah mes vieux souliers !* Je ne vous verray plus ! Je ne seray plus tout le jour à me morfondre dans une ruë, exposé à toutes les injures du temps & des laquais, sans manger depuis le matin jusqu'au soir ! Qui est-ce qui héritera de ma poix & de mes aiesnes ? Mais je suis las de crier, nous voilà tantost à bord.

CARON. Ça, que chacun mette la main à la bourse. Tu ne tires rien, Micyle ?

MICYLE. Que veux-tu que je tire, si je n'ay rien ? A peine sçay-je de quelle couleur est l'argent, ny si la monnoye est ronde ou carrée.

CARON. O l'heureuse journée, & le grand gain que nous avons fait ! En-

Ah ! mes vieux sou- | les mots dont je me
liers ! Je ne repete pas | suis servy.

core ay-je peur que celuy-cy n'amène la mode de ne rien payer : Descendez viste, que j'aille passer les asnes, & le reste des animaux.

CLOTHON. Conduy-les, Mercure, tandis que j'iray querir ces deux Princes, qui se sont entre-tüez pour les bornes de leurs Estats.

MERCURE. Allons mes amis, marchez devant, si vous n'aimez mieux me suivre.

MICYLE. Grands Dieux, quelle obscurité ! Où est maintenant *le beau Pâris* ? On ne sçauroit discerner icy la brune d'avec la blonde ; car tout y est de mesme couleur, & je ne vois point de difference entre mes haillons, & la pourpre de ce Tyran. Mais où est ce Cynique ?

LE CYNIQUE. Icy, Micyle, nous irons, si tu veux, de compagnie.

MICYLE. J'en suis content ; donne-moy la main ? Te souvient-il des mysteres d'Eleusine ? Il me semble que cecy y a beaucoup de rapport.

LE CYNIQUE. Tu as raison ; en voicy un qui s'avance la torche au poing, avec un regard furieux : Sans doute, c'est quelqu'une des Furies.

Le beau Pâris : Il y a au Grec, *Megile* ; mais

Pâris est plus connu, & fait le mesme effet.

*c'est
su'on y
represen-
toit Cérés
de la sor-
te.*

374 LE TYRAN, OU LE PASSAGE

MERCURE. Reçoy ceux-cy, Tisiphone, il y en a mille, & quatre par-dessus le marché.

TISIPHONE. Il y a long-temps que Rhadamante vous attend.

RHADAMANTE. Fais-les approcher; & toy, Mercure, fais l'office d'Huissier, aussi-bien icy-bas que là-haut.

LE CYNIQUE. Je te prie, Rhadamante, que ma cause soit appelée la première; car je veux accuser ce Tyran, & mon témoignage aura beaucoup plus de force, quand on sçaura comme j'ay vescu.

RHADAMANTE. Qui es-tu?

LE CYNIQUE. *Un Philosophe Cynique.*

RHADAMANTE. Avance-toy: Crie, Mercure, si quelqu'un a des reproches à faire contre luy. Personne ne parle; deshabille-toy, pour voir si tu n'as point quelque tache de peché.

LE CYNIQUE. Regarde, me voilà tout nud.

<p><i>Un Philosophe Cynique</i> : L'Auteur fait de ce mot comme un nom propre; mais il n'est pas nécessaire.</p>		<p><i>peché</i> : La chose n'a point besoin parmy nous d'explication; car c'est ainsi que nous avons accoustumé de le dire.</p>
<p><i>Quelque tache de</i></p>		

RHADAMANTE. Je n'en vois que trois ou quatre encore à demy effacées : mais voilà quelque marque de brulure, on diroit que tu y as mis le feu.

LE CYNIQUE. Ce sont les restes des pechez que j'ay faits, avant que d'avoir embrassé la Philosophie : mais je les ay effacez depuis peu à peu,

RHADAMANTE. Tu as usé d'excellens remedes ; car il n'y paroist pre que plus : Va dans les Champs Elysées, jouir du repos des bienheureux : Mais qu'on appelle auparavant la cause de ce Tyran, puis qu'il en veut estre l'accusateur.

MICYLE. Hé ! Seigneur Rhadamante, il n'y a qu'un mot à la mienne ; me voilà déjà deshabilité.

RHADAMANTE. Qui es-tu ?

MICYLE. Le Savetier Micyle.

RHADAMANTE. Il est vray que tu n'as pas la moindre tache, non pas mesme les marques de brulure de ce Philosophe ; va-t-en avec luy : Qu'on appelle la cause de ce Tyran.

MERCURE. Megapenthés, fils de Lacydas, où es-tu ? c'est à toy qu'on en veut ? Il tourne la teste de l'autre costé, & ne fait pas semblant de nous entendre : Tisiphone, traîne-le par les cheveux. Que l'accusateur parle.

LE CYNIQUE. Il n'est pas besoin de grands discours pour le convaincre ; il ne faut que le deshabiller comme les autres, on verra de belles taches : Toutefois, si si tu veux, pour la forme, je diray une partie de ce qu'il a fait. Je ne parleray point des crimes qu'il a commis, pour parvenir à l'Empire, ny avant que d'y estre parvenu : Mais après qu'il s'en fut rendu maistre, avec une bande de voleurs & d'assassins, il fit mourir plus de dix mille Citoyens, sans aucune forme de procès ; & s'estant enrichy de leurs dépouilles, s'abandonna à toutes sortes de vices & de dissolution. Car il violoit les filles, enlevoit les femmes à leurs maris, & les enfans à leurs peres, & triomphoit hautement de la pudeur, & de la liberté publique. Pour son orgueil & son insolence, ils ont esté à un si haut point, qu'il seroit plus aisé de regarder le Soleil en plein midy, que de le contempler en sa gloire. Quant à la cruauté, il a inventé de nouveaux supplices pour tourmenter les miserables, & n'a pas épargné ses propres amis, *les uns à cause de leur vertu*, les autres pour avoir

Les uns à cause de | te point ce qui a déjà
sur vertu : Je ne repe- | esté dit.

leur

leur bien. Qu'on les appelle, ils témoigneront contre luy ; mais les voilà tous venus.

RHADAMANTE. Que répons-tu à cela ?

LE TYRAN. Que les meurtres sont véritables ; mais ce qu'il a dit des voluptez est faux.

LE CYNIQUE. Je ne veux point d'autres témoins que la Lampe qui a éclairé ses débauches, & le Lit où il les a commises.

MERCURE. La Lampe & le Lit de Megapenthés, approchez ?

RHADAMANTE. Qu'a-t-il fait en vostre présence ?

LE LIT. Toutes les salerez imaginables, que j'ay honte de publier.

RHADAMANTE. Ton silence les dit assez. Que la Lampe parle.

LA LAMPE. Celles qu'il a faites de jour me sont inconnuës ; mais la nuit, j'ay voulu quelquefois m'esteindre pour ne les point voir : car il a souillé en cent façons ma lumière.

RHADAMANTE. C'est assez : Qu'on le deshaille ? Dieux ; il est tout couvert

Il a souillé en cent façons ma lumière : Le Grec ajoûte, qu'il vou- | loit qu'elle fust présente à tout, mais cela fait une image sale.

378 LE TYRAN, OU LE, &c.
de vices : Quel supplice trouverons-nous
assez grand pour le punir ?

LE CYNIQUE. J'en sçay un dont
personne ne s'est encore avisé.

RHADAMANTE. Dy-le, tu obli-
geras tout l'Enfer.

LE CYNIQUE. Qu'il ne boive point
de l'eau du Fleuve d'Oubly, comme les
autres.

RHADAMANTE. Pourquoi ?

LE CYNIQUE. Parce que le souve-
nir de ses crimes luy sera un bourreau
perpetuel.

RHADAMANTE. Tu as raison, qu'on
l'attache près de Tantale, & que la con-
sideration de sa felicité passée serve encore
à le tourmenter.





DE CEUX QUI ENTRENT* AU SERVICE DES GRANDS.

*Il décrit les incommoditez qu'on y souffre,
& particulièrement celles qu'endurent
les gens de Lettres.*

JE ne sçay par où commencer, mon cher Timoclés, pour te dire ce qu'on est contraint de faire & de souffrir chez les Grands, quand mesme on y entreroit comme amy, si l'on peut appeller amitié une si dure servitude. Car je sçay une partie de ce qu'on y souffre, non pas pour l'avoir éprouvé moy-mesme; mais pour l'avoir appris de ceux qui avoient passé par cette épreuve, dont les uns languissoient encore dans les fers, les autres en estoient délivrez, & contoient avec plaisir l'histoire de leurs malheurs, & celle de leur délivrance. Ceux - cy me

* De ceux qui entrent au service des Grands : Il n'est pas nécessaire d'ajouster, pour de l'argent, ou pour la récompense; car la suite l'expliquera.

sembloient les plus croyables, & les mieux instruits, pour avoir fondé pleinement, s'il faut ainsi dire, la profondeur de ces mysteres. Je les écoutois donc attentivement, comme on fait ceux qu'on voit échappés du naufrage, conter, la teste rase dans les Temples, la fureur des vagues émuës, la rage des vents, la hauteur des Rochers, les cris lamentables des matelots, lorsque le gouvernail emporté, le mast rompu, les voiles déchirées, ostent toute esperance de salut; & là-dessus l'apparition favorable des étoiles de Castor & de Pollux, qui viennent tout à propos comme un Dieu de Comedie, *lorsque le Poëte ne peut plus démesler son intrigue.* C'est ainsi que ces Courtisans me representoient les tempestes de la Cour, où tout leur rioit d'abord; mais ils disoient que le calme fut bien-tost suivy de la tourmente, & qu'ils eurent beaucoup à souffrir tout le temps de leur navigation, jusqu'à ce que leur Vaisseau s'alla briser contre un écueil qui estoit caché sous les ondes, ou contre quelque roc escarpé, d'où ils se sauverent à peinte tout nuds, après avoir tout perdu. Pendant ce triste récit, il me semble que

Lorsque le Poëte ne peut plus démesler son | *intrigue*: C'est assez de
| *cela, sans rien ajouter.*

AU SERVICE DES GRANDS. 381

de honte , ils faisoient encore plusieurs choses, que je devinois aisément, & que je te veux raconter avec le reste , parce que je te vois bruffer d'envie il y a longtemps de t'embarquer sur cette mer. Car comme l'on fut tombé un jour sur ce discours, dans une compagnie où nous estions, l'un de ceux qui estoient présents ayant commencé à louer cette condition comme la plus heureuse, parce que non seulement on faisoit bonne chere sans qu'il en coustast rien, on estoit logé magnifiquement, traîné en carrosse, aimé des plus Grands de Rome ; mais qu'on estoit payé pour cela comme pour un grand service : Je te vis alors ouvrir l'oreille à ce discours, & tout prest à mordre à l'hameçon. *Pour empêcher donc que tu ne sois pris, & que tu ne te puisses plaindre qu'on t'ait veû tomber dans le précipice, sans t'en avertir, je te veux représenter une partie des maux qui sont attachez à cette profession, & te découvrir les filets qui sont tendus sous ces fleurs.* Après, tu t'y jetteras si tu veux à corps perdu, sans que je m'en soucie beaucoup, puisque je me seray acquitté

Pour empêcher donc que tu ne sois pris : | phore pour éviter une
 J'ay changé la méta- | longue allegorie que
 fait l'Auteur.

82 DE CEUX QUI ENTRENT

de mon devoir, & que j'auray déchargé ma conscience. Mais quoyque ce discours soit entrepris particulièrement pour toy, il ne regarde pas seulement les Philosophes, mais toutes les personnes de Lettres qui s'attachent au service des Grands, pour estre à leurs gages; puisque les maux qu'on y souffre sont communs à tous, mais doivent estre d'autant plus insupportables aux Philosophes, qu'ils ne sont pas mieux traittez que les autres. Et en cela, je ne condamne pas seulement ceux qui sont cause du mal, mais ceux qui sont si lasches que de l'endurer: ce que tu ne dois point trouver mauvais, si ce n'est un crime de dire la verité trop librement; puisque ce n'est pas moy qui suis cause de leur malheur, mais eux-mesmes. Je ne prétends pas pourtant comprendre en ce rang les Courtisans, ny les autres ames lasches qui ne sçauroient faire autre chose, & qui sans cela seroient inutiles: car outre qu'ils ne sont pas dignes d'un meilleur traitement, ils ne m'écouteront pas quand je leur dirois la verité, & ne croiroient pas recevoir un affront, quand mesme on leur verseroit, comme on dit, le *pot de chambre*

Pot de chambre sur la teste: Je mets la chose à nostre façon.

AU SERVICE DES GRANDS. 383

sur la reste. C'est donc seulement pour les personnes de Lettres que j'écris, afin de les affranchir, s'il se peut. Pour cela j'examineray toutes les raisons qui les peuvent porter à ce dessein, & feray voir qu'elles ne sont ny pressantes, ny nécessaires, afin de leur ôter toute sorte de prétexte & d'excuse. La premiere qu'ils alleguent, c'est la pauvreté, comme le pire de tous les maux, & que pour l'éviter, on peut tout faire, & tout souffrir. Ils ont donc toujours à la bouche le mot de Theognis, *Quelle dompte les plus fiers courages*, & alleguent tout ce que les Poëtes & les plus lasches esprits ont pû inventer contre elle, pour en faire peur aux hommes. Il est certain que s'ils se pouvoient par là mettre à couvert de la nécessité pour toute leur vie, ils seroient excusables de chercher un azyle pour se deffendre contre un si grand ennemy : mais le remede est pire que le mal ; & au lieu de le guerir, il ne fait que l'empirer. Car la pauvreté dure toujours, & la cruelle nécessité de servir, parce qu'on dépense chez les Grands tout ce qu'on gagne à leur service, encore souvent ne suffit-il pas.

L'autre raison est, qu'ils n'embrasseroient

L'autre raison est : | Je retranche des cho-

384 DE CEUX QUI ENTRENT

pas cette profession, s'ils en avoient d'autre; mais comme ils ne sont plus en âge d'apprendre, ils sont contraints de subir le joug de la servitude. Voyons donc, s'ils n'ont point d'autre moyen de subsister, & si ce qu'ils gagnent ne leur couste gueres, & qu'ils ne travaillent pas plus que les artisans pour l'avoir: Car ce seroit le comble de la felicité, de pouvoir vivre à son aise sans rien faire. Mais le contraire se trouvera veritable, puis qu'il leur naist tous les jours de nouveaux maux, à quoy toutes les forces du corps & de l'esprit ne sont pas capables de résister. Nous en parlerons lorsque nous représenterons le reste de ce qu'ils endurent; il suffira présentement de montrer, que ce n'est pas là la veritable cause du mal: mais l'éclat trompeur des richesses qui leur donne dans la veüe, & les éblouit. Ils croyent que la felicité consiste dans le luxe, & se promettent des montagnes d'or, qu'ils ne possederont jamais qu'en songe. Ce n'est donc pas tant la necessité qui les presse, que le desir des choses vaines & superflües, qui les rend esclaves toute leur vie. Car comme les Dames adroites qui sçavent que l'amour s'esteint par la jouis-

ses qui sont déjà tou- | chées ou inutiles.

sance;

fance , entretiennent d'esperance leurs galants , & promettent toujours ce qu'elles n'accordent jamais ; les Grands récompensent le plus tard qu'ils peuvent ceux qui les servent , pour faire durer leur servitude. Or il est ridicule de toujours souffrir pour l'esperance toute seule , sur tout , lors qu'elle est incertaine , & le mal certain & indubitable : Car je ne les blasmerois pas trop de travailler pour la volupté , s'ils ne l'achettoient au prix de la liberté qui vaut mieux qu'elle , & au lieu de la felicité , n'embrassoient que son idole. Les compagnons d'Ulysse , charmez d'une volupté présente , firent banqueroute à l'honneur , & en oublierent le retour en leur patrie : C'est à peu près ce que font ceux qui voilent leur servitude du nom d'une honneste amitié. Mais pour moy , je renoncerois mesme à celle de l'Empereur , si elle me coustoit ma liberté , sans en tirer aucun avantage , & qu'il possedast tout seul toutes les grandeurs & ses richesses , sans m'en faire part. Voilà donc le sujet veritable de leur esclavage , & le peu d'utilité qui leur en revient. Voyons

Je renoncerois à celle de l'Empereur : C'est ce qu'il entend par le | *grand Roy , comme il se voit dans le Dialogue de Toxaris,*
 Tome I. | K k

maintenant ce qu'ils sont obligez de faire pour en venir-là ; nous examinerons ensuite ce qu'ils sont contraints de souffrir dans cette condition , & quelle est la catastrophe de la Tragédie. Premièrement , on ne peut dire qu'il est facile d'entrer chez les Grands , & qu'il n'y a qu'à le vouloir : Il faut bien s'üer & travailler auparavant ; s'habiller au-dessus de sa condition , & de la façon qu'ils aiment le mieux , pour ne leur pas mettre devant les yeux des objets qui leur soient desagréables ; les suivre par tout , avec mille incommoditez ; se trouver le matin à leur lever , souffrir la mauvaise humeur de leurs valets , & les rébufades de leurs portiers , à qui il faut mesme donner de l'argent pour retenir vostre nom. Avec tout cela , Monsieur sera plusieurs jours sans vous regarder : Que si vous estes si heureux qu'après un long-temps il vienne à jeter les yeux sur vous , & à s'abaisser jusqu'à vous parler , alors vous croyez que vostre fortune est faite. Cependant , vous faites rire ceux qui sont présens , qui vous voyent tout interdit , dire quelque mot de travers , & qui vous prennent pour un lourdaud , ou pour un faquin , qui n'a pas coustume de parler à des personnes de condition : car ce que vous

*Il y a au
Grec , de
la con-
leur.*

appelez pudeur, un Courtisan l'appelle lâcheté & foiblesse. Vous vous retirez donc tout confus, & vous vous blâmez vous-même de trop de timidité. Enfin, après beaucoup de travaux, non pas pour Hélène ny pour Troye, comme dit le Poëte, mais pour devenir esclaves; si la fortune vous rit, & que quelque Dieu vous soit favorable, on vous reçoit à faire preuve de vostre esprit. Vous ne manquez pas de prendre pour vostre sujet le Panegyrique de celuy à qui vous parlez; car les Grands sont bien aises d'entendre publier leurs loüanges. Alors, comme s'il s'agissoit de la vie ou de l'honneur, il vous faut donner la gesne, pour faire quelque chose de grand & d'achevé, de peur de tromper son attente; outre qu'estant rebuté une fois, personne après cela ne vous voudroit plus recevoir. Vous vous tourmentez donc en cent façons pour surpasser vos rivaux, & tremblez lorsque ce Seigneur semble ne pas approuver ce que vous avez fait, ou le louer foiblement, & l'écouter avec négligence. Mais vous estes tout transporté, lors qu'il sourit, & qu'il fait mine de l'entendre avec plaisir. Considérez cependant, quel créve-cœur c'est à un honneste-homme, qui est quelquefois déjà sur l'âge, de subir

l'examen d'un sot, ou d'un ignorant. Ajoutez à cela, qu'on recherche toute vostre vie, & qu'on vous contraint de répondre de toutes les fautes de vostre jeunesse : car vous ne manquez pas d'envieux qui les publient, ou par malice, ou pour se mettre en vostre place ; & l'on croit plus aisément le mal que le bien. Que si vous estes assez heureux pour surmonter toutes ces difficultez ; que personne ne vous traverse ; que le maistre vous gouste ; que la femme y consente ; que vous ayez l'approbation des amis & des domestiques : *Alors vous pensez estre au-dessus de la fortune, mais vous n'estes encore qu'au bas de la rouë ; car tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en effet.* Or il eust esté à propos, pour tant de peine que vous aviez prise, que vous n'eussiez pas remporté seulement une couronne de laurier, mais du profit aussi-bien que de l'honneur. Car pour commencer par le

Alors vous pensez estre : Il y au Grec, au lieu de cela, des choses qui ne sont pas à nostre usage.

Car tous vos biens ne sont qu'en imagi-

nation, & tous vos maux en effet : Cela comprend en trois mots ce qui est touché ensuite plus au long chez l'Auteur.

festin de vostre reception, permettez-moy d'appeller ainsi le premier repas que vous ferez chez ce Seigneur, vous y trouverez plus de sujet de mécontentement, que de satisfaction. Il viendra d'abord un valet assez bien fait vous convier, à qui il faudra donner quelque chose, qu'il refusera du commencement, mais il le prendra à la fin, riant en soy-mesme de ce que vous estes obligé de luy faire des présens pour estre compaignon de sa servitude. Vous vous parez, cependant, & mettez vos beaux habits, pour assister à un festin où vous devez perdre vostre liberté. Il faut bien prendre vos mesures, pour n'arriver ny trop tost ny trop tard; car l'un est incivil, & l'autre importun. Le maistre, après vous avoir bien reçu, vous prendra par la main, & vous fera asseoir au-dessus de luy, pour vous faire plus d'honneur; & vous serez contraint de vous y mettre après plusieurs contestations, & de prendre place parmy quelques amis qu'il aura appellez pour ce sujet. Alors, comme si vous estiez à la table de Jupiter, vous repaissez plus vos yeux que vostre estomach, à contempler tout ce qui se passe. Les autres ne sont pas moins curieux de voir comme vous vous y pren-

*Ou, quel-
qu'un au
lieu de
luy.*

388 DE CEUX QUI ENTRENT
drez d'abord ; quelquefois par ordre du
maître , pour remarquer si vous ne jet-
terez point quelques regards à la déro-
bée sur sa femme , ou sur ses enfans.
Que si vous paroissez un peu surpris , &
déconcerté , on ne manquera pas d'en
rire , & de vous prendre pour un pédant
qui n'avez pas accoustumé de hanter les
compagnies. Car vous n'avez pas seule-
ment la hardiesse de demander à boire ,
ny de toucher aux viandes ; & atten-
dez qu'on vous serve , ou avez l'œil sur
vostre voisin , pour faire comme luy , de
peur de commettre quelque incivilité.
Cependant , vous estes agité de cent
diverses pensées , & tantost admirez la
magnificence de ce Seigneur , & avez
pitié de vostre condition , en la compa-
rant à la sienne ; tantost vous benissez
vostre fortune d'estre prest à jouir de
cette felicité , & à faire des jours gras
toute vostre vie. Vous tenez donc pour
bien employez tous les travaux que vous
avez pris pour y parvenir. Là-dessus , on
se met à boire des santez , & quelqu'un
prenant un grand verre , pour vous faire
plus d'honneur , boit à la vostre , en vous
donnant quelque titre qu'il croira vous
estre agreable. Mais quand c'est à vostre
tour , vous ne sçavez que répondre , &

passez pour un sot, ou pour un pédant. Vous ne laissez pas de donner de la jalousie aux anciens serviteurs de la maison, qui voyent traiter avec tant de civilité un nouveau venu. Il ne manquoit plus que cela à nostre servitude, disent-ils; il n'y a plus rien à faire à Rome, que pour ces gens-là, parlant des Grecs, & je ne voy pas pourquoy l'on en fait tant d'état, pour sçavoir parler une autre langue que la nostre. Attens, dit l'un, cela ne durera pas long-temps, c'est un balay neuf, qu'on jettera bien-tost derriere la porte; je ne luy donne que quatre ou cinq jours, après quoy je le verray, aussi-bien que nous, regretter sa condition. L'autre ajouste, n'avez-vous pas remarqué comme il boit & mange goulûment, & qu'il ronge ses viandes jusqu'aux os. On voit bien qu'il n'a pas accoustumé de faire bonne chere; je croy qu'il n'avoit pas son souÿ de pain. En un mot, vous faites ce jour-là tout l'entretien de la famille, & c'est proprement vostre festin; car on n'y parle que de

Aux anciens Serviteurs de la maison: Il y a au Grec, *Amis*; mais eecy vient mieux à la suite.

Un balay neuf: Il y a au Grec, *soulier neuf*; mais l'autre est mieux à nostre air.

vous, & l'on se prépare déjà à vous faire piece. D'autre costé, comme vous avez plus beû & mangé que de coustume, le ventre vous presse, & vous voudriez estre dehors; mais il vaudroit mieux crever que de faire quelque action mal seante. Cependant, comme le festin continuë, & qu'il arrive roûjours mets sur mets, & spectacles sur spectacles; car le maistre du logis est bien aise d'estaler devant vous toute sa magnificence: Vous maudissëz mille fois, & le festin, & les conviez, & l'heure que vous avez jamais pensé à venir là, & voudriez à un besoin, que le feu prist à la maison, ou qu'il survînt quelqu'autre accident, qui obligeast la compagnie à se retirer. Vous ne prenez donc plaisir à rien, & ne voyez pas, s'il faut ainsi dire, ce qui se passë, ny n'entendez la douceur des voix & des instrumens; quoyque vous soyez contraint par bien-seance, de faire de temps en temps des exclamations, quand ce ne seroit que pour ne point passer pour stupide. Voilà quel est ce premier festin tant souhaité, qui ne vaut pas le moindre repas qu'on fait chez soy. Car ce n'est pas dans la multitude, ny dans la diversité des viandes, que consiste la bonne chere, mais dans la franchise & la gayeté. Ajoustez

Constitution ancienne.

à cela, le dégoût qui fuit vostre débauche, & les maux de teste & d'estomach que vous avez toute la nuit, avec des inquiétudes qui vous empeschent de reposer. Cependant, il faut convenir le lendemain du prix de vostre servitude, en présence de deux ou trois de ces Messieurs, qui ont soupé le soir avec vous, & lorsque vous avez pris un siège, car on ne parlera pas à vous autrement, ce Seigneur commence ainsi : Vous voyez, Monsieur, l'estat de ma maison, & comme tout y est sans fard & sans artifice ; vous en devez user de mesme, & croire que tout est à vous. Car il n'y auroit point d'apparence que j'eusse quelque chose de réservé pour une personne à qui j'ouvre mon cœur & mon ame, & à qui je donne la conduite de mes enfans & de moy-mesme. Mais puis qu'il faut quelque chose de certain pour vostre entretenement, quoyque je sçache bien que ce n'est pas ce qui vous mène, & qu'il ne faut pas grand'chose à un homme de Lettres ; je vous prie de le dire franchement, & de ménager la bourse d'une personne qui vous aime, & qui a beaucoup d'autres dépenses à faire, comme vous voyez. Je ne parle point ^{Estren-} des présens que vous recevrez icy, qui ^{nes, etc.}

seront pourtant assez considerables, pour les mettre en ligne de compte, ny des faveurs que vous pouvez justement attendre. Ces paroles démontent toutes vos esperances, & vous précipitent du faiste de la gloire où vous pensiez estre monté, dans l'abyssme du neant. Vous demeurez donc quelque temps sans repartir, tant que flatté de l'espoir d'une récompense incertaine, & de ce qu'il a dit en entrant, que tout estoit à vous, quoyque ce ne fust qu'un compliment, vous luy répondez tout confus, que vous n'avez garde de luy rien prescrire, & que vous ne voulez que ce qu'il luy plaira. Mais il ne l'entend pas ainsi, & vous presse de le dire; & sur vostre refus, il prie un de ses amis de le faire, après luy avoir fait encore un préambule sur la grandeur & la necessité de sa dépense. Alors ce galant-homme, nourry toute sa vie dans les flatteries de la Cour, commence par le bon-heur que ce vous est d'avoir obtenu une place si enviée, & d'estre dans la maison & dans l'amitié d'un des plus Grands de Rome. Il dit que vous estes trop heuteux, pourveu que vous le sçachiez connoistre; qu'il sçait plusieurs gens de Lettres tres-célebres qui donneroient beaucoup pour

cela, bien loin de demander quelque chose, à cause de l'honneur & du profit qui leur en pourroit revenir. Là-dessus il propose quelque appointment fort léger, particulièrement si l'on a égard à vostre esperance, & vous estes obligé de vous en contenter, pour ne point contester honteusement sur des gages comme un valet; outre qu'il n'est plus temps de reculer, & que vous estes pris. Vous passez donc sous le joug, qui est assez doux d'abord; car on ne vous veut pas desesperer, & l'on n'est pas encore las de vous; joint qu'on a quelque respect pour un nouveau venu. D'ailleurs, vous estes felicité de ceux de vostre connoissance, comme si vous aviez fait une grande fortune, & admiré des fots qui vous voyent entrer librement dans le balustre, quoyque vous soyez bien-tost las de cet honneur, & que vous ne sçachiez pas ce qu'on peut tant admirer dans vostre condition. Vous ne laissez pas pourtant de vous plaire à ces petits applaudissemens, & de juger de vostre bonheur par l'opinion d'autrui. Vous aidez mesme à vous tromper, & vous flattez d'esperance que vostre fortune augmentera tous les jours, encore que tout le contraire arrive, & que vous reconnois-

siez à la fin ce que j'ay dit, que tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en effet. Vous demanderez, peut-estre, quels sont ces maux, & ce qu'il y peut avoir de si insupportable en cette condition ? Premièrement, il faut renoncer à toute la gloire de vos Ancestres, si vous en avez quelque'une, & compter ce jour-là pour le dernier de vostre liberté, & le premier de vostre servitude. Ne vous offensez pas du mot, puisque vous souffrez bien la chose, & tenez pour assuré, que vos services ne seront pas encore si agreables que ceux des autres, parce que vous vous y prendrez de mauvaise grace, n'y estant pas accoustumé. Cependant, le souvenir de vostre liberté vous reviendra dans l'esprit, & vous fera regimber quelquefois, & porter plus impatiemment vostre esclavage. Si ce n'est que vous ne croyiez pas estre esclave pour n'estre pas né en Bithynie, & n'avoir pas esté vendu à son de trompe sur la Place publique. Car il n'en estoit point besoin, puisque vous vous estes vendu vous-mesme, & que vous avez couru toute la Ville pour chercher un maistre. Ajoustez à cela, qu'il faut tendre la main de temps en temps parmy les autres valets, pour

recevoir vos gages quels qu'ils puissent estre. Mais dites-moy, miserable ; car je dois parler ainsi à un homme qui se dit Philosophe, & qui ne l'est pas : Si vous aviez esté pris sur mer, & vendu par les Pirates, ne crîriez-vous pas contre la fortune ; & si quelqu'un vous vouloit entraîner dans la servitude, n'imploreriez-vous pas le secours des Loix ? & ne prendriez-vous pas à témoin les Dieux & les hommes, pour montrer que vous estes né libre ? Cependant, pour peu de chose vous renoncez volontairement à la liberté, & encore à un âge où vous devriez songer à vous affranchir, si vous estiez né esclave. Que sont devenus tous ces beaux discours de la Philosophie qui mettent la liberté à un si haut prix ? Vous la rendez esclave elle-mesme, avec la Vertu & la Sageffe, & n'avez point de honte de les mesler parmy la canaille, & de leur apprendre à bégayer une langue estrangere pour les rendre ridicules. Vous mangez tous les jours avec une foule de gens ramassez, où vous estes contraint de boire plus que vostre soûl, quand il leur plaist, & de louer ce qui ne vous plaist pas, pour vous lever le lendemain dès le point du jour, au son d'une cloche, & perdre la plus douce

heure du repos , pour aller courir toute
 la Ville avec vos bas crotez du soir.
 Du, v's
 jambcs. Estiez-vous réduit à une si grande neces-
 sité, que d'estre contraint pour vivre,
 de trahir ainsi vostre liberté & vostre
 honneur , ou si vous avez esté ébloüï
 de l'éclat trompeur des Richesses , &
 charmé par l'odeur de la Cuisine ? Vous
 portez donc maintenant tout à loisir la
 peine de vostre intemperance , & com-
 me un singe attaché à un billot, vous
 servez de joüet aux autres, tandis que
 vous vous estimez heureux, pour man-
 ger tout vostre soûl de figues ? Où sont
 tous ces beaux discours de Sagesse & de
 Vertu ? Vous les avez mis en oubly,
 aussi-bien que vostre patrie & vostre race.
 Encore seroit-ce peu, si vostre servitude
 n'estoit que honteuse, & que la peine
 n'y fust pas jointe à l'infamie. Mais con-
 siderons un peu, si vos travaux sont
 supportables, & s'ils different beaucoup
 de ceux des autres valets. Premièrement,
 la passion que ce Seigneur avoit témoi-
 gnée d'abord pour les Lettres, n'estoit
 qu'une passion feinte ; car comme dit le
 Proverbe : *Qu'a de commun l'asne avec
 la Lyre !* Pensez-vous qu'il se soit jamais
 rompu la teste pour découvrir la sagesse
 La sagesse de Platon , ou l'éloquence de Dé-

de Platon, ou l'éloquence de Demosthène ?

Qui auroit banny du cœur des Grands l'avarice & l'ambition, il n'y resteroit que le luxe, l'ignorance, la molesse & la brutalité. Pourquoi donc a-t-il voulu avoir un Philosophe à sa suite ? Parce que cela faisoit à sa vanité, & qu'il en acquerroit la réputation d'habile-homme. C'est pour ta barbe & ton manteau qu'il t'a pris, plustost que pour ta doctrine. Il veut passer pour sçavant, ou du moins pour homme qui aime les belles Lettres, & qui se connoist aux bonnes choses; c'est pourquoy il te fait suivre par tout, sans te donner un seul moment de relasche. Quelquefois il t'entretient par la ruë, non pas de doctrine, car il ne sçauroit, mais de tout ce qui luy vient à la fantaisie, pour faire voir qu'il donne tout son temps à l'estude, & à l'entretien des personnes doctes. Cependant, il te faut courir haut & bas, car tu sçais comme la Ville de Rome est faite, & trotter après luy pour le suivre, jusqu'à ce qu'il entre chez quelqu'un de ses amis, où pendant qu'il demeure enfermé, tu es dehors à t'entretenir tout seul,

demosthène : Il y a au Grec, la sagesse d'Homère, ou la subtilité | *de Platon* ; mais je ne traduis pas de mot à mot.

& prens un Livre à la main, que tu lis debout, faute de siège. Enfin, la nuit vient que tu n'as quelquefois ny beû ny mangé, & as à peine le loisir d'entrer dans le bain pour manger sur le minuit, le reste des autres. Car on ne te fait plus le mesme honneur qu'auparavant, & l'on entretiendra en ta place un nouveau venu, selon la coustume de grands, qui méprisent ceux qui sont à eux, & qui caressent ceux qui n'y sont pas. Tu te mets donc à table en un coin pour estre témoin de ce qui se passe, comme si tu n'estois pas de la compagnie; car tu ne bois plus du mesme vin, ny tu ne manges plus des mesmes viandes, mais on servira au haut bout le gibier & la venaison, & devant toy quelque pigeon maigre & sec; encore quelquefois te le prend-on pour le donner à un autre, & l'on te dit à l'oreille, pour te consoler, que tu es de la maison. Que s'il y a quelque morceau délicat, n'attens pas que l'on t'en serve, si tu n'es bien des amis de celuy qui tranche où l'on te donnera quelques os couverts de graisse, comme Promethée fit à Jupiter. N'est-ce pas encore une chose insupportable, & qui fait enrager, quand on a tant soit peu de sentiment, de voir que
ceux

ceux qui sont au-dessus de vous à table, laissent par mépris des viandes où vous n'oseriez toucher, & avalent le vin délicieux, tandis que vous ne beûvez que du ginguet: Encore n'en avez-vous pas tout vostre soûl; car souvent les valets ne font pas semblant de vous entendre, & tournent la teste de l'autre costé, quand vous demandez à boire. Mais en récompense, ils vous servent touûjours quelque coupe d'or ou d'argent, afin qu'on ne voye pas la difference du vin. Ajoustez à cela plusieurs autres déplaisirs, sur tout, quand vous verrez qu'on fera plus de cas d'un Maquereau, ou d'un Violon, que de vous; si bien que vous vous retirez à part tout triste, & maudissez le Destin, la Fortune, ou la Nature, de ne vous avoir donné aucun agrément pour vous faire aimer. Car vous ne sçavez pas seulement faire un bon conte, & estes mesme à charge lors qu'on se veut réjouir. En un mot, si vous voulez tenir vostre gravité, vous estes insupportable; & si vous voulez faire le plaissant, vous devenez ridicule, comme un Comédien, qui voudroit faire rire

Si vous voulez tenir | transporté cecy de plus
vostre gravité: J'ay | bas.

400 DE CEUX QUI ENTRENT

dans un personnage de Tragédie. Vous en venez donc jusqu'à souhaiter d'estre Poëte au lieu de Philosophe, & à un besoin, d'estre Astrologue, ou Magicien, à cause de l'estime que vous voyez faire de ces gens-là chez les Grands, à qui ils composent des chansons d'amour, & promettent des grandeurs & des richesses, Au deffaut de cela, vous estes contraint de plier & de baisser la teste, parce qu'il ne faut qu'un valet envieux, ou mécontent, pour vous perdre, & vous accuser de ne trouver pas que le Page de Madame chante bien, ou jouë bien de la Lyre, qui est un crime irremissible. Il faut donc, en dépit que vous en ayez vous répandre en louanges excessives & affectées, & crier avec un gosier sec comme les grenoüilles des Champs. Car on attend toüjours de vous quelque flatterie délicate, qui témoigne vostre esprit & vostre complaisance. Mais ce que je trouve de plus estrange, c'est de vous voir ainsi à jeun, couronné & parfumé comme ces sepulchres autour desquels on fait bonne chere, & qui n'ont pour leur part que des odeurs & des guirlandes.

01, dan.
Jc.

Dans un personnage de Tragédie, ou sous un masque de Tragédie ; | mais cela fait le mesme effet.

des. D'autre costé, quand le maistre de la maison est un peu jaloux, vous n'estes pas en seurere, si vous n'estes tout-à-fait desagreable, & estes contraint de baisser les yeux à table comme les Courtisans du Roy de Perse, de peur d'estre percé d'un coup de fléche tout en beüvant. Car les Grands ont une infinité d'yeux & d'oreilles, qui voyent & qui entendent, non seulement ce qui se passe, mais ce qui ne se passe pas. Quand donc le matin, ou lorsque vous ne pouvez dormir, vous faites réflexion là-dessus, vous direz en vous-mesme : Miserable que je suis, quelle felicité ay-je quittée pour me plonger dans un gouffre de mal-heurs ? Que sont devenues toutes ces belles esperances dont j'entretenois ma rêverie ? Au lieu de la liberté, je rencontre la servitude ; & pour le repos, je trouve le tracas & le tumulte. Quand vivray-je pour moy, après avoir tant vescu pour autruy ? On me traïsne par tout emmuselé comme un Ours, & je sers de jouiet à tout le monde, & de supplice à moy-mesme. *Là-dessus l'heure sonne*, il faut retourner à son travail ordinaire, après s'estre graissé les jointures, afin de les

Là - dessus l'heure sonne : Il y a icy une pensée que j'exprime plus haut.

avoir plus souples. Cependant, cette vie si contraire à celle que vous meniez auparavant, vous mine peu à peu, & entraîne après soy plusieurs maladies; mais il ne faut pas laisser de faire bon visage, & de tascher à vaincre son mal. Car si vous venez à vous relascher tant soit peu, on dira que vous contrefaites le malade, pour vous exempter de vostre devoir; de sorte que vous devenez à la fin passe & transi comme un mort. Voilà les maux de la Ville; que s'il faut aller à la Campagne, ce sont de nouvelles incommoditez. Car, pour ne point parler des autres, il se trouve souvent que vous venez des derniers, ou à cause du mauvais temps, ou pour avoir attendu trop long-temps le Chariot; si bien qu'en arrivant à l'Hostellerie, vous ne sçavez où coucher, si ce n'est avec le Cuisinier, ou le Coëffeux de Madame, qui vous donnent la moitié de leur lit, encore est-ce par une grace particulière. Je te veux conter, à ce propos, ce qui arriva à un Philosophe Stoïque, qui demouroit chez une Dame de condition, & des plus galantes de Rome, laquelle allant aux Champs le fit asseoir *près de son Mignon*. Premièrement, l'as-

*Thestmo-
polis.*

Près de son Mignon : { si, veu la chose dont il
Il le falloix mettre ain- { s'agit; car une fem-

semblage estoit ridicule d'un Muguet & d'un Philosophe : Et il les faisoit beau voir tous deux à une portiere, l'un avec sa mine grave, & l'autre paré & ajusté en Courtisane, qui, à un besoin, eust porté une coëffe pour se garder du hassle, & l'on dit qu'il le vouloit faire si l'on ne l'en eust empesché. Tout le long du chemin il ne fit que rire & chanter, à peine qu'il ne dansast en Carosse. Pour comble de bonne fortune, la Dame pria nostre Philosophe, comme le plus sage de la compagnie, de porter sa petite Chienne, à qui elle craignoit qu'il n'arrivast quelque accident, à cause qu'elle estoit pleine ; ce qui fit dire assez plaisamment à ce Muguet, que de Philosophe Stoïque, il estoit devenu Philosophe Cynique ; & il fallut boire la raillerie, de peur de l'accroistre en se deffendant, & de se faire mocquer de soy. Cependant, cela augmentoit la beauté du spectacle, de voir un Philosophe déjà sur l'âge, avec sa grande barbe, porter entre ses bras un petit Chien qui passoit la teste par l'ouverture de son inanreau, & s'amusoit à lescher sa barbe où il estoit resté peut-estre quelque goutte de sauce du soir précédent. On dit qu'il pissoit me n'a que faire de Bardache.

404 DE CEUX QUI ENTRENT

mesme quelquefois sur luy, & que la pauvre beste fit ses petits dans son manteau. Voilà les affronts que les gens de Lettres sont contraints d'endurer chez les Grands, où l'on les accoustume peu à peu à tout souffrir. J'en ay veu un qu'on obligea de déclamer en pleine table pour divertir la compagnie, & l'on le railloit de ce qu'il ne haranguoit pas à l'eau, mais au vin; toutefois, pour le consoler en quelque sorte, on luy donna cinquante francs. Que si le maistre de la maison se messe d'écrire en Prose ou en Vers, ce vous est un nouveau supplice. Car il ne manquera pas de vous lire ses Ouvrages, mesme pendant le repas, & il les faudra admirer quand ils seroient pleins de solécismes, & prendre ses fautes pour des figures de Rhétorique; si l'on ne veut coarir la fortune des Courtisans de Denys le Tyran, qu'il envoyoit aux Carrieres lors qu'ils ne le louoient pas assez à son gré, & les faisoit passer pour des envieux, ou pour des traistres. D'autres veulent passer pour beaux, qu'il faut traiter d'Adonis & d'Hyacinthes, quand ils seroient les plus defagreables du monde. Mais c'est bien pis quand les femmes sont les sçavantes, & veulent avoir des Doctes auprès d'elles

Il a esgard à la custume ancienne des Horloges d'eau, dont on se servoit dans le Barreau.

C'estoit comme les Galces parmy nous.

pour les entretenir tandis qu'on les coëf-
 fe, ou qu'elles disent. Car s'il arrive
 alors quelque Poulet de leur Galant,
 elles les plantent là pour y répondre, &
 il faut quitter tous ces beaux discours
 de Verru & de doctrine, tandis que Ma-
 dame fait une Lettre d'amour. Que si
 elles vous font quelque miserable pré-
 sent aux Estrennes, il faudra pour action
 de graces leur faire un Panégyrique,
 où on les comparera à tout ce qu'il y a
 de beau & d'illustre dans toute l'Anti-
 quité. Mais il ne faut pas oublier de
 donner quelque chose au valet qui en
 porte le premier la nouvelle, quoyqu'il
 en vienne encore une douzaine d'autres le
 lendemain se faire de feste, à qui il faudra
 témoigner d'en avoir l'obligation, bien
 qu'ils n'y aient rien contribué, & leur
 faire quelque présent, encore ne seront-ils
 pas contens. Ajoutez à cela, que pour
 estre payé de ses appointemens, qui sont
 moins que rien, il faut faire la cour au
 Tresorier, ou à l'Intendant, sans parler
 de ceux qui ont l'oreille de Monsieur,
 ou de Madame, & qui les gouvernent;
 car s'il vous arrive de les demander,
 vous estes insupportable. Cependant,
 vous ne recevez rien que vous ne le
 deviez long-temps auparavant au Tail-

leur, au Cordonnier, ou à l'Apotiquaire ; si bien que vous ne mettez rien en bourse. Pour comble de malheur, vous estes exposé à l'envie & à la médifance ; car comme le maistre commence à se lasser de vous, qui vieillissez, & devenez un peu pesant, il voudroit en estre déjà défait ; outre que vous luy estes à charge, parce que vous attendez de luy quelque récompense de vos longs services. Il ne faut donc que le moindre faux rapport pour vous perdre, & pour vous faire chasser mesme en plein minuit ; & alors, de tous vos services il ne vous reste que la goutte, ou quelqu'autre maladie incurable. Cependant, non seulement vous n'avez rien amassé, mais vous avez mangé tout ce que vous aviez, & oublié tout ce que vous sçaviez ; si bien qu'il ne faut plus parler pour vous ny d'employ, ny de fortune : joint que vous estes déjà sur l'âge, & ressemblez à ces vieux Chevaux usez de travail, dont la peau mesme ne vaut rien. D'ailleurs, celuy qui vous a chassé, vous imputera quelque crime pour se justifier, fust-ce celuy de Magic ; & on le croira aisément, pour la haine qu'on porte aux gens de Lettres ; outre que la pluspart ne pouvant se rendre recommandables
par

par de bonnes qualitez, font semblant, pour se faire estimer, d'avoir quelques secrets défendus, & l'on croit facilement les mesmes défauts de ceux qui ont la mesme flaterie, & la mesme lascheté. Ajoustez à cela, que le maistre de la maison a interest de vous perdre, de peur que vous ne révéliez les secrets de sa famille, comme chez les Grands il y a toujours quelque chose qu'il importe de cacher. Il ne vous reste-donc de tous vos travaux que la Gourmandise, qui est un monstre insatiable, qui à la fin vous dévorera lorsque vous n'aurez plus de quoy luy donner. Pour achever le portrait de cette vie, à l'exemple de Cébes, je voudrois pouvoir emprunter le pinceau d'Apelle, ou de quelqu'autre fameux Peintre de l'Antiquité; mais à leur défaut, je tascheray de m'en acquitter. Figure-toy la Fortune sur un Trône élevé, environné de Rochers & de précipices, & à l'entour d'elle une infinité de gens qui s'efforcent d'y monter, tant ils sont ébloüis de son éclat & de ses lumieres. L'Esperance richement parée se présente à eux pour guide, ayant à ses costez la Tromperie & la Servitude, & derriere elle, le Travail & la Peine, qui les exercent rudement, & après les avoir

bien tourmentez , les abandonnent à la Vieillesse. Alors la Calomnie les empoignant les traîne en bas , nuds , honteux & dépoüillez , tenant d'une main un licou , & de l'autre couvrant leur honte, suivis du Répentir qui les livre au Désespoir ; & c'est la fin du Tableau. Voilà la peinture des Ambitieux : Considere si tu veus suivre leur route , & entrer par la porte de la Gloire , pour sortir par celle de la Honte. Mais quoy que tu fasses , souvien - toy du Sage qui dit : *Qu'à tort nous accusons le Destin de nos malheurs , dont nous sommes cause nous-mesmes.*



DE'FENSE DU DISCOURS

PRECEDENT.

C'est une Apologie pour soy-mesme , sur ce qu'ayant pris la Charge d'Intendant de l'Empereur en Egypte , ou quelqu'autre semblable , il semble avoir contrevenu à ses maximes.

IL y a long - temps que je confidere , illustre Sabinus , ce que tu peux penser de me voir entrer au service de

l'Empereur, après avoir tant crié contre ceux qui entrent au service des Grands. Car je m' imagine que tu ne t'es pû empêcher de rire, & de dire ainsi en toy-mesme : Quoy ! après avoir tant blasmé la servitude, s'y jeter volontairement ! A-t-il perdu le jugement ou la memoire, de démentir ainsi ses paroles par ses actions ? Il faut qu'il ait esté bien ébloui de l'éclat de l'or, pour prendre des chaisnes à cause qu'elles estoient dorées ; & qu'on luy ait fait de grandes promesses, pour le faire changer d'avis à son âge, & renoncer à la liberté qui luy estoit si naturelle. Voilà à peu près ce que tu-as dit ; à quoy tu ajousteras peut-estre un conseil d'amy. *Tu sçais, me diras-tu*, que ton Discours a esté publié il y a long-temps, & estimé de tous ceux qui l'ont veu, & particulièrement des personnes doctes. Car, outre qu'il est bien écrit, il explique clairement & agreablement la plus grande partie des défauts qui se rencontrent dans cette profession, & contient des préceptes tres-salutaires pour empêcher les Gens de Lettres de

Tu sçais, me diras-tu : J'ay rejetté plus bas quelques paroles qui sont icy ; car cela est embroüillé, & je marqueray ensuite sa vieillesse.

tomber en un endroit assez glissant , & dans un piège capable d'attrapper les plus habiles. Mais puis que tu y es tombé toy-mesme , songe à supprimer de bonne heure ton Ouvrage , & prie Mercure de donner , s'il se peut , à boire de l'eau du Fleuve Léthé à tous ceux qui l'ont veu & oui ; de peur qu'on ne te reproche la mesme chose qu'à Bellérophon , d'avoir esté toy-mesme l'instrument de ton malheur. Car , pour te dire la verité , je ne voy point de couleur pour te défendre , & je te trouve bien empesché de répondre à ceux qui diront , Que tu parles comme un Cesar , mais que tu n'agis pas de mesme , & que tu n'es libre qu'en paroles , mais que tu es esclave en effet. Ou bien l'on dira , que ce n'est pas ton Ouvrage que tu as lû , & que tu t'es paré des plumes d'autrui , comme la Corneille d'Esope ; ou que tu as fait comme ce Législateur des Crotoniates , qui après avoir fait des Loix sanglantes contre l'adultere , fut trouvé couché avec sa belle-sœur , & se lança hardiment dans le feu , quoiqu'on voulust changer son supplice en un exil , & qu'il eust l'amour pour excuse , qui est une passion qui triomphe des plus sages, Ainsi , après avoir décrié les services des

*Belléro-
phon por-
ta les
Lettres
qui con-
venoient
qu'on le
fist mou-
rir.*

Salatho.

Grands, tu y entres en ta vieillesse, & es d'autant moins excusable que ta servitude est volontaire & plus éclatante. On ne manquera pas de dire de toy ce vieux mot d'une Tragedie : *Je hais le sage qui n'est pas sage pour luy-mesme*, & de te comparer à ces Acteurs qui se font admirer en la représentation des Dieux & des Heros, & ne sont pourtant que des faquins; ou au Singe de Cleopatre, qui après avoir dansé avec applaudissement au son de la Flûte en habit d'homme, renonça à toutes ces acclamations pour courir après des noix qu'on luy jetta. Ainsi, ayant voulu faire le Législateur, & donner des Loix aux plus Grands-hommes, tu as montré que tu n'estois rien moins que cela, & que tu n'avois gousté la Philosophie que du bout des lèvres. Tu portes donc justement la peine de ton inconstance, d'entrer volontairement en servitude, après avoir insulté si hautement aux malheureux que la pauvreté contraint de servir : *Semblable à ce Charlatan*, qui débitoit un remede indubitable contre la toux, & en

Semblable à ce Charlatan : Il y a icy un exemple d'Eschinés contre Timarque; mais

cela ne feroit plus d'effet maintenant, parce que cela n'est pas assez connu.

estoit tourmenté luy-mesme. Voilà à peu près ce que l'on peut dire contre moy ; à quoy il est temps que je réponde, après avoir fait des vœux à Mercure, qui est le Dieu de l'Eloquence, afin qu'il me preste des paroles & des raisons pour me justifier ; sinon, je te supplieray, comme un grand Orateur, de suppléer à ce qui manquera à ma défense. Mais par où commenceray-je d'abord ? Rejetteray-je ma faute sur le Destin ou sur la Fortune, qui sont les Arbitres du monde, & qui nous entraînent par force où il leur plaît ; ou si quittant cette défense, comme trop foible & trop commune, je nieray que ce soit pour la récompense que je me fois mis au service de l'Empereur, mais pour l'assister en la conduite de son Estat, & n'estre pas inutile au public, ou par l'admiration que j'avois de sa vertu. Mais j'ay peur, si je dis cela, qu'on ne m'accuse d'ajouster la flaterie à l'inconstance, & de redoubler mon crime au lieu de le diminuer ; si bien qu'il ne reste plus que de rejeter ma faute sur la nécessité qui n'a point de loy, & de dire, avec la Médée d'Euripide, Que je voy bien que je fais mal, mais que j'y suis contraint par la pauvreté, dont les éguillons sont si poignans.

que Theognis pardonne à celuy qui se noye ou se précipite pour les éviter. Voilà, à mon avis, ce qu'on peut dire en ma faveur : Mais ne crains pas que j'employe de si foibles armes pour me défendre. La Famine ne sera jamais si grande dans Argos, qu'on y soit contraint d'aller cultiver les Déserts de l'Arabie; ni moy si mauvais Orateur, que d'avoir recours à une si lasche défense. Prenons-donc une autre route, & considérons ensemble, s'il n'y a point quelque difference entre *le service des Grands & celuy du Prince*. Certes, ces choses sont aussi éloignées que le Ciel l'est de la Terre: Car encore qu'il y ait par tout du service & de la récompense, la chose n'est pas semblable. L'un est un triste esclavage, l'autre un commandement honorable, que l'on ne peut condamner, sans blasmer tous les Magistrats & les Gouverneurs des Provinces, aussi-bien que les Generaux d'Armée, qui reçoivent comme moy des appoitemens du Prince pour le service qu'ils luy rendent. Il ne faut donc pas confondre des choses toutes diverses, sous prétexte qu'on se sert d'un mesme terme pour les exprimer: ni mettre en

Le service des Grands & celuy du Prince:
Le reste est déjà dit.

mesme classe tous ceux qui tirent quelque récompense du Public pour leurs travaux & leurs veilles ; autrement on en viendrait jusques à s'attaquer à la personne mesme de l'Empereur, comme je diray tantost. Aussi n'ay-je compris dans ma censure que les Gens de Lettres ; car encore qu'ils soient aux Grands, comme nous sommes aux Princes, & réputez de leur maison, comme nous de celle de l'Empereur ; ils n'ont pas pour cela part au Gouvernement. Si je voulois donc relever ma condition autant que tu la ravales, je dirois, que bien loin de servir, je fais la charge du Prince en Egypte, & suis l'arbitre de la Province en composant & décidant les differens des particuliers, & veillant à l'observation des Loix dont j'ay en main l'interpretation. D'ailleurs, je ne reçois pas mes appointemens d'un particulier, mais de l'Empereur ; non pas des gages de valet, comme ceux dont j'ay parlé, mais des appointemens tres-considerables. Ajoutez à cela, qu'en m'acquittant bien de ma charge, je pourray passer à de plus grandes, au lieu que les autres demeurent esclaves toute leur vie. Mais je passe bien plus outre, & dis, qu'il n'y a personne qui ne travaille en quelque sorte pour la

récompense, & que le Prince mesme n'en est pas exempt. Car, sans parler des Tributs qu'on luy paye, qui sont comme les appointemens de la Royauté; les Statuës & les Temples qu'on luy dresse, avec les loüanges & les benedictions qu'on luy donne, sont le salaire & la récompense de ses soins & de ses veilles; de sorte qu'on pourroit dire, si ce n'estoit trop entreprendre, que son employ & le mien ne different que du plus & du moins, & qu'il y a la mesme proportion que du petit au grand. Veritablement si j'avois posé pour fondement, comme quelques Philosophes, que le sage ne doit rien faire, on auroit sujet de m'accuser d'avoir contrevenu à mes Loix, & peché contre mes maximes; mais si l'on doit s'employer à quelque chose, comme personne n'en peut douter, à quoy peut-on mieux s'occuper qu'à rendre service à son País? Ajoustez à cela, que je ne fais pas profession de cette haute sagesse que quelques rêveurs font consister en la seule contemplation, mais d'une sagesse humaine, conforme à nostre nature & à nostre besoin, qui veut qu'on soit utile aux autres & à soy-mesme, sans estre un inutile faix de la terre, comme dit Homere. J'ay choisi donc un

employ qui eust quelque proportion à ma capacité, & à l'étude que j'avois faite toute ma vie, & où je puis dire que j'avois acquis quelque réputation. Et véritablement, je ne croy pas que tu me puisses condamner, veu que tu sçais ce que je faisois en Gaule lors que tu y arrivas en visitant les Provinces de l'Occident; & comme j'y tenois rang parmy les plus célèbres Rhéteurs, & recevois de grandes récompenses de mon travail. Je t'ay écrit cecy au milieu de mes occupations, pour me justifier auprès de toy, à cause de l'estime que je fais de ton mérite & de ton approbation. Pour les autres, qu'ils me condamnent tant qu'il leur plaira, c'est dequoy Hippoclide ne se soucie point, comme dit le Proverbe Grec.

Il y a icy un Traité, sur ce que Lucien s'estoit mépris en saluant quelqu'un, & avoit dit le matin ce qu'on a costume de dire le soir, comme qui diroit, bon soir ou Adieu, pour bon jour, ou Dieu vous gard: Mais il ne se peut traduire à cause de diverses allégations, qui sont renfermées dans la propriété des termes Grecs, & qui n'ont point de rapport à nostre façon.

HERMOTIME, OU DES SECTES. *

Il se rit des promesses magnifiques des Philosophes, & montre, que toute leur félicité n'est qu'une chimere, & que personne n'y est parvenu.

DIALOGUE.

LYCINUS, ET HERMOTIME.

LYCINUS. **A** Te voir aller si viste Hermotime, avec ton Livre sous le bras, tu vas sans doute chez ton Philosophe ; car tu remuës les lèvres & fais des gestes de la main, comme si tu récitois ta leçon. N'est-ce point que tu repasses dans ton esprit quelque question épineuse, ou quelque argument caprieux, pour n'estre pas mesme inutile

* *Hermotime, ou des Sectes* : J'ay donné jour à ce qui estoit trop embrouillé dans ce Dialogue par la multitude des comparaisons & des exemples, qui obscurcissoient ce qu'ils de-

voient éclaircir. Je n'ay rien pourtant osté du raisonnement, au contraire, j'y ay ajoutté, si bien que je puis dire que ce Dialogue est pour le moins aussi fort icy que chez l'Auteur.

pendant le chemin, & faire toujours quelque progrès dans la Vertu ?

HERMOTIME. Il est vray que je songeois à la leçon d'hier, pour ne point perdre le temps qui nous est si précieux. Car, comme dit Hippocrate, la vie est courte & l'art long & difficile. Que si cela est vray dans la Medecine, il l'est à plus forte raison dans la Philosophie, qui est beaucoup plus considerable, & où il ne s'agit pas de la santé, mais de la félicité de l'homme.

LYCINUS. C'est une chose de grand prix, Hermotime ; mais tu ne dois pas, à mon avis, en estre fort éloigné, si l'on en peut juger par le long-temps qu'il y a que tu t'y appliques, & par la peine que tu prens depuis vingt ans, à fréquenter les Ecoles, & à transcrire des Lecons, toujours courbé sur un Livre avec un visage passe & défait, & ne reposant pas mesme durant la nuit. Car je croy que tu ne rêves à autre chose en dormant, ce qui me fait juger, comme j'ay dit, que tu n'es pas bien loin du but, si tu n'y es déjà arrivé.

HERMOTIME. Je ne fais que commencer Lycinus, & tu sçais que la Vertu demeure en un lieu haut & reculé, comme dit Hésiode, & qu'on a beaucoup

de peine à y monter par un sentier rude & épineux.

LYCINUS. Mais n'as-tu pas assez sué & travaillé en l'espace de vingt années ?

HERMOTIME. Je ne suis encore qu'au pied de la montagne.

LYCINUS. Mais qui a bien commencé, comme dit le mesme Poëte, a fait la moitié de l'ouvrage ; si bien qu'on peut dire que tu es déjà vers le milieu.

HERMOTIME. Tu me flattes, Lycinus, je n'avance gueres, parce que la montée est rude, & difficile, & que je n'ay personne qui me tende la main d'enhaut.

LYCINUS. Ton maistre n'est-il pas capable de t'enlever jusques-là par ses discours, comme par la chaisne d'or de Jupiter ; car il y a long-temps qu'il est au sommet ?

HERMOTIME. S'il ne tenoit qu'à luy, je l'aurois déjà atteint ; mais comme je veux m'élever, ma nature basse & terrestre me ramene vers le bas.

LYCINUS. Il faut prendre courage, Hermotime, sans perdre jamais de veüe son objet, pour s'animer davantage, sur tout ayant un si bon guide. Mais encore, quand te donne-t-il esperance d'y

arriver ? Sera-ce après les prochains mystères , ou du moins après la grande feste de Minerve ?

HERMOTIME. Tu prens un terme bien court , Lycinus.

LYCINUS. Quoy donc ! à la premiere Olympiade ?

HERMOTIME. C'est bien peu encore , tant pour s'exercer dans la Vertu , que pour obtenir le souverain bien.

LYCINUS. Pour le moins à la seconde , ou tu aurois bien peu de courage , de n'y pouvoir parvenir en autant de temps qu'il faudroit pour faire trois fois le tour du Monde , quand on s'amuseroit encore par le chemin. Le Roc sur lequel elle habite est-il plus haut que celui d'Aorne , qu'Alexandre emporta en bien moins de temps ?

HERMOTIME. Ces choses n'ont point de rapport , Lycinus ; car quand dix mille Alexandres joindroient leurs forces , ils n'en viendroient jamais à bout. Il y a des millions d'hommes qui l'ont tenté vainement , dont les uns sont demeurez au bas de la montagne , les autres ayant commencé à grimper se sont lassez aussi-tost : Quelques-uns estant montez jusq'au milieu , sont retombez en bas par leur pesanteur naturelle. Mais

ceux qui ont assez d'heur & de courage pour vaincre les difficultez qui se rencontrent dans une si longue carrière, joiüissent après d'une souveraine Beatitude, & regardent le reste des hommes comme des fourmis, tant ils sont élevez au-dessus d'eux.

LYCINUS. Grands Dieux ! Hermotime, comme tu nous ravales ! tu nous fais plus petits que des Pygmées : Il semble que tu triomphes déjà dans le Ciel, tandis que nous rampons contre terre.

HERMOTIME. Plust à Dieu que je fusse assez heureux pour arriver à la Beatitude où j'aspire ; mais il y a encore bien du chemin.

LYCINUS. Ne sçaurois-tu juger à peu près le temps qu'il faut pour cela ?

HERMOTIME. Non, mais peut-estre que dans vingt ans.....

LYCINUS. Vingt ans ! c'est beaucoup.

HERMOTIME. La récompense aussi n'en est pas petite.

LYCINUS. Je le croy ; mais as-tu lettres de vivre jusques-là, déjà vieux & cassé comme tu es ? & as-tu consulté là-dessus quelque Oracle ? ou si ton Docteur est Prophete aussi-bien que Philosophe, pour t'assurer que tu arriveras à

bon port après de si longues erreurs. Car il n'y auroit point d'apparence, de prendre tant de peine, & de hazarder son repos sur un peut-estre.

HERMOTIME. Ne parlons point de cela, & prions seulement les Dieux que nous puissions vivre un moment dans la félicité.

LYCINUS. Tu bornes tes souhaits à bien peu de chose, pour tant de travaux & de veilles. Comment sçais-tu qu'on soit si heureux en ce pais-là, veu que tu n'y as jamais esté ?

HERMOTIME. Je croy mon Maistre, qui le sçait.

LYCINUS. Et que dit-il encore ? La Beatitude est-ce un tresor, ou quelque chose de semblable ?

HERMOTIME. Tes pensées sont bien basses, Lycinus, & bien indignes d'un Philosophe !

LYCINUS. Mais quel plaisir est-ce donc, si ce n'est la Gloire ou la Volupté ?

HERMOTIME. C'est la Force, la Justice, la Sagesse, la Temperance ; avec une Science certaine & indubitable de tout ce qu'on peut sçavoir. Pour les richesses, les honneurs, & les plaisirs, il s'en faut dépouïller, comme fit Hercule
sur

sur le Mont Oeta de sa dépouille mortelle, n'emportant avec soy que la parcelle de la Divinité, toute pure & sans mélange, après avoir esté purifiée par le feu. Ainsi, épuré par la Philosophie, & dépouillé de tout ce qu'on avoit de terrestre, on monte dans le Ciel de la Vertu, pour y joutir d'une felicité éternelle, sans se soucier des choses du monde, non plus que de la bouë, & méprisant ceux qui les estiment.

LYCINUS. Par Hercule Oetéen, Hermotime, tu as de hauts sentimens de la Vertu: Mais dy-moy, ceux qui y sont arrivez ne descendent-ils jamais du sommet où elle habite, pour converser icy bas parmy les hommes, ou s'ils demeurent toujourns perchez là-haut, sans se soucier du reste?

HERMOTIME. Oüy, rien ne les touche plus, ni gloire, ni grandeur, ni richesses, ni voluptez; car ils sont affranchis de la tyrannie des passions.

LYCINUS. S'il m'estoit permis de dire la verité: Mais je ne croy pas qu'il soit honneste de rechercher trop curieusement la vie de ces grands Hommes.

HERMOTIME. Pourquoi? Dy hardiment ce qu'il t'en semble?

LYCINUS. Avec toute ta permission, je n'y vais qu'en tremblant.

HERMOTIME. Ne crains rien, nous sommes seuls.

LYCINUS. Tandis que tu as parlé d'autre chose, je t'ay laissé dire : Mais lors que tu as dit, que les Philosophes ne se soucioient plus des choses du monde, & estoient affranchis de la tyrannie des passions, alors, certes ; mais n'y a-t-il point de danger de le dire ? Je me suis souvenu de ce qui est arrivé tout nouvellement à l'un d'eux : Veux-tu que je te le nomme ?

HERMOTIME. Pourquoi non ?

LYCINUS. C'est ton maistre qui est si haut élevé dans la Vertu, & dans une vieillesse si venerable.

HERMOTIME. Et qu'a-t-il fait ?

LYCINUS. Tu connois ce jeune étranger aux cheveux blonds, qui aime tant à disputer.

HERMOTIME. C'est Dion.

LYCINUS. Luy-mesme : Pour ne l'avoir pas payé à point nommé, il l'a pris au collet, & l'a traîné en Justice ; & si on ne luy eust osté des mains ce pauvre garçon, je croy qu'il luy eust arraché le nez, tant il estoit en colere.

HERMOTIME. *Pourquoy ne le paye-t-il pas aussi ?*

LYCINUS. Et quand il ne l'auroit pas payé, est-il d'un homme consommé dans la Vertu, & qui a dépouillé sur le Mont Oeta tout ce qu'il avoit de terrestre, d'en venir à cette extrémité ?

HERMOTIME. C'est qu'il a de petits enfans, à qui il faut trouver du pain.

LYCINUS. Et que ne les entraînât-il après soy là-haut, pour jouir ensemble de la Beatitude ?

HERMOTIME. Adieu, Je n'ay pas le loisir de t'entretenir plus long-temps; il faut que je me haste, de peur de perdre la leçon.

LYCINUS. Demeure, il y a congé aujourd'huy, si l'on en doit croire l'affiche qui est sur la porte.

HERMOTIME. D'où vient cela ?

LYCINUS. C'est que ton Philo- Encrate.
sophe fit hier la débauche chez un de ses amis, qui celebrait le jour de la naissance de sa fille, & après avoir bien beu & philosophé, il se prit de parole avec le Peripateticien Eurhydème, qui souste-

Pourquoy ne le paye-t-il pas aussi ? Je ne dis que ce qui est essen-

tiel, pour abreger ce Dialogue qui n'est que trop long.

noit opiniâtrément les choses qui sont contestées entre vous ; de sorte qu'il cria jusqu'à minuit, ce qui luy fit mal à la teste, outre qu'il avoit trop mangé pour un vieillard. Il se mit donc au lit au retour, après avoir ferré les viandes, qu'il avoit données à garder à son valet, qui estoit derrière luy à table, & pris garde s'il n'en avoit rien escroqué. On dit que depuis il n'a fait que dormir & ronfler, après avoir rendu gorge.

HERMOTIME. Ne sçais-tu point qui a remporté la victoire ?

LYCINUS. Ton maître, quoique ce n'ait pas esté, comme l'on dit, sans coup ferir. Car comme l'autre est querelleux & opiniâtre, & qu'il ne se vouloit pas rendre à ses raisons, il luy a jetté à la teste une coupe grande comme celle dont Nestor faisoit raison, & luy a fait un grand abreuvoir à mouche, & par ce moyen est demeuré victorieux.

HERMOTIME. Voilà comme il faut traiter les opiniâtres.

LYCINUS. Il est vray : Car pourquoy irriter un sage qui est roy de ses passions, & principalement ayant un si grand verre à la main ? Mais puis que tu es de loisir, Hermotime, je te conjure de me dire qui t'a meü d'embrasser la Philoso-

phie ; car tu me persuaderas peut-estre d'en faire autant ?

HERMOTIME. Ha ! si tu voulois , Lycinus , tu passerois en moins de rien tous les autres ?

LYCINUS. Tu me flattes. Ce seroit beaucoup si en l'espace de vingt années je pouvois arriver où tu es. Mais à quel âge as-tu commencé ?

HERMOTIME. A quarante ans , qui est à peu près celuy que tu as.

LYCINUS. Il est vray : Si bien que tu n'as qu'à me donner des préceptes ; mais dy-moy auparavant , s'il me sera permis de faire mes difficultez ?

HERMOTIME. Pourquoi non ? Dès à présent , si tu as quelque doute tu n'as qu'à le proposer ; car c'est le moyen d'apprendre.

LYCINUS. Courage , Hermotime , dy-moy , par Mercure , dont tu portes le nom ; s'il n'y a qu'un chemin pour arriver à la vertu , ou s'il y en a plusieurs ?

HERMOTIME. Plusieurs ; car il y a diverses Sectes.

LYCINUS. Et disent - elles toutes la mesme chose ?

HERMOTIME. Nullement ; elles sont toutes contraires.

LYCINUS. Mais la Verité ce me semble est une ?

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINUS. Comment as-tu donc fait pour la trouver, & pour découvrir le droit chemin parmy tant d'autres qui te pouvoient égarer. *Apollon t'a-t-il servi de guide* comme il fit autrefois à Chéréphon ; car il a coustume de répondre à chacun ce qui luy est propre ?

HERMOTIME. Je ne l'ay point consulté sur ce sujet.

LYCINUS. Est-ce que tu n'as pas creu la chose digne de consultation, ou que tu as pensé pouvoir bien choisir tout seul ? Car il n'est pas question de sçavoir ce que tu es maintenant, sage à demy, ou tout à fait ; mais ce que tu estois alors, c'est-à-dire un ignorant comme moy.

HERMOTIME. J'ay creu estre assez habile pour cela.

LYCINUS. Mais comment as-tu fait pour découvrir la vérité qui est si cachée ? Enseigne-moy ton secret, afin que j'en puisse faire autant.

Apollon t'a-t-il servi de guide ? J'ay transporté cela de plus bas, & j'ay mis au lieu une chose qui estoit icy ; mais j'en ay osté l'explication, parce qu'il n'en estoit pas besoin.

HERMOTIME. J'ay suivy l'opinion commune.

LYCINUS. As-tu compté les voix, comme on fait dans les Elections, pour sçavoir qui en avoit le plus ?

HERMOTIME. Non ; mais tout le monde dit que les Epicuriens sont voluptueux ; les Peripateticiens pointilleux & avarés ; les Platoniciens vains & glorieux ; les Pythagoriciens superstitieux ; les Cyniques sales & effrontez : Il n'y a que les Stoïciens qui fassent profession d'une vertu masse & solide, & qui soient seuls sages, riches, justes, & tout ce qu'il leur plaist.

LYCINUS. Mais sont-ce les autres qui disent cela d'eux, ou eux-mesmes ; car il n'y a point d'apparence de les prendre pour Juges en leur propre cause ?

HERMOTIME. Ce sont les autres.

LYCINUS. Qui ? les Peripateticiens, les Platoniciens, & les autres Philosophes ?

HERMOTIME. Non ; mais le peuple.

LYCINUS. Prends garde que tu ne me trompes, & ne me veuilles pas enseigner la verité ; car quelle apparence y a-t-il de prendre le peuple pour Juge en des choses où il ne connoist rien ?

HERMOTIME. Je ne l'ay point pris pour Juge, mais moy-mesme; car voyant la gravité & la modestie des Stoïciens, tant en leur habit qu'en leur contenance, j'ay creu leur Secte la meilleure.

LYCINUS. Mais n'as-tu pas remarqué aussi leur orgueil, leur opiniastreté, leur avarice; & crois-tu que pour estre vertueux ce soit assez d'aller vestu simplement, & de porter les cheveux courts, & la barbe longue? Veux-tu que nous prenions désormais ces marques pour celles de la sagesse, & que si l'on n'est comme eux rêveur, & mélancolique, on ne soit pas raisonnable? Tu dis cela, sans doute, pour m'éprouver, & pour voir si je seray assez sot pour te croire.

HERMOTIME. Pourquoi?

LYCINUS. Parce que ce sont les statues qu'on juge par l'exterieur, & selon les diverses manieres, on reconnoist celles de Myron, d'Alcamene, ou de Phidias; mais s'il falloit juger des Philosophes par là, que feroit un pauvre aveugle qui ne connoist rien à la mine?

HERMOTIME. Nous n'avons pas à faire à des aveugles.

LYCINUS. Non; mais il est question de trouver une marque certaine & indubitable, qui soit commune à tous, & par

par où l'on puisse discerner le prétexte & l'apparence, d'avec la vérité. Toutefois puis que tu le veux, Que les aveugles soient exclus de la Philosophie, quoique cela leur deust servir de consolation pour la perte de leurs yeux : Mais pour les autres, quand ils seroient les plus clairs-voyans du monde, comment pourront-ils juger de *l'interieur par la mine* ? Car la sagesse n'est pas une chose qui paroisse au dehors, mais qui est renfermée au dedans, & qui se met en évidence par le discours, & par des effets semblables aux paroles. Je te veux dire à ce propos ce que Momus reprit dans l'ouvrage de Vulcain. Les Poëtes disent, que ce Dieu eut un jour contestation avec Neptune & Minerve touchant l'excellence de leur Art. Neptune, pour son chef-d'œuvre, fit un taureau, Minerve une maison, & Vulcain un homme. Lors qu'ils furent devant Momus qu'ils avoient pris pour Juge, il n'est pas besoin de dire ce qu'il reprit dans les ouvrages des autres ; mais il blasma Vulcain de n'avoir pas fait une fenestre au cœur de

L'interieur par la mine : Il y a une pé-
riode au Grec, que j'ay | rejetée ailleurs, parce
qu'elle interrompoit le
fil du discours.

l'homme , pour voir si ce qu'il dit , s'accorde avec ce qu'il pense. Mais il en parloit en aveugle ; tu vois bien plus clair que luy , & tu n'apperçois pas seulement les pensées & les desseins , mais la bonté & la malice des hommes.

HERMOTIME. Tu railles ; J'ay choisi à la bonne-heure , & ne me repens point de mon choix.

LYCINUS. Mais ne me veux-tu pas communiquer ton secret pour m'empêcher de périr comme les autres.

HERMOTIME. Rien ne t'agréra de tout ce que je te diray.

LYCINUS. Ce n'est pas cela , mais tu ne veux rien dire qui m'agrée. Toutefois , puis que tu dissimules , & que tu m'envies ce bonheur , de crainte peut-estre que je ne devienne plus habile que toy ; je tascheray de trouver tout seul la verité , & de faire le choix le plus juste & le plus équitable qu'il me sera possible.

HERMOTIME. J'en suis content ; car ce sera , sans doute , quelque chose digne d'estre sceû.

LYCINUS. Ne te mocque point de moy , si mon invention est un peu grossiere , puis que tu ne me veux pas dire la tienne. Posons que la Vertu soit une

Ville dont les Habitans font parfaitement heureux, & comme ton maïstre, doïez de force, de justice, de sagesse, de temperance, en un mot, semblables à Dieu. Qu'il n'y ait là-dedans ni haine, ni envie, ni rancune, ni violence ; rien que douceur, qu'amitié, que concorde, qu'union. Car ce qui fait les querelles & les divisions parmy les hommes, en est banny ; l'orgueil, l'ambition, l'avarice, qui sont les pestes de la société humaine ; de sorte qu'on y mene une vie heureuse & tranquille, dans l'égalité, la liberté, l'équité, & les autres vertus qui font la felicité des Empires.

HERMOTIME. Et bien, Lycinus, tout le monde ne doit-il pas souhaïter d'estre Citoyen d'une si divine République, sans se soucier de la peine qu'il faut prendre pour y parvenir, ni perdre courage pour la longueur du chemin, pourveu qu'on en puisse venir à bout ?

LYCINUS. Par Jupiter, Hermotime, ce doit estre là le but de tous nos desseins, pour lequel il faut négliger tous les autres, & ne se soucier ni de femmes, ni d'enfans, ni de patrie ; mais essayer par un genereux effort de les entraïner après nous, & s'ils nous retiennent, leur abandonner plustost le manteau pour estre

plus libres. Car il ne faut pas craindre qu'on nous refuse la porte pour estre nus, & sans équipage. J'ay oüy autrefois un vieillard discourir de cette contrée, & me convier à le suivre, avec promesse de m'y faire recevoir pour Citoyen; mais je ne le voulus pas croire, ou par jeunesse, ou par ignorance, dont je ne suis pas à me repentir; car je serois déjà pour le moins aux faux-bourgs. Il disoit entr'autres choses, s'il m'en souvient bien, que tous les Habitans de cette Ville estoient estrangers, & qu'il n'y avoit point de naturel du pais; mais que chacun y estoit bien venu sans distinction de richesse, de naissance, ou de dignité, pourveu qu'on fust adroit, laborieux, vigilant, pour pouvoir surmonter toutes les difficultez qui se rencontrent dans une si longue carriere; car si-tost qu'on est arrivé, on est égal à tous les autres.

HERMOTIME. Tu vois donc bien que je ne me peine pas en vain pour y arriver.

LYCINUS. J'ay le mesme desir, Hermotime, & il n'y a rien que je ne fisse pour cela; mais comme elle est invisible, & reculée des yeux des hommes, ainsi que tu dis après Hesiodé, on a besoin d'un

bon guide pour la trouver, de peur de s'égarer par le chemin. On ne manque pas de gens qui se vantent de le sçavoir, & qui promettent d'y mener; mais ils tiennent des routes toutes contraires. Les uns vous conduisent par des lieux agreables, où vous trouvez du frais & de l'ombre; les autres par des Deserts & des Rochers, où vous estes bruslé des ardeurs du Soleil, & à demy mort de soif & de lassitude. Chacun crie néanmoins, que son chemin est le meilleur, & qu'il mene droit à la felicité; quoyqu'ils aboutissent à des lieux differens: Et quelque route que vous teniez, vous trouvez toujours à l'entrée un homme de bonne mine qui vous tend les bras, & qui vous convie d'y entrer, disant, que c'est le droit chemin, & que tous les autres vous égarent. C'est ce qui donne de la peine, que cette multitude & cette diversité de chemins; car on ne sçait lequel suivre.

HERMOTIME. Je te veux tirer de doute, Lycinus; car tu ne peux manquer de croire ceux qui y ont esté.

LYCINUS. Qui? mon amy, & par quel endroit? Les guides sont aussi incertains que les voyes; car celuy qui suit Platon, dit, que le sien est le meilleur;

l'Epicurien & le Peripateticien tout de mesme, tu en diras autant des Stoïques; chacun louë celuy qu'il a suivy, mais je ne puis sçavoir qui a raison. Je voy bien qu'ils sont tous arrivez quelque part; mais si c'est à la Ville que nous cherchons, c'est ce que je ne sçay point, & peut-estre qu'au lieu d'aller à Corinthe ou à Athènes, ils me meneront en Babylone. D'ailleurs, comme il n'y peut avoir qu'un droit chemin, il ne faut pas peu d'esprit ou de bonheur, pour bien adresser; & il est dangereux de laisser aller ses pas à l'avanture, & de mettre au hazard une chose d'où dépend nostre felicité: outre qu'il n'y a pas peu de danger d'abord à quitter le droit chemin; car depuis qu'on est une fois embarqué dans un Vaisseau, on est contraint de suivre sa route.

HERMOTIME. Quoy que tu puisses faire, tu ne trouveras point de meilleurs guides, ni de plus assurez que les Stoïques, & tu n'as qu'à suivre la piste de Zenon & de Chrysipe, pour arriver à Corinthe.

LYCINUS. Celuy qui suit Platon ou Epicure m'en dira autant, Hermotime; si bien qu'il faut ou les croire tous, ce qui seroit ridicule, ou n'en croire pas.

tin, ce qui est plus seur, jusqu'à ce qu'on ait découvert la vérité. Car posé qu'ignorant le meilleur chemin, je suive le vostre, Platon & Pythagore n'auroient-ils pas sujet de me dire, que t'avons-nous fait, Lycinus pour nous condamner sans nous ouïr, & pour embrasser à nostre préjudice le party d'un nouveau venu? Que leur répondray-je à ton avis? Sera-ce assez de dire, J'ay creu Hermotime qui estoit mon amy? Ne diront-ils pas qu'ils ne connoissent point cet Hermotime, & ne sçavent qui il est; mais qu'il ne falloit pas ainsi ajouster foy à un homme qui ne connoissoit qu'une Secte, encore peut-estre ne la sçavoit-il pas trop bien, ni condamner toutes les autres, sans avoir examiné leur doctrine. Que les Legislateurs veulent qu'on entende les deux parties, avant que de prononcer sur leur differend; & quand on ne le fait pas, la Sentence est nulle, & il est permis d'en appeller. Si quelque Ethiopien, ajousteront-ils, n'estant jamais sorty de son país, disoit que tous les hommes sont noirs, ne luy diroit-on pas qu'il a tort, d'affurer ce qu'il ne sçait point? Prends donc garde qu'on ne te condamne, d'affirmer qu'il n'y a point de meilleure Secte que la tienne, sans avoir éprouvé

les autres, & de faire une regle generale pour tous les hommes sans estre jamais fort d'Ethiopie.

HERMOTIME. *Mais pour avoir suivy la doctrine des Stoïques, je n'ignore pas celle des autres Philosophes ; car la regle du bien apprend à connoistre le mal, & au mesme temps que mon Docteur me disoit son opinion, il me refutoit celle de Platon & d'Epicure.*

LYCINUS. *Mais Platon & Epicure ne se tairont pas, & diront : Tu as un estrange amy, Lycinus, qui croit à nos ennemis touchant les choses qui nous concernent, sans considerer que par erreur ou par malice ils peuvent déguiser la verité, & qu'il n'y a personne qui sçache mieux nos opinions que nous-mesmes. Si quelqu'un voyoit un Athlete s'exercer tout seul avant le combat, &*

Mais pour avoir suivy, &c. Je fais dire cela à Hermotime pour rompre un trop long discours ; outre qu'il luy vient mieux qu'à Lycinus.

Si quelqu'un voyoit un Athlete : Il y a icy un exemple des Aréopagites qui jugeoient

de nuit & non pas de jour, pour avoir égard aux choses, & non pas aux personnes ; & d'autres encore que j'ay retranchez, parce que cela estoit trop long ; outre que celuy des Aréopagites est allegué ailleurs.

donner en l'air des coups de poing, le prononceroit-il pour cela victorieux, & ne luy diroit-il pas, que pour remporter la victoire, il faut avoir terrassé son ennemy ? Voilà ce que diront les Philosophes ; mais Platon, qui a esté en Sicile, y ajoutera peut-estre l'exemple de Gélon de Syracuse, qui fut long-temps sans sçavoir qu'il avoit l'haleine mauvaise, jusqu'à ce qu'une Courtisane le luy apprit. Alors il alla trouver sa femme, tout en colere, & luy dit des injures de ce qu'elle luy avoit celé long-temps un défaut où il eust pû appotter quelque remede. Mais elle s'excusa sur ce qu'elle croyoit tous les hommes faits de la sorte, n'ayant jamais pratiqué que son mary. Ainsi, Hermotime, celui qui n'a veu que les Stoïques, ignore avec raison comme sont faits tous les autres.

HERMOTIME. Laissons-là, je te prie, l'Ethiopien & la femme de ce Tyran, & considérons ensemble si la chose n'est point comme je dis. N'est-il pas vray que si je disois, que deux fois deux sont quatre, il ne seroit pas-besoin d'assembler tous les Arithmeticiens du monde, pour sçavoir si j'aurois raison, puis qu'il ne seroit faire autrement, quand tous les Mathematiciens diroient le contraire ?

LYCINUS. La chose n'est pas semblable, Hermotime ; car tu confonds des choses qui n'ont point de rapport, & compare ce qui est certain & indubitable avec ce qui ne l'est pas. As-tu jamais veu quelqu'un qui doutast que deux fois deux fussent quatre ? au lieu que les Philosophes ne s'accordent ni de la fin ni des principes. Prends donc garde que tu n'argumentes mal ; car tandis qu'on est en dispute quelle Secte est la meilleure, tu vas l'attribuer tout d'un plein-faut à la tienne.

HERMOTIME. C'est que tu ne prends pas bien ce que je dis : Posons que deux hommes soient entrez dans un Temple, & qu'on ait perdu quelque Vaisseau sacré, les faudra-t-il fouïller tous deux si on le trouve fut le premier ? je croy que non. Ainsi, il n'est pas besoin de chercher ailleurs, ce qu'on recontre chez les Stoïques.

LYCINUS. La chose n'est pas encore semblable. Car premierement, deux hommes ne sont pas seulement entrez dans le Temple, mais plusieurs : si bien qu'il n'est pas nécessaire que l'un d'eux l'ait absolument. D'ailleurs, il n'est pas bien certain quelle est la chose qu'on a prise ; car tous les Prêtres du Temple

n'en pas d'accord. Ils ne s'accordent pas seulement de la matiere, les uns disent qu'elle est d'or, les autres d'argent ou de cuivre; c'est pourquoy il est necessaire de les fouiller tous pour le sçavoir; & quand on auroit trouvé quelque piece sur le premier, il ne faudroit pas laisser de deshabiller les autres, parce qu'on ne sçait pas assurément si c'est celle-là qu'on a perduë, & que le Vaisseau sacré n'a aucune marque pour le faire reconnoistre. Ce qui augmente encore la difficulté, c'est que tous ont quelque chose de divers prix: Mais il te faut éclaircir cela par un autre exemple: As-tu jamais assisté aux Jeux de la Grece?

HERMOTIME. Oüy, & en divers lieux. Tout nouvellement aux Jeux Olympiques, j'estois à la gauche des Juges, pour voir de plus près ce qui se passoit.

LYCINUS. Sçais-tu comme on fait pour apparier les combattans.

HERMOTIME. Autrefois quand Hercule y présidoit, on prenoit des feuilles de laurier.

LYCINUS. Je ne demande pas ce qui se faisoit autrefois, mais ce qui se fait maintenant.

HERMOTIME. On prend une urne,

442 HERMOTIME,

Quand
le nom-
bre des
Combat-
tans est
pair.

dans laquelle on met des balotes de la grosseur d'une fève, où il y a écrit un A, ou un B, ou quelqu'autre lettre semblable, & toujours deux de chacune. Alors, les champions s'avancent l'un après l'autre, & font leur priere à Jupiter, puis mettent la main dans l'urne; mais le Heraut estendant sa main les empesche de lire, jusqu'à ce qu'ils ayent tous tiré. Aussi-tost l'un des Juges, ou quelqu'autre, car il ne m'en souvient pas bien, prend la balote de chacun, & apparie ceux qui ont les lettres semblables: Que si le nombre des Athletes est impair, celuy qui a la lettre unique se bat contre le vainqueur, qui n'est pas un petit avantage, parce qu'il vient tout frais au combat, contre un qui est déjà lassé.

LYCINUS. *Arreste*: Voilà ce que je voulois. N'est-il pas vray qu'on ne scauroit reconnoistre celuy qui a la lettre unique, que l'on n'ait veu toutes les autres? Pour reprendre donc tous nos exemples; comme on ne peut deviner celuy qui doit combattre le dernier, ou qui a dé-

Arreste. L'Auteur trop claire, ce qui ne s'estend icy hors de fait que l'embrouiller. propos en une chose.

robé le Vase ; ou quel est le chemin qui va à Corinthe qu'on ne les ait examinés tous : On ne peut connoître quelle est la meilleure de toutes les Sectes, sans les avoir toutes épluchées ; puisque si l'on en a oublié quelqu'une, ce sera peut-être celle-là qui aura trouvé la vérité. C'est ainsi que pour dire quel est le plus beau de tous les hommes, il faut les avoir tous vus ; or c'est la beauté souveraine que nous cherchons.

HERMOTIME. J'en tombe d'accord.

LYCINUS. Et sçais-tu quelqu'un qui ait couru toutes les Sectes & examiné toute leur doctrine ? car si cela estoit, tu nous délivrerois d'une grande peine ?

HERMOTIME. Il seroit difficile d'en trouver.

LYCINUS. Que ferons-nous donc, Hermotime, perdrons-nous pour cela courage, ou si nous tascherons de faire nous-mêmes ce que personne n'a encore fait, de tout voir & examiner ? Si ce n'est que ce que nous avons dit y répugne, que depuis qu'on s'est une fois embarqué dans un Vaisseau, il faut, en dépit qu'on en ait, suivre sa route, & qu'on n'arrive nulle part, quand on change à toute heure de chemin.

HERMOTIME. Il nous faudroit, comme à Thesée, le fil d'Ariadne, pour nous démesler de ce labyriathe.

LYCINUS. Suivons le conseil de cet Ancien, de demeurer sur la défiance, sans ajouster foy à tout ce qu'on dit; & comme un bon Juge, donnons audience à toutes les parties l'une après l'autre.

HERMOTIME. C'est bien-fait.

LYCINUS. A qui nous adresserons-nous le premier? Veux-tu que ce soit à Pythagore? Combien penses-tu qu'il faille de temps pour apprendre sa doctrine? *Sera-ce assez de dix ans*, sans y comprendre les cinq années du silence; mais il en faudra donner autant à Platon, à Aristote, à Diogène, à Pyrrhon & à Epicure; sans parler des Stoiques, puis que tu as tantost dit, qu'à peine quarante ans suffiroient. Et pour montrer que je n'en prens pas trop, il ne faut que te ressouvenir combien tu connois de Philosophes de toutes Sectes, qui ont plus de quatre-vingts ans, qui publient tout haut qu'ils ne sont que des novices. Si

<p><i>Sera-ce assez de dix ans? Il suffit de mettre ce nombre, parce qu'il est plus vraisemblable, & qu'il fait</i></p>	<p> le mesme effet, qui est de montrer que la vie de l'homme ne suffiroit pas.</p>
---	---

tu n'en veux croire Socrate, qui ne faisoit pas profession de tout sçavoir, mais de ne sçavoir rien. Cependant, cela fait cent ans, en prenant seulement dix Sectes.

HERMOTIME. Je voy bien déjà qu'il est impossible de les apprendre toutes.

LYCINUS. Que ferons-nous donc ? faudra-t-il renoncer à nostre maxime, de ne se point déterminer qu'on ne les ait toutes épluchées ? Car si nous faisons autrement, nous marcherons en ténèbres, & broncherons à chaque pas prenant la premiere chose qui se présentera, pour la verité, faute de la bien connoître ; & quand nous l'aurons rencontrée, nous ne sçaurons pas assurément si c'est elle, parce qu'il y a plusieurs mensonges qui luy ressemblent.

HERMOTIME. Tu me mets fort en peine, Lycinus, & je croy que je suis sorty aujourd'huy de chez moy à la malheure ; veu que je pensois estre déjà bien-avant dans la recherche de la Verité, & je voy qu'il est impossible de la trouver.

LYCINUS. Ce n'est pas à moy qu'il s'en faut prendre, mais à ceux qui t'ont mis au monde, ou plustost à la Nature, qui ne t'a pas donné d'assez bons yeux,

mi une assez longue vie pour la découvrir. Je te diray seulement qu'elle n'a pas tant d'éclat que le mensonge ; mais qu'elle parle plus librement, ce qui la rend souvent importune. Considere que tu t'es voulu mettre en colere contre moy, pour avoir levé un peu le voile qui la couvroit. Mais si tu aimois une statue, & que je t'eusse fait voir que tu n'en sçauois jouir, faudroit-il pour cela me prendre à partie, au lieu de me rendre graces pour t'avoir détrompé !

HERMOTIME. Que ferons-nous donc, renoncerons-nous à la Philosophie ?

LYCINUS. Je ne dis pas cela ; mais seulement que pour bien faire, il faut reconnoître & examiner toutes les Sectes, avant que de s'embarquer en pas une, de peur de s'égarer en voulant prendre party. N'es-tu pas de cette opinion ?

HERMOTIME. Je ne sçay que répondre, puis qu'il faudroit pour cela vivre autant que le Phénix ; & qu'on ne se peut fier à des gens qui ne sont pas d'accord entr'eux, & qui se déchirent les uns les autres, ou par malice, ou par envie, ou par ignorance. Mais si cela est, tu-es donc le seul qui ait découvert la verité ?

LYCINUS.

LYCINUS. Je ne dis pas cela, mais que je l'ignore comme les autres.

HERMOTIME. On pourroit dire, ce me semble, qu'encore qu'il fust nécessaire d'examiner toutes les Sectes, pour sçavoir quelle est la meilleure, il ne faudroit pas tant de temps pour cela; puisque, comme dit le Proverbe, on peut juger par un échantillon de toute la piece, comme Phidias jugea de la grandeur du Lion à voir sa griffe. Ainsi, en courant les principaux dogmes de chaque Secte, ce qu'on peut faire en peu d'heures, on verroit bien à peu près ceux qui ont raison, sans une recherche si curieuse.

LYCINUS. J'ay bien oüy dire, qu'on pouvoit juger d'une partie par le tout, mais non pas du tout par une partie; & ton exemple ne conclud rien: Car Phidias n'eust pas jugé de la grandeur du Lion par sa griffe, s'il n'eust jamais veu de Lion, comme à voir la main d'un homme on ne jugeroit pas de qui elle est, si l'on n'avoit jamais veu d'homme. Ainsi, tu ne peux bien sçavoir ce qui est honneste, où consiste la felicité des Stoïques, que tu ne sçaches le reste de leur doctrine. Car encore que tu puisses apprendre en peu de temps leurs senti-

mens touchant la fin & les principes des choses, tu ne peux sçavoir s'ils ont raison, que tu n'ayes examiné toutes leurs preuves, ce qui n'est pas l'ouvrage d'un jour. Autrement, pourquoy auroient-ils fait tant de volumes pour prouver ce peu de chose qui te semble si facile? Il vaudroit mieux, & ce seroit le plus court, de consulter quelque Devin, à chaque proposition, pour sçavoir si elle est vraie, ou bien égorger des victimes, pour essayer de voir dans leurs entrailles ce qu'on ne peut voir dans son esprit. Mais si tu veux je te donneray une invention plus facile & de moindre dépense, qui est de faire des marques qui portent empreint le nom de chaque Secte, & de tirer au sort la premiere qui viendra?

HERMOTIME. Cela seroit ridicule: mais comme ceux qui veulent acheter du vin, ne vont pas fureter tous les Cabarets de la Ville; mais quand ils en trouvent un bon, ils s'y tiennent, & ne boivent pas tout le tonneau pour en juger, mais se contentent de quelques gouttes: Qui empesche de faire la mesme chose dans la Philosophie?

LYCINUS. Que tu es glissant, Hermotime, quand on te pense tenir tu

échappes ; mais tu n'as rien fait , parce que tu compares encore des choses qui n'ont point de rapport , & que l'un est un Tout dont les parties sont semblables , & l'autre non. *Je ne vois pas ce que pens* avoir de commun le vin avec la Philosophie , si ce n'est que les Philosophes , comme les Cabaretiers , altèrent & broüillent leur marchandise , & vendent à faux poids & à fausse mesure. Prends garde que la Philosophie ne soit plustost comme un doux poison , qui ne donne pas la mort lors qu'on ne fait qu'en gouter ; mais qui emporte ceux qui en veulent trop prendre , parce que la raison humaine est un abyssine , où l'on se perd , quand on le veut sonder trop avant. Mais prenons que pour examiner ces choses , il ne fallust pas tant d'années , il faudroit toujours pour cela un jugement tres-exquis , que peu de gens ont ; parce que les choses sont tellement broüillées & confuses , qu'on prend souvent le mensonge pour la verité , à cause qu'il luy ressemble. D'ailleurs , *s'il faut arriver à la felicité par la connois-*

Je ne voy pas , &c. } de Lucien dans ce Dia-
L'Auteur s'estend en- } logue.
core icy trop au long, } *S'il faut arriver à*
qui est le vice general } *la felicité par la con-*

sance, voilà premièrement tous les enfans qui en sont bannis, puis toutes les femmes, qui sont plus de la moitié du monde; car la façon dont elles se gouvernent, occupées après les soins du ménage, ne leur permet pas de pénétrer dans ces mystères. Il en faudroit encore bannir tous les Villageois & tous les Artisans, qui ne sont pas capables d'une si haute recherche; sans parler d'une infinité de peuples, qui n'ont aucune connoissance des Lettres ni de la Philosophie. Il ne resteroit donc que fort peu de gens, encore ceux-là ne sont-ils jamais bien d'accord. Cependant, la félicité humaine doit être une chose facile à obtenir, & commune à tous les hommes. Ajoutez à cela, que les plus habiles se trompent à toute heure dans la recherche de la Vérité, semblables à des pêcheurs, qui après avoir jetté leur filet, sentant quelque chose de pesant, pensent avoir pris bien du poisson, & trouvent que ce ne sont que des pierres. Je dis davantage, qu'après avoir couru toutes les Sectes, on ne peut sçavoir encore

noissance. J'ajoute tout | sorte aux choses que
ce raisonnement, pour | j'ay retranchées.
suppléer. en quelque.

si la Verité n'est point quelque autre chose que tout cela.

HERMOTIME. Comment ?

LYCINUS. Si quelqu'un, par exemple, prenoit vingt jettons dans sa main, & donnoit à deviner combien il y en a, ne se peut-il pas faire que tous se trompassent au compte : De mesme, en la Philosophie, l'un dit que la felicité consiste dans la Vertu ; l'autre dans la Volupté ; celuy-cy dans le Sçavoir ; celuy-là dans les Honneurs ou les Richesses : ne se peut-il pas faire, comme j'ay dit, que ce ne soit rien de tout cela ? Mais nous nous hastons de courir, sans sçavoir si nous sommes dans le chemin. Il falloit s'enquerir auparavant, si la Verité estoit le partage des hommes, & s'il y avoit quelqu'un qui l'eust trouvée ?

HERMOTIME. Tu veux donc dire, que quand nous sçaurions tout ce qui a jamais esté dit sur ce sujet, nous ne serions pas assurez de l'avoir ?

LYCINUS. C'est une consequence necessaire de ce raisonnement.

HERMOTIME. C'est donc peine perdue d'estudier en Philosophie ?

LYCINUS. Il le semble ? Car nous trouvons premierement, qu'il faut choisir quelle Secte est la meilleure, mais

432 HERMOTIME,

que pour cela il faudroit un temps qui surpasse la vie de l'homme ; sans parler des affaires ou des maladies, qui l'occupent ou qui la traversent : Après, qu'il faut un jugement tres-exquis ; enfin, qu'il est mesme incertain si l'on peut trouver la Verité. Il seroit donc besoin d'abord, de trouver quelqu'un qui nous apprist à la connoistre ; autrement, le premier imposteur fera de nous ce qu'il luy plaira, comme de l'eau répandue sur une table, que l'on conduit du doigt où l'on veut, ou comme une giroüette qui tourne à tout vent.

HERMOTIME. Tu-as raison ; il faut trouver quelqu'un qui nous l'enseigne. Je t'ay beaucoup d'obligation, de m'avoir abregé le chemin.

LYCINUS. Tu en es plus éloigné que jamais ; car après avoir trouvé quelqu'un qui fasse profession de discerner le vray d'avec le faux, il faut pour luy ajouter foy, estre assuré qu'il ne se trompe point. Et qui prendrons-nous pour cela ? car pour juger d'un habile homme, il faut estre aussi habile que luy ; & celuy-là aura besoin encore du témoignage d'un autre, ce qui iroit à l'infy. D'ailleurs, toutes les démonstrations qu'on publie, ne sont ni certaines, ni évidentes, & prou-

vent souvent des choses douteuses par d'autres qui le font encore plus ; si-bien qu'à l'exemple de ceux qui courent en rond, on se retrouve toujours au lieu d'où l'on est party.

HERMOTIME. Toute la peine donc que j'ay prise jusqu'à cette heure est inutile ?

LYCINUS. J'en suis bien fasché, mais tu as bien des compagnons, ce qui te doit servir de consolation ; car tous les Philosophes se tourmentent de ce qu'ils n'entendent point, & ont des désirs & des desseins au-dessus de leur portée. Tu fais-donc comme un homme qui se plaindroit de ce qu'on l'auroit éveillé au milieu d'un songe agreable. Car lors que les Philosophes se promettent des montagnes d'or, & qu'ils font les Rois & les Dieux sur le papier ; si leur valet leur vient demander quelque chose des necessitez de la vie, ils se mettent en colère, comme si on les tiroit du Ciel en terre, & de l'opulence à la pauvreté. En un mot, la Beatitude imaginaire que tu te figurois tantost, n'est gueres differente des Chimeres & des Hippogrifes, & autres fictions Poëtiques, qui plaisent à l'esprit par la nouveauté de l'invention. Comme donc Medée devint amoureuse

44: HERMOTIME,

de Jason, sans l'avoir veû, tu t'es passionné pour une chose que tu ne connoissois pas, & que tu ne pouvois obtenir. Et la cause de cela, vient, à mon avis, de ce que le premier qui se l'est imaginé, a esté assez adroit pour le persuader aux autres; & personne ne s'est avisé de tourner la teste, pour voir s'il estoit dans le chemin, mais il a suivy aveuglément la trace de ceux qui l'ont devancé: outre que chacun s'ennuye de sa condition, & croit toujours trouver la felicité en ce qui luy manque. Car nous sommes si prompts, que sans nous enquerir davantage si ce qu'on nous dit est veritable, nous nous laissons aller inconsiderément à la premiere opinion qui se présente, & sommes emportez après par la consequence des choses; comme si nous avions accordé une fois que deux fois deux sont cinq, on concludroit ensuite que quatre fois deux sont dix, & cent autres absurditez. C'est ainsi que fait la Mathematique, qui après avoir basty sur des fondemens qui ne sont point, une longueur sans largeur, un point qui ne se peut diviser, croit que le reste qu'elle enseigne sont des veritez infaillibles. Ainsi, après avoir accordé les principes de chaque Secte, nous sommes

mes contraints de croire les consequen-
ces qu'on en tire, encore qu'elles soient
fausses. Cependant, nous vieillissons dans
nostre erreur, sans obtenir ce que nous
cherchons, ni découvrir l'imposture; &
ceux qui la reconnoissent ont honte de
se dédire en leur vieillesse, & de con-
fesser qu'ils se sont trompez, & occupez
toute leur vie à des fadaïses. Car s'ils
avoüoient leurs fautes, ils ne seroient
plus respectez comme auparavant. Que
si nous en trouvons quelqu'un qui ait la
hardiesse de l'avoüer, celui-là mérite ve-
ritablement le titre de Philosophe; les
autres sont des Charlatans, qui ignorent
la verité ou qui la déguisent. Mais po-
sons que la Philosophie Stoïque soit la
meilleure, encore faudra-t-il considerer
si nous pouvons arriver au but qu'elle
nous propose, & si ce n'est point en
vain qu'on y travaille. Veritablement,
elle promet beaucoup. Qu'on sera seul
riche, sage, sçavant, roy de ses passions;
mais nous l'apprendrons mieux, si nous
pouvons trouver quelqu'un qui y soit par-
venu. En connois-tu de la sorte?

*Si nous pouvons trou-
ver quelqu'un qui y
soit parvenu. Il n'est* | point nécessaire de ré-
peter ce qui est dit
d'abord.

HERMOTIME. Non.

LYCINUS. Pourquoi donc se donner tant de peine pour arriver en un lieu, où, ni toy, ni ton maistre, ni le sien, ni pas un de leurs devanciers ne sont arrivez ? Tu ne sçaurois dire qu'il suffit d'en approcher ; car celuy qui est à la porte, n'est pas plus dedans, que celuy qui en est à cent lieuës ; mais il a seulement plus d'inquiétude, parce qu'il voit de plus près ce qui luy manque. D'ailleurs, je veux que tu sois fort proche, il y a déjà tant de temps que tu travailles, & tu dis qu'il te faut encore plus de vingt années : As-tu lettres de vivre jusques-là, à l'âge où tu es ? Mais posons le cas que tu y arrives, & que tu trouves ce que tu cherches, combien en jouïras-tu ? C'est comme si quelqu'un se laissoit mourir de faim, en travaillant toujours à acquerir de l'appetit. On dit que la Vertu consiste dans l'action, c'est-à-dire, à vivre justement, sagement, fortement ; mais vous autres Stoïciens, & quand je dis vous, je pense dire les plus grands de tous les Philosophes ; laissant-là les choses essentielles qui ne sont point contestées, vous travaillez à apprendre des termes barbares, & à faire des argumens cornus ; & celuy qui est

Le plus sçavant , est estimé le plus habile. Ainsi , quittant le fruit qu'on peut tirer de la Philosophie , vous vous attachez à l'écorce. N'est-ce pas ce que vous faites dans vos Ecoles , depuis le matin jusqu'au soir ?

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINUS. Ne vous reprocheroit-on pas donc à bon droit , que vous prenez l'ombre pour le corps , & que vous courez toute vostre vie après un fantosme , quoy que vous pensiez faire un choix fort utile ? Dy-moy , je te prie , voudrois-tu estre semblable à ton Pendant à la reserve de la science ; aussi colere , aussi querelleux , aussi avare , aussi gourmand , aussi voluptueux , encore qu'il ne le semble pas ? Veux-tu que je te dise à ce propos ce que répondit l'autre jour un simple Bourgeois à un Philosophe qui est suivy de toute la jeunesse ? Car comme il se vouloit faire payer d'un de ses Ecoliers , & luy reprochoit en colere , que le mois estoit écheu , son oncle prenant la parole : Cesse , luy dit-il , de croire que mon neveu t'ait fait une grande injure , si n'ayant achetté de toy que des paroles , il ne t'a pas si-tost donné de l'argent. Outre que tu n'as rien perdu de tout

ce que tu luy as appris : ce que nous desirions le plus sa mere & moy, lors que nous le mîmes entre tes mains, c'estoit de le rendre plus vertueux, & il n'est rien moins que cela. Car il a violé la fille de nostre voisin, & couroit fortune de la vie, si l'on n'eust accommodé l'affaire pour de l'argent. Ensuite il a battu sa mere, qui l'avoit surpris comme il emportoit quelque chose de la maison, pour friponner avec ses camarades. Il n'y a que le mensonge & l'effronterie, & autres vertus semblables où il a fait grand progrès ; car il estoit beaucoup plus sage & plus modeste, quand nous te l'avons donné : Cependant, j'aimerois mieux qu'il eust appris à se corriger de quelques-uns de ses défauts, que cent sottises, dont il nous rompt la teste tous les jours, *Qu'un Crocodile a pris un enfant qu'il a promis de rendre, pourveu qu'on luy dise ce qu'il a résolu d'en faire : Que s'il est jour, il n'est pas nuit ; & autres semblables fadaïses.* Enfin, il ne dit rien que ce qu'on sçait, ou qu'on ne veut pas sçavoir ; &

Qu'un Crocodile a pris : C'est assez d'un exemple ou deux de ces fadaïses ; & ce qu'il dît de Dieu, n'a que faire icy, & est vray.

étoit quand il sçaura tout cela, que rien n'empeschera qu'il ne soit parfaitement sage, & qu'il ne considere le reste des hommes que comme des fourmis ou des mouches. Comme on reprochoit donc cela à ce Philosophe, il répondit, que la Philosophie luy avoit servy de bride, & que s'il ne l'eust apprise, au lieu qu'il n'a fait que battre sa mere, il l'eust peut-estre tuée; Qu'il faut dire de luy ce que disent les nourrices, quand elles envoient leurs enfans à l'Ecole, *Que s'ils n'y fone point de bien, ils n'y feront point de mal.* Que pour luy, il avoit fait ce qui estoit de son devoir, & qu'on le fist interroger par un Philosophe de leur Secte, qu'il le satisferoit sur tout. Voilà ce que dit ee Docteur; mais pour toy, tu n'as pas appris la Philosophie pour t'empescher de devenir pire, mais pour en devenir meilleur.

HERMOTIME. Que veux-tu que je te dise? Je suis si touché de tes raisons, que je regrette mille fois la peine que j'ay prise pour ne rien sçavoir. Maintenant, que tu m'as dessillé les yeux, je voy clairement la vanité des choses que j'ay admirées, & pleure le temps que j'ay perdu en des curiositez fascheuses & inutiles.

LYCINUS. Il n'est pas question de pleurer ; mais de prendre pour soy la consolation que donna le Renard des Fables, à celuy qui s'amusoit à compter les vagues ; & qui s'estoit mépris au compte : Car il luy dit, qu'il n'avoit qu'à compter celles qui restoient , sans se mettre en peine de celles qui estoient écoulées, veu qu'aussi-bien il en estoit passé une infinité de semblables avant qu'il se mist à compter. Contente-toy donc desormais de vivre comme les autres, sans faire des desseins au-dessus de ta portée, ni avoir honte d'estre devenu sage un peu tard. Du reste, ce que j'ay dit, n'est point par une haine particuliere que j'aye contre les Stoïques ; au contraire, j'ay choisi leur Secte comme la principale, pour confondre en elle toutes les autres.

HERMOTIME. Je te promets de changer maintenant, non seulement de vie, mais d'habit & de contenance, & d'en prendre une plus réglée & plus humaine, pour faire voir que j'ay renoncé à toutes ces sottises, & pleut à Dieu que je pussé oublier tout ce que j'en ay appris. Je prendrois volontiers pour cela de l'ellebore comme fit Chrysipe, quoyque pour un different sujet. Cependant, je t'ay beaucoup d'obligation de m'avoit

HERODOTE, OU AETION. 461
détrompé ; il me semble que tu m'es
apparu *comme les Etoiles de Castor & de
Pollux*, pendant la tempeste. A peine
que je ne me fasse couper les cheveux,
comme ceux qui sont échappés du nau-
frage ; je fuiray à l'avenir la rencontre
d'un Philosophe, comme celle d'un fu-
rieux ou d'un chien enragé.

*Comme les Etoiles de
Castor & de Pollux :* | paraison de mon Au-
Je ne suy pas la com- | teur, parce que celle-
cy s'ajuste mieux.

~~HERODOTE, OU AETION.~~

HERODOTE, OU AETION.

*El se sert des exemples d'Herodote &
d'Aëtion, pour justifier sa conduite.*

Q U'on feroit heureux de pouvoir
imiter Herodote, je ne dis pas en
toutes ses perfections, car ce seroit un
trop grand souhait ; mais ou en la beau-
té du discours, ou en la gravité des
Sentences, ou en la délicatesse de sa lan-
gue Ionique, ou enfin, en mille autres
avantages, qui font tomber la plume des
mains de tous ceux qui le voudroient
entreprendre. Mais ce qu'il fit lors qu'il
fortit de son Pais, peut estre imité aisé-
ment. Car après avoir délibéré en soy-

mesme des moyens qu'il tiendroit pour se rendre illustre, il crût qu'il seroit trop long de courir par toutes les Villes, & se présentant aux Jeux Olympiques où toute la Grèce estoit assemblée, il récita son Histoire avec tant d'applaudissement, qu'on donna le nom de Muses à ses Livres. Il devint donc, en moins de rien, plus celebre que ceux qui avoient gagné le prix des Jeux, & l'on croit par tout, lors qu'il passoit : Voilà celuy qui a si dignement chanté nos victoires, & célébré les avantages que nous avons remportez sur les Barbares. Par cet artifice, il obtint l'approbation generale dans une seule assemblée, & au lieu d'un Heraut qu'ont les autres victorieux, il eut toute la Grèce pour Trompette de ses loüanges. Son exemple fut suivy depuis par le Rhéteur Hippias, qui estoit Grec, & ensuite par plusieurs autres, qui se sont signalez de mesme par des Harangues publiques. Mais il n'est point besoin d'alleguer les Anciens, puis que de nostre temps Aëtion exposa publiquement aux Jeux Olympiques le tableau des amours de Roxane & d'Alexandre, ce qui luy acquit tant de réputation, que celuy qui

*Prodicus
Ceus,
Anaximenes,
Chius,
Polus,
Agrigentinus.*

Qui estoit de son Pays; ou simplement Grec.

présidoit aux Jeux luy donna sa fille en mariage. Ce doit estre un merveilleux ^{Proxi-} tableau, direz-vous, pour élever un ^{des.} Peintre à un si haut degré d'honneur. Je vous en veux faire la description pour en donner quelque idée à ceux qui n'ont point esté en Italie, où est maintenant une si excellente piece. *C'est une Chambre magnifique*, où l'on voit assise sur son lit Roxane toute éclatante de gloire, mais plus brillante encore par sa beauté, quoyqu'elle baisse les yeux de honte, pour la présence d'Alexandre qui est debout devant elle. Mille petits amours soûtiens voltigent autour, dont les uns lèvent son voile par derriere, comme pour la montrer au Prince; les autres la deshabillent. Quelques-uns tirent Alexandre par le manteau comme un jeune Epoux plein de pudeur, & le présentent à sa maistresse. Il met à ses pieds sa Couronne, en la compagnie d'Ephestion, qui tient un flambeau à la main, & qui s'appuye sur un beau garçon qui représente l'Hyménée. Voilà le principal dessein du tableau. A costé sont d'autres petits

C'est une chambre | ge de Roxane, & la
magnifique. J'ay déja | suite l'explique-encore
 dit que c'est le maria-

Amours qui folastrent avec ses Armes. Les uns portent sa Lance, tout courbez comme des porte-faix sous un fardeau trop pesant; les autres son Bouclier, sur lequel il y en a un d'assis, qu'ils menent comme en triomphe, tandis qu'un autre est en embuscade dans sa Cuirasse, qui les attend au passage pour leur faire peur. Et cette galanterie n'est pas inutile, mais elle sert à faire voir l'humeur belliqueuse d'Alexandre, qui au milieu des plaisirs n'abandonnoit pas le soin de la guerre. Voilà la description de ce chef-d'œuvre, qui par la feinte représentation d'un mariage, en produisit un véritable. Maintenant, pour en faire l'application, je diray qu'à l'exemple d'Herodote & d'Aëtion, voulant me faire connoître à mon entrée dans la Macédoine, sans courre par tout en une saison fâcheuse, j'ay choisi cette illustre Compagnie, qui n'est pas composée d'une vile populace, comme celle qui se trouve à des Jeux, mais des plus Grands personnages de toute la Grece; & n'est pas assemblée dans les Deserts de Pise sous des hutes & des cabanes, mais dans une Ville magnifique, où elle représente comme les Etats de la Province, si bien qu'elle ne cede en rien à la solemnité des Jeux Olympi-

*Philosop-
sophes,
Orateur,
Histo-
riens.*

ZEUXIS, OU ANTIOCHUS. 465
ques. A la verité, si vous me comparez
à ces deux Héros, je seray fort peu de
chose ; mais en me considerant séparé-
ment, je mériteray peut-estre quelque
estime.

Comparez à ces deux Héros. J'ay trouvé plus à propos de rapporter cela à ceux dont il parle, qu'à des Athlètes.

ZEUXIS, OU ANTIOCHUS..

C'est comme une Apologie de la façon d'écrire de Lucien, dont il y a déjà quelque chose dans le Traité qui est intitulé : Contre celui qui l'avoit appelé Prométhée.

Comme je me retirois l'autre jour, après vous avoir leu mon Ouvrage, plusieurs de ceux qui l'avoient ouï m'aborderent, & m'ayant salué fort civilement, me reconduisirent chez-moy, avec des louanges qui me faisoient rougir, & que j'aurois honte de rapporter à d'au-

Leu mon Ouvrage : Dialogues, qu'à autre. Ce qu'il dit icy, se rapporte mieux à ses chose.

tres qu'à mes amis. Ce qu'ils admiroient davantage dans ma façon d'écrire, c'estoit la nouveauté de l'invention, dont chacun rapportoit quelque exemple qui l'avoit le plus touché : Car ils n'avoient point de sujet de vouloir flatter un estrangeur comme moy, de qui ils n'avoient rien à esperer ni à craindre. Ces loüanges, quoyqu'elles me chatouïlassent l'oreille, me laissoient néanmoins quelque regret, en ce qu'ils sembloient n'admirer en mes Ouvrages que la nouveauté, comme on dit, qu'une Chanson, quelque mauvaise qu'elle soit, est bonne quand elle est nouvelle. Je disois donc en moy-mesme, Quoy ! n'ay-je aucun avantage par-dessus les autres, que de ne pas suivre leur route ? N'y a-t-il pas du choix & de l'agencement dans mes paroles ; de la force & de la délicatesse dans mes pensées ; de la vigueur dans mon expression ; de l'ordre & de la conduite dans tout mon discours ? Voilà ce qui est digne de loüange, & non pas la nouveauté, qui ne doit estre estimée que comme la bordure en un tableau. Je vous veux conter, à ce propos, l'histoire de Zeuxis, qui a remporté la gloire du plus grand Peintre qui fut jamais, & qui ne s'amusoit point à représenter des choses ordi-

naires comme les autres, mais tafchoit
 toujours de montrer l'excellence de son
 Art sur de nouveaux fujets. Entre tous
 les grands desseins, celui qui m'a le plus
 touché, c'est la Centaure, dont j'ay veu
 une copie à Athènes; car l'original fut
 emporté par Sylla, & périt sur Mer avec
 plusieurs autres raretez de la Grèce. Je
 vous la vais donc dépeindre, au moins
 mal qu'il me sera possible, non pas pour
 prétendre la gloire d'exceller dans les
 descriptions, mais parce que l'étonne-
 ment qu'elle me donna, a servy à me
 la mieux imprimer dans l'esprit. C'est
 une Centaure couchée sur l'herbe, dont
 la partie animale est estenduë par terre,
 & celle qu'elle a de femme est relevée
 à demy & appuyée sur le coude. Elle
 allonge les pieds de derriere, & trouffe
 ceux de devant, en recourbant l'un, &
 pinçant la terre de l'autre, comme font
 les chevaux quand ils se veulent redres-
 ser. Elle se panche un peu sur le costé
 pour donner à teter à ses petits, dont
 elle tient l'un entre ses bras, qu'elle
 allaite avec ses mamelles de femmes, &
 l'autre est pendu à celles qu'elle a de
 cavale. Au haut du tableau, est le Cen-
 taure comme en sentinelle, qui ne pa-
 roist qu'à demy, & leur montre un faon

de Lionne, qu'il a pris. *Quoyqu'il semble sourire*, il a néanmoins la mine farouche & la perruque affreuse, outre qu'il est presque tout velu. Mais la femme, aussi mignonne qu'il est sauvage, a la moitié du corps de ces belles cavales de Thessalie, qui n'ont point encore esté domptées, & l'autre moitié de la plus belle femme du monde, hormis qu'elle a les oreilles droites & pointuës comme on les peint aux Satyres. Des deux enfans, l'un est sauvage & velu comme le pere, l'autre plus doux & plus humain ; & tous deux regardent, en allaitant, le Lionceau, que leur pere eleve par-dessus sa teste, comme pour leur faire peur. Je laisse aux Peintres à admirer le docte meslange des couleurs aussi-bien que leur application, la justesse des proportions, la délicatesse des ombres, & la hardiesse du dessein ; mais ce qui me toucha le plus, fut l'industrie de l'ouvrier, d'avoir sceu mesler si adroitement deux natures toutes contraires, que le passage de l'une à l'autre est imperceptible. Ce chef-d'œuvre ravit d'abord tous ceux qui le virent ; mais comme

Quoyqu'il semble sourire : Ce qui est icy est rejetté plus bas.

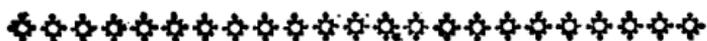
Zeuxis apperceut qu'ils en admiroient l'invention, sans prendre garde à ce qui estoit de plus considerable, il l'osta en colere du lieu où il l'avoit mis pour le faire voir. Avant que d'approprier cet exemple à mon sujet, j'en veux enore rapporter un autre d'Antiochus Soter à la Baraille qu'il donna contre les Galates. *Comme ce Prince vit* le grand nombre & le bel ordre des ennemis, il desespera de la victoire, & se préparoit déjà à la retraite, ou à faire quelque méchant accommodement, lors que l'un de ses Capitaines le rassura. Voyant donc la *Theodo-* Cavalerie ennemie qui venoit fondre sur *as le* luy, & l'Infanterie qui s'ouvroit pour *Rhodien,* donner passage aux Chariots; il lascha si à propos les Elephans qu'il avoit cachez exprés derriere les Bataillons, pour donner plus de terreur, que la Cavalerie & les Chariots épouvantez, se renverserent sur leurs gens de pied; si bien que donnant là-dessus, on en fit un carnage effroyable. Mais comme les Macédoniens vouloient feliciter Antiochus de sa victoire, & pouffoient en l'air des cris de joye: N'avez-vous point de honte, leur

Comme ce Prince { exemple, que ce qui
vit. Je n'ay pris de cet } servoit au sujet.

dit-il, de faire les vains pour le gain d'une Bataille, que vous devez plustost à la fortune qu'à vostre valeur? De sorte qu'il ne fit peindre pour trophée qu'un Elephant. Il seroit temps de faire l'application de ces deux Histoires, si elle n'estoit assez visible. Car vous voyez que ce qui me donne l'avantage, est ce dont je faisois le moins de cas, & qu'on est surpris de la venuë des Elephans & de la femelle du Centaure, sans admirer ce qu'il y a de plus admirable. Je ne le dis pas pour vous qui sçavez connoistre parfaitement ce qu'il y a de plus beau & de plus accompli dans un Ouvrage; mais pour ceux qui n'estiment que la nouveauté, sans se soucier du reste.



HARMONIDE.



H A R M O N I D E .

Il se justifie par l'exemple d'Harmonide, de ce qu'il s'adresse au plus grand Personnage du País pour avoir son approbation.

UN grand Joueur de Flûte demandoit un jour à son Maistre, après avoir appris de luy tous les secrets de son Art, comment il feroit pour se rendre illustre : Car je ne desirerois pas, luy dit-il, jouer aussi-bien de la Flûte qu'Olympe ou que Marsyas, s'il n'y avoit point de gloire à acquerir ; & je dis des Musiciens ce qu'on dit de la Musique, *Que celle qu'on n'entend point est inutile.* Timothée répondit à Harmonide, car c'est ainsi que s'appelloient le Maistre & le Disciple, Qu'il ne luy faisoit pas une petite demande ; & qu'estant impossible de jouer devant tout le monde, il falloit tascher de gagner l'estime de ceux qui

Après avoir appris de luy tous les secrets de son Art. Je change cecy en trois mots, tant parce qu'il n'y a que

cela qui serve au raisonnement, que parce que le particulier n'est pas de ce temps-cy.

estoyent capables d'en donner. Car les ignorans, dit-il, ont accoustumé de s'en fier aux autres, comme dans les spectacles chacun applaudit aux Acteurs, mais peu ajugent la victoire. Harmonide ne sceut profiter de cet avis ; car la premiere fois qu'il monta sur le Theatre public, il expira pour l'avoir voulu prendre d'un ton trop haut, & mourut sans estre couronné. Mais cela ne s'adresse pas seulement à luy, c'est à tous ceux qui se veulent rendre illustres dans quelque Profession que ce soit. Je me suis donc présenté à vous, pour me faire connoistre, comme à celuy qui a l'approbation generale, & de qui les sentimens sont la regle de tous les autres. Les Rois de Lacedemone n'avoient que deux voix dans le Conseil ; mais vous les avez toutes, & vos réponses sont autant d'oracles, qu'on revere d'autant plus, qu'ils sont toujours clairs & salutaires. C'est ce qui me rassure dans la grandeur de mon dessein ; outre que je pense estre à vous en quelque sorte, puis que je suis d'une Ville dont vous avez pris la protection, & que vous avez comblée de vos faveurs, tant publiques que particulieres. S'il arrive donc que je n'aye pas assez de voix pour remporter le prix, ajoutez-

ÿ vostre suffrage, comme celuy de Minerve : Aussi - bien, si je n'avois vostre approbation, celle des autres ne me suffiroit pas, & sans elle, je compte pour rien toute ma gloire. C'est vous qui devez apprendre à la Posterité ce qu'elle doit croire de mes Ouvrages; & je m'adresse à vous comme aux Dieux, pour confirmer la réputation que les hommes m'ont donnée, afin que j'aye plus d'assurance de paroistre desormais en public; car il n'y a plus d'assemblée à redouter à celuy qui a triomphé aux Jeux Olympiques.

Sans elle, je compte, | son jugement estoit la
 &c. J'ay déjà dit que | regle des autres.

LE SCYTHE, OU L'ESTRANGER.

Ce discours a quelque chose de semblable au sujet du précédent; car par l'exemple de Toxaris, qui mena Anacarsis chez Solon comme à l'abregé de toute la Grece, il s'adresse à ceux à qui il parle, pour avoir le suffrage public.

A Nacarsis n'est pas le premier qui vint de Scythie pour apprendre les Sciences à Athènes; car Toxaris y avoit

esté avant luy : mais il n'estoit pas comme l'autre de race Royale, ni de ceux qui portent des chapeaux, qui est parmy eux une marque de grandeur ; il estoit de ceux qu'on nomme à huit jambes, parce qu'ils n'ont que deux Bœufs à leur Chariot. Aussi ne retourna-t-il point en son pais, mais il s'habituâ à Athènes ; & quelque temps après sa mort, on luy sacrifia comme à un Heros, pour faire voir que les Grecs ont le pouvoir de déifier, aussi-bien que les Scythes, qui dépeschent tous les ans un Ambassadeur vers leur Dieu Zamolxis. Car comme la contagion estoit grande à Athènes, la femme d'un Sénateur de l'Aréopage vit en songe Toxaris, qui luy commandoit de dire aux Athéniens, que pour faire cesser la peste, il falloit arroser de vin l'entrée des maisons ; ce qu'on fit, & la peste cessa : Soit que la vertu de cette divine liqueur eust la force de purifier l'air, ou que Toxaris, qui estoit sçavant dans la Medecine, eust quelque secret là-dessus qui n'est pas connu de tout le monde : Tant y a, que par forme de reconnoissance, on immole depuis, tous les ans, un Cheval blanc sur son Sepulchre, d'où cette femme le vit monter, car son nom fut reconnu par l'Epitaphe,

*C'est
qu'ils
luy sacri-
fioient
sous les
ans un
homme.*

quoiqu'à demy effacée. Mais on voyoit un Scythe gravé sur la colonne, avec un Arc rendu en une main, & un Livre en l'autre, & le Livre & l'Arc se voyent encore avec plus de la moitié du corps; le reste a esté consumé par le temps. Ce Tombeau est assez près du Dypile à main gauche en allant à l'Academie, & n'est pas fort magnifique; mais du reste, ne manque jamais ni de fleurs ni de couronnes: Car on dit que ce Heros guérit encore de la fièvre, ce qui n'est pas estrange, après avoir guéry toute une Ville de la peste. Mais pour venir au sujet pour lequel je l'ay allegué, Toxaris vivoit encore lors qu'Anacarsis vint à Athènes, & le rencontra un jour par la rue tout interdit, comme un estrange qui ne sçait pas les mœurs du pais, & n'en entend pas la langue; de sorte qu'il se repentait d'estre venu, & se préparoit déjà au retour. Il ne luy fut pas difficile de le reconnoistre, tant à son habit, que parce que c'estoit un des grands Seigneurs d'entre les Scythes; si bien qu'il l'aborda, & luy demanda s'il n'estoit point Anacarsis; ce qui le surprit tellement, qu'il laissa couler des larmes de joye, de trouver un homme de connoissance en un pais estrange. Il luy demanda donc

son nom, ne le pouvant reconnoistre à cause de sa longue absence, outre qu'il estoit vestu à la Grecque, la barbe rase, & sans épée, & qu'à son discours & à sa façon, on l'eust pris pour un Athénien, tant il estoit changé depuis son départ. Comme il se fut nommé, Anacarsis s'enquit si ce n'estoit pas luy qui avoit quitté son pais & sa famille, pour se venir establir en Grece, où l'on disoit qu'il estoit maintenant en grande estime; & sur sa réponse, Sçache, luy dit-il, que je suis l'un de tes adorateurs, & que l'amour de la Grèce m'a porté comme roy en cette Province, où j'ay beaucoup souffert depuis ma venue, *servant de jouet aux petits enfans* par la nouveauté de mon habit, sans parler des travaux que j'ay endurez par le chemin. Je te conjure donc par les Dieux, de me montrer ce qu'il y a de plus remarquable icy, de m'apprendre les Loix & les Coustumes du Pais, & de me donner la connoissance des grands-hommes, qui est le sujet de mon voyage, aussi-bien que du tien. C'est avoir bien peu de courage, luy dit Toxaris, de vouloir si-tost quit-

Servant de jouet aux petits enfans : Le reste est déjà exprimé.

er la Grèce, après avoir tant pris de
 peine pour y venir; mais elle n'a que trop
 de charmes pour te retenir lors que tu
 viendras à la connoistre : Je te donneray
 seulement un secret pour apprendre en
 peu de temps ce que tu desires sçavoir.
 Il y a un illustre Vieillard en cette Ville,
 qui a voyagé long-temps en Asie & en
 Egypte, & conversé avec les Sages du
 Pais; si bien que les Athéniens l'ont choisi
 pour leur Législateur; quoy qu'il ne soit
 pas fort riche. Si tu peux avoir sa con-
 noissance, tu verras en luy toute la Gré-
 ce, puisque c'est comme un abregé de
 tout ce qu'il y a de meilleur. Ne tarde
 donc pas davantage, dit Anacarsis, à me
 le faire connoistre, & me mene de ce
 pas chez luy; mais je crains qu'il ne soit
 difficile à aborder, & qu'il ne me rebu-
 te sur mon nom. Ne crains point, dit
 Toxaris, je t'assure du contraire, & qu'il
 sera bien-aisé d'obliger un estrange
 comme toy; suy-moy, seulement, &
 viens faire preuve en sa personne de la
 courtoisie & de la generosité des Grecs.
 Mais le voilà tout à propos qui s'avance
 tout rêveur, abordons-le. *Reçoy ce pré-*

L'ont choisi pour Lé- | ges sont touchées en-
gislateur : Ces loüan- | suite.

sent de ma main, Solon : Voicy l'un des plus grands Seigneurs de mon País, qui l'a quitté pour te venir voir, & pour apprendre de toy les Loix & les Coustumes de la Grèce. Si je te connois bien, tu ne tromperas point son attente ni la mienne, & d'un honneste Scythe, tu en feras un honneste Athénien. Sçache, Anacarsis, que tu-as en Solon Athènes & toute la Grèce, & que si tu peux obtenir son amitié, tu ne seras plus estrange, mais connu & chéri de tout le monde, tant il y a de perfections renfermées dans ce seul homme. Sa conversation te fera oublier ta Patrie, & si tu cherches un amy, comme tu dis, tu trouveras icy le but & l'accomplissement de ton dessein; car c'est un modèle de vertu, & l'image vivante de la Philosophie. Rens graces aux Dieux de ce que tu as trouvé un si grand tresor, & ne te plains plus de la fortune, ni ne regrettes les maux que tu as enduré en ton voyage. Il seroit long de dire combien ce présent plust à Solon, & ce qu'il répondit à des offres si courtoises. C'est assez de dire qu'ils véçurent depuis dans une parfaite intelli-

Reçoy ce présent de plus bas qu'il cherche
ma main. Je touche } un amy.

gence,

gence, & qu'il apprit à Anacarsis tout ce qu'il sçavoit, & luy donna la connoissance des plus grands Personnages de la Grèce. D'autre costé, Anacarsis ne le pouvoit quitter un moment, tant il estoit charmé de son sçavoir & de sa vertu; de sorte qu'il apprit en peu de temps tout ce qu'il desiroit, & se rendit tres-illustre, chacun croyant que s'il n'eust eu quelque ressemblance aux mœurs de Solon, il n'en eust pas fait son amy. Il est donc le seul des Barbares qui a esté initié dans les mysteres, & fait Citoyen d'Athènes, si l'on en veut croire Theoxène. Aussi ne retourna-t-il en son País, comme je croy, qu'après la mort de Solon. Maintenant, pour dire ce qui m'a fait titer Anacarsis de la Scythie, pour venir en Macédoine avec Toxaris & Solon, c'est qu'il m'est arrivé la mesme chose qu'à luy, & ne croyez pas que je le dise par vanité. Car les Syriens ne sont pas moins honnestes gens que les Scythes, & ce n'est pas en noblesse ni en grandeur que je me veux comparer à Anacarsis; mais en ce que je me trouvoy tout surpris, en arrivant icy, tant de la beauté & de la grandeur de la Ville, que de la multitude & de la splendeur de ses Habitans; de mesme que Telega-

que fut remply d'étonnement & d'admiration en voyant le Palais de Menelaüs. Car comme j'avois envie de me faire connoistre par quelque Ouvrage ; puis que je ne pouvois mieux faire paroistre mon esprit qu'en ce lieu, & que je m'enquerois de ceux qui estoient le plus en estime, pour m'adresser à eux & pour implorer leur protection : je ne trouvoy pas seulement un Toxaris, mais plusieurs, qui après m'avoir dit le grand nombre d'honnestes gens dont cette Ville estoit remplie, ajousterent, qu'il y en avoit deux principaux, tant en noblesse qu'en crédit, qui pouvoient disputer de sçavoir & d'éloquence avec *les plus grands Personnages de la Grèce*, & estoient également chéris & estimez de tout le monde. Pour leur courtoisie & le reste de leurs vertus, il n'est pas besoin, dirent-ils, de vous en parler ; car vous les reconnoistrez assez vous-mesme. Il suffit de vous dire, que l'un est le pere & l'autre le fils, & que le premier peut estre comparé legitimement à Solon, à Periclès ou à Aristide, & l'autre à Alci-

Les plus grands Personnages de la Grèce : | *d'Athènes, qui estoient*
 Le Grec dit, *les Dix* | *des Orateurs illustres.*

biade ; puis qu'il a comme luy les façons aimables & attrayantes, fans parler des avantages de sa taille & de sa bonne mine. Toute la difference qu'il y a, c'est que la Grèce se repentit d'avoir aimé l'autre, & que l'amour qu'on a pour celuy-cy augmente tous les jours avec son estime. Enfin, c'est l'honneur de son País, & les delices de tout le monde. Si-tost qu'il ouvre la bouche pour parler, il ravit chacun en admiration ; si-bien que vous n'avez rien à desirer si son pere & luy viennent une fois à vous recevoir dans leur amitié. J'atteste les Dieux que voilà quel estoit le sentiment general ; mais je n'ay plus que faire du témoignage des autres, après l'avoir reconnu moy-mesme, & je trouve seulement qu'on n'en a pas assez dit. Il ne faut donc point tarder davantage à gagner leurs bonnes graces, puis que leur amitié nous doit servir d'abry contre la tempeste, comme les Etoilles de Castor & de Pollux, si favorables aux Nautoniers.

Fin du premier Tome.



Sf ij



T A B L E

DES MATIERES

DU PREMIER TOME

Des Oeuvres de Lucien.

A chilles. Ses regrets pour sa gloire perdue ,	Page 210
Accusateurs des hommes après leur mort , quels ,	255
Adonis. Par qui ravy à Venus ,	108
Comment il luy fut rendu pour moitié , <i>Là-mesme.</i>	
Aëtion. Pourquoy particulièrement honoré aux Jeux Olympiques ,	462
Ajax. Comment mourut , & comment Ulyffe fut cause de sa mort ,	<i>Là-mesme.</i>
Alcyon. Quel oyseau , & l'histoire de sa metamorphose ,	70
Alexandre. Sa harangue en présence de Minos , avec le dénombrement de ses victoires ,	202
Avec quel succès ,	204
Pourquoy souffroit qu'on l'appellast fils de Jupiter ,	205
Alphée. Fleuve , de quelle fontaine amoureux ,	
	151

DES MATIERES.

<i>Ambre.</i> Quelle production ,	143
<i>Ambrosie.</i> D'où on peut conjecturer qu'elle n'est pas si excellente ,	293
<i>Amour.</i> Combien c'est une chose libre ,	89
<i>Arnymons.</i> Comment , & par qui changée en fontaine ,	156, 157
<i>Anacarsis.</i> Quel Philosophe , & où il enseigna , 473 & suiv.	
<i>Andromède.</i> Par qui , & comment délivrée du monstre qui la devoit dévorer ,	167
Pourquoy elle avoit esté attachée au Ro- cher ,	Là-mesme , & 168
<i>Annibal.</i> Contestation de ce Capitaine contre Alexandre , à qui passera le premier en l'au- tre monde ,	199 & suiv.
<i>Antisthenés.</i> Combien peu d'estat il faisoit de la mort ,	237
<i>Antiochus Soter.</i> Sa modestie après la victoi- re ,	469, 470
<i>Apis.</i> Quel Dieu , & quels sont les sacrifices que l'on luy fait ,	297
<i>Apollon.</i> Pourquoy ne pust estre aimé de Daphné , 89	
Ce que la Fable attribué à Apollon , & où adoré ,	290, 294
<i>Apparence.</i> Comment se doit distinguer d'avec la verité ,	432
<i>Appréhender.</i> Ce que c'est proprement ,	322
<i>Arethuse.</i> Quelle fontaine , & par qui recher- chée ,	151
<i>Argent.</i> Remede à tous maux ,	61
<i>Arion.</i> Quel , & son aventure ,	159
<i>Aristippe.</i> Quel personnage , & ce qu'il sçavoit faire ,	307
Sommaire de sa doctrine ,	308.
<i>Aristote.</i> Comment abusa de la bonté du na-	

T A B L E

tuel d'Alexandre ,	206
<i>Arfaces.</i> Quel personnage , & dequoy se fa- choit particulièrement au passage de l'autre monde ,	235 , 236
<i>Astalaphe.</i> Quel , & pourquoy on le fait nais- tre de Mars ,	
<i>Athéniens.</i> Combien grands railleurs & grands Philosophes ,	14 & 25
<i>Athlètes.</i> Comment s'apparioient aux Jeux Olympiques ,	442

B

B <i>Acchus.</i> Comment enfanté ,	291
<i>Beatitude.</i> En quoy elle consiste ,	422
<i>Bellerophon.</i> Comment il fut luy-mesme l'instru- ment de son malheur ,	410
<i>Biens.</i> Quels , & ce qu'il en faut penser ,	21
De combien de sortes ,	320
<i>Biton.</i> Quel , & combien heureux ,	274

C

C <i>Alydoniens.</i> Pourquoi affligez ,	288
<i>Cambyfes.</i> Quel , & comment mourut ,	278
<i>Caron.</i> Pourquoi fait tout quitter dans sa Bar- que ,	190 , 191
<i>Castor & Pollux.</i> Combien semblables , & le moyen de les reconnoistre ,	144
Pourquoy ils ne paroissent pas tous deux en même temps dans le Ciel ,	<i>Là-mesme.</i>
De quel mestier ils se meslent ,	145
<i>Centaure.</i> Belle description du Centaure de Zeuxis ,	467
<i>Cérés.</i> Comment représentée ,	373
<i>Chiron.</i> Pourquoi souhaita la mort ,	233 , 234

DES MATIÈRES.

<i>Chryssippe.</i> Pourquoi ne se fâche point de ser-	
vir,	314
Quelle estoit sa science,	315, 316
<i>Ciel.</i> Sa description selon Homere,	292
<i>Cleobis.</i> Quel, & pourquoy estimé heureux,	
274	
<i>Cleon.</i> En quel sens appellé Prométhée,	13
<i>Cœur</i> de l'homme pourquoy comparé à un	
bat,	37
<i>Comedie.</i> Combien, & en quoy differente d'un	
Dialogue, & s'ils se peuvent allier ensemble,	15, 16
La vie de l'homme est comme une Comedie, dont la fortune est le Poëte,	258
Ce qu'il faut pour faire que la Comedie soit bonne,	259
<i>Connoissance</i> de soy-mesme, combien necessaire,	176
<i>Consequence.</i> A qui il appartient de tirer des consequences, & ce que c'est,	318
<i>Gorybantes.</i> Quelles, & leurs folies,	110
<i>Cour.</i> Quelles sont les tourmentes de la Cour, & combien déplorable est le sort des Courtisans,	380 <i>Et suiv.</i>
<i>Createur.</i> Avantages du Createur sur la creature, selon la doctrine de nostre Auteur,	71
<i>Creation</i> de l'homme par Prométhée,	79
Son utilité,	80
<i>Crésus.</i> Quel, & le propos qu'il tenoit à Selon,	274
<i>Cupidon.</i> Dénombrement des desordres qu'il cause dans le monde,	109, 110
Pourquoy craint Pallas,	121, 122
<i>Cybelle.</i> Que fit à son Athys,	292
Où adorée,	294
<i>Cynique.</i> Pourquoi absous par Rhadaman-	

T A B L E

te,	375
Quels Philosophes, selon le sentiment commun,	422
Cyrus. Quel, & les prédictions de sa mort,	278

D

D <i>Anaë</i> . Par qui condamnée à estre mise dans un coffre avec Persée son fils, & jetée dans la Mer,	163
Et par qui sauvée,	164
<i>Danaüs</i> . Comment traitoit ses cinquante filles,	155
<i>Dauphins</i> . Pourquoi ils ont tant d'amour pour les hommes,	158
<i>Délicats</i> . Comment punis,	36
<i>Démén</i> , Orateur, mal-traité par Timon, & pourquoi,	63, 64, 65
<i>Démocrite</i> . Pourquoi rioit toujours & se moquoit des hommes,	309
<i>Denys le Tyran</i> . Pourquoi délivré de ses peines, & de la chimere,	256, 257
<i>Devin</i> . Ce que les Devins ont ensemble de commun,	241
<i>Dialogue</i> . Quelle est l'essence du Dialogue,	15, 16
Si l'on le peut unir avec la Comedie, & quelles sont leurs differences,	<i>Là-mesme.</i>
<i>Diane</i> . Par quels peuples adorée,	294
<i>Dieux</i> . Pourquoi adorez en Egypte sous diverses figures d'animaux,	296
<i>Diogène</i> . Jugement de sa vie, & combien different de Mausole,	230, 231
Son occupation en l'autre monde,	261
Comment représentoit Hercule,	304

DES MATIERES.

Sommaire de la doctrine,	305
Et quelle Beatitude il preschoit,	306
<i>Dionysius</i> . Quel, & comment nâquit,	106
<i>Discorde</i> . Que fit aux nopces de Thêris & de Pelée,	153

E

E leusine, & ses mysteres, quels,	373
Eloquence. Son idée,	5
Quels sont ses avantages par-dessus les au- tres connoissances,	7 & suiv.
Elysées, Champs, par qui habitez,	257
<i>Empedocle</i> . Pourquoi appellé Pantoufflier, & ce qui le meût à se précipiter dans les flam- mes du Mont Etna,	222
Enfers. Quel est le chemin par où l'on descend aux Enfers,	264
<i>Epicure</i> . Quel personnage, & ce qu'il aime,	313
<i>Epicuriens</i> . Quels, selon le sentiment com- mun,	429
<i>Epimethée</i> & Promethée. En quoy differens,	18
<i>Eschines</i> . Quel personnage, & pourquoy par- ticulierement recherché par Philippe Roy de Macédoine,	9
<i>Esculape</i> . En débat contre Hercule, & pour- quoy,	III, 112
<i>Ethiopiens</i> . Comment appelez par Homere,	82 & 289
<i>Etolie</i> . Pourquoi affligée,	288
<i>Europe</i> . De qui fille, & comment aimée de Jupiter,	169
Spectacle de son ravissement, <i>Ibid.</i> &	170
<i>Exorde</i> . Quel doit estre, selon les regles des bons Orateurs,	24

T A B L E

F

F <i>Elicité.</i> , sans témoins, ce que c'est,	81
Celle des Philophes, pourquoy chimerique,	417 & <i>suiv.</i>
<i>Femmes.</i> Combien peu d'assurance il y a aux paroles des femmes,	205
<i>Fer.</i> Comment le Fer se peut dire meilleur que l'Or,	277
<i>Festins.</i> Combien grande est la liberté dans les Festins, & quelles gens sont ceux qui s'en formalisent,	77
<i>Fèves.</i> Pourquoy Pythagore n'en mangeoit point,	302
<i>Flatteurs.</i> Pourquoy pires que ceux qui flattent,	31, 32

G

G <i>Alatée.</i> D'où ainsi appellée, & combien amoureuse de Poliphème,	146
<i>Ganymède.</i> Comment ravy par Jupiter,	91 & <i>suiv.</i>
<i>Gélons.</i> Quels peuples, & en quels pays,	191
<i>Gloire.</i> Ce que c'est que la gloire du monde,	210
<i>Gnathon</i> , Parasite. Pourquoy mal-traité par Timon,	60, 61
<i>Graces.</i> Comment passoient leur temps avec Vulcain dans l'Isle de Lemnos,	115
<i>Grands.</i> Comment estalent leur folie & leur vanité,	29
Avis aux Grands,	173
Quels maux sont contraints de souffrir ceux qui entrent au service des Grands,	379
380 & <i>suiv.</i>	

DES MATIERES.

Grecs. De quoy particulièrement louiez, 17
 Comment gagnez par Alexandre, 208

H.

- H***Armonide*, celebre joueur de Flûte, 471
Helène. Quelle, & de qui elle fut fille, 132
 Pourquoi mal-traitée par Protefilas aux
 Enfers, 218
Hellespont. D'où ainsi appellé, 160
Hercule. En debat contre Esculape, 111
 Comment au Ciel & aux Enfers, 212, 213
Herodote. En quoy particulièrement imitable, 461
Heros. Ce que c'est proprement qu'un Heros, 177
Heureux. Quels personnages ont particuliere-
 ment mérité ce nom, 274
Hippias, Rhéteur Grec, 462
Homere. Architecture d'Homere, quelle, 269, 270
Homme. De la création de l'homme par Pro-
 methée, & s'il est plus avantageux aux
 Dieux qu'il y ait des hommes, 79, 80
 Combien grande est l'invention des hommes,
Là-mesme & suiv.
 Ce que les Passions font en l'homme, & quel-
 les sont leurs folies, 279, 280
 Et combien miserable leur condition, *Là-
 mesme & suiv.*
 A quoy comparé, 282, 283
Horloges d'eau, à quoy anciennement employées, 339, 404
Hyacinthe. Comment tué par Mercure & le
 Zéphire, 113

T A B L E

I

J eux Olympiques quels, & comment on y apparie les combatans ,	441
<i>Indiens</i> . Pourquoy enyvrez dès qu'ils eurent gousté du vin ,	22
En quoy redoutables, & comment vaincus par Alexandre ,	208
<i>Incertitude</i> . Par qui ordinairement causée ,	263
<i>Ino</i> . Pourquoy se jette en bas du Mont Cithéron, avec son fils Méricerte ,	160
<i>Intereff</i> . Ce que c'est proprement ,	318
<i>Ia</i> . Quelle, & pourquoy transformée en génisse ,	90
Comment faite-Isis, & la Patrone des Navionniers ,	<i>Là-mesme.</i>
<i>Isménodore</i> . Quel personnage, & comment tué ,	255
<i>Junon</i> . Reproche à Jupiter son peu d'affection, au sujet de Ganyméde ,	95 & suiv.
Querelle Latone, & pourquoy ,	116
Ce qui se dit d'elle par les Poëtes ,	291
Où adorée ,	294
<i>Jupiter</i> . Comment délivré par Vulcain de sa fille qu'il portoit en sa teste ,	103
Combien eut de peine à se sauver des mains de Neptune, de Junon & de Minerve & à l'aide de qui il s'en tira lors qu'ils le vouloient lier ,	135
Comment déposa son pere ,	290, 291
Ses diverses métamorphoses, & ses dissolutions ,	<i>Là-mesme.</i>
<i>Ion</i> . Quel au jugement de Jupiter, & quel à celuy de Junon ,	98, 99

DES MATIERES.

Sa punition concertée entre eux deux , quelle ,
 99 , 100
 Pourquoi chassé de la table des Dieux , 293

L

L <i>Atone</i> , & Junon en querelle ,	116 , 117
<i>Lettrez.</i> Quels affrons reçoivent dans les Cours des Grands ,	383 & <i>suiv.</i>
<i>Liberté.</i> Combien grande dans les Festins , & qu'il n'y a que les sots & les enfans qui s'en formalisent ,	77
<i>Lucien.</i> Idée de sa vie ,	1 , 2 & <i>suiv.</i>
Ses voyages ,	10
Quel personnage , & comment plaide sa cau- se pardevant la Verité , contre les Philoso- phes ,	335 , 336 & 341
Et Relation plus ample de sa vie ,	341
<i>& suiv.</i>	
<i>Lycanthrops.</i> Ce que c'est ,	60
<i>Lydie.</i> Comment conquise par Bacchus ,	120

M

M <i>Ars.</i> Comment fut pris couché avec Ve- nus ,	118 , 119
<i>Mausole.</i> Quel , & combien remply de vanité après sa mort ,	230
<i>Megapenthés</i> , Tyran. Pourquoi vouloit re- tourner en la vie ,	362 , 363
Accusé & condamné ,	375 , 376
<i>Mélégre.</i> Quelle fut la cause de sa mort ,	289
<i>Mélicerte.</i> Quel , & son avanture ,	160
<i>Ménippe.</i> Quel personnage ,	174 , 175
Sa pauvreté ,	190 , 226
<i>Mercur.</i> Voleur dès le maillot ,	191

T A B L E

Ses autres qualitez ,	<i>Là-mesme</i> & 102
En quoy le plus miserable des Dieux ,	140
<i>Merveilles</i> de la Nature , combien considera- bles ,	72
<i>Milon</i> , Crotoniate. Quel , & en quoy recom- mandable ,	273
<i>Minerve</i> . Sa naissance du Cerveau de Jupiter ,	103 & 291
Où particulièrement adorée ,	294
Differend entre elle , Neptune & Vulcain , touchant l'excellence de leur Art ,	431
<i>Misanthrope</i> . Pourquoi Timon appelé Misan- thrope ,	60
<i>Momus</i> . Pourquoi il trouvoit à redire qu'un Taureau eust les cornes au-dessus des yeux ,	35 , 36
<i>Monde</i> . Comment vont les choses du Monde ,	259
<i>Mort</i> . Si la mort peut estre souhaitable , pour- quoy , & quel sentiment il en faut avoir ,	233 , 234
<i>Muses</i> . Pourquoi exemptes des traits de Cu- pidon ,	122
Noms des Muses , pourquoi donnez aux Livres d'Herodote ,	462
<i>Musique</i> . Quelle est celle qui est inutile ,	471

N

N ature. Combien de contrarieté entre les Philosophes pour les choses de la na- ture ,	249
<i>Nectar</i> . D'où l'on peut conjecturer qu'il n'est pas si excellent ,	293
<i>Neptune</i> . Differend entre Neptune , Minerve & Vulcain , touchant l'excellence de leur	

DES MATIERES.

- Art , 431
Nigrinus , Philosophe Platonicien. Quel personnage , 20 & *suiv.*
Nirée. Quelle personne , & l'estime de sa beauté , 232 , 233
Nouveauté. Quelle estime on en doit faire , 466

O

- Ombres*. Sont les accusateurs des hommes après leur mort , 255
Opiniâtres. Comment doivent estre traitez , 426
Or. Ce que c'est , & ses effets , 275 , 276
 Que le Fer est meilleur que l'Or , Paradoxe , 277
Oracles. Peu leurs dans leurs réponses , 205
Oronte. Quel personnage , & pourquoy il bronchoit encore en passant en l'autre monde , 236

P

- Pallas*. Comment donne de la crainte à Cupidon , 122
Pan. Pourquoy cornu , avec une barbe , une queue , & des pieds de Chèvre , 136 , 137
Pâris. Eleu Juge entre les trois Déeses , 123 & *suiv.*
Passions. Leurs effets dans l'homme , 289
Pauvres. Comment se doivent consoler , 173
Pauvreté. Combien ses aiguillons sont poignans , 412
Pélée. Comment ses nopces furent troublées par la Discorde , 153
Péripateticien. Quelle est la doctrine Péripatet-

T A B L E

.ticienne ,	320 , 321
Selon le sentiment commun ,	429
<i>Perfée</i> . Comment se garentit de la veuë des Gorgones , & les tua ,	166 , 167
<i>Philiade</i> . Quel , & pourquoy mal-traité par Timon ,	62 , 63
<i>Philippe</i> . L'occupation de Philippe de Macé- doine en l'autre monde , quelle ,	260
<i>Phinées</i> . Combien incommodé par les harpies ,	48
<i>Philosophes</i> . Combien vains & orgueilleux ,	172
Philosophes anciens , quels à la mort ,	225
Philosophes vaincus par Lucien , difference de leurs Sectes , & leurs débats pour la pri- mauté ,	348 , 350
Si les Philosophes sont affranchis de toute la tyrannie des passions ,	425 , 426
<i>Philosophie</i> . Ses louanges , & de la liberté qu'elle nous donne ,	21
Philosophie ancienne , combien incertaine ,	248 , 249
Où il la faut chercher , & comment dé- chirée ,	350 , 351
Pourquoy elle n'est pas toujors accom- pagnée de la verité ,	<i>Là-mesme.</i>
Philosophie , pourquoy comparée au vin , & si c'est peine perduë d'estudier en Philo- sophie ,	448 , 449 & <i>suiv.</i>
Qui est-ce qui mérite mieux le nom de Phi- losophe , & quelle est la meilleure Philoso- phie ,	455 , 456
<i>Platoniciens</i> . Quels personnages , & quelle estoit leur plus grand défaut ,	429 , 436
<i>Plutus</i> , Dieu des Richesses. A quelles gens s'adonne plus volontiers ,	46 , 51 , 52
	Invective

DES MATIERES.

Investive de Jupiter contre luy, & ses re- parties,	47
Va lentement,	49
Et s'égare aisément,	51
<i>Poëtes.</i> Combien estimez des Grands,	460
<i>Polycrate.</i> Combien heureux, & quelle fut sa fin,	279
<i>Polyclète</i> , excellent Sculpteur,	7
<i>Polyphème.</i> De qui fut fils, & comment receu de Galatée,	146, 147
Par qui son œil crevé, & pourquoy,	148, 149
<i>Pomme d'or</i> avec son inscription, par qui jet- tée, & où,	153, 154
<i>Posiers</i> de terre, par qui appellez des Prome- thées,	14
<i>Priape.</i> Quel, & comment traita Baccus,	138, 139
<i>Prométhée.</i> Quel personnage, & en quel sens les Orateurs sont des Prométhées,	12, 13
Pourquoy attaché sur le Caucafé,	73, 74
& suiv.	
<i>Proserpine.</i> Comment posséda le bel Adonis,	108
<i>Protée.</i> Comment se peut changer en feu & en eau,	152, 153
<i>Protésilas.</i> Comment tué à la guerre de Troyc,	218, 218
Pourquoy renvoyé au monde,	229
<i>Ptolomée.</i> Merveilles qu'il fit voir dans le Thea- tre d'Alexandrie,	15
<i>Pyrrhon.</i> Combien extravagant, & sa doctri- ne,	321, 322
<i>Pythagore.</i> Son origine & sa doctrine,	298
& suiv.	
<i>Pythagoriciens.</i> Quel estoit le vice de ces Phi- losophes,	429

TABLE

R

R <i>Epublique</i> divine, & de laquelle tout le monde devroit souhaiter d'estre Citoyen, quelle,	433
Riche . Comment devient quelquefois pauvre, 44	
Combien miserables pour la pluspart,	48
Ordonnance contre les Riches, quelle,	262
Et comment se verifie dans les Enfers, <i>Lamefme</i> .	
Rome . Portrait des mœurs de Rome du temps de Lucien,	27
Roxane . Tableau de ses amours avec Alexandre,	462, 463

S

S <i>Acrifices</i> . Quels, & combien divers,	288
<i>& suiv.</i>	
Sage . Quel sentiment il doit avoir de la vie & de la mort,	232, 233
Que fait en l'autre monde,	261
Quel doit estre le veritable Sage,	429
Sagesse . En quoy consiste,	431
Salathé . Quel personnage, & comment mourut,	410
Satrapes . Quelle est l'occupation des Satrapes en l'autre monde,	260
Saturne . Quel, & comment se rendit maistre du Ciel,	290
Sceptique . Quelle est cette doctrine,	321
Scipian . Pourquoi passe devant Annibal en l'autre monde,	204
Sculpture . Plustost un divertissement honneste.	

DES MATIERES.

qu'un Art,	3
Son idée,	5
<i>Scythes</i> . Comment domptez par Alexandre,	208
<i>Sette</i> . Recherche pour sçavoir quelle Secte est la meilleure,	427, 428
<i>Semele</i> . Pourquoi consumée par le feu,	105
<i>Sepulchre</i> . Vanité des Sepulchres parmy les Anciens,	284
<i>Singe</i> de Cleopatre,	411
<i>Socrate</i> . Par où se fit estimer,	9
Raillerie contre ce Philosophe,	75
Quel personnage, & quelle opinion les Athéniens eurent de luy après sa mort,	223
Quelle est son occupation en l'autre monde,	261
Quelle estoit sa doctrine,	311
<i>Solécisme</i> dans la volupté, ce que c'est,	33
<i>Solon</i> . Quel personnage, & comment il receut Anacarsis,	477, 478
<i>Songe</i> . S'il est à propos de conter des Songes,	11
<i>Socrate</i> , Sophiste. Comment, & pourquoy délivré par le Jugement de Minos,	242, 243
<i>Statuës</i> . Par où l'on juge de leur prix,	430
<i>Stoïciens</i> . Quels Philosophes selon le sentiment commun,	429, 430 & suiv.
<i>Syllogisme</i> . Combien subtil ouvrage,	315, 316

T

T <i>Antale</i> . Comment meurt de soif au milieu d'un Lac,	214
Et pourquoy n'estant qu'une Ombre, il avoit soif.	215

T A B L E

Pourquoy chassé de la table des Dieux ;	293
Taureau. Pourquoy Momus trouvoit à redire qu'un Taureau eût les cornes au-dessus des yeux ,	35
Tellus. Quel personnage , & pourquoy estimé heureux ,	275
Theodotas , Capitaine d'Antiochus Soter ,	469
Thersite. Dispute de la beauté avec Nirée ,	232
Thetis. Ses nopces troublées par la Discorde , & comment ,	153
Thrace. Comment conquise par Bacchus ,	120
Thrasyclés , Philosophe. Pourquoy comparé au Triton & au Borée de Zeuxis ,	66
Pourquoy mal-traité par Timon ,	68
Timon. Ses plaintes à Jupiter ,	40
Comment devenu pauvre ,	44
Tirésias. De qui recéut le don de Prophétie ,	239 , 240
Toxaris. Quel personnage , & comment fit cesser la peste à Athènes ,	473 , 474
Trophonius. Quelles singeries on faisoit entrant dans son antre ,	177
En quel endroit est son Oracle ,	264
Troye. Ses murs , par qui bastis ,	290
Tyran. Combien de difference entre la vie d'un Tyran , & celle d'un pauvre ,	368

V.

Venus. Comment surprise avec Mars par l'industrie de son mary Vulcain ,	118
119	
Verification des Ordonnances , comment se fait dans les Enfers ,	262

DES MATIERES.

<i>Verité.</i> Recherchée par Menippe, & chez qui,	248, 249 & suiv.
Pourquoy n'accompagne pas toujours la Philosphie,	333
Et desire toujours la liberté,	334
Qu'elle est une, & combien difficile à découvrir,	428
<i>Vérse-eau.</i> Signe du Zodiaque,	96
<i>Vertu.</i> Rien de plus sordide que d'en faire trafic,	32
Combien difficile à obtenir,	249
Où elle habite, & si l'on ne descend jamais, quand on est parvenu à elle,	423
Combien elle a de chemins,	427
En quoy elle consiste,	451, 456
<i>Vie.</i> Combien aimée, mesme des Pauvres & des Vieillards,	238
Quelle est la meilleure, & celle qu'un honneste-homme doit choisir,	251 & suiv.
<i>Vin.</i> Comparaison du vin avec la Philosphie,	448
Peste appaisée à Athènes par des effusions de vin,	474
<i>Ulyse.</i> Pourquoy se fit attacher au mast de son Vaisseau,	28
Comment s'échappa des embusches de Polyphème, & luy creva l'œil,	148, 149
Comment fut cause de la mort d'Ajax,	241
<i>Universels.</i> Pourquoy ne subsistent point séparément,	312, 313
<i>Volupté.</i> Ses desordres,	27, 28
<i>Vulcain,</i> fils de Junon,	97
Comment aimé des plus belles Déeses, & des Graces,	114, 115
Et comment il surprit Mars.	118

TABLE DES MATIERES.

Comment devenu boiteux , 291, 292
De quoy fut blasmé par Momus , qu'il
avoit esté Juge de son différend contre
Neptune & Minerve , 431

X

X *Anthe* , Fleuve. Pourquoi mal-traité par
Vulcain , 162, 163
Xenophon. Ce qu'il fit dans la retraite des dix
mille , 11

Z

Z *Amolxis* , Dieu des Scythes , & quels sa-
crifices on luy faisoit , 474
Zeuxis. Quelle gloire a remporté de ses Ou-
vrages , & quels en estoient les principaux ,
466 & suiv.

*Fin de la Table des Matieres du premier Tome
des Oeuvres de Lucien.*

A P P R O B A T I O N.

J'AY leu par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Lucien, de la Traduction de M. d'Ablancourt*; & j'ay crû que la réimpression en seroit agreable au public. Fait à Paris ce. 23. Février 1707.

F O N T E N E L L E S.

P R I V I L E G E D U R O Y.

L O U I S par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra;. Salut. P I E R R E R I B O U, Libraire à Paris, Nous ayant fait exposer qu'il desireroit faire imprimer un Livre intitulé : *Lucien, de la Traduction de Nicolas Perrot, Sieur d'Ablancourt*; s'il Nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilège pour adite Ville de Paris seulement : Nous

Tome I.

V. u.

luy avons permis & permettons par ces
Présentes, de faire imprimer ledit Livre
en telle forme, marge, caractère & au-
tant de fois que bon luy semblera, &
de le vendre ou faire vendre par tout
nostre Royaume pendant le temps de
cinq années consecutives, à compter du
jour de la datte desdites Présentes. Fai-
sons défenses à toutes sortes de personnes
de quelque qualité & condition qu'elles
soient, d'en introduire d'impression es-
trangere dans aucun lieu de nostre obéif-
sance ; & à tous Imprimeurs-Libraires,
& autres, dans ladite Ville de Paris seu-
lement, d'imprimer ou faire imprimer
ledit Livre, & d'y en faire venir, vendre
& debiter d'autre impression que de celle
qui aura esté faite pour ledit Exposant,
sous peine de confiscation des Exemplai-
res contrefaits, de mille livres d'amende
contre chacun des contrevenans, dont
un tiers à nous, un tiers à l'Hostel-Dieu
de Paris, l'autre tiers audit Exposant, &
de tous dépens, dommages & intetests ;
à la charge que ces Présentes seront en-
registrées tout au long sur le Registre
de la Communauté des Imprimeurs &
Libraires de Paris, & ce dans trois mois
de la datte d'icelles : que l'impression
audit Livre sera faite dans nostre Royau-

me & non ailleurs, & ce en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nostre Bibliotheque publique, un dans celle de nostre Chasteau du Louvre, & un dans celle de nostre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Pheypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles, Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou les ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empeschement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour deuëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers-Secretaires, foy soit ajoustée comme à l'Original. Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est nostre plaisir. **DONNE'**

à Versailles le seizième jour de May, l'an
de grace mil sept cens six, & de nostre
regne le soixante-quatre. Par le Roy en
son Conseil. Signé, LE COMTE.

*Registré sur le Registre, num. 2. de la
Communauté des Libraires & Imprimeurs
de Paris, page 106. num. 210. conformé-
ment aux Reglemens, & notamment à
l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A
Paris, le dix-septième jour de May mil
sept cens six.*

Signé, GUERIN, Syndic.

